GROENLAND

ASIE

AMÉRIQUE DU NORD

AMÉRIQUE DU SUD

ligne de changement de date

méridien de Greenwich

EUROPE

AFRIQUE

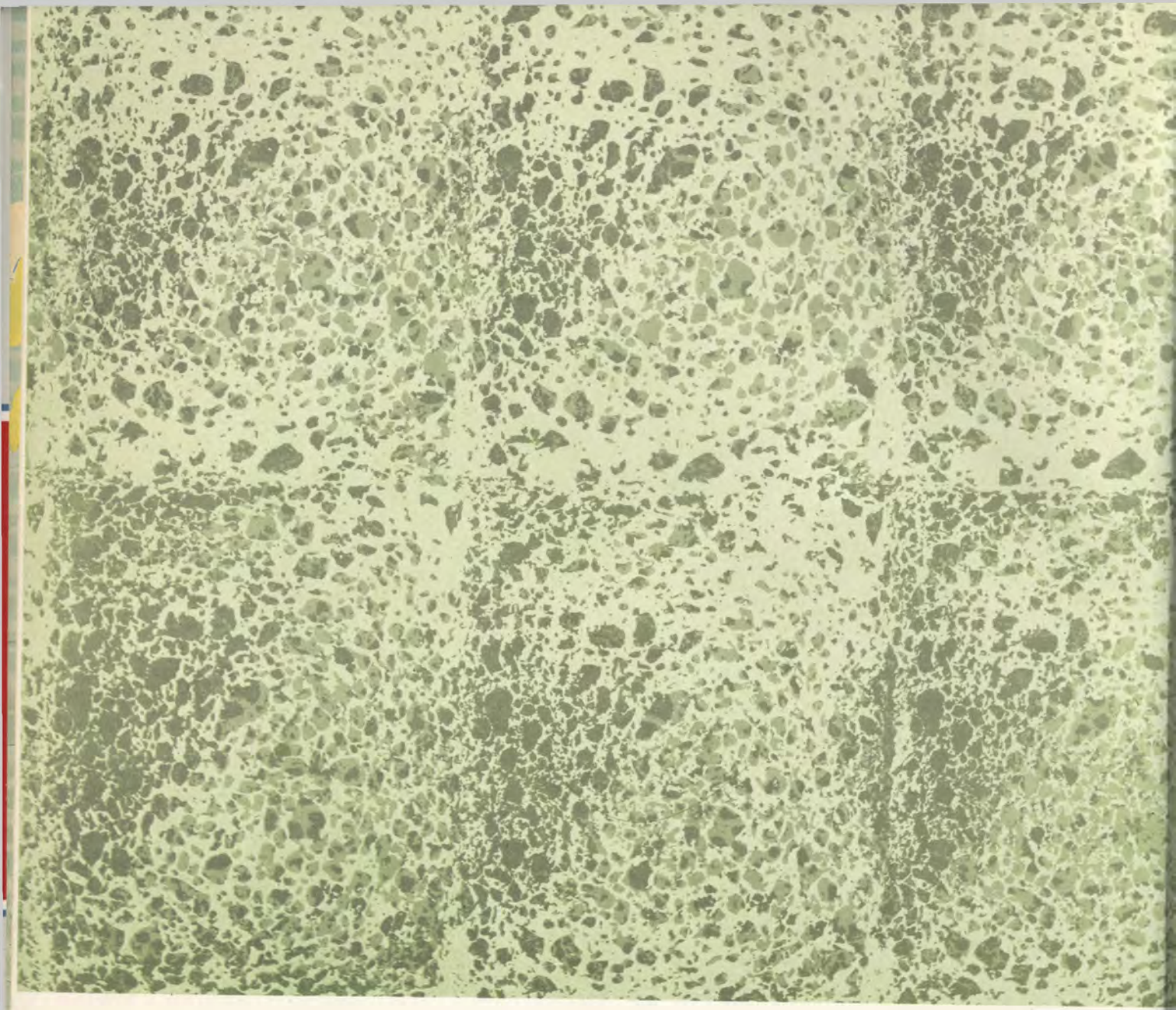
ASIE

AUSTRALIE

méridien de Greenwich

ligne de changement de date

11 | midi 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 | minuit 0 | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | midi 12



l'album des jeunes

de Sélection du Reader's Digest

1967

PARIS MONTRÉAL

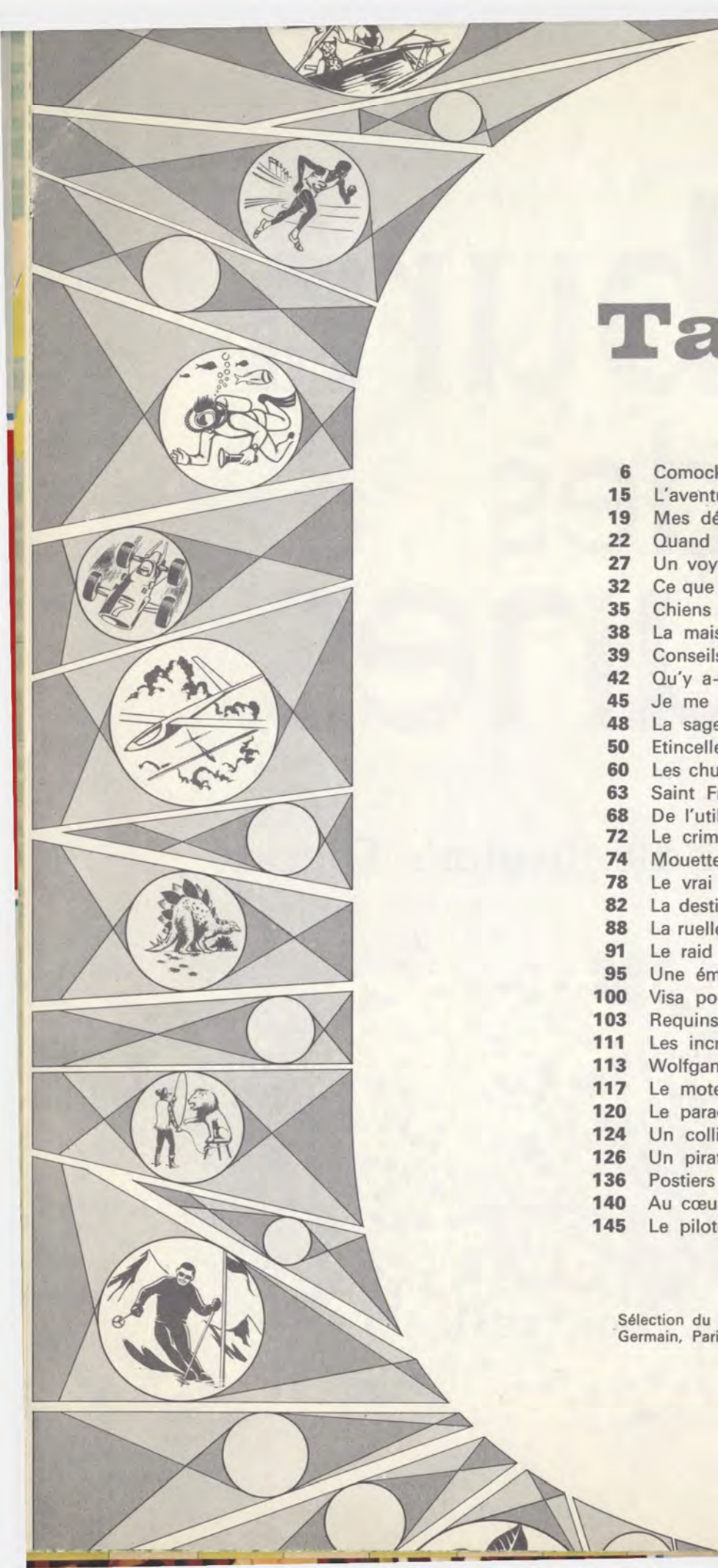


Table des

6 Comock, l'Esquimau
15 L'aventure d'une oie sentimentale
19 Mes démêlés avec le ballon n° 161
22 Quand les lucioles allument leur lanterne
27 Un voyage d'exploration en Amérique
32 Ce que les aveugles doivent à Braille
35 Chiens d'avalanche
38 La maison du mystère
39 Conseils d'un athlète
42 Qu'y a-t-il dans le boîtier de votre montre ?
45 Je me suis attaqué à l'impossible
48 La sagesse de notre corps
50 Etincelle, cheval sibérien
60 Les chutes d'eau les plus hautes du monde
63 Saint François d'Assise
68 De l'utilisation musicale des fûts métalliques
72 Le crime était presque parfait
74 Mouettes et goélands
78 Le vrai Robinson Crusoé
82 La destinée tragique de Marie-Antoinette
88 La ruelle des diamants à Anvers
91 Le raid de Saint-Nazaire
95 Une émouvante chasse au mouflon
100 Visa pour la planète Mars
103 Requins-tigres et pieuvres géantes
111 Les incroyables prouesses d'un cow-boy
113 Wolfgang Amadeus Mozart
117 Le moteur Diesel
120 Le paradis des « nez »
124 Un collier de perles bleues
126 Un pirate légendaire
136 Postiers et détectives
140 Au cœur de l'Afrique, un hôtel suspendu
145 Le pilote aux jambes coupées

Sélection du Reader's Digest, S.AR.L., 216, boulevard Saint-Germain, Paris-7e ; 215, avenue Redfern, Montréal 6, P.Q.
Imprimé en France.

matières

158 Angkor ressuscité
163 Frappés par la foudre en montagne
167 Des bateaux qui volent
170 Le prodigieux génie de Michel-Ange
175 L'énigme de la chambre à coucher
178 Mon enfance chez les chercheurs d'or
190 Les joies du ski nautique
194 Ma vie avec Jacquot

Problèmes amusants, devinettes, jeux et divers

18, 47, 77, 99, 138, 177 Jeux et devinettes
21 L'histoire des ballons
24 Lanternes de fête
40 Jouons au tennis... cartes sur table !
44 Les fuseaux horaires
67 Mots croisés
69 Faites vos instruments de jazz
80 Reconnaissez-vous ces couples célèbres ?
81 Le saviez-vous ?
86 Le costume français de 1760 à 1790
90 Le dessinateur était distrait
98 Langage pittoresque
116 Prenez soin de vos disques
119 Rébus
130 La chasse au trésor
132 Mettez un bateau en bouteille
139 Nos bonnes histoires
157 Voltige aérienne
174 Avez-vous le sens artistique ?
188 Fabriquons nos jeux de plein air
193 La grille du sportif
198 Réponses aux « Jeux et devinettes »

© 1966 Sélection du Reader's Digest, S.A.R.L. Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

Comock l'Esquimau

PAR ROBERT FLAHERTY

JE me trouvais à Cape Welstenholme, à la pointe nord-est de la baie d'Hudson. Un matin, le gérant du petit comptoir commercial me dit :

« Si nous allions chasser ? Nous pourrions prendre le sloop et faire un tour du côté de la pointe. Qui sait ? Peut-être rencontrerons-nous un morse dans les parages, ou même un ours. Le temps me paraît assez favorable. »

Et nous voilà partis. Nous atteignons un point de la côte où des rochers éboulés au pied de la falaise nous permettent d'accoster. Nous grimpons une quinzaine de mètres et nous nous asseyons. Je regarde à la jumelle les mouettes qui volent par milliers au-dessus d'une île avoisinante. Tout à coup, je vois venir vers nous un oumiak qui avance tant bien que mal sur la mer houleuse.

Accroupi à l'arrière, un Esquimau le dirige,

deux autres pagaient. L'esquif n'a pas plus de quatre mètres cinquante de long, mais nous comptons treize personnes à bord plus deux chiens. Tout autour de l'embarcation sont fixées des vessies de phoque gonflées qui, seules, lui permettent de se maintenir à flot. Quant aux passagers, ils tiennent à la fois de l'homme et de l'oiseau. Ils ne sont pas vêtus de fourrures, comme le sont en général les Esquimaux, mais de peaux d'eider encore garnies de leurs plumes et cousues ensemble.

Quelques instants plus tard, les voyageurs arrivent auprès de nous. Le père est l'un des plus beaux Esquimaux que j'aie jamais rencontrés. Il a un long nez finement ciselé, un menton solide comme un roc, des yeux de lynx. Ses cheveux lui tombent jusqu'aux épaules. Je lui demande :

« Qui es-tu ?

— On m'appelle Comock, répond-il en souriant largement.

— D'où viens-tu ?

— De très loin. D'une grande île, par là-bas, dit-il en montrant l'ouest. Il n'est pourtant pas très bon, hein ! notre oumiak. »

Il se met à rire de bon cœur, et sa famille rit avec lui.

Nous les prenons tous à bord et, l'inénarrable embarcation en remorque, nous revenons au comptoir. C'est là que Comock m'a raconté son histoire. La voici.

On a habité la Terre qui se penche sur la mer, une grande île, là-bas, très loin, pendant dix hivers et dix étés. Ma femme a compté le temps, elle l'a marqué ici, sur le manche de mon harpon, en faisant un trait pour chaque lune.

Notre pays était très pauvre : pas de morses, presque pas de phoques, pas de rennes. Ma famille était grande et je ne savais plus comment la nourrir, mais j'avais une idée.

Au large de notre vieux pays, il y a une île. Aucun de nous ne l'avait jamais vue, mais le capitaine d'un baleinier m'en avait parlé. Il m'avait dit : « Là-bas, le ciel est quelquefois plein d'oiseaux, des oiseaux qui crient très fort, on les appelle des oies sauvages. Il y a aussi beaucoup de renards, de rennes, d'ours blancs, beaucoup de morses, et puis encore des phoques, beaucoup de phoques ! »

Je pensais tout le temps à ce pays. Pour aller là-bas, il fallait traverser en traîneau les champs de glace, en hiver, par la lune la plus froide. Alors on risque moins de partir à la dérive. J'ai dit aux miens :

« Il faudra deux jours en traîneau, si nos chiens sont forts, si nous aussi on est forts, et si la glace n'est pas trop mauvaise. »

L'hiver est venu. On n'avait pas beaucoup à manger. Alors ma femme a dit :

« Il faut partir. »

Et mes fils ont dit :

« Oui, il faut partir. »

Annunglung, un ami qui chassait toujours avec moi, a dit :

« Je veux partir, moi aussi. »

Et sa femme a dit comme lui.

Le soleil baissait un peu plus tous les jours. La glace devenait solide, il faisait très froid. Bientôt on n'a plus vu d'eau nulle part. J'ai dit :

« Maintenant, c'est le moment. Il faut partir. *Twavee !* Vite ! »

Et tous les autres ont répondu :

« Twavee ! »

On avait trois traîneaux, et douze chiens pour chaque traîneau. De très bons chiens.

Au début, le vent avait durci la neige et on allait vite sur la glace. Les pattes des chiens couraient, couraient. On n'avait pas du tout besoin du fouet. On s'est arrêtés deux fois seulement pour ôter la glace accrochée aux poils de leurs pattes.

Sur la neige, les ombres sont devenues bleues comme le ciel. La glace s'est arrêtée de briller. Les étoiles n'ont plus donné beaucoup de lumière. Et puis les chiens ont commencé de gémir : ils étaient très fatigués, comme nous tous. Les enfants s'endormaient. Il fallait les secouer pour les réveiller. J'ai dit :

« *Tiamak*. On s'arrête. »

Et tout le monde a dit :

« *Ae*. Oui. »

Les chiens se sont enfoncés dans la neige, trop fatigués pour se battre. Nos femmes se sont assises à l'abri des traîneaux pour allaiter les petits, et on est partis, Annunglung et moi, avec nos couteaux à neige. Heureusement, on a trouvé un gros tas de bonne neige dure. Elle se coupait très bien. On a taillé des blocs et construit notre igloo.

Nos femmes sont entrées dedans. Elles n'avaient plus froid, elles étaient contentes, elles riaient. Elles ont allumé les lampes à huile de phoque et elles ont mis par terre des nattes de saule et des peaux de renne. Pendant ce temps-là, les enfants mangeaient des morceaux de phoque cru. On a tous rempli nos estomacs de viande de phoque. Quelqu'un a dit :

« La nuit va être bonne. »

Pourtant, de temps en temps, la glace se mettait à faire du bruit. J'ai dit à tout le monde :

« Il ne faut pas avoir peur ; ça vient de la mer, en dessous de la glace. »

Mais j'avais très peur.

On s'est réveillés de bonne heure : il y avait encore du feu dans les étoiles. Il faisait très, très froid. Quand on crachait, ça gelait en l'air. On était très, très loin, on ne pouvait plus voir la terre. Maintenant la glace était pleine de creux et de bosses. On allait très lentement. On montait, on descendait, on montait, on descendait. J'ai dit :

« Il ne faut pas s'arrêter. Je n'aime pas le ciel. »

Et tous les autres ont dit la même chose.

Des nuages sont passés devant le soleil. Le vent était de plus en plus fort. Sur la glace, partout, la fumée de la neige montait.

On a continué d'avancer. Bientôt, on a trouvé de la glace fraîche. Alors il a fallu se dépêcher. Elle s'enfonçait sous notre poids et on avait peur de passer au travers. Puis on a retrouvé la vieille glace.

Je n'aimais pas le vent. Il soufflait de la terre et c'était mauvais pour la glace. La nuit est venue très vite, le ciel était plein de neige. Elle volait partout. On était très, très fatigués. J'ai dit :

« Ça suffit. »

Et les autres ont répondu :

« Ae ! »

Les murs de notre igloo étaient épais, mais on entendait quand même le vent. Après avoir mangé, on s'est couchés et on l'entendait encore plus. On se demandait si la grande île était encore loin.

On n'a pas parlé beaucoup, on avait trop sommeil. Tout d'un coup, je me suis réveillé, je ne sais pas pourquoi. J'entendais le vent hurler. Et, tout d'un coup, il y a eu un long bruit, de plus en plus fort. Au-dessous de moi, ça tremblait. La glace était en train de se casser ! Notre igloo a été coupé en deux. La lampe est tombée ; on n'avait plus du tout de lumière. J'ai crié :

« Accrochez-vous les uns aux autres ! »

Les chiens hurlaient, ma femme criait, les enfants pleuraient. Je ne voyais rien, mais l'eau était à mes pieds, je la sentais. J'ai crié :

« On est tous là ? »

Quelqu'un a répondu :

« Non, on n'est plus ensemble ! »

Les autres étaient déjà partis à la dérive. Je les entendais encore crier : la femme d'Annunglung, un de leurs enfants, deux de mes plus petits et mon deuxième fils. Puis leurs cris sont morts. On a écouté, crié encore, mais on entendait seulement le bruit de la tempête.

Il faisait tout à fait noir. J'ai réuni tout le monde et on s'est mis à marcher. De temps en temps, on se cognait, on tombait, mais on se tenait toujours par la main. On a réussi enfin à trouver un abri entre des blocs de glace. Et puis la lumière est venue dans le ciel, on a

essayé de regarder au loin, mais l'eau était couverte de brouillard.

Je suis retourné pour voir notre igloo. Il y avait seulement un traîneau, tout le reste était parti : les nattes de saule, les peaux, les vases de pierre, la lampe pour faire fondre la glace, tous mes couteaux, tous mes épieux et tous mes harpons.

Alors j'ai dit à ma femme :

« Il faut être courageux. On n'a plus rien. Il reste seulement un traîneau, mon couteau d'ivoire pour couper la neige et tes pierres pour faire le feu. »

Ma femme a dit :

« C'est bien, Comock. Il reste donc quelque chose.

— Oui, mais pas d'épieux, pas de harpons. On ne peut pas tuer d'ours, pas tuer de phoques. »

Ma femme a dit :

« Il y a les chiens. On peut les manger.

— Ae. Il y a les chiens. »

Et tout le monde a fait : « Ae. »

Pendant une lune on est restés sur la glace cassée, à la dérive, portés beaucoup de jours d'un côté, beaucoup de jours d'un autre côté. On était bien malheureux d'aller comme ça sur la mer sans pouvoir rien faire.

On a tué des chiens et on les a mangés, nous et les chiens qui restaient.

Quelqu'un a dit :

« Le chien, ça ne réchauffe pas comme le phoque.»

Il y a eu encore une autre tempête. On est restés longtemps sans rien voir. Et puis la neige a quitté le ciel, et notre glace a cogné quelque chose. C'était la terre.

Ma femme a crié :

« C'est peut-être la grande île ! »

On a mis le pied sur la terre. On a construit un autre igloo et, comme on n'avait pas de lampe, on s'est couchés dans le noir.

Il a fallu chercher beaucoup pour trouver des bonnes pierres pour faire des armes. On était tous très faibles, mais on est quand même allés très loin et on a fini par trouver ces pierres. Mes jeunes fils ont découvert un morceau de bois flottant. J'ai fabriqué un couteau et une pointe de lance avec les pierres. On a taillé le bois et, à la fin, ça a fait un harpon.

Le lendemain matin, j'ai pris mon chien de tête pour chercher ces trous dans la glace où les phoques viennent respirer. Il s'est arrêté très vite devant un des trous. J'ai attendu là toute la journée sans bouger, et le soir, j'ai vu monter des bulles d'air. Alors j'ai tué le phoque avec mon harpon.

J'ai traîné mon phoque dans l'igloo. Tout le monde s'est mis à parler et à rire. Vite, ma femme a coupé des morceaux de graisse dans le phoque. Elle a frotté ses pierres et il y a eu des étincelles. Enfin, on a eu de la lumière, et tout le monde était très content. On a mangé et dormi, et encore mangé et encore dormi.

Les jours après on a fait d'autres couteaux de silex et d'autres harpons.

On a chassé beaucoup de jours. Partout, il y avait des ours et des phoques. A la fin, on a vu des rennes. On en a tué, et ma femme a pris les peaux pour faire des vêtements.

Maintenant, les jours étaient pleins de lumière. La glace se cassait en morceaux sur la mer et le soleil faisait fondre la neige. Les gros oiseaux sont arrivés du sud et ils ont fait leurs nids autour des lacs. Plus tard, ils ont perdu les plumes de leurs ailes. Alors on les a attrapés très facilement.

Avec du bois flottant et des peaux de phoque, on a fait un kayak, et j'ai pu chasser dans les petites îles près de la côte. Sur quelques-unes, il y avait des morses. Avec leur ivoire, on a fait des patins pour notre traîneau, des manches pour nos couteaux à neige et pour nos harpons, des aiguilles pour coudre.

L'été, pendant les jours très chauds, on a campé près d'une rivière. Elle était pleine de saumons. Un jour, on pêchait, et les enfants ont couru vers nous. Ils criaient :

« Il y a un monstre qui est venu du fond de la mer. Il est par terre, sur la plage. »

Ils nous ont menés jusqu'au « monstre ». Il avait des trous noirs, on aurait dit des yeux. C'était un navire. Il avait été poussé par les glaces très loin de sa route. Il était couvert de mousse, il était sûrement très vieux.

Je suis monté dessus avec mes fils. Le bateau était en bon bois... Il y en avait assez pour faire des patins de traîneau, et des manches d'épieu, et des harpons pour beaucoup, beaucoup de gens. On a trouvé des pots de fer et puis des haches et des couteaux.

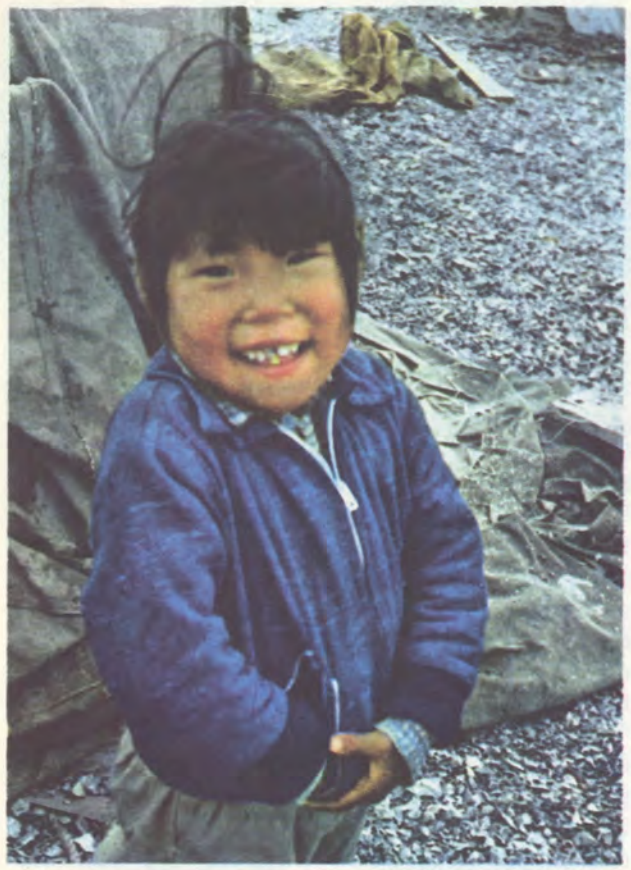
J'ai dit à ma femme :

« On est riches maintenant. »

Et elle a répondu :

« On est riches maintenant. Mais si les autres étaient avec nous, ils auraient tout, eux aussi, et on serait heureux ensemble. »

Le deuxième hiver dans l'île a été assez bon, mais ma femme avait souvent très envie de revoir le vieux pays et nos amis.



XXXX

Les Esquimaux s'appellent eux-mêmes Inuit, *les « hommes par excellence ». Apparentés aux Mongols, petits et trapus, ils ont les cheveux noirs et raides, les pommettes saillantes, les yeux bridés, la peau jaunâtre. Leur vie est extrêmement rude, en raison du climat des terres arctiques qu'ils habitent, en Amérique et au Groenland. Leurs seuls moyens d'existence sont la chasse : ours, lièvres, renards, oiseaux, et la pêche : phoques, morses, poissons. C'est une scène de pêche hivernale que nous montre la photographie de la page* 6 *: assis sur un tabouret au bord du petit trou circulaire qu'il a pratiqué dans la glace, l'Esquimau attendra sans bouger, plusieurs heures durant s'il le faut, le moment de ferrer sa prise. En page* 7, *un Esquimau va atteler ses chiens pour la première fois de l'année; il n'y a pas encore de neige, aussi feront-ils glisser le traîneau sur les cailloux ; c'est un bon entraînement au dur travail qui va bientôt leur être demandé. Pendant l'été, les Esquimaux vivent sous des tentes recouvertes de peaux de phoque ou de renne. Nous voyons en page* 10, *en haut à gauche, un petit garçon, souriant à la vie d'aventures qui est déjà la sienne, à droite, une mère et son enfant – elle le porte d'ordinaire dans son capuchon – au milieu du camp d'été que l'on est en train de démonter. Pendant l'hiver, les Esquimaux habitent généralement des igloos permanents, faits de pierre et de tourbe, ou des cabanes de planches. Ils s'y éclairent et s'y chauffent à l'huile de phoque. Nous voyons, au bas de la page* 10, *un départ en* oumiak *pour le camp d'hiver. L'oumiak est l'embarcation familiale et sert aux migrations saisonnières de la tribu. Au contraire, le* kayak, *mince carcasse de bois recouverte de peaux cousues, est monté par le chasseur solitaire. Les hommes barbotent sans crainte dans l'eau, car ils sont chaussés de* kamiks, *bottes en peau de phoque imperméable. D'ailleurs, Esquimaux et Esquimaudes sont habillés de la même façon ; actuellement les étoffes se substituent de plus en plus aux vêtements d'origine animale, mais on sait que les femmes passent toujours une grande partie de leur temps à mâcher les peaux pour les assouplir et les rendre utilisables. La page* 11, *en haut, nous montre un jeune caribou (c'est le nom canadien du renne). Cet animal, qui vit en semi-liberté, est une des principales ressources des populations du Grand Nord. Dans cette même page, nous voyons un grand et lourd traîneau de la terre de Baffin. Devant lui, le chien de tête de l'attelage. En pays esquimau, les chiens ne sont pas seulement employés à tirer les traîneaux ; ils servent aussi à chasser l'ours, en raison de leur excellent odorat.*

XXXX

L'AINÉ de mes fils grandissait. C'était déjà presque un homme et il apprenait vite à se servir de son kayak. C'était un bon chasseur et il avait déjà tué son premier renne.

Une nuit (c'était encore l'hiver et il était parti deux jours avec Annunglung sur la glace de la mer), il est rentré dans l'igloo avec son premier phoque. Ce phoque était très, très gros. Quand le petit a dit : « Je l'ai tué », on n'a pas voulu le croire.

« Si, si, a dit Annunglung. Il a eu du mal, mais, à la fin, il l'a eu. Quand le phoque est venu respirer, il s'est levé et il a envoyé son harpon. Le phoque a plongé, il a tiré très fort sur la ligne et le petit est tombé sur la glace, mais il est resté étendu sur le trou, avec le bout de sa ligne enroulé autour de lui. Je l'ai remis debout, mais il est retombé parce que le phoque tirait encore. Le petit a fini par se tenir debout. La ligne était moins lourde. Et puis ça a été très facile : le phoque était mort. »

Ma femme m'a regardé et elle a dit :

« Comock, maintenant notre fils est un vrai chasseur. »

J'ai répondu :

« Pas encore, mais attendons la fin de l'hiver... Il doit encore tuer son premier morse et son premier ours. »

Pendant la lune des jours très courts, Annunglung a commencé à ne plus vouloir sortir : quelque chose s'était passé au-dedans de lui. Il ne parlait plus. Il restait assis dans l'igloo toute la journée. Il regardait et c'était tout...

Une nuit on est rentrés chez nous avec deux gros phoques. Annunglung était assis et il ne disait toujours rien. J'ai vu sur la figure de ma femme : elle avait peur. Elle m'a dit dans l'oreille :

« Comock, il ne faut plus nous laisser ici tout seuls, moi et les petits. J'ai peur. Tu as vu ses yeux ?

— Non.

— Alors, regarde. »

On s'est assis pour manger. On ne pouvait pas s'empêcher de regarder Annunglung. Il n'était pas assis avec nous. Il était resté près de la lampe. Ma femme avait mis de la viande de phoque dans sa main, mais il ne la mangeait même pas.

« Annunglung, tu n'as pas faim ? »

Il a levé la tête : la lumière de la lampe était dans ses yeux. La viande s'est arrêtée dans ma bouche. J'avais vraiment peur, la petite boule noire de ses yeux était devenue comme un point. J'ai dit à mes fils :

« Allez à la chasse sans moi. »

J'ai caché les lances et les harpons d'Annunglung. Ma femme m'avait dit :

« Il garde toujours ses couteaux sous la natte où il couche. »

Je les ai cachés aussi.

La tempête a continué pendant des jours et des jours. Mes fils ne rapportaient pas de phoques. Nous avons commencé à avoir très faim. Ma femme a dit :

« Les enfants vont rester à la maison. Cette fois, toi, tu iras à la chasse. »

Je suis parti pendant deux jours. Mais la tempête était trop forte. Je ne pouvais pas chasser. La nuit était à moitié passée quand je suis rentré, mais il y avait une grande lumière dans la fenêtre de glace. J'ai compris : il y avait une chose bizarre. Je suis rentré dans l'igloo : ma femme veillait. La peur était sur son visage. Mes fils ne dormaient pas non plus et ils avaient peur aussi. Annunglung était assis sans bouger, sans parler, comme une pierre. Je le voyais dans ses yeux : trois hommes ne seraient pas assez forts pour briser sa force.

Toute la nuit et le lendemain nous avons pris la garde chacun à notre tour. Je me demandais :

« Que faut-il faire ? »

Ma femme a dit :

« Peut-être un jour il ira mieux. »

Mais moi, je pensais : « Non, il ne sera jamais guéri. » Maintenant sa figure était creusée de lignes profondes et il serrait les dents. De temps en temps, on les entendait grincer. Sa langue saignait. Ses yeux étaient toujours très brillants et les boules noires étaient vraiment très petites.

Cette nuit-là, tous les autres dormaient et je veillais, un peu endormi. J'ai entendu du bruit. C'était Annunglung. Les yeux à moitié fermés, je l'ai regardé. Il s'est levé et il m'a regardé longtemps. Après ça, il a posé longtemps son regard sur mes fils, puis sur ma femme et sur les petits. Alors il a cherché sous sa natte. Pas de couteau ! Sans faire de bruit, il a traversé le tunnel de l'igloo pour sortir. Ce tunnel était étroit. Il ne pouvait pas aller vite. Je l'ai suivi. Il sortait du tunnel quand je suis arrivé tout près de lui. Je me suis levé pour prendre un couteau et une lance rangés à la sortie du tunnel. Il a entendu. J'ai frappé. Lui aussi a frappé. Heureusement, j'ai été plus rapide que lui. Sans ça, je serais mort. Les chiens ont senti le sang d'Annunglung en premier.

Je suis rentré dans l'igloo, personne n'avait entendu le bruit de notre bataille et le bruit de la bataille des chiens. Tout le monde dormait encore.

Maintenant, la chasse était meilleure. Cet hiver-là, et les deux hivers après, on n'a manqué de rien. Les enfants grandissaient.

Enfin, mon fils a tué, seul, son premier ours.

Ma femme a dit :

« Maintenant, c'est un homme, notre fils.

— Ae, maintenant, c'est un homme... »

Ma femme a dit encore :

« On ne peut pas continuer à vivre dans cette île. Notre fils ne pourra pas y trouver une femme. Et puis, il y a nos autres fils : ils tueront bientôt aussi leur premier ours. Ici, on est tout seuls, Comock. Un jour, il faudra partir. Si on reste, on mourra ici. »

Je disais toujours :

« J'ai peur de la glace entre ici et le vieux pays ; elle peut casser pendant le voyage. »

On était revenus aux jours les plus froids. Et les nuits étaient les nuits des grandes lumières. Elles bougeaient lentement dans le ciel, comme les vagues de la mer, ou elles se mettaient à tourner et à sauter, mais elles ne restaient jamais immobiles. Alors ma femme a dit :

« Il faut aller sur les glaces de la mer. »

Il y avait encore quelques étoiles quand on est partis avec deux traîneaux et douze bons chiens par traîneau. Tout le jour on a été très vite. On ne s'est pas arrêtés pour chasser.

Le troisième jour on a vu la terre, notre terre à nous, la Terre qui se penche sur la mer.

Mais, maintenant, les bosses de la glace étaient très, très hautes. Je n'en avais jamais vu comme ça. Dans une descente, un traîneau est tombé et il s'est cassé en deux. On l'a laissé avec son chargement et on a marché, longtemps, longtemps. Enfin on est arrivés tout près du vieux pays.

Il a fallu s'arrêter : on était trop fatigués pour continuer. Alors j'ai senti quelque chose : c'était la glace qui bougeait. J'ai crié :

« Twavee ! Vite ! Retournons en arrière. »

On a jeté la moitié du chargement et on est retournés en arrière. On a mis toute la journée pour retrouver la bonne glace. Pendant ce temps-là, le grand morceau où on était allait à la dérive. Quand la nuit est venue, elle avait l'air toute petite, la Terre qui se penche sur la mer.

On a dérivé longtemps, pendant deux lunes. Un matin, on a revu la terre. D'un côté la grande terre, de l'autre côté, plus près de nous, une île qui sortait de la mer. Notre glace a touché cette île et on a grimpé sur le rivage. On est montés sur la falaise et, en haut, on a installé le camp.

On est restés là pendant la fin de l'hiver, le printemps et l'été. On mangeait des œufs d'eider et on s'habillait avec des peaux d'eider. On attrapait des mouettes et même des phoques.

On était tous très tristes. On ne savait pas du tout comment sortir de là. Entre nous et la grande terre, ce n'était pas loin, mais il y avait ce courant très fort et plein de glaces.

Un jour, j'ai dit :

« S'il n'y avait pas de glaces et si on avait un oumiak, on pourrait traverser. »

Quelqu'un a répondu :

« On a des peaux de phoque, et on pourra peut-être en trouver d'autres. Les manches des harpons, ça fera du bois, mais pas assez. »

On a commencé à chercher sur les plages. On a cherché longtemps. On a trouvé un peu de bois sous le sable. Il était vieux et pas très solide. Quand on en a eu assez pour construire la moitié d'un oumiak, j'ai commencé le travail. Mais on n'a plus trouvé de bois et il y avait seulement la moitié du bateau. Un matin, j'ai entendu ma femme et mes enfants qui criaient. Ils étaient sur la plage et ils creusaient le sable.

« Des os de baleine ! Des os de baleine ! »

J'étais très content. C'étaient bien des os de baleine, gros, solides. J'ai pu finir mon oumiak. On s'est assis autour, et les enfants disaient :

« Il est très drôle, ton oumiak ! »

On l'a fait glisser le long de la falaise avec les traits du traîneau et on l'a mis dans l'eau. Ma femme a dit :

« Il ne nous portera jamais tous. »

J'ai dit :

« Donne-moi un rouleau de ligne de peau de phoque et des vessies de phoque. »

J'ai attaché la ligne autour de l'oumiak, j'ai gonflé les vessies et je les ai attachées sur les côtés. Puis j'ai dit :

« Et maintenant, montez tous ! »

Ils sont tous montés. Ma femme a crié :

« Il nous porte, Comock ! Il nous porte ! »

Le vent soufflait trop fort, alors on a attendu quelques jours. Hier encore, la mer était trop mauvaise. Ce matin, ma femme a dit :

« Aujourd'hui, il faut partir, il n'y a presque plus de vent. »

J'ai dit :

« On attendra encore. »

Tout à coup, quelqu'un a crié :

« Oumiak ! Oumiak ! »

Je me suis levé et j'ai vu la voile blanche de ton bateau. La mer n'était pas très calme, mais on a mis l'oumiak à l'eau.

« Voilà ! conclut Comock. On est venus vers toi, on est montés dans ton bateau, et on est ici.

— Ae, dit sa femme.

— Ae, répondit Comock, dont le visage rayonnait. Ae. Et maintenant, il n'y a plus de mots dans ma bouche. »

L'igloo est une demeure esquimaude temporaire, en forme de coupole, servant d'abri contre les terribles tempêtes de l'hiver arctique. Il est édifié de l'intérieur, sur un plan circulaire, à l'aide de quelques dizaines de blocs de neige compacte, rectangulaires et biseautés au sommet. A mesure que montent les parois, le constructeur parfait l'arrondi des blocs et arase les aspérités. Un dernier bloc, au sommet, aussi grand que possible, et l'igloo est clos. D'un coup de couteau, à la base du mur, l'Esquimau découpe un passage pour sortir. La porte sera faite d'un simple bloc de neige. Une murette sur le toit pour protéger le trou central d'aération, de la neige molle pour colmater les interstices extérieurs de l'igloo, et voici celui-ci terminé. Le gel, en une nuit, scellera l'édifice tout entier et en fera une construction solide, à l'épreuve du vent et du froid glacial de l'Arctique. L'intérieur de l'igloo est ensuite aménagé. Le lit, qui servira aussi de siège, tient la moitié de la place. Il est fait de blocs de neige de 40 centimètres de hauteur, recouverts de peaux de phoque isolantes et de peaux d'ours ou de caribou. Sur le toit de l'igloo, contre le trou d'aération qui dégage une certaine chaleur, on mettra à sécher la peau des bêtes fraîchement tuées.

L'aventure d'une oie sentimentale

PAR CHARLES DRUMMOND

JANE était une oie du Canada. Sa naissance, sur le siège arrière d'une automobile, fut la conséquence d'une collision entre ce véhicule et un pin situé en bordure de la route.

Nous étions allés récolter des œufs d'oie submergés par les eaux et, sur le chemin du retour, je m'endormis au volant. Au tourbillon de verre brisé, de neige et de boue, succéda le silence. Puis, du siège arrière, s'éleva un tout petit « pi-ip, pi-ip » insistant. Je découvris un œuf en miettes et un oison frais éclos, encore humide. Pour le protéger du froid glacial, je le fourrai sous ma chemise, contre ma peau. Les pépiements s'apaisèrent peu à peu, ce minuscule objet, d'un contact peu agréable, se réchauffa, sécha, et je finis par oublier sa présence.

La voiture marchait encore et nous rentrâmes tant bien que mal à la maison. L'oison, baptisé Jane et installé dans un carton, fut mis à un régime de grains concassés et de légumes verts hachés menu.

Jane prospéra et on la plaça dans un enclos de treillis en plein air. Pour attirer notre attention, elle pépiait d'une voix rauque. Mais, dès qu'elle avait reçu satisfaction (il s'agissait en général de la réchauffer ou de lui donner à manger), ses protestations faisaient place au « babil » des jeunes oies du Canada, l'un des sons, à mon avis, les plus délicieux de la nature. Elle se prit, pour ma femme et pour moi, d'une affection ardente. Libérée de son enclos, cette petite boule de duvet jaune et vert olive nous suivait partout, trottinant sur des pattes d'un noir de jais.

Elle était presque adulte quand nous commençâmes à la prendre avec nous, dans la camionnette, pour la faire pâturer dans l'herbe pendant que nous allions inspecter le bétail et vérifier les clôtures. Périodiquement, ma femme l'emmenait barboter dans le ruisseau qui coule devant l'enclos palissadé où nous hébergeons de vingt à trente oies estropiées, d'espèces diverses (notre ranch a toujours été une sorte de refuge privé pour les bêtes sauvages). Mais l'oison, accoutumé à participer à la vie des humains, n'accordait guère d'attention à cette gent emplumée et il se tenait, selon toute vraisemblance, pour un être à part.

Un jour pourtant, Jane devint trop grosse pour partager la cabine de la camionnette avec nous. Après avoir déposé devant elle de la nourriture en abondance, nous nous esquivâmes sur la route.

« La voilà ! » s'écria tout à coup ma femme.

Un coup d'œil dans le rétroviseur me montra Jane courant éperdument derrière nous. Ses ailes, qui n'avaient pas fini de pousser, étaient largement déployées et, dans sa poursuite frénétique, elle se mit à voleter pour de bon. Bientôt elle arrivait

près de nous. Comment ne pas l'accueillir à bord?

A notre seconde tentative de départ en catimini, Jane prit la voie des airs. D'un vol un peu saccadé, elle parvint à nous dépasser et à se poser juste devant nous sur la route. Il fallut bien s'arrêter et la mettre dans la voiture.

Au bout de quelques jours, elle avait pris l'habitude de voler à côté de la camionnette et de nous accompagner partout, sans cesser de crier et de cacarder amicalement; vingt-cinq kilomètres à l'heure semblait être sa vitesse normale de croisière.

Durant tout l'été, elle fut autorisée à voler librement, mais, à l'approche de la saison de la chasse, nous jugeâmes qu'elle serait plus en sécurité dans l'enclos avec les autres oiseaux. Donc, un beau soir, à l'heure de la pâtée, après lui avoir rogné l'aile droite, nous l'emmenâmes jusqu'à l'étang des oies et des canards. A la vue des autres volatiles, elle se serra contre nous, comme un enfant qu'on emmène à l'école pour la première fois. Je la pris et la jetai par-dessus la clôture, derrière laquelle elle se mit à aller et venir, cherchant à rejoindre ses amis humains.

Elle finit par s'accommoder du voisinage de ses congénères et elle passa l'hiver parmi eux, toujours la première à nous accueillir au moment des repas et sans jamais cesser de pousser des cris désespérés quand nous remontions la colline vers son ancienne demeure.

Le mari de Jane

Au printemps suivant, un jars sauvage prit l'habitude de venir chaque jour dans le marais. De royale prestance, il se contenta, au début, d'arpenter les lieux et de cacarder d'une voix de stentor. Puis, un beau jour, nous le découvrîmes dans notre enclos, installé auprès d'une oie; Jane était l'élue.

Nous nous mîmes à observer les conjoints, à la jumelle d'abord, et plus tard de tout près, dans l'enclos même. Jane, sur le nid, rentrait le cou et baissait la tête à notre approche, mais jamais de façon aussi agressive qu'une oie sauvage. Le jars, lui, se retirait dans un coin et nous regardait, le cou tendu et l'œil mauvais.

Mais voilà qu'un après-midi nous surprîmes nos deux oiseaux installés côte à côte, à quelque distance du nid, et nous pressentîmes un malheur. Effectivement, sur l'emplacement du nid, nous découvrîmes des coquilles brisées et dispersées, des plumes arrachées, bref, un saccage général. Ce ne pouvait être le fait d'aucun oiseau; le jars est largement de taille à tenir tête à n'importe quel autre représentant de la gent emplumée. Un quadrupède prédateur avait dû franchir la clôture pour détruire le nid.

Nous étions tout apitoyés, mais Jane, posée sur une patte, nous regardait tranquillement.

Le « sauvage » et notre amie ne se quittaient plus (les oies du Canada s'apparient généralement pour la vie). Souvent, nous les apercevions. Jane caquetait et sifflait dès qu'elle nous reconnaissait, puis se dandinait en venant à notre rencontre. Son époux la mettait en garde à grands cris et s'en allait dans une direction opposée à la nôtre. Plutôt que de susciter des scènes de ménage, nous préférions nous retirer.

Le printemps venu, Jane se mit à agir de façon bizarre. Elle venait, sous l'œil désapprobateur du jars, posté à quelque distance, manger du grain sur le seuil de la cuisine, après quoi elle se promenait autour de la maison, l'examinant d'un air méditatif.

Enfin, un beau matin, à l'aube, nous sommes réveillés par un bruit de pas mesurés sur le toit.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'exclame ma femme.

Elle saute du lit et court dehors.

« C'est Jane! » me crie-t-elle, soulagée.

Ce soir-là, assis dans la salle de séjour, nous avons la surprise de voir apparaître, sur le bord du toit, la tête et le cou de notre amie. Ses yeux sombres ne regardent pas dans notre direction, mais vers l'espace situé sous l'avant-toit.

Parbleu ! Son premier nid s'est montré trop vulnérable. Elle cherche maintenant un endroit de tout repos. Peut-elle trouver plus sûr abri que le faîte de la maison où vivent ses « parents » ? Toutefois, cette idée n'enchante pas le sauvage. Pendant cette période de chasse au logement, il se tient à distance, poussant des cris réprobateurs, mais son épouse lui réplique sur un ton plein d'entrain et de confiance.

« Si elle a envie de faire son nid sur le toit, pourquoi ne pas le lui arranger nous-mêmes ? » déclare ma femme.

Je garnis une caisse d'herbes du marais et je la fixe dans l'angle de deux pentes de la toiture, endroit qui offre le maximum de protection contre le vent et le soleil. Le lendemain matin, des caquetages et des cris aigus, suivis du bruit de l'atterrissage de Jane sur le toit, nous réveillent. Elle se promène, de-ci de-là, parlant toute seule. Soudain, plus un cri, plus un bruit. Nous nous faisons mutuellement la même réflexion :

« Elle a trouvé la caisse ! »

A dater de ce jour, chaque matin de bonne heure, les deux oies se posent sur le flanc de la colline, non loin de la maison, et le jars prend la pose de la sentinelle en alerte, cependant que

Jane pénètre dans la caisse et y demeure une heure environ. Après chacune de ses visites, je grimpe à l'échelle pour constater qu'un œuf a été pondu: Quand il y en a quatre, Jane s'installe pour sa « retraite » dans le nid-caisse.

Elle couve. Mais, quotidiennement, vers le milieu de la matinée, elle se met à trompeter. Immédiatement, le mâle lui répond et il prend son vol. Jane quitte son nid et se dirige vers le marais où les deux oiseaux parviennent presque simultanément. Cette rencontre leur cause une joie débordante; ils crient et jacassent, se frottent mutuellement le cou et le bec. Ensuite, Jane pique une tête et barbote dans l'eau. Une petite séance de repos côte à côte, dont elle profite pour se faire une beauté, achève leur réunion matinale.

Pendant tout ce temps-là, nous marquons les jours sur le calendrier. Les œufs doivent éclore de vingt-huit à trente jours après le début de l'incubation. Il faudra alors que Jane fasse descendre ses petits du toit jusqu'à terre, d'une hauteur de trois mètres environ, et nous ne voulons pas manquer cet événement.

Les enfants de Jane

A L'AUBE du vingt-neuvième jour, Jane se met à caqueter. Cet accroc au programme quotidien signifie certainement quelque chose et je me précipite dehors pour voir ce qui se passe. J'aperçois notre amie et, debout sur son dos, un petit oison de rien du tout ! Un deuxième petit se montre, puis un troisième. Finalement, quatre oisons se bousculent dans le nid.

Tout à coup, Jane se dresse et crie à pleine voix. Le jars lui répond de la prairie et il ne tarde pas à se poser à quelques mètres de la maison.

Jane prend alors son vol et se pose à terre, puis tous deux se rapprochent de la maison, le regard levé vers leurs petits. Là-haut, affolées, les boules de duvet courent en tous sens, mais l'un des enfants est un personnage décidé et il le prouve : il gagne tout simplement le bord du toit et saute. Sa chute sur le sol ne semble pas l'éprouver. Sans doute a-t-il à peine ressenti le choc, tant il est léger. Il se précipite sous sa mère et tout est dit.

Il reste trois petits. L'un d'eux s'approche du bord, regarde en bas, recule. Il poursuit ce manège jusqu'au moment où l'un de ses frères le heurte par inadvertance et le fait basculer dans le vide. Il atterrit, la tête la première, mais se relève aussitôt et rejoint maman à toute allure. C'est par mégarde que le troisième plonge par-dessus bord. Le quatrième et dernier est un grand acteur. Il prend un large recul et, après une pause spectaculaire, pique un sprint vers le précipice et se lance dans l'espace en un véritable saut d'ange, la tête bien levée, les ailes battantes. Il atterrit correctement et rejoint le groupe familial.

Voilà qui est fait. Madame se met alors en devoir de descendre la colline en direction du ruisseau. Son époux la suit à un mètre de distance et, entre eux deux, les quatre marmots duveteux trottinent gentiment à la queue leu leu.

Le drame

DURANT l'été, nous avons vu souvent sur les lacs Jane, le sauvage et leurs petits. A l'approche de l'automne, nous les avons aperçus à plusieurs reprises, volant de compagnie. Ensuite, les oies sauvages sont arrivées du nord et, pendant plusieurs mois, les oiseaux ont été trop nombreux dans la région pour que nous puissions distinguer nos amis des autres.

Après la fermeture de la chasse, nous n'avons plus revu Jane. Cet hiver-là, le sauvage est revenu tout seul. Durant une semaine, il est demeuré soit la tête sous l'aile, soit debout, en quelque endroit favorable à l'observation, et il a appelé. Puis un jour, non loin du coin où Jane avait édifié son nid, nous avons découvert le cadavre du jars : il ne portait aucune trace de violence.

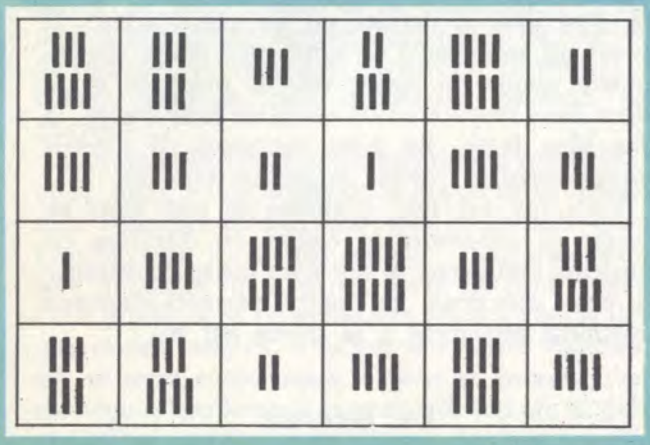
Sa mort est difficile à expliquer; il est possible qu'elle soit due à une peine de cœur. Pour ce qui est de son épouse, nous sommes convaincus que le dédoublement de sa personnalité l'a perdue. Elle tenait les humains pour ses amis et ses protecteurs, et elle a très bien pu voler à la rencontre d'un chasseur au fusil meurtrier.

Depuis la disparition de Jane, je n'ai plus jamais tiré sur une oie du Canada.

JEUX ET DEVINETTES 1

Le rancher

Un rancher a réparti les 112 bœufs de son cheptel dans un corral compartimenté. Au marchand venu examiner les bêtes, il dit : « Je les ai groupées en huit lots d'égale valeur, qui comportent chacun 14 têtes. » Le marchand paraît perplexe. Le serez-vous aussi ? Comment le rancher a-t-il constitué ses lots ?



Une histoire de pâtés

Si un homme et demi
peut manger
un pâté et demi
en une minute et demie,
combien faudra-t-il
d'hommes
pour manger
60 pâtés
en trente minutes ?

Mesurez vous-même

Pliez en quatre une feuille de papier rectangulaire (pliez-la dans un sens et repliez-la dans l'autre sens).

Le périmètre du nouveau rectangle de papier est-il bien le quart du périmètre du rectangle initial ? Répondez simplement par oui ou par non.

(Voir réponses page 198.)

La pesée économique

Vous avez huit balles d'apparence identique. Une d'elles est d'un poids légèrement inférieur à celui des sept autres. Comment, avec **deux pesées** seulement, pouvez-vous identifier la balle la plus légère ?

Fractionnons

Quel
est
le
tiers et demi
de 100 ?

Mes démêlés avec le ballon n° 161

PAR JOHN CHRISTIAN

QUAND il flotte tranquillement dans le ciel, un ballon a vraiment l'air inoffensif. Mais ne vous y fiez pas. C'est capricieux comme une prima donna, têtu et récalcitrant comme une mule.

J'en ai fait la cruelle expérience le jour où, bien malgré moi, j'ai pris part à l'une des plus folles équipées de l'histoire de l'aérostation. Cela s'est passé le 1er mai 1918, il y a bien longtemps, mais il me semble que c'était ce matin. Ce jour-là, à 10 h 30, je me trouvais en compagnie du sous-lieutenant Arnold Grasse à 550 mètres au-dessus de Fort Sill (Oklahoma), dans une petite nacelle d'osier suspendue à une « saucisse » de 1 000 mètres cubes portant le numéro 161. Nous observions à la jumelle des tirs d'artillerie et téléphonions les corrections au sol. Ni mon camarade ni moi ne connaissions grand-chose aux ballons. Au reste, cela n'avait pas grande importance, car nous étions ancrés, par un câble d'acier des plus rassurants, à un treuil monté sur camion.

Notre réglage terminé, en ma qualité d'officier le plus ancien de notre gros panier à linge — j'étais lieutenant et âgé de vingt-trois ans — je donnai l'ordre de « ramener ». Le treuil se mit à grincer. A 150 mètres, pris dans un coup de vent, le numéro 161 plongea subitement, comme un épervier, jusqu'à une quinzaine de mètres du sol. Cramponnés à lui comme à un cheval sauvage, nous en avions le mal de mer. Soudain, il se fit un calme merveilleux. Le câble s'était rompu.

Penchés par-dessus bord, nous vîmes, Grasse et moi, les gars de l'équipe au sol rapetisser à une vitesse alarmante. Ils n'étaient déjà plus à nos yeux que des fourmis affolées; l'aiguille de l'altimètre balayait le cadran : 600 mètres, 900, 1 200...

En toute hâte, je me remémorai mes cours théoriques. On nous avait décrit le ballon en détail et appris son histoire. Juchés sur de hauts tabourets, nous avions observé un terrain en miniature. On nous avait même fait un cours d'arrimage. Mais les instructeurs avaient omis de s'étendre sur les mesures à prendre quand on se trouve dans un ballon devenu libre et qui va droit vers la lune.

En gros, bien sûr, nous savions qu'on lâche du gaz pour descendre et qu'on jette du lest pour monter. Grasse saisit la corde actionnant la soupape et, avec un sifflement réconfortant, le gaz s'échappa.

Pourtant nous grimpions toujours. Nous dépassâmes 2 100 mètres d'altitude. Deux kilomètres d'air pur nous séparaient maintenant du sol, où autos et motocyclettes, comme autant de taches minuscules, se précipitaient dans toutes les directions pour essayer de suivre notre course désordonnée. Finalement, à 2 400 mètres, l'aiguille de l'altimètre voulut bien marquer un temps d'arrêt, puis se mit à redescendre.

Au moyen de ma montre-bracelet et de mon altimètre, je commençai à vérifier notre vitesse de descente. Nous ne tenions pas à ce qu'elle fût trop rapide. L'allure était satisfaisante : 30 mètres en vingt secondes. Mais un petit détail nous avait échappé. Lorsqu'on approche du sol, le gaz du ballon se contracte et sa force portante diminue. A 360 mètres, nous descendions de 30 mètres en *cinq* secondes et notre vitesse croissait toujours. A cette allure-là, notre atterrissage menaçait de faire des éclaboussures!

Je criai à tue-tête :

« Lâche du lest ! »

Mais, au lieu de verser le sable par petites quantités, de façon à maintenir soigneusement l'équilibre du ballon, Grasse en vida d'un seul coup 35 kilos pardessus bord. Le ballon réagit instantanément. A une vitesse angoissante, nous remontâmes vers les profondeurs inexplorées de l'azur.

C'était plutôt décourageant. Nous dressâmes un autre plan d'opérations pour la prochaine descente..., s'il devait y en avoir une. Grasse actionnerait la soupape d'échappement et je jetterais du lest. A 30 mètres du sol, je tirerais sur la corde de déchirure. Un ballon porte une rangée d'orifices, de la taille d'une petite assiette, recouverts d'étoffe légèrement cousue. Il suffit de tirer sur la corde pour que l'étoffe se détache. En quelques secondes, tout le gaz s'échappe et le ballon se dégonfle. Dès lors, cet engin têtu n'a plus la moindre chance d'emporter ses passagers dans les airs.

A mesure que nous approchions du sol, une confiance bien mal placée venait gonfler nos cœurs. Tout marchait conformément au programme. Nous descendions un peu vite, mais nous descendions. Grasse, en équilibre sur le rebord de la nacelle, paraissait ravi de voir le terrain sablonneux de l'Oklahoma se précipiter à notre rencontre.

Au moment de toucher terre, il tira d'un coup sec sur la corde de déchirure. Nous heurtâmes bruyamment le sol et il fut « vidé » de la nacelle. Je n'eus pas cette chance. Le choc me projeta au fond du panier, le visage enfoui dans le sable qui s'était répandu hors des sacs renversés; j'avais une fracture de l'épaule gauche. Quand je me relevai, le ballon, délesté de 68 kilos, grâce au départ de mon camarade, remontait allégrement. J'étais devenu un voyageur solitaire de l'espace.

Pour le moment, le fait que mon bras gauche fût incapable de fonctionner était le cadet de mes soucis. La question capitale était celle-ci : jusqu'où Grasse avait-il déchiré le ballon avant d'être éjecté? Il y a trois faux arrêts dans un panneau de déchirure, pour le cas où quelqu'un tirerait accidentellement sur la corde. Le gaz ne peut s'échapper tant que ces trois étapes ne sont pas franchies. J'attendis un moment.

Apparemment, la déchirure définitive ne s'était pas produite. Mais si deux hommes, avec quatre bras valides, n'avaient pas réussi à obliger ce ballon à atterrir, mes chances d'y parvenir avec un seul bras paraissaient singulièrement minces. Je décidai de sauter en parachute. On nous avait assuré qu'il n'y avait rien à craindre, mais j'éprouvais une appréhension bien compréhensible. Une semaine auparavant, à Fort Sill, j'avais assisté à une démonstration. D'un avion, on avait lancé un mannequin muni d'un parachute..., qui ne s'était pas ouvert.

Pourtant, si je ne voulais pas passer le reste de mon existence à dériver à l'aventure dans les cieux, sauter paraissait la meilleure solution. Je regardai par-dessus bord, à l'endroit où l'on suspend les sacs à parachute. Hélas! le parachute était sorti de son sac et flottait dans la brise, emmêlé, inutilisable.

Il ne me restait donc plus qu'à amener mon 161 au sol, de gré ou de force. Tenant avec mes dents et mes genoux les commandes de la soupape d'échappement et halant sur la corde avec mon bras valide, je pris la direction dans laquelle je souhaitais tant aller, celle du bas.

L'atterrissage se présentait bien, mais, pour plus de sécurité, arrivé à 3 mètres du sol, je sautai. J'avais assez vu le 161. Et lui m'avait sans doute assez vu, car il se mit à remonter. Soudain, je sentis une brusque traction sur ma cheville gauche. Puis la traction se fit plus insistante. Un brin de corde de parachute s'était enroulé autour de ma jambe. Et me voilà reparti dans les airs, cette fois suspendu par un pied, à cinq mètres au-dessous de la nacelle.

Je ne quittais pas des yeux ce brin de corde. Je savais qu'il était prévu pour un poids de 34 kilos. J'en pesais 70. Avec une solennelle lenteur, le 161 s'éleva d'une centaine de mètres environ; l'altitude exacte, d'ailleurs, m'intéressait peu. Puis mon poids commença à se faire sentir, et le ballon, lentement, très lentement, se décida à revenir vers la terre.

En approchant du sol, je vis venir vers moi, ronflant de tout son moteur, une voiture qui amenait l'équipe des rampants. J'amortis ma chute avec mon bras valide et repoussai d'un coup de pied la boucle qui entourait ma cheville. Fidèle à son individualisme farouche, le 161 se mit à remonter. Un des rampants eut tout juste le temps de saisir la corde de déchirure, et le ballon s'effondra sur le sol avec un soupir.

Quand les médecins eurent fini de raccommoder mon épaule, j'obtins quelques mois de convalescence. Evidemment l'aérostation militaire n'avait que faire de ma personne avant pas mal de temps. Mais les rouages de la bureaucratie tournent lentement; avant que les toubibs eussent abouti à cette conclusion, j'avais reçu l'ordre de regagner Fort Sill. Mon nom figurait sur le panneau d'affichage. J'étais désigné pour l'ascension suivante. Je grimpai dans le « panier » et décollai. Arrivé en bout de câble, à 550 mètres, je levai les yeux vers l'énorme enveloppe pleine de gaz pour lire le numéro peint dessus.

Mon Dieu ! C'était le numéro 161 !

*

A la fin du XIXe siècle, on envisagea de construire des aérostats — plus légers que l'air — mus par des moteurs à essence. Deux industriels, Paul et Pierre Lebaudy, ont construit, en 1902, ce dirigeable doté d'un moteur qui lui permettait d'atteindre une vitesse de 48 km/h. Surnommé le *Jaune*, cet appareil français devint le premier dirigeable militaire.

Ce ballon décoré de couleurs vives est le premier qui ait accompli un vol libre avec des passagers. Le 21 novembre 1783, Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes ont survolé les toits de Paris, couvrant un parcours de 8 kilomètres dans cette montgolfière, qui s'élevait grâce à la force ascensionnelle de l'air chaud emprisonné dans l'enveloppe.

Ce prodigieux ensemble de cinq ballons s'éleva dans le ciel de France en 1824. Son inventeur espérait qu'en tirant sur les cordes reliées aux quatre ballonnets on parviendrait à imprimer une direction déterminée à cette véritable « flottille aérienne ».

L'histoire des ballons

L'homme a toujours rêvé de s'élancer dans les airs comme un oiseau. Survoler le monde est une ambition qui s'est exprimée dans les légendes antiques, chez les Chinois comme chez les Persans ou les Grecs. Les images ci-contre illustrent quelques tentatives faites au cours des siècles passés pour transformer ce vieux rêve en réalité.

Dès la fin du XVIIIe siècle, les aéronautes, de plus en plus audacieux, accomplirent des tours de force. En 1798, à Meudon, Pierre Tétu-Brissy fit une « ascension équestre », sur une nacelle en plate-forme.

Femme aéronaute célèbre, Mme Blanchard fit, au Champ-de-Mars, le 24 juin 1810, une ascension des plus réussies, en présence de Napoléon et de son épouse, la jeune impératrice Marie-Louise.

Quand les lucioles allument leur lanterne

PAR DONALD CULROSS PEATTIE

Le crépuscule assombrit peu à peu le ciel d'été. La grive vient de lancer la dernière note de son hymne à l'étoile du soir. Alors, comme sous l'effet d'une baguette magique, le paysage crépusculaire devient une féerie. Dans les arbres et les bosquets, sur les pelouses humides de rosée, par les bois et par les prés, s'allument les mille feux des premières lucioles de l'année.

En quelques secondes, la lumière a baissé d'une façon imperceptible. Les savants disent que cette légère différence d'intensité est « critique ». En effet, c'est à l'instant même où la luminosité décroissante atteint un degré précis, tandis que la température est encore suffisamment élevée, que les lucioles allument leur lanterne. Chaque fois que se réalisent ces conditions idéales, nos minuscules magiciens se mettent à étoiler le velours de la nuit. Aux Antilles, les indigènes fixent à leurs orteils de brillantes lucioles appelées *cucuyos,* pour éclairer leur chemin par les sentiers de la jungle. Les jeunes Brésiliennes ornent leur chevelure de ces petites « lumières d'amour ». Au Japon, au cours des fêtes de la Luciole, des foules en liesse emportent en bateau sur le lac Biwa, près de Kyoto, des cages où ces insectes ont été élevés, pour les libérer par milliers et défier les étoiles.

La lumière de la luciole est l'un des grands miracles de la nature. C'est la forme la plus parfaite d'éclairage, la lumière sans chaleur, que les hommes n'ont pu réaliser que récemment.

Bien qu'on les appelle assez communément des « mouches à feu », les lucioles ne sont pas des mouches. Ce sont des coléoptères. Qu'ils soient grisâtres, brunâtres ou noirâtres, ces insectes n'ont rien de remarquable lorsqu'on les voit de jour.

Le petit clignotement qu'émet la pyrale, espèce de luciole commune en Amérique du Nord, est un signal de ralliement entre mâles et femelles. Les mâlent volent lentement au voisinage du sol, à la recherche des femelles cachées dans l'herbe. Ils jettent une lueur toutes les 5 secondes 8/10 en moyenne, à une fréquence plus accélérée si la soirée est très chaude, et un peu moins rapide lorsqu'il fait plus frais. Dans l'herbe, les femelles répondent par un signal lumineux. Et, bien qu'il n'y ait aucune différence de coloration entre les lumières qu'émettent chacun de leur côté les individus des deux sexes, un mâle ne se trompe jamais sur le sexe de l'insecte qui lui répond. En effet, la femelle émet une lumière beaucoup plus faible et elle répond au mâle exactement 2 secondes 1/10 après qu'elle a perçu son signal. Se guidant sur les signaux de sa correspondante, le mâle se dirige alors vers elle sans cesser d'émettre son clignotement jusqu'à ce que, dans l'obscurité, il l'ait trouvée.

On peut attirer les mâles vers soi en les leurrant. Il suffit de placer une lampe électrique dans l'herbe et de répondre avec un retard de 2 secondes à chacun des signaux lumineux qu'ils émettent. Peu importe la couleur de vos signaux ou leur durée — 1 seconde ou 1/50 de seconde — pourvu que vous régliez correctement l'intervalle de temps qui sépare le signal du mâle et votre réponse.

Si vous tenez une luciole dans le creux de votre main, vous remarquez que les organes lumineux situés dans les derniers segments de l'abdomen émettent une lueur atténuée mais continue. Puis, tel l'éclair d'un phare à éclats, la lumière s'intensifie brusquement. L'éclat, qui ne dure qu'une fraction de seconde, diminue aussi vivement, pour réapparaître après un intervalle rigoureux.

Les organes lumineux ont pour siège deux couches de tissu superposées. La couche supérieure est tapissée de granules; la couche sous-jacente est formée de cellules cristallines qui constituent autant de réflecteurs. Les granules sont la source de lumière. Un réseau de terminaisons nerveuses, doublées de vaisseaux où l'air peut circuler, parcourt ces granules. Au moment où la luciole jette son éclat, il est probable que ces vaisseaux s'ouvrent, laissant pénétrer l'air. Un courant d'oxygène baigne alors les granules, qui s'embrasent comme une braise s'avive lorsqu'on souffle dessus.

Si l'on détache de l'insecte ces granules luminescents pour les placer dans un récipient rempli d'oxygène pur, ils luisent d'une façon continue jusqu'à ce que, semble-t-il, quelque chose se soit consumé. Ce quelque chose doit contenir le secret de la lumière.

Presque toutes les espèces de lucioles ont déjoué les recherches faites jusqu'à présent pour savoir à quoi sert la lumière qu'elles émettent. En ce qui concerne les espèces communes, il s'agit, à

n'en pas douter, d'un signe de ralliement entre individus des deux sexes. Cependant, certaines variétés de lucioles ne portent pas de lanterne à l'état adulte, mais seulement à l'état larvaire; nous les appelons alors « vers luisants ». Pour rendre le mystère plus profond, certaines lucioles pondent des œufs lumineux.

L'insecte n'utilise certainement pas sa petite lanterne pour éclairer sa route, puisqu'il la porte à la queue! Son fanal ne saurait non plus servir à effrayer ses ennemis. Il doit même, au contraire, leur permettre de le découvrir plus facilement. On a trouvé certaines grenouilles tropicales tellement gavées de lucioles que leurs organes internes apparaissaient clairement, comme sur l'écran d'un fluoroscope.

La fréquence et l'intensité de leurs émissions lumineuses permettent de distinguer différentes espèces de lucioles. Aux Antilles, certains des cucuyos brillent comme une étoile de première grandeur, Sirius ou Véga par exemple, vue à l'œil nu. Lorsque les troupes américaines combattaient à Cuba en 1898, un chirurgien se trouva un soir en panne d'éclairage alors qu'il était en train d'opérer un soldat. A la lumière d'une bouteille pleine de cucuyos, il termina son opération avec succès.

Les lucioles de la Jamaïque sont si éblouissantes que, lorsqu'elles se groupent sur des palmiers, ces arbres semblent baigner dans des nappes de flammes. La lueur produite est visible à près de 1 kilomètre. Mais c'est au Siam que les lucioles nous offrent le spectacle le plus grandiose. Là-bas, les mâles se rassemblent sur les troncs de certains mangliers. Synchronisant leurs pulsations, ils s'illuminent 120 fois par minute. Ainsi, jaillissant soudain de l'obscurité pendant un court instant, les détails du paysage apparaissent comme révélés par un éclair. L'été, les séances d'illumination se poursuivent de 8 heures du soir à 3 heures du matin, sans interruption.

Et qu'advient-il des lucioles une fois leur saison passée? Personne ne semble s'être attaché au problème de leur destinée. Lorsque arrive la canicule, leurs petites lumières s'éteignent, mais pas avant que ces insectes aient pondu leur œufs, nous laissant ainsi la promesse d'autres nuits d'été pleines de mystère et de beauté.

Sur une feuille, lampyre femelle aptère

Envol du lampyre mâle, ou luciole

Lanternes de fête

PAR ANDRÉ THIÉBAULT

POUR créer chez vous, un soir de fête, une atmosphère de gaieté, de fantaisie et d'intimité, rien de tel que de remplacer les lampes, les abat-jour et les globes lumineux par des lanternes de papier.

Le matériel nécessaire

Du papier parcheminé ou du papier Canson.
Du papier cristal de couleur.
Du papier lisse de couleurs vives.
Un rouleau de toile vernissée adhésive de 15 millimètres.
Un canif bien affûté.
Une règle métallique.
Une plaque de zinc, sur laquelle vous poserez le papier à entailler.
Des ciseaux.
De la colle.
Du cordonnet de couleur.
Des attaches parisiennes.

La lanterne de papier

Elle se compose : 1° d'un *corps,* dont la forme peut varier à votre gré; 2° d'une *cage* ou de deux cages superposées qui entourent le corps et atténuent son intensité lumineuse.

Vous décorez à votre goût le corps et (ou) la cage. La technique des « jours » garnis de papier transparent et celle des applications de papier de couleur donnent d'excellents résultats.

Commencez par réaliser une maquette en papier suffisamment rigide pour déterminer les formes et les proportions les plus harmonieuses et pour trouver le mode d'assemblage convenable.

Tenez compte de ce que plus l'ampoule électrique est forte, plus la lanterne doit en être écartée. Avec une ampoule de 40 ou 60 watts, il suffit d'un écartement de 3 à 4 centimètres.

La lanterne cylindrique

Elle est très simple à réaliser et elle est toujours très jolie.

Le corps de la lanterne est fait d'une feuille de papier parcheminé (ou de papier Canson qui vous donnera moins de transparence) de 23 centimètres de haut et de 39 centimètres de large (fig. 1).

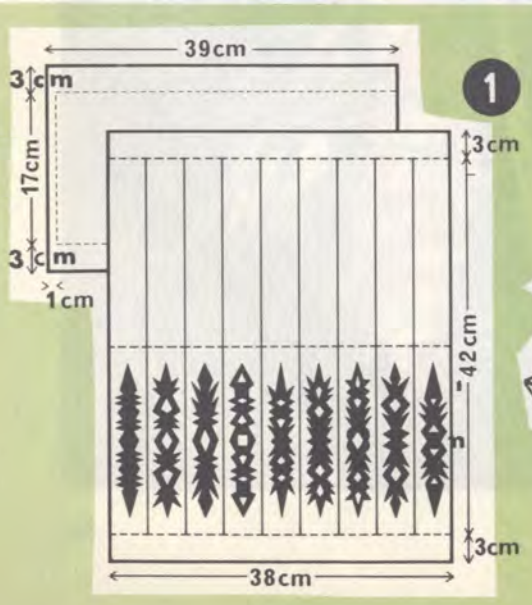
Pour confectionner la cage, pliez en deux, dans le sens de la hauteur, une feuille de papier de couleur, de 48 centimètres de haut et de 38 centimètres de large. Marquez un premier pli horizontal à 3 centimètres du haut et un second pli à 3 centimètres du bas, délimitant ainsi le bandeau supérieur et le bandeau inférieur qui seront collés sur le corps de la lanterne.

Dans le sens de la hauteur, pratiquez au canif des entailles destinées à séparer les « barreaux » de la cage. Collez sur ces barreaux des appliques de papier de couleur.

Lorsque la lanterne doit être vue, de bas en haut, ce qui est généralement le cas, inutile de décorer l'extérieur de la partie supérieure des barreaux, mais, si vous y tenez absolument, décorez-les à l'intérieur. Le bas des barreaux doit être garni à l'extérieur.

Collez, sur le bord supérieur du corps, le bandeau correspondant de la cage. Pliez les barreaux, en remontant le bandeau inférieur de la cage, pour le coller à sa place sur le bandeau inférieur du corps.

Donnez à l'ensemble la forme cylindrique, ce qui a pour effet d'écarter les barreaux et de les étaler en étoile autour de la lanterne (fig. 2).



Fixez définitivement le cylindre en collant la bande de raccordement de 1 centimètre prévue à cet effet.

Pour renforcer les bords de la lanterne et la parachever, collez une bande de papier de couleur de 3 centimètres de large sur les deux bandeaux de la cage.

Dans le bord supérieur de la lanterne, fixez un cordonnet, retenu par deux attaches parisiennes, et suspendez-le à un crochet de fil de fer glissé entre les torons du fil électrique ou collé à celui-ci par quelques tours de ruban adhésif (fig. 3).

La lanterne carrée

Pliez une feuille de papier parcheminé (ou de papier Canson) de 22 centimètres de haut et de 41 centimètres de large, de façon à former quatre panneaux de 10 centimètres de large, 1 centimètre restant pour permettre l'assemblage. Marquez un pli à 1 centimètre du bord supérieur et à 1 centimètre du bord inférieur (fig. 4).

Dans chacun des panneaux, vous pratiquerez une large fenêtre : posez le papier sur une plaque de zinc et détachez ce qui doit l'être à l'aide de la lame d'un canif s'appuyant contre une règle métallique.

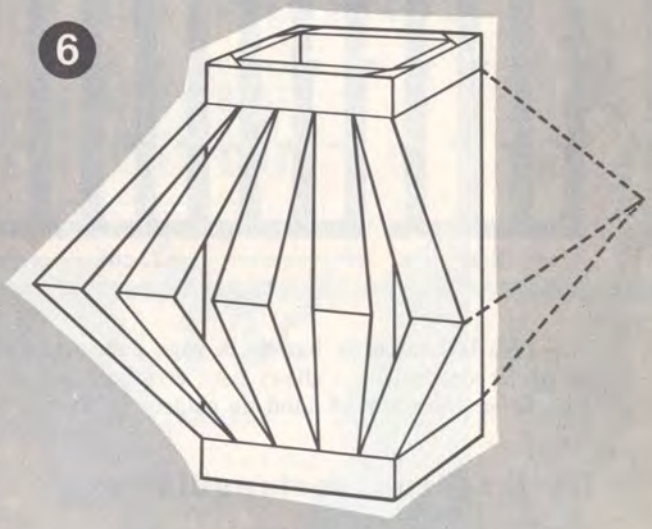
Assemblez le corps de la lanterne, rabattez, vers l'intérieur, le rebord de 1 centimètre et immobilisez les angles en collant des équerres en papier (fig. 5). C'est dans ces équerres que vous fixerez les attaches parisiennes retenant le cordonnet de suspension.

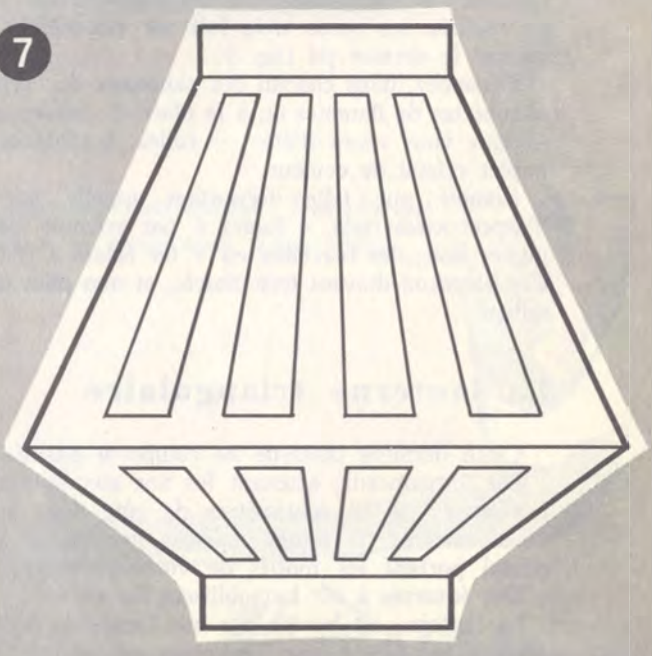
La cage est taillée en quatre panneaux séparés de 24 centimètres de hauteur et dont la plus grande largeur atteint 22 centimètres.

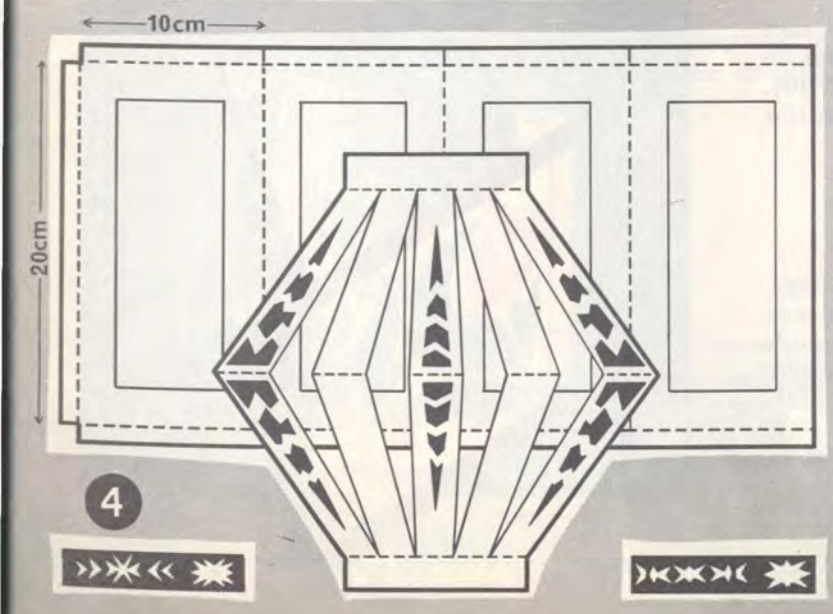
Après avoir calculé la forme à donner aux barreaux, pour qu'ils viennent garnir les angles de la lanterne, découpez au canif les « vides » nécessaires.

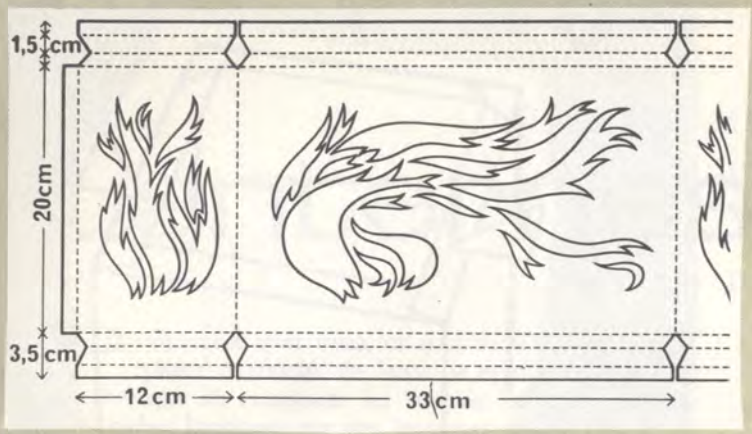
Le résultat final sera tout différent si vous pliez les barreaux à mi-hauteur (fig. 6), ou si vous les pliez plus ou moins près du haut ou du bas (fig. 7).

Des triangles de papier de couleur, tronçonnés irrégulièrement, puis collés en place en ménageant des intervalles entre les divers éléments (fig. 4), feront à cette lanterne une agréable décoration.

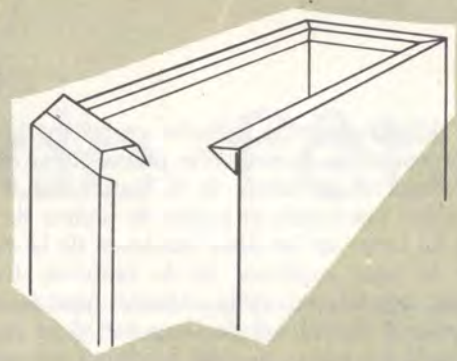




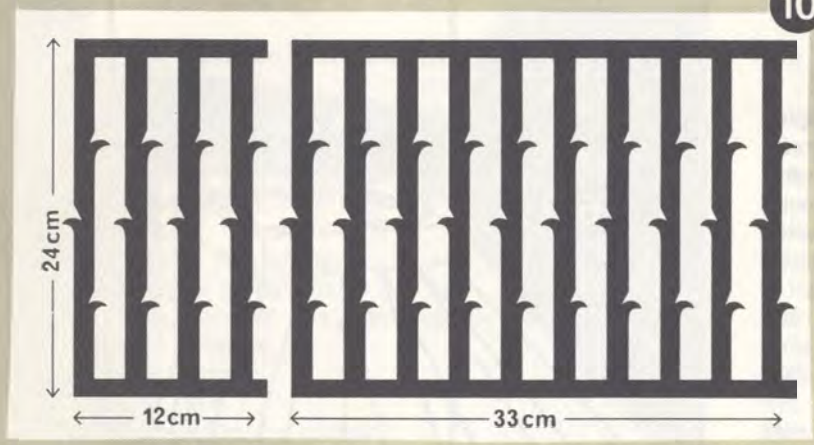




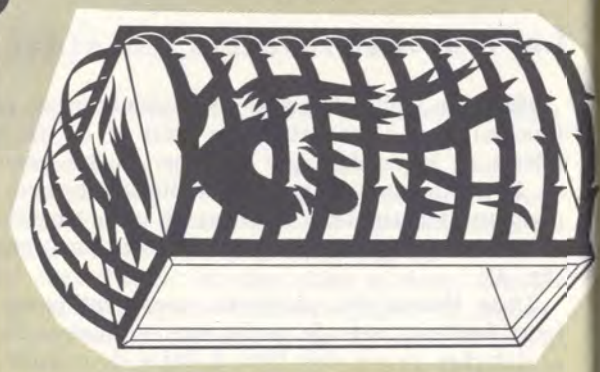
8



9



10



11

Bordez le haut et le bas de la cage par une bande de papier de couleur. Celle-ci peut être préalablement ajourée et posée sur un fond de couleur différente.

La lanterne rectangulaire

Cette lanterne (fig. 8 et 11) pourrait être faite de la même façon que la précédente, mais, étant donné l'importance des grands côtés, mieux vaut la renforcer par des « entretoises ». Vous improviserez celles-ci en repliant les bords trois fois sur eux-mêmes et en collant le dernier pli (fig. 9).

Découpez, dans chacun des panneaux du corps, des silhouettes de flammes et, à la place du papier opaque — que vous venez d'ôter — collez, à l'intérieur, du papier cristal de couleur.

Comme une telle décoration appelle une cage d'aspect assez rude, « forgez », par exemple, dans du papier noir, des barreaux en « fer éclaté » (fig. 10). Ces barreaux doivent être cintrés, et non pliés en leur milieu.

La lanterne triangulaire

Cette dernière lanterne ne comporte pas de cage.

Les 3 panneaux, attenant les uns aux autres, sont des carrés de 24 centimètres de côté dans lesquels vous ouvrirez de larges fenêtres garnies de papier cristal portant les motifs de votre choix (fig. 12).

Des équerres à 60° immobilisent les angles.

La lanterne est bordée par une bande de papier de couleur ou, mieux, par un ruban adhésif.

Après avoir réalisé ces différents types de lanternes, vous n'aurez pas de peine à en créer vous-même beaucoup d'autres. Il vous suffira de modifier les proportions que nous vous avons proposées ici, d'inventer des formes nouvelles, de superposer des cages de couleurs différentes.

En quelques coups de crayon, jetez sur le papier l'idée qui vous sera venue à l'esprit, puis passez à l'exécution de la maquette d'essai avant de vous attaquer à l'objet définitif.

PAR RICHARD L. NEUBERGER

UN VOYAGE D'EXPLORATION EN AMÉRIQUE

Comment une poignée d'hommes intrépides franchirent 6500 kilomètres de désert à la poursuite d'un rêve.

CHERS et honorés parents, je pars pour l'Ouest en exploration, avec le capitaine Lewis et le lieutenant Clark, qui ont reçu du président Jefferson la mission de traverser le continent. Nous remonterons le Missouri, puis nous marcherons jusqu'au Grand Océan de l'ouest... »

C'est à Saint Louis, où s'arrête alors la civilisation, qu'un sergent américain écrit ces mots à sa famille. Un courrier parcourt le camp pour lever les lettres de ce genre, dont les expéditeurs ne sont pas certains de donner d'autre signe de vie. Puis, le 14 mai 1804, en fin d'après-midi, les 29 membres de l'expédition s'embarquent à bord de deux bons bateaux à rames et d'un chaland de 18 mètres de long.

Ils pénètrent dans l'inconnu, car ici s'arrête la géographie et commence le mythe. Les Indiens parlent bien à mots couverts de montagnes « brillantes » ou « rocheuses », qui « grattent le ciel ». Mais ce n'est peut-être qu'une de leurs légendes. Le président Jefferson a entendu des compagnons de voyage du capitaine Cook raconter leurs expéditions dans le Pacifique, décrire les montagnes colossales et les immenses forêts toujours verdoyantes qu'ils auraient vues sur la côte occidentale de l'Amérique. Mais qu'y a-t-il de vrai dans leurs récits ? Jefferson brûle de le savoir et, pour cela, d'envoyer une poignée de braves, « qui exploreront les terres vierges situées au-delà du Mississippi et ouvriront une voie de communication d'un océan à l'autre ».

Lorsque, en 1803, ses émissaires réussissent à acheter à la France 2 590 000 kilomètres carrés de territoires à l'ouest du Mississippi, le président demande au Congrès les crédits nécessaires pour les explorer et même pour aller au-delà.

JEFFERSON choisit pour diriger l'expédition le capitaine Meriwether Lewis, car ce garçon, âgé de vingt-neuf ans, lui paraît avoir une volonté de fer. C'est un homme de cette trempe qui convient. Il y aura bien des dangers à affronter dans le désert, et bien des tentations à repousser. Il faut se préparer aussi à lutter de vitesse contre les Anglais. Ne parlent-ils pas d'envoyer des hommes à l'embouchure de la Columbia pour y planter le drapeau britannique ?

Lewis, prié par Jefferson de se choisir un second, prend son meilleur ami, le lieutenant d'artillerie William Clark, qui est âgé de trente-quatre ans. Les deux hommes ne se ressemblent guère : Lewis a un profil d'aigle, des yeux gris ardoise ; Clark est roux, sanguin, doué d'un bagou qui a déjà bien souvent remonté le moral des traînards, au cours des longues marches ; il préfère l'ordinaire des hommes au mess des officiers et il appelle par leur prénom les colonels aussi bien que les caporaux. Pour faire bon ménage avec les Indiens, il n'a pas son pareil dans l'armée.

Clark fait la tournée des postes de la « frontière » et demande à des hommes triés sur le volet s'ils veulent aller planter le drapeau national sur les bords du Pacifique. Lewis s'occupe de l'approvisionnement, sans oublier les cadeaux pour les Indiens : miroirs, aiguilles, colliers de verroterie, étoffes rouges, chemises de calicot.

Aux hommes sélectionnés pour l'expédition, on offre une solde spéciale et on promet des terres. Mais qui peut être sûr de s'en tirer vivant, pour profiter de ces récompenses ? Le « doyen » des hommes de troupe, Patrick Gass, est âgé de trente-trois ans et le benjamin, John Colter, de seize ans à peine. Il y a parmi eux des gars du Kentucky, choisis pour leur connaissance de la forêt, des cultivateurs du Vermont, des charpentiers de Pennsylvanie, des chasseurs de Virginie, des Irlandais, des Ecossais, des Hollandais, des Français et un Noir.

Arborant le pavillon aux quinze étoiles, l'expédition commence à remonter l'indolent Missouri. Lewis ne tarde pas à comprendre l'inutilité de la carte que le président lui a remise ; elle ne donne même pas la direction exacte du fleuve. Il n'a plus qu'une solution : remonter le Missouri jusqu'à sa source, puis marcher à l'estime vers l'océan.

Durant les premiers mois, c'est un voyage d'agrément : journées passées tranquillement à contempler le paysage et, le soir, bivouacs confortables. A la lueur des feux de camp, les deux officiers rédigent leur journal de route, car le président et le Congrès veulent des rapports complets sur la flore, la faune et les Indiens. Un soir, Lewis note ceci : « En plus des cerfs communs, qui sont en grande abondance, nous rencontrons des chèvres sauvages, des élans, des bisons, des antilopes, des cerfs à queue noire et de grands loups. » En une seule journée, les explorateurs ne dénombrent pas moins de 52 troupeaux de bisons.

Trois mois après leur départ, ils ont parcouru 1 400 kilomètres et approchent du lieu où s'élève maintenant Sioux City (Iowa). La progression devient plus difficile. Le lourd chaland s'échoue souvent sur les barres de sable. Un soldat est frappé d'insolation, et, par un torride après-midi d'août, le sergent Charles Floyd meurt d'une affection intestinale. On enterre au sommet d'un à-pic ce premier soldat américain mort à l'ouest du Mississippi. Puis les bateaux repartent ; l'équipage reste silencieux, Lewis s'absorbe dans ses pensées. Tous ont compris que les vrais dangers ne font que commencer.

Ce soir-là, Lewis annonce aux hommes qu'il ne nommera personne en remplacement de Floyd ; c'est à eux qu'il appartient de désigner un nouveau gradé. Après de longues discussions, ils choisissent finalement Patrick Gass, un homme aux cheveux qui commencent à grisonner. Le lendemain matin, ils reprennent les rames avec une ardeur nouvelle : Lewis a su détourner leurs pensées de la mort de Floyd.

Mais les ennuis ne tardent pas à pleuvoir. Un garçon de dix-neuf ans, George Shannon, s'égare au cours d'une reconnaissance ; on le retrouve à moitié mort de faim ; l'éboulement d'une berge manque d'anéantir le chaland et son précieux chargement ; Lewis, qui aime partir en éclaireur, échappe plusieurs fois de justesse à des charges de bisons furieux.

Les Indiens les accueillent la plupart du temps en amis et ils rient de plaisir à la vue des colifichets qu'on leur offre. Chaque fois que possible, les chefs de tribu sont invités à des *pow-wows* (conférences). Sous un dais fait d'une voile de bateau, et devant le drapeau qui flotte au vent, ils entendent parler du Grand Frère Blanc de Washington, auquel désormais ils doivent fidélité. La ville de Council Bluffs tire son nom de l'un de ces « conseils ».

Un métis indolent, nommé Toussaint Charbonneau, sert d'interprète. Il a été recruté au passage, et sa femme, Sacajawea, l'accompagne. C'est une jeune Indienne svelte, aux yeux noirs et aux longues tresses ; 6 ans auparavant, elle a été enlevée à la tribu des Shoshones par une tribu rivale, et Charbonneau l'a épousée. Lewis et Clark hésitaient à ajouter une femme à leur équipe, mais Charbonneau leur est indispensable. Qui plus est, on raconte que la tribu natale de Sacajawea campe au-delà des montagnes ; peut-être la jeune Indienne saura-t-elle guider les explorateurs.

La prairie fait place aux collines et, enfin, aux plateaux. Mais, à perte de vue, c'est toujours la terre. Où donc est l'Océan de l'ouest ?

En novembre, les premières grosses chutes de neige prennent l'expédition au piège près de l'emplacement actuel de Bismarck (Dakota du Nord). En six mois, les explorateurs ont remonté le Missouri sur 2 600 kilomètres. Si quelques marchands sont déjà parvenus aussi loin, jamais un Blanc n'est allé au-delà. Ils élèvent un fortin qu'ils appellent Fort Mandan, du nom de la tribu qui les a accueillis en amis. C'est là que Sacajawea donne le jour à un garçon.

Le 7 avril 1805, dès que le Missouri a charrié son dernier glaçon, l'expédition abandonne Fort Mandan, et aussi le chaland, car le Missouri est devenu trop étroit et, pour les maigres provisions qui restent, six canoës faits de branches de saule et de peaux de bison suffiront.

Le pays devient plus sauvage et les insectes sont une calamité. Le bison se fait rare et, sans peaux pour les rapiécer, vêtements et mocassins partent en lambeaux.

Les explorateurs déguenillés se trouvent nez à nez avec des ours grizzlis ; chaque fois, il faut une demi-douzaine de balles de mousquet pour venir à bout d'un de ces énormes et féroces plantigrades. Puis ce sont les grandes chutes du Missouri ; les contourner, en transportant les bateaux et leur chargement, prend plusieurs semaines. Enfin, le dimanche 26 mai, Lewis, qui était parti en éclaireur comme d'habitude, ramène au bivouac cette nouvelle d'un intérêt palpitant : il a entrevu une impressionnante chaîne de montagnes.

C'est au pied des Rocheuses que, le 4 juillet 1805, les explorateurs célèbrent la fête nationale. Ils se trouvent à 4 000 kilomètres de Saint Louis, qu'ils ont quitté quatorze mois plus tôt. Les provisions sont au plus bas. « Nous sommes tous d'avis que la partie la plus dangereuse du voyage va commencer », note Lewis dans son carnet de route.

Seule la jeune Indienne, qui marche en portant son bébé sanglé sur son dos, a quelque idée du lieu où ils se trouvent. De son enfance, elle a conservé le souvenir d'un ruisseau où l'on ramassait de la glaise pour peindre le visage des guerriers. A l'endroit où l'étroit Missouri se divise en trois affluents, on fait de nouveau appel à la mémoire de Sacajawea. Elle dirige la petite troupe vers le plus rapide des trois, auquel on donne le nom de Jefferson.

Ce cours d'eau bouillonnant serpente dans un dédale de rochers. Il arrive parfois qu'un canoë chavire et que son chargement soit emporté par le courant. Comme il est impossible de marcher sur les berges escarpées, les hommes halent les embarcations en pataugeant dans l'eau glacée. « Cette humidité permanente est déprimante », note le capitaine. Les cailloux pointus achèvent de déchiqueter les mocassins, et l'eau se teinte parfois de sang. Il est impossible de remonter plus haut par la voie fluviale.

Où que l'on porte ses regards, on ne voit que des pics déchiquetés, un prodigieux « dédale de montagnes ». Du haut de chaque crête, on en découvre une autre, plus haute encore. Les explorateurs atteignent enfin la région où maintenant le Montana touche l'Idaho ; les chaînes des Rocheuses et du Bitter Root s'y mêlent en formant un immense labyrinthe. Pour découvrir un moyen d'en sortir, Lewis envoie des éclaireurs, mais ils doivent s'avouer vaincus, et quatre d'entre eux se sont blessés en tombant.

Alors Lewis comprend que, s'il ne découvre pas les Shoshones, il faudra renoncer à poursuivre. Ses hommes, exténués, écrasés sous le poids des fardeaux qu'ils ont à porter, ne peuvent plus se traîner. Il faut absolument trouver des chevaux. Les provisions s'épuisent. On ne survivrait pas à un nouvel hiver dans les Rocheuses. Bientôt commenceront les chutes de neige ; dès lors, il ne sera même plus possible de revenir sur ses pas. Depuis quatre mois, on n'a pas vu un seul Indien, bien que Sacajawea affirme avoir aperçu à plusieurs reprises les « signaux de fumée » de sa tribu.

Lewis choisit trois hommes et part en éclaireur. Chaque matin, en levant le camp, ils laissent des miroirs et des colliers de verroterie, en signe d'amitié envers les Indiens qui pourraient découvrir leurs feux éteints. Enfin, à bout de forces et en haillons, ils escaladent la ligne de faîte des Rocheuses, qui marque le partage des eaux entre le bassin de l'Atlantique et celui du Pacifique. Ils y déploient leur drapeau. Pour toute réserve, il leur reste 1 kilo de farine.

Le 13 août, en fin d'après-midi, le chef Cameahwait et 60 cavaliers de la tribu des Shoshones franchissent au petit trot le col de Lehmi, quand ils voient un homme de haute taille, déguenillé, qui s'approche en chancelant. C'est un « visage pâle » ; il tient à la main un morceau d'étoffe tricolore. A cinquante pas derrière, suivent trois autres étrangers, avec de longs bâtons noirs.

« *Tabba bone !* Visage pâle, dit l'étranger aux yeux caves.

— *Ah hie e!* Très heureux », répond l'Indien.

Le « sauvage » casqué de plumes et le « gentleman » de Virginie se donnent l'accolade en se tapant mutuellement sur l'épaule.

Le gibier a été rare cette année, mais, bien que les Shoshones soient affamés, ils partagent leurs vivres avec les Visages pâles. Le capitaine sent son cœur battre plus vite quand le chef lui offre du saumon rôti : du saumon pêché en mer !

Lewis échange des marchandises (colifichets, vêtements, couvertures et couteaux) contre 38 chevaux qu'il envoie au gros de la troupe pour lui permettre de rejoindre. Leur arrivée provoque un coup de théâtre. Dès qu'elle voit Cameahwait, Sacajawea pousse des cris de joie : c'est son frère ! Pourtant, le moment du départ venu, elle ne se résout pas à rester avec les siens et décide de suivre son mari.

Un vieux Shoshone au visage parcheminé, que Clark surnomme Tobie, s'offre à servir de guide. Mais il n'est pas d'un grand secours. Tandis qu'ils errent dans le dédale rocheux du Bitter Root, la neige commence à obstruer les cols. Les vivres tirent à leur fin. Il faut sacrifier quelques chevaux, affamés eux aussi faute de pâturages.

Un jour, il n'y a plus qu'un couple de faisans pour 32 estomacs. Il faut gratter le sol pour déterrer des racines, racler le lit du Hungry Creek pour pêcher quelques écrevisses. Un soir, ils en sont réduits à manger un gros loup tué par Lewis. Le capitaine abandonne sa monture à l'un de ses hommes et c'est à pied qu'il continue à mener son monde. En haut d'un à-pic, un cheval, qui porte un chargement de vêtements chauds, glisse et disparaît dans le vide avec un hennissement de terreur.

Enfin l'expédition débouche dans la plaine. Les hommes n'ont plus que la peau et les os, et voilà que Lewis lui-même tombe malade. Tandis qu'il reste couché au bord du Clearwater, les autres dégrossissent des billots de pin et les évident au feu pour en faire des canoës rudimentaires. Mais, pour des gens exténués, ce travail est pénible et interminable.

Les canoës descendent enfin le Clearwater, rivière qui se jette dans le Snake à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Lewiston (Idaho). Vers la mi-octobre, ils atteignent un grand fleuve, dont le cours tumultueux, jusque-là dirigé vers le sud, s'infléchit vers l'ouest. C'est la Columbia, le « Grand Oregon », rêve de tant d'explorateurs.

Trois semaines durant, les lourds canoës avancent à la pagaie au milieu d'un paysage de montagnes, de prairies, de forêts de sapins. Par une nuit sereine, un soldat entend comme un mugissement lointain. Bientôt de longues vagues remontent le cours du fleuve, les mouettes apparaissent, la Columbia se remplit de saumons ; l'air prend une saveur salée.

Le 7 novembre 1805 au matin, la Columbia est tout embrumée. Vers midi, le temps se lève et voilà qu'apparaît à l'horizon un vaste pan de mer, frangé d'écume. Un long moment, les hommes regardent au loin en silence, puis ils se mettent à pousser des cris de joie.

Avec son orthographe fantaisiste, Clark griffonne dans son journal : « L'ocian est en vue ! Quel bonheur ! Nous sommes en vue de l'ocian, ce grand ocian qu'il nous tardait tant de voir ! »

Pour la première fois, des Américains ont traversé le continent qu'ils habiteront un jour d'un rivage à l'autre. Sur cette côte déserte, devant le drapeau déployé, le capitaine Lewis, au nom du président Jefferson, remercie ses soldats. Ils ont parcouru 6 500 kilomètres en un an et demi et atteint leur objectif avant tous leurs concurrents étrangers. Cent cinquante-cinq ans plus tard, un avion à réaction mettra moins de trois heures pour aller de Saint Louis à Portland.

Près de ce qui est maintenant Astoria (Oregon), les hommes élèvent un fortin de rondins, Fort Clatsop, qui leur servira d'abri pour ce deuxième hiver de l'expédition.

A la fin de mars 1806 commence la marche du retour ; elle durera trois fois moins longtemps que l'aller, car, maintenant, la route est jalonnée. Sacajawea leur est de nouveau fort utile; chevauchant en tête de la colonne avec Lewis, elle lui sert de guide. Il note dans son journal : « Elle a autant de force d'âme que n'importe lequel d'entre nous. »

Les explorateurs parviennent à Saint Louis le 23 septembre 1806, six mois exactement après avoir quitté Fort Clatsop. Ils étaient partis depuis deux ans et demi et personne n'espérait plus les revoir. La ville de Saint Louis leur fait un accueil triomphal. Jefferson leur adresse un message de félicitations et informe le Congrès du succès de l'expédition.

Celle-ci a parcouru 13 000 kilomètres de désert. Elle est parvenue à l'océan Pacifique et elle en est revenue en ne perdant qu'un seul homme. Les gens sont sidérés par les récits des explorateurs : ours féroces pesant une demi-tonne, montagnes trois fois plus hautes que les Alleghanys, troupeaux de bisons à perte de vue, mouflons à cornes recourbées, chèvres sauvages bondissantes.

Un journal new-yorkais a beau prédire que jamais voyageur ne se risquera plus dans cette région, Jefferson parle déjà d'un « grand empire libre et indépendant sur la Columbia ».

Meriwether Lewis meurt dans le Tennessee, au cours de l'automne de 1809. Près du lieu de son décès s'élève une colonne de granit dans lequel sont gravées ces paroles du président qui envoya Lewis explorer le Far West :

SON COURAGE FUT INDOMPTABLE. SA FERMETÉ ET SA PERSÉVÉRANCE ALLÈRENT JUSQU'AUX EXTRÊMES LIMITES DU POSSIBLE.

*

Ce que les aveugles doivent à Braille

PAR J. ALVIN KUGELMASS

« On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux. »

A. de Saint-Exupéry

UN jour de l'année 1812, dans le village de Coupvray, en Seine-et-Marne, un petit garçon aux beaux yeux noirs jouait dans l'atelier de sellerie de son père. Soudain il s'empara de deux alênes effilées, s'en alla triomphalement muni de son butin et trébucha.

Le bambin perdit un œil dans cet accident et ne tarda pas à devenir totalement aveugle.

Les gens du village se montrèrent compatissants.

« Voilà « petit Louis » qui se promène », disaient-ils en l'entendant frapper le sol de son bâton.

C'est ainsi, en comptant les coups, que l'enfant guidait ses pas vers le grand arbre au pied duquel il aimait s'asseoir, ou bien jusqu'au bord de la mare, d'où il pouvait entendre les ébats de ses camarades.

A dix ans, Louis Braille fut admis à l'école pour aveugles de Paris — l'actuelle Institution nationale des jeunes aveugles. Le fondateur de cette œuvre, Valentin Haüy — un novateur dont on ne célébrera jamais trop les mérites — lui enseigna l'alphabet par le toucher, à l'aide de brindilles assemblées en forme de lettres. Bientôt, Louis passa à l'étude des livres que Valentin Haüy avait composés non sans peine, en découpant dans du tissu des caractères qu'il collait ensuite sur le papier. Chaque lettre avait environ 7 centimètres sur 5. En raison de ces dimensions encombrantes, le *Roman de Renart,* par exemple, remplissait 7 gros volumes pesant chacun près de 4 kilos.

Alors que Louis atteignait sa quatorzième année, l'un de ses condisciples découvrit, au dos d'une carte imprimée, des empreintes en relief qui correspondaient à des caractères fortement marqués.

« Maître ! Maître ! » s'écria-t-il, en se dirigeant vers Valentin Haüy.

Celui-ci comprit vite l'intérêt de la chose et il se mit à frapper des lettres en relief au moyen de caractères mobiles. Mais ces lettres devaient mesurer au moins 2 centimètres de hauteur ; un « livre » ainsi composé était encore terriblement incommode et sa lecture malaisée. Louis, qui

désirait ardemment s'instruire, se désolait à la pensée qu'il lui faudrait peut-être cinq ans pour venir à bout du programme d'un trimestre.

Au fur et à mesure qu'il grandissait, il s'irritait davantage de son ignorance. Lors d'un séjour dans sa famille, il déclara à son père :

« Les aveugles sont les êtres les plus isolés du monde. Ici je reconnais les oiseaux à leur chant et la porte de la maison au bruit de son linteau ; mais suis-je condamné à toujours ignorer ce qui sort du domaine de l'ouïe et du toucher ? Il n'y a que les livres qui puissent rompre l'isolement des aveugles. Hélas ! ceux qu'on a créés spécialement à leur intention ne valent pas grand-chose. »

Un jour, il lui vint une idée merveilleuse. S'il inventait un code dans lequel des mots et des phrases seraient représentés par des symboles, peut-être alors les aveugles parviendraient-ils même à écrire ? Il passa tout un été à découper des morceaux de cuir que lui abandonnait son père ; le pauvre garçon en avait les mains en sang. Il fit des essais variés en combinant des triangles, des carrés et des cercles pour représenter les différentes lettres, mais il dut se rendre compte qu'aucun de ces systèmes n'était pratique. Par la suite, Louis fut nommé professeur à l'Institution nationale des jeunes aveugles. Un jour, à la terrasse d'un café parisien, il entendit un compte rendu qui le passionna : un capitaine avait imaginé un système de points et de traits en relief permettant d'écrire dans l'obscurité. Ce rapport ajoutait qu'un message transcrit de la sorte pouvait être déchiffré rien qu'au toucher, sans lumière. Quand Braille comprit la signification d'une telle nouvelle, il se mit à pousser des cris de joie et à donner des coups de poing sur la table.

Le patron accourut :

« Monsieur Braille, monsieur Braille, je vous en prie ! Vous dérangez mes clients ! »

Braille se confondit en excuses.

« Pardonnez-moi, messieurs, expliqua-t-il, mais je viens de résoudre l'insoluble problème de la cécité ; c'en est fini de l'éternel et mortel isolement des aveugles ! »

Le lendemain, accompagné d'un ami, il chercha et trouva le capitaine Barbier.

« Mon capitaine, plaida-t-il, expliquez-moi seulement votre méthode d'écriture dans la nuit, et les aveugles vous béniront jusqu'à la fin des temps. »

Et il exposa la grande pitié de tous les malheureux à qui était refusé le réconfort que la lecture eût apporté au sein de leur obscure prison. Braille savait se faire éloquent.

« Bien sûr, fit l'officier. Que n'y ai-je pensé plus tôt ! »

Il révéla comment, à l'aide d'un poinçon, il exerçait des pressions sur un papier épais, de manière à faire saillir au verso des petites bosses correspondantes. L'interprétation de ces signes était donnée par un code très simple en usage dans l'armée : un point saillant, par exemple, signifiait « marche en avant » ; deux points voulaient dire « retraite », etc.

« On pourrait prévoir un code complet pour tous les besoins du langage, conclut le capitaine Barbier. La chose semble possible.

— Elle *est* possible ! s'exclama Braille. Permettez-moi d'être le premier de tous les aveugles du monde à vous dire notre gratitude. »

Braille ne connut plus de repos jusqu'au jour où, cinq ans plus tard, parut le premier livre imprimé selon la méthode qui porte son nom. Comme par une ironie du sort, elle nécessitait l'emploi d'un poinçon assez semblable à l'alêne qui avait coûté la vue au jeune homme. Sa mise au point exigea cinq ans d'essais et de tâtonnements d'autant plus épuisants que Braille était atteint d'une maladie terrible qui devait l'emporter à quarante-trois ans. Se servant d'une grille rectangulaire percée de 6 trous, il inventa 63 combinaisons différentes qui, outre les lettres de l'alphabet, permirent de représenter les signes de ponctuation, les abréviations et certains mots très courts tels que « et » et « pour ».

En 1836, à l'âge de vingt-sept ans, Braille avait réuni des morceaux choisis de John Milton qu'il copiait selon sa méthode.

« Il est tout indiqué que ma première transcription soit une anthologie du grand poète aveugle », disait-il.

Au cours d'une conférence qu'il fit à l'Institut, devant ses élèves et des professeurs délégués par de nombreuses écoles, il démontra qu'il pouvait écrire en « points saillants » à un rythme presque aussi rapide que celui de la parole. Après quoi, il relut ce qu'il avait écrit à peu près aussi vite que l'eût fait un homme normal.

Mais ses collègues, jaloux, prétendirent qu'il avait appris son texte par cœur ; Braille sollicita alors d'être entendu par l'Académie française, dans l'espoir que le prestige de la docte compagnie déciderait les écoles pour aveugles à adopter son système. Sa requête fut repoussée, sous prétexte que « les aveugles reçoivent un enseignement professionnel et une éducation convenables grâce à l'écriture en relief ».

Les élèves de l'Institution n'en prièrent pas moins Braille, en secret, de leur enseigner sa méthode. Non content de leur accorder cela,

Braille poinçonna des symboles mathématiques et leur apprit à résoudre des équations. Puis il créa un code de notation musicale et devint lui-même un organiste habile.

Ce fut au stade final de sa maladie que lui parvint la nouvelle du triomphe de sa méthode. L'une de ses élèves, une très jeune fille, donna un récital de piano auquel fut convié le Tout-Paris. A la fin du concert, elle s'approcha de la rampe, se dirigeant à l'aide de sa canne ; l'auditoire éclata en applaudissements frénétiques.

« Mesdames et messieurs, je vous en prie ! fit alors la jeune artiste, en élevant la main. Je ne mérite pas vos encouragements. Ils appartiennent de droit à un homme qui se meurt... »

Et elle raconta comment Braille lui avait appris à lire, puis à déchiffrer la musique au moyen de sa méthode.

« Il n'a pas seulement ouvert des fenêtres pour tous les aveugles de l'univers ; il leur a aussi donné la musique pour épancher leur nostalgie », ajouta-t-elle avec des sanglots dans la voix.

Enfin elle exposa les difficultés auxquelles se heurtait le courageux inventeur, par suite de la jalousie de ses collègues et de l'hostilité des éditeurs qui publiaient des livres pour aveugles selon le vieux procédé de l'écriture en relief.

La presse française s'empara de l'affaire et l'Institut fut contraint de capituler devant une opinion publique indignée. Aussitôt, les amis de Braille accoururent à son chevet pour l'informer de ce revirement.

« Je ne me suis permis de pleurer que trois fois dans ma vie, fit-il, honteux de son émotion. La première, quand j'ai perdu la vue. La deuxième, lorsque me fut révélée la découverte de l' « écriture dans la nuit ». Enfin aujourd'hui, parce que je sais que ma vie n'a pas été un échec. »

Il mourut quelques jours plus tard.

Le système de Braille a pris une si grande importance dans l'éducation des aveugles que, dès l'année 1895, le nom patronymique de son inventeur était orthographié comme un nom commun dans beaucoup de dictionnaires. Il a été adapté même à la langue chinoise, et un certain nombre de revues en braille paraissent chaque mois dans le monde entier.

Le buste de Louis Braille qui a été placé sur la façade du petit atelier de sellerie de Coupvray est une œuvre riche d'imagination. Alors que tant d'images de pierre semblent privées de la vue, celle qui perpétue le souvenir du génial aveugle possède les yeux pleins de compassion d'un saint François d'Assise.

Les aveugles sont très nombreux dans le monde. On en compte au total de 6 à 7 millions.

En France, on en a dénombré 42 000, c'est-à-dire qu'il y a environ 1 aveugle par groupe de 1 000 personnes.

Depuis la fondation, en 1784, par Valentin Haüy, d'une école spéciale qui, bientôt imitée en Europe, puis en Amérique, est devenue l'Institution nationale des jeunes aveugles, l'instruction des enfants frappés de cécité a fait de constants progrès. Dans les écoles spécialisées, ils apprennent un métier adapté à leurs facultés individuelles qui leur permettra plus tard de gagner leur vie.

La profession de musicien est une de celles dans laquelle ils auront le plus de chances d'égaler les clairvoyants ; on connaît d'excellents compositeurs et professeurs de musique aveugles, de remarquables instrumentistes, des accordeurs de piano, etc.

Certains métiers manuels sont accessibles aux aveugles : la chaiserie, le rempaillage et le cannage, la vannerie, la brosserie, la corderie, la matelasserie, par exemple.

On sait qu'il existe aussi bon nombre de masseurs-kinésithérapeutes aveugles.

Des aveugles occupent les fonctions de standardiste, quelques-uns sont employés dans l'industrie.

D'autres individus, enfin, particulièrement doués, réussissent dans les carrières libérales : il y a des aveugles prêtres, professeurs, juristes, médecins même.

Le monde du sport n'est pas non plus fermé aux aveugles. Beaucoup d'entre eux font de la natation, de l'aviron, de la voile, du judo, du ski aussi. En septembre 1965, un Hollandais aveugle de soixante ans, M. Van den Berg, a réussi, avec l'aide de trois guides, et malgré le mauvais temps, l'ascension de l'aiguille Dibona, qui culmine à 3 130 mètres dans le massif de l'Oisans..., magnifique leçon de courage pour les jeunes.

Lémy, trois ans, et Houlette, huit mois

Chiens d'avalanche

PAR ROBERT LITTELL

SUR la neige fraîchement tombée, les skieurs inscrivaient leur joie en courbes poudreuses. Ils suivaient de près leur chef de file dans cette descente à flanc de montagne. De trop près... Soudain, un peu plus haut, la neige se fendit en silence, comme coupée au couteau. Elle se détacha, glissa doucement, puis de plus en plus vite ; en quelques secondes, ce fut une blanche cataracte qui, dans un grondement de tonnerre, culbuta les hommes comme une masse de sucre en poudre submergeant des fourmis.

Deux heures plus tard — le temps pour une caravane de secours de monter de la vallée — l'un des skieurs était encore vivant ; il avait les bras et les jambes pris dans une camisole de force, faite de neige compacte, mais la tête libre dans une petite caverne où l'air se viciait rapidement. De sa prison immaculée, il put entendre des pas à la surface, les appels des sauveteurs, le choc des bâtons ferrés explorant le sol, le crissement des pelles. Il hurla : « Au secours ! Au secours ! Je suis là ! » Mais, par un tour cruel des lois physiques, si un homme enfoui sous la neige entend les bruits produits, par exemple, à 10 mètres de lui, sa voix porte à peine à 1 mètre.

Les rumeurs s'affaiblirent, les pas s'éloignèrent jusqu'à ce que tout fût silencieux, et l'homme tomba dans le désespoir. Mais un son nouveau lui parvint, un piétinement rapide et léger, tantôt ici, tantôt là. Puis, juste au-dessus de lui, il entendit un aboiement, suivi d'énergiques grattements... Des appels retentirent et, bientôt, de secourables mains humaines le tiraient de sa prison.

Une fois de plus, un chien d'avalanche venait de montrer comment un instinct plus puissant et des sens plus déliés que ceux de l'homme peuvent être employés à sauver celui-ci d'une des formes les plus terribles de la mort en montagne.

Lémy et Éva,
saint-bernard de l'École française des chiens d'avalanche à La Rosière, col du Petit-Saint-Bernard, portant au cou le traditionnel tonnelet

Un berger allemand, sauveteur de vies humaines

Actuellement, en Suisse, environ 180 de ces chiens sont prêts, avec leurs maîtres, à se précipiter au premier appel sur les lieux d'une catastrophe provoquée par la neige. Ils sont dressés à détecter l'homme sous une épaisseur de neige allant jusqu'à 6 mètres. A plusieurs reprises, le flair exercé d'un chien a permis de trouver en quelques minutes des victimes que des heures de recherches, par la méthode vieille d'un siècle qui consiste à sonder la neige au moyen de longues et minces baguettes métalliques, n'avaient pas permis de repérer.

Prenons, par exemple, le cas des deux électriciens qui vérifiaient une ligne à haute tension dans les Alpes bernoises. Soudain ils entendirent au-dessus d'eux le grondement caractéristique d'une avalanche. L'un d'eux s'écarta à temps, l'autre fut enseveli. Quand on amena un chien sur les lieux, les recherches à la sonde et à la pelle duraient depuis plusieurs heures. Il suffit de quelques minutes au sauveteur à quatre pattes pour renifler et gratter au bon endroit, et l'on put enfin dégager l'homme.

C'est un citoyen suisse, Ferdinand Schmutz, qui a imaginé l'emploi des chiens pour le sauvetage des victimes des avalanches. M. Schmutz a toujours aimé les chiens ; il en a constamment eu près de lui, il en a dressé, il a écrit des livres sur eux.

Peu avant la Seconde Guerre mondiale, il lut dans un journal l'histoire d'un chien, nommé Moritz, qui avait sauvé la vie d'un skieur enseveli dans la neige aux environs de la station de sports d'hiver de Mürren, non loin de la Jungfrau. Il fit sa petite enquête et apprit que l'équipe de secours avait dégagé 14 skieurs vivants et allait renoncer à trouver le quinzième, quand Moritz, un quelconque bâtard, s'était mis à gratter la neige en aboyant. Son maître lui avait ordonné de se tenir tranquille, mais comme Moritz insistait, les sauveteurs creusèrent au même endroit et découvrirent juste à temps le dernier skieur.

Schmutz essaya de recommencer l'expérience avec la collaboration de plusieurs volontaires recouverts de neige. Ce fut un échec complet ; Moritz se contentait de se promener en remuant la queue, levant de temps en temps une patte de derrière. Mais Schmutz ne pouvait s'ôter de l'esprit l'idée que lui avait inspirée Moritz, et il poursuivit ses expériences..., sans succès.

L'idée aurait bien pu languir et mourir, sans la guerre qui survint et la mobilisation de Schmutz dans l'armée suisse en qualité d'expert pour le dressage des chiens de patrouille et des auxiliaires canins de la Croix-Rouge. Il parla du cas Moritz à son supérieur, qui fut assez intéressé pour lui confier 10 hommes et 5 des meilleurs chiens de la Croix-Rouge attachés à l'armée, des bêtes exercées à repérer et à signaler les blessés. Quatre semaines plus tard, ces chiens rééduqués avaient fait de tels progrès que Schmutz fut chargé d'instruire immédiatement 50 équipes mixtes — hommes et chiens — et 50 autres chaque hiver suivant. Lors de la guerre de 1914-1918, en effet, les

A l'école de montagne de Prebichl (Autriche), une leçon d'obéissance

avalanches naturelles ou provoquées avaient fait plusieurs milliers de victimes.

Bien entendu, il y eut des sceptiques, persuadés que la seule méthode pour retrouver les ensevelis était celle du sondage. Mais l'idée que les chiens pouvaient faire beaucoup mieux trouva sa justification par une dure journée d'hiver au pied de la Jungfrau, à 3 300 mètres, sur un plateau où se forment des glaciers et où un homme égaré a toutes chances de périr. Là, une patrouille de chasseurs alpins en manœuvre, armés de sondes, explorait un demi-hectare de neige délimité par des fanions. Ils avaient pour tâche de retrouver un sac à dos, des bâtons de ski, une paire de gants et un de leurs camarades qu'on avait enfoui trop profondément pour qu'il pût se dégager par ses propres moyens.

Les soldats avaient trouvé les gants, le sac et les bâtons, mais pas l'homme, quand une tempête se leva subitement. Les fanions plantés en guise de repères s'envolèrent dans un tourbillon hurlant d'une blancheur cotonneuse. On les remplaça par des bâtons de ski, mais les recherches ne purent reprendre qu'une fois le vent tombé, une demi-heure plus tard. La patrouille se remit à fouiller toute la zone. Rien. Enfin, le crépuscule approchant, on envoya chercher Schmutz. Il accourut avec Gallix, son meilleur chien.

Gallix, les narines frémissantes, partit en zigzag suivant la méthode classique des chiens de la Croix-Rouge. Soudain, il dépassa la ligne des bâtons comme s'il avait décidé de prendre la mission à son compte. Se rappelant combien de fois un chien avait eu plus de flair que lui, son maître lui emboîta le pas malgré les cris qui retentissaient derrière eux :

« Non, non ! Ne dépassez pas les balises ! »

Soudain, Gallix s'arrêta et se mit à fouir en aboyant et en remuant la queue. Schmutz appela les soldats, qui, en quelques minutes, dégagèrent leur camarade. Aveuglés par la tempête de neige, ils avaient mal placé leurs bâtons. Gallix avait eu raison contre tous.

J'ai demandé à Schmutz ce que serait devenu le soldat enseveli si Gallix ne l'avait pas découvert.

« Il est probable, dit-il, qu'il serait descendu avec le glacier ; il aurait réapparu 20 kilomètres plus bas... et cent ans plus tard. »

A la fin de la guerre, l'armée suisse avait 180 chiens d'avalanche bien entraînés, presque tous des bergers allemands.

La guerre finie, l'armée offrit ses bêtes spécialisées pour un prix infime aux hommes qui avaient fait équipe avec eux. Presque tous profitèrent de l'occasion. Le Club alpin suisse réorganisa alors ce service de sauvetage sur une base civile, avec un programme d'entraînement pour les nouveaux chiens et leurs maîtres ainsi que des stages d'entretien réguliers pour les anciennes équipes militaires.

Les meilleurs chiens, officiellement classés dans l'« élite », ont généralement trois ans ou davantage. Mais une bête bien dressée peut obtenir son diplôme de « débutant » avant son premier anniversaire. A des chiots de quatre à six mois, on peut déjà apprendre à obéir, à suivre une piste à l'odorat, à trouver et à rapporter un objet caché. Le chien apprend d'abord à dénicher son maître sous la neige ; puis son maître est enfoui à côté d'un étranger ; enfin l'étranger est enseveli seul. L'animal doit apprendre à gratter la neige chaque fois qu'il décèle l'odeur d'un homme. Les hommes eux-mêmes subissent des épreuves sévères de ski, d'alpinisme, de secourisme et, bien entendu, d'aptitude au dressage.

En formant le numéro 11 — celui des renseignements — sur le cadran du téléphone automatique suisse, n'importe qui peut mobiliser une de ces équipes salvatrices. Les standardistes affectés aux renseignements ont tous sous la main une carte et les adresses des équipes mixtes brevetées. Chaque propriétaire d'un chien d'avalanche est tenu, par le code d'honneur de sa corporation, de répondre à tout moment aux appels au secours.

A Rosenlaui, dans les Alpes bernoises, j'ai assisté à des « grandes manœuvres » de chiens d'avalanche. Chaque équipe devait trouver deux hommes, bien protégés par d'épais vêtements, qui avaient été cachés sous la neige, à flanc de montagne, dans un espace délimité par des fanions. Pendant qu'un chien courait sur la neige, vent debout, en décrivant de larges virages en U, son maître le suivait à une certaine distance et le guidait à la voix. Certains chiens se montraient affairés, il était impossible de les distraire. D'autres devaient être constamment ramenés au sens du devoir par des injonctions pressantes ; une jeune chienne d'humeur folâtre s'amusait de temps à autre à faire des glissades. Mais presque toutes les bêtes menèrent à bien leur tâche en un quart d'heure au plus.

Le soir même, dans la salle à manger du petit hôtel de montagne où les hommes se reposaient devant un demi, un café ou un kirsch, tandis que les chiens formaient sous la table un vivant tapis de fourrure, on échangea bien des histoires à leur propos.

Les chiens témoignent parfois d'une connaissance supersensorielle qui inspire le respect. A une cinquantaine de kilomètres du Cervin se trouve une vallée solitaire, la vallée de Binn, où, pendant le terrible mois de janvier 1951, des bûcherons furent surpris par une avalanche. Une équipe de secours en arracha quatre à leur prison de neige et de branches fracassées, pendant que le chien d'un garde frontière détectait le cinquième. Toutes les victimes étaient allongées sur la neige et on leur donnait les premiers soins, lorsque le chien se mit à courir bizarrement en tous sens et à tirer son maître par le bas de son pantalon. Le garde fit évacuer tout le monde. A peine s'étaient-ils éloignés qu'une formidable avalanche surgit de la brume en grondant et recouvrit la première.

Le sixième sens du chien avait sauvé 22 hommes, et l'un de ceux-là pour la seconde fois.

LA MAISON DU MYSTÈRE

PAR CHANNING POLLOCK, D'APRÈS ROBERT ADGER BOWEN

UN homme et sa femme roulent en voiture sur une drôle de petite route, quelque part en Nouvelle-Angleterre. Invités à dîner chez des amis, ils se sont déjà égarés deux fois. Et comme ils sont en retard, le mari pousse le moteur au maximum. Pourtant, à un carrefour, il remarque une vaste maison de bois, assez délabrée, qu'une plaque signale comme étant la demeure d'un médecin. L'automobiliste la grave dans sa mémoire, comptant sur elle pour se repérer sur le chemin du retour.

Un peu plus loin, dans un virage, il perd le contrôle de sa direction et s'écrase contre un arbre. Lui est indemne, mais sa femme, grièvement blessée, reste sans connaissance. La route est complètement déserte : jusque-là ils n'avaient vu que fort peu de maisons et ils n'avaient rencontré personne.

En désespoir de cause, l'homme se rappelle la plaque du médecin, à quelques centaines de mètres en arrière. Il prend dans ses bras le corps inanimé de sa femme et, moitié marchant, moitié courant dans la nuit, il se dirige vers la villa décrépite.

Il tire la sonnette. L'homme aux tempes grises qui vient ouvrir, et qui dit être le docteur, est un grand maigre, à la tenue négligée.

Ensemble, ils portent la victime dans un cabinet encombré et l'allongent sur une table d'opération. Elle n'a pas repris conscience. Le médecin, après l'avoir examinée avec une évidente compétence, déclare qu'elle est atteinte d'une fracture du crâne. La seule chance de la sauver — et ce n'est qu'une chance bien minime — consiste à l'opérer sur-le-champ. Le mari ne peut s'empêcher de jeter un regard inquiet sur la malpropreté et le désordre environnants. Flacons et instruments semblent n'avoir pas servi depuis très longtemps. Il hésite, mais il n'a pas de choix...

« Il va falloir l'anesthésier vous-même, dit le médecin. Je suis tout seul ici. »

Le mari surmonte sa faiblesse et sa répulsion. Il exécute tant bien que mal les ordres donnés, mais il n'est pas loin de défaillir quand l'anesthésie est jugée suffisante par le chirurgien, déjà armé de son scalpel.

« Allez donc attendre dehors, dit le praticien. Maintenant, je pourrai m'arranger sans assistant. »

Le pauvre homme, jetant de temps à autre un coup d'œil à la fenêtre éclairée, va faire les cent pas dans l'allée. Soudain, il aperçoit trois individus qui se dirigent prudemment vers la porte. Deux sont armés et le troisième est muni d'une corde.

« Attendez ! Attendez ! » supplie le mari.

Il explique aux intrus qu'une très grave opération est en cours et que le moindre retard entraînera inéluctablement la mort de la patiente, sa femme.

« Qui croyez-vous donc que nous soyons ? chuchote l'un de ses interlocuteurs.

— Vous n'êtes pas des voleurs ?

— Mais non, voyons ! Nous venons de l'hôpital psychiatrique. Ce type-là est un dangereux maniaque qui s'en est évadé il y a deux heures à peine. »

Toujours murmurant, les trois hommes tiennent conseil et décident de ne pas intervenir avant la fin de l'opération. Le fou, disent-ils, était autrefois un chirurgien réputé dans une grande ville, puis il a abandonné sa clientèle pour acheter cette maison, où il a exercé la médecine jusqu'au moment où il a fallu l'interner, car il était devenu bizarre et violent.

« Une fois hors de l'hôpital, dit le gardien-chef, il a dû retrouver le chemin de sa maison par la force de l'habitude. Et il se peut fort bien qu'il vienne à bout de cette intervention, toujours par la force de l'habitude. »

Par la fenêtre, ils surveillent tous les gestes du praticien. Quand l'opération est terminée, mais alors seulement, les trois hommes pénètrent dans la maison et ceinturent le dément. Puis le gardien-chef promet de revenir tout de suite avec un médecin et des infirmières. Promesse tenue. La blessée est bientôt en état de supporter le voyage de New York, où elle est confiée aux soins d'un spécialiste. Celui-ci examine longuement le crâne de la patiente.

« Votre femme, dit-il au mari, se rétablira parfaitement. Mais je n'y comprends rien. Je ne connais, en effet, qu'une opération qui pouvait la sauver, et un seul chirurgien capable de réussir cette opération. Or ce malheureux est devenu fou il y a des années, et il est maintenant interné dans je ne sais quel hôpital psychiatrique, en Nouvelle-Angleterre. »

Conseils d'un athlète

par MICHEL JAZY

CEUX qui suivent l'actualité sportive savent que je suis un coureur à pied, plus précisément un coureur de fond et de demi-fond. Mais c'est presque par hasard que je suis venu à l'athlétisme, après avoir pratiqué le football, qui reste ma passion. Je ne me suis pas spécialisé avant l'âge de seize ans.

Je suis convaincu qu'un jeune doit essayer le plus de sports possible pour pouvoir choisir, en définitive, celui qui lui convient le mieux, qui se trouve le mieux adapté à son tempérament et à ses aptitudes. Chacune des activités sportives auxquelles je me suis livré avant ma spécialisation m'a donné la clef d'un monde nouveau, et j'y ai trouvé la possibilité de tirer le meilleur de moi-même et de me perfectionner sans cesse.

C'est en exerçant ma volonté que je l'ai développée, et, croyez-moi, il en faut pour devenir un champion.

J'ai commencé à m'entraîner sérieusement pour la course à pied sur les conseils de ma mère, qui s'est toujours intéressée de fort près à ma carrière sportive. A cette époque-là, j'exerçais le métier de typographe : je n'avais qu'une demi-heure par jour à consacrer à mon entraînement, il fallait une heure un quart de métro pour aller au stade, autant pour en revenir. Je me couchais rarement avant 23 h 30 et je devais être debout le lendemain à 6 heures pour reprendre le travail à 7 h 30. J'ai connu ce régime jusqu'à ce que je devienne champion de France en 1956, à l'âge de vingt ans.

Ce fut dur, mais je ne le regrette pas. Les satisfactions que j'ai tirées, non pas seulement de mes succès en compétition, mais de l'exercice même de l'athlétisme conçu comme un jeu, m'ont largement payé de mes peines.

Que vous choisissiez un sport collectif, avec l'ambiance chaleureuse et l'esprit de solidarité qui règne entre les membres d'une même équipe, ou un sport individuel, avec ses joies plus austères et plus personnelles — moi, par exemple, j'aime la nature par-dessus tout et la course à pied me permet d'en profiter quotidiennement — de toute façon l'exercice de ce sport vous permettra de développer votre personnalité sur le plan physique comme sur le plan moral.

Dites-vous bien que la réussite dans le sport dépend autant, sinon plus, de l'entraînement auquel vous vous astreindrez, c'est-à-dire de votre volonté et de votre force d'âme, que de vos dons physiques naturels. Et si vous désirez pratiquer un sport avec modération, pour vous « désintoxiquer » comme le font certains de mes amis universitaires et pour vous délasser de vos études, vous tirerez de l'exercice de ce sport des bienfaits considérables.

« Mens sana in corpore sano », une âme saine dans un corps sain, voilà ce que vous devrez certainement à la pratique continue et rationnelle de votre sport favori.

Jouons au tennis..., cartes sur table !

1° Pour deux à huit joueurs. Le matériel consiste en deux jeux de cartes complets (52 cartes plus le joker), une feuille de papier et un crayon pour noter le score.

RÉPARTITION DES CARTES

4° Diviser l'ensemble des deux jeux en deux paquets distincts : le relanceur et le servant. Le relanceur comprend toutes les cartes du 2 au 7 inclus, et le servant toutes les autres : 8, 9, 10, valets, dames, rois, as et jokers. Mêler les cartes de chaque paquet, qui sera posé face au-dessous.

2° Le jeu est soumis aux règles et au système de pointage du tennis.

3° Choisir les clubs — par exemple « La Sportive » et le « Tennis-Club » — qui disputeront le championnat. S'il y a plus de deux joueurs, choisir les équipes qui représenteront les clubs rivaux.

LE PAQUET « SERVANT »

5° Il est composé de 58 cartes, dont chacune représente un service avec la valeur suivante :

AS - Service foudroyant : marque un point.
ROI - Service « boulet de canon » : marque un point.
DAME - Service « in » (dedans) : attend la réplique de l'adversaire.
VALET - Service « in » (dedans) : attend la réplique de l'adversaire.
10 ROUGE - Service « in » (dedans) : attend la réplique de l'adversaire.
10 NOIR - Service « let » (la balle, bonne, a touché le filet) : à remettre.
9 - Balle dans le filet : faute de service.
8 - Balle « out » (dehors) : faute de service.
JOKER - Faute de pied : faute de service.
(Deux fautes de service = un point perdu.)

LE PAQUET « RELANCEUR »

6° Il comporte 48 cartes, dont chacune représente un coup, avec la valeur suivante :

7 - Balle renvoyée dans le filet : point perdu.
6 - Balle sortie : point perdu.
5 - Balle renvoyée : attend la réplique de l'adversaire.
4 - Balle renvoyée : attend la réplique de l'adversaire.
3 - Balle renvoyée : attend la réplique de l'adversaire.
2 - Balle foudroyante : point gagné.

7° PRÉPAREZ VOTRE FEUILLE DE SCORE

SET	CLUB	JOUEUR	JEU 1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	La Sportive	Dubois	1		2				3	4		
	Le Tennis-Club	Renaud		1		2	3	4			5	6
	La Sportive	Dubois										
	Le Tennis-Club	Renaud										

8° Pour désigner le premier servant, un joueur de chaque équipe tire une carte du paquet « relanceur ». La plus haute gagne.

LA RÈGLE DU JEU

9° Pour ouvrir un « simple », partie à un contre un, le servant retourne la carte supérieure du paquet « servant », annonce la couleur et le coup correspondant, puis la pose, face au-dessus, à côté du paquet. Il a droit à deux services pour marquer son point, mais il ne joue le second que si le premier est une faute (joker, 9 ou 8). Si son second service est aussi un joker, un 9 ou un 8, il a commis une double faute et perd un point. Un 10 noir — balle « let » — ne compte pas : le joueur a droit à un nouveau service.

Quand le servant tire une dame, un valet ou un 10 rouge, la main passe au relanceur. Celui-ci retourne la carte supérieure du paquet « relanceur », annonce la couleur et le coup correspondant, puis la pose, face au-dessus, à côté du paquet. Si ce joueur tire un 5, un 4 ou un 3, cela signifie qu'il a correctement renvoyé la balle ; son adversaire tire alors la carte suivante du paquet « relanceur » et annonce le coup.

Le point est ainsi disputé coup après coup, toujours à l'aide du paquet « relanceur », jusqu'à ce qu'un joueur ait perdu le point en tirant un 7 ou un 6, ou l'ait gagné en tirant un 2. Un point perdu par l'un des joueurs est automatiquement un point gagné par son adversaire.

N'oubliez pas que le paquet « servant » n'est utilisé que pour le service, lequel est assuré à tour de rôle, après chaque jeu, par les deux camps. A la fin de chaque jeu, le relanceur devient servant, et le servant relanceur. Quand toutes les cartes d'un paquet ont été utilisées, on les bat de nouveau pour reconstituer le tas.

COMMENT COMPTER

10° Voici le système de marquage du tennis :

Le premier point gagné compte pour 15
Le 2e point gagné compte pour 30
Le 3e point gagné compte pour 40
Le 4e point gagné compte pour .... JEU
Pas de point, zéro ..... LOVE
40 - 40 ..... ÉGALITÉ

Quatre points gagnent donc le jeu, sauf si les deux adversaires ont marqué chacun trois points, auquel cas on déclare « égalité ». A ce stade, pour gagner, un joueur doit obtenir le point suivant qui lui assure l' « avantage », et un second point qui emporte le jeu. Il peut y avoir « égalité » à quatre, cinq, six points et davantage. Il faut toujours deux points d'avance pour remporter le jeu.

LA FEUILLE DE SCORE

11° Quand un joueur marque un point, indiquez-le par un point dans la case qui correspond à son nom.

Quand il a remporté un jeu, barrez la case en diagonale et numérotez-la. (Etudiez l'exemple de la page précédente, pour un premier set où les deux adversaires en présence ont gagné quatre jeux chacun à ce stade de la partie en cours.)

SET

12° Le set, ou manche, revient au premier joueur qui a gagné six jeux, à moins que le score n'indique cinq jeux partout. Il faut alors deux jeux d'avance pour remporter le set.

DOUBLE

14° Quand, quatre joueurs disputant un match en double (partie à deux contre deux), le servant tire une dame, un valet ou un 10 rouge, un membre de l'équipe adverse tire sur le paquet « relanceur ». Si celui-ci retourne un 5, un 4 ou un 3, le coéquipier du servant tire à son tour sur le paquet « relanceur », et l'échange continue jusqu'à ce que le point puisse être attribué. Les joueurs de l'équipe de relance répondent au service à tour de rôle.

MATCH

13° Le premier joueur qui a gagné trois sets remporte le match. On dispute alors le match suivant.

15° Pour remporter le championnat, une équipe doit avoir gagné trois matches sur cinq. Si cette équipe remporte les trois premiers matches, elle est donc proclamée championne. Il est cependant d'usage, même dans ce cas, d'aller par courtoisie jusqu'au bout des cinq matches.

QU'Y A-T-IL DANS LE BOITIER DE VOTRE MONTRE ?

PAR HENRY FRIED,
maître horloger

CHACUN de nous possède une montre, et pourtant c'est peut-être, de tous nos objets personnels, celui que nous connaissons le moins bien et qui nous paraît le plus mystérieux.

Quel degré de précision pouvez-vous attendre de votre montre. Si vous cherchez à la fois précision et long usage, choisissez une montre de grand calibre. Plus le mouvement est grand, plus il est facile à fabriquer et à réparer, plus il est précis et plus les pièces sont robustes. Une bonne montre d'homme peut fonctionner à la perfection pendant toute votre vie, à condition d'être nettoyée et lubrifiée régulièrement.

Il est stupéfiant qu'une montre que l'on porte au poignet et qui, par conséquent, est soumise sans arrêt à des mouvements et à des secousses, puisse conserver une certaine précision. Pourtant, bien des fabricants font des montres-bracelets qui, malgré la simplicité du boîtier, ont été réglées, en laboratoire, à cinq secondes près par jour. Dans la pratique, une montre qui avance ou qui retarde de vingt-cinq secondes par jour est considérée comme très bonne. Il est normal qu'une montre de prix moyen avance ou retarde d'une minute par jour. Quant aux montres-bracelets à bon marché, attendez-vous à les voir varier quotidiennement de près de cinq minutes.

Le mystère des rubis. On utilise de petits rubis comme coussinets pour atténuer l'usure consécutive au frottement des pièces mobiles. Toutes les bonnes montres ont des rubis, mais toutes les montres qui ont des rubis ne sont pas pour cela de bonnes montres. Il suffit de 7 rubis pour protéger les principaux points de frottement. Mais pour protéger *tous* les points de frottement, une montre devrait avoir 17 rubis ou plus. Toutefois, la multiplication des pierres n'entraîne pas toujours une amélioration de la qualité du mouvement, sans compter qu'elle est, parfois, un simple trompe-l'œil. Pour des raisons publicitaires, on ajoute des rubis à des endroits où ils ne servent à rien. Aussi, n'achetez pas une montre pour l'unique raison qu'elle a « tant de rubis ».

Comment entretenir votre montre. Les poussières et les fins débris de textile sont les principaux ennemis de la montre : ils encrassent les engrenages et ils figent l'huile. Ne permettez à personne d'autre qu'un bon artisan d'ouvrir votre boîtier. Il suffit de la poussière de l'air et de l'humidité de votre haleine ou de vos doigts pour faire des dégâts. Une montre d'homme, de dimension moyenne, devrait être nettoyée et huilée au moins tous les deux ans ; les montres plus petites tous les dix-huit mois ou même tous les ans.

Si le verre se casse, mettez votre montre dans une enveloppe pour la porter chez l'horloger. Si vous l'entourez d'un linge ou d'un mouchoir, vous exposez les rouages aux poussières et aux particules de textile, sans compter que vous risquez de casser les aiguilles.

Remontez votre montre tous les jours, que vous vous en serviez ou non. Si vous ne le faites pas, l'huile risque de s'épaissir. Prenez bien soin de la remonter à fond. Mais, dès que vous commencerez à sentir une résistance, redoublez de précaution. Et lorsque le ressort moteur sera tendu à bloc, arrêtez-vous. On prétend qu'il ne faut pas tourner les aiguilles à l'envers ; ce n'est qu'une histoire de bonne femme. Soit dit en passant, il n'est pas nécessaire de faire un va-et-vient du pouce pour remonter sa montre ; c'est simplement plus commode.

Les femmes doivent se garder de mettre leur montre dans leur sac à main, à moins que ce ne soit une montre construite à cet effet. La poudre, les essences volatiles des produits de beauté et des parfums s'infiltrent dans le mouvement et coagulent l'huile. Mieux vaut enlever sa montre pour faire la cuisine : la vapeur pénètre encore plus facilement que l'eau par les interstices. D'ailleurs, l'une et l'autre peuvent rouiller les rouages.

Ne vous couchez pas avec votre montre, à cause des débris de textile des draps. Si vous laissez tomber votre montre dans l'eau, trempez-la tout de suite dans de l'alcool ou de la benzine et portez-la chez votre horloger aussi tôt que possible.

Choisissez soigneusement votre horloger. Une réparation maladroite peut causer à votre montre un préjudice plus grave que tous les mauvais traitements que vous lui faites subir. Si vous avez un chronomètre de qualité, ne reculez pas devant les frais d'un nettoyage et d'un huilage véritables : la montre doit être complètement démontée et chacune de ses minuscules pièces trempée dans un bain chimique de façon à être débarrassée de la poussière, des saletés et de

A Pignon de remontoir
A 1 Molette de remontage
B Pignon coulant de mise à l'heure
C Couronne de remontoir
D Rochet de remontoir
D 1 Cliquet
E Barillet du ressort moteur
F Roue de grande moyenne, placée au centre

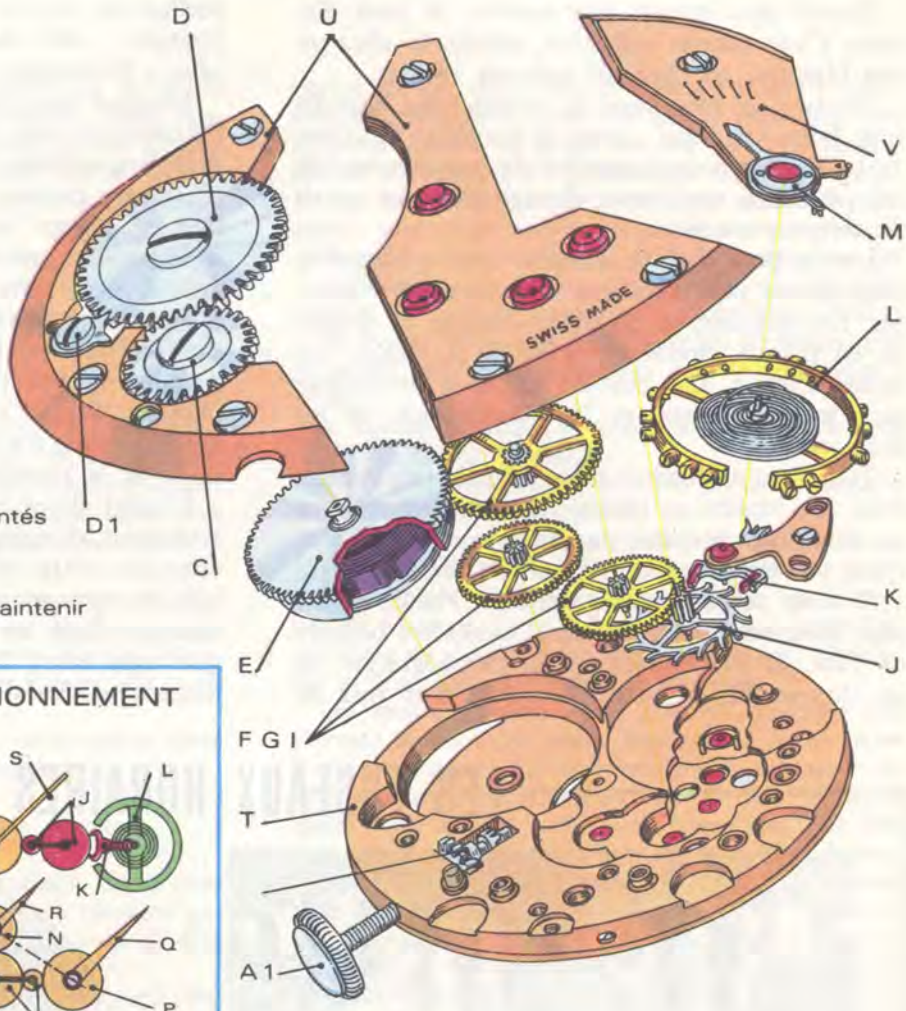
G Roue de moyenne
H Roue sur chaussée
I Roue des secondes
J Roue d'échappement à ancre

K Ancre
L Balancier à spiral
M Raquette de réglage du balancier

N Roue des heures
O Roue de minuterie
P Chaussée
Q Aiguille des minutes
R Aiguille des heures
S Aiguille des secondes
T Platine sur laquelle sont montés tous les organes

U Ponts
V " Coq " ou pont destiné à maintenir le balancier

VUE « ÉCLATÉE »



GRAPHIQUE DE FONCTIONNEMENT

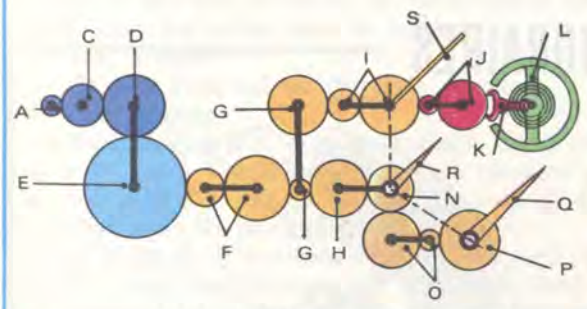
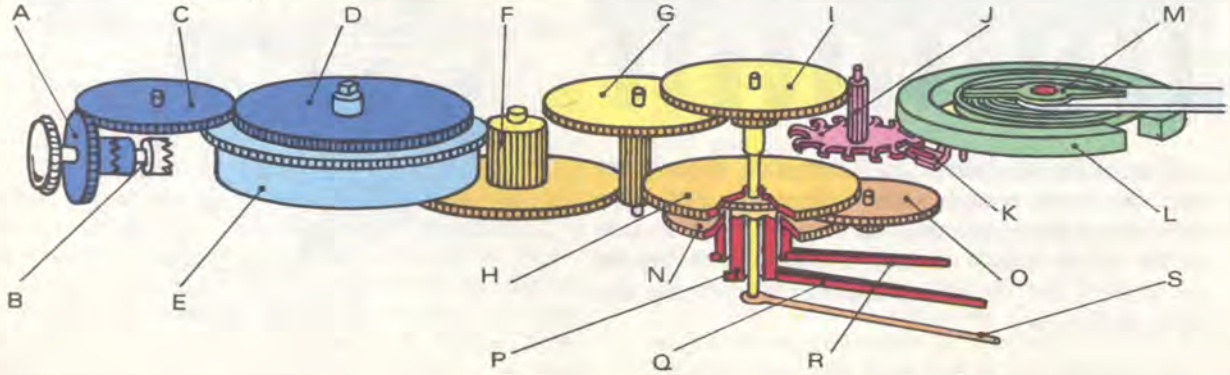


SCHÉMA DE PRINCIPE

Remontoir *(bleu foncé)*. Moteur *(bleu)*. Transmetteur *(jaune)*. Récepteur-distributeur *(rouge)*. Régulateur *(vert)*. Indicateur *(brun et orangé)*. Divers *(gris)*.



l'huile épaissie. Ensuite, il faut qu'elle soit remontée et réglée. Ce que les bijoutiers appellent un « nettoyage de l'échappement » est plus économique, mais c'est un travail incomplet.

Quand vous achetez une montre. Si vous disposez d'une somme suffisante, achetez-la chez un bon bijoutier ou chez un horloger sérieux.

Précisez au marchand la raison pour laquelle vous faites cet achat : pour la beauté et la valeur du boîtier ou pour la qualité du mouvement. Et indiquez-lui à quel genre d'usage elle sera quotidiennement soumise.

Les boîtiers d'or et d'argent sont quelquefois trop minces pour protéger efficacement les rouages. Les boîtiers, en certaines qualités de doublé ou en plaqué, donnent parfois à la longue des signes d'usure. Les boîtiers en acier inoxydable sont très résistants, et la transpiration ne les décolore pas.

Toutefois, un fond de boîte en acier inoxydable, avec une lunette en plaqué mince ou en chromé, ne donne pas toujours satisfaction, car le moins épais des deux métaux risque de lâcher.

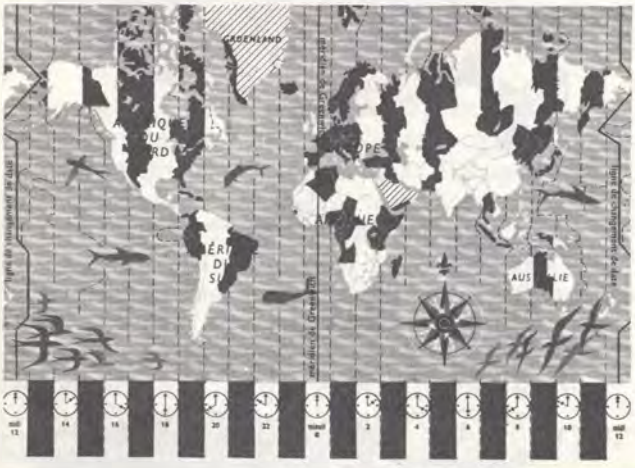
Si vous tenez à avoir toujours l'heure juste, sans faire une grosse dépense, évitez les boîtiers de luxe. Il est évident qu'un chronographe ou un chronomètre à quantièmes sont d'un prix de revient bien plus élevé qu'une montre ordinaire.

Une montre étanche doit théoriquement pouvoir supporter une pression hydraulique de 2,5 kg par centimètre carré, pendant au moins cinq minutes. Mais si vous désirez une montre qui soit réellement imperméable, achetez une montre de plongée : elle aura subi un contrôle spécial et sévère d'étanchéité.

Lorsque vous faites l'acquisition d'une montre, examinez-la sous toutes les coutures. Le boîtier doit être tellement bien fermé que seul un outil d'horloger puisse l'ouvrir. La tige de remontoir doit se placer facilement en position de mise à l'heure et sortir ou rentrer librement, sans jamais rester dans une position intermédiaire. De même, le remontoir doit tourner sans heurt et sans gratter. Le tic-tac d'une bonne montre est régulier, vif et cristallin. Si la montre est en magasin depuis six mois ou davantage, il est normal que le marchand la nettoie et l'huile avant de vous la remettre.

L'achat d'une montre de prix est affaire non seulement d'argent, mais de confiance. Si vous effectuez votre achat chez un commerçant honnête et que vous le consultez chaque fois que quelque chose ne va pas, il vous aidera mieux que tout autre à obtenir de votre montre de longues années de bons et loyaux services.

LES FUSEAUX HORAIRES



Toutes les 24 heures, la Terre fait, d'ouest en est, un tour complet sur elle-même, et, par convention internationale, sa surface a été divisée en 24 zones égales correspondant aux 24 heures du jour. C'est ce qu'on appelle le système des fuseaux horaires.

JE ME SUIS ATTAQUÉ À L'IMPOSSIBLE

PAR RICHARD THURMAN

NUL dans notre petite ville ne savait d'où venait la comtesse, mais l'importance de sa demeure et le nombre de ses domestiques laissaient supposer qu'elle avait de la fortune. Elle ne recevait jamais. La marmaille de son voisinage la craignait terriblement.

La comtesse avait toujours une canne, non seulement pour s'y appuyer, mais aussi pour corriger les garnements qui, à son sens, avaient besoin d'être remis dans le droit chemin, ce qui, pour la plupart, était le cas à un moment ou à un autre. Pour moi, qui ouvrais l'œil et avais de bonnes jambes, je m'étais toujours arrangé pour rester hors de la portée de cette redoutable canne. Pourtant, un jour de ma quatorzième année où j'avais voulu prendre un raccourci en sautant par-dessus sa haie, la comtesse s'approcha assez pour m'assener un coup sur la tête. Je poussai un « aïe ! » retentissant et bondis en arrière.

« J'ai un mot à vous dire, jeune homme », fit-elle.

Je m'attendais à tout un laïus sur les risques que l'on court en empiétant sur la propriété d'autrui. Mais, tandis qu'elle me regardait, souriant à demi, elle parut changer d'avis.

« Est-ce que vous n'habitez pas cette maison verte à côté, avec des saules dans le jardin ?

— Oui, m'dame.

— Et c'est vous qui entretenez la pelouse ?

— Oui, m'dame.

— Fort bien. Je n'ai plus de jardinier. Soyez chez moi jeudi matin à 8 heures. Et ne me racontez pas que vous avez autre chose à faire : je vous ai déjà vu traîner dans les parages, le jeudi. »

Tout ordre de la comtesse était exécuté sans discussion. Aussi n'osai-je pas lui faire faux bond le jeudi suivant. Je passai trois fois toute la pelouse à la tondeuse avant qu'elle se déclarât satisfaite. Ensuite elle me fit mettre à quatre pattes pour arracher les mauvaises herbes ; j'en avais les genoux aussi verts que le gazon. Enfin elle m'appela sous la véranda et me demanda :

« Combien voulez-vous pour votre journée, jeune homme ?

— Je ne sais pas. Peut-être que 6 francs... ?

— C'est ce que vaut votre travail ?

— Oui, m'dame. Enfin..., à peu près, quoi !

— Très bien. Voici les 6 francs que vous pensez mériter. J'y ajoute les 9 francs que j'ai gagnés pour vous à vous talonner toute la journée. Maintenant, je vais vous dire comment nous allons travailler ensemble. Il existe autant de manières de tondre les pelouses que d'individus pour les tondre. Et le prix que vaut leur travail varie entre 1 centime et 50 francs. Votre travail d'aujourd'hui vaudrait 20 francs..., si vous l'aviez fait tout seul. Pour 30 francs, il faudrait approcher tellement de la perfection que ce serait une folie de passer autant de temps sur une pelouse. Quant à mériter 50 francs..., n'y pensons pas : c'est impossible. Donc, toutes les semaines, je vous paierai le prix auquel vous aurez vous-même estimé votre travail. »

Mes 15 francs en poche, je partis avec une impression de grande richesse, bien résolu à tirer la semaine suivante 30 francs de la bonne dame. Hélas ! je ne réussis même pas à atteindre les 20 francs. Dès le second tour de pelouse, ma volonté commença à faiblir.

« Encore 15 francs ! Voilà qui vous met à deux doigts du renvoi, dit-elle.

— Oui, m'dame. Mais je ferai mieux la semaine prochaine. »

Je ne sais comment je m'y pris ; toujours est-il que je tins parole. Au dernier tour de pelouse, j'étais exténué. Mais je trouvai quand même un dernier sursaut d'énergie. Dans l'allégresse que me procurait ce sentiment de victoire, pour moi si nouveau, je n'hésitai pas à demander 20 francs à la comtesse.

Les quatre ou cinq jeudis suivants, j'estimai mes journées tantôt à 20 francs, tantôt à 25 francs. Avec le temps, j'appris à bien connaître la pelouse : les dénivellations de terrain, les endroits que je devais tailler court et ceux qu'il fallait laisser longs, en bordure, pour obtenir une courbe générale plus harmonieuse. Au fur et à mesure que je me familiarisais avec tout cela, je voyais plus clairement ce que devait être un « travail à 30 francs ». Et toutes les semaines je prenais la résolution de me conformer exactement au modèle que j'avais en tête. Mais, quand j'avais mérité mes 20 ou 25 francs, j'étais tellement fatigué que je ne me rappelais pas avoir jamais eu l'ambition de dépasser cette limite.

« Vous m'avez tout l'air d'un bon petit abonné à 25 francs, me disait-elle en me payant.

— Oui, j'en ai bien l'impression, répondais-je, trop heureux à la vue de cet argent pour me souvenir d'avoir visé plus haut.

— Oh ! Il n'y a pas de quoi se frapper, me disait-elle pour me consoler. Après tout, les gens capables de faire pour 30 francs de travail sur une pelouse ne sont pas légion. »

Et il est de fait qu'au début ses paroles me mettaient du baume au cœur. Mais, sans remarquer le changement qui se produisait en moi, je finis par les trouver tellement irritantes que je résolus de les mériter, ces 30 francs, au risque de me tuer à la tâche.

Un jeudi soir où j'essayais d'oublier la défaite de la journée et de trouver le sommeil, la vérité m'apparut avec une telle force que je me redressai dans mon

lit, à demi suffoqué par l'émotion. C'était 50 francs que je devais atteindre, et non 30 francs ! Il me fallait accomplir ce tour de force pour la bonne raison qu'il était impossible.

Je connaissais les difficultés que j'aurais à surmonter. En certains endroits, par exemple, les vers avaient soulevé la terre et formé de petits monticules que je devrais faire disparaître. Peut-être la comtesse ne les avait-elle même pas encore remarqués, tant ils étaient minuscules, mais moi je connaissais le mal et devais y remédier.

Le jeudi suivant, je commençai par aplatir au rouleau les bosses causées par les vers. Au bout de deux heures de cet exercice, je me sentis sur le point d'abandonner. 9 heures du matin à peine, et j'étais déjà prêt à jeter le manche après la cognée ! C'est seulement par le plus grand des hasards que je trouvai le moyen de me ressaisir. Quelques minutes après en avoir terminé avec le rouleau, je m'assis sous un noyer et m'endormis. Quand je me réveillai, un peu plus tard, la pelouse apparut si belle à mes yeux reposés et si douce à mes pieds nus que je me sentis impatient de continuer mon œuvre.

Enfin, vers 8 heures du soir, tout était terminé. J'étais si fier que je ne sentais même pas ma fatigue quand j'arrivai en courant auprès de la comtesse.

« Alors, combien ce sera pour aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— 50 francs ! répondis-je en essayant de conserver un peu de sang-froid et de me composer un visage impassible.

— 50 francs ? Vous voulez dire 30, je pense ! Je vous le répète : atteindre 50 francs, ce n'est pas possible.

— Si, m'dame, c'est possible. La preuve, c'est que j'y suis arrivé.

— Eh bien ! la première pelouse qui, depuis que le monde est monde, ait valu 50 francs à un jardinier mérite bien qu'on aille y jeter un coup d'œil. Venez avec moi. »

Nous en fîmes ensemble le tour aux dernières lueurs du couchant. Je n'en revenais pas : un tel chef-d'œuvre paraissait inconcevable.

« Jeune homme, dit-elle en posant sa main sur mon épaule, je me demande quelle force a pu vous conduire jusqu'à une réussite aussi complète. »

Je n'en savais rien. Mais, même si je l'avais su, j'aurais été incapable de l'expliquer, tant j'étais ému de m'entendre dire que j'avais *réussi*.

« Je crois savoir, poursuivit la comtesse, ce que vous avez éprouvé en décidant de réussir un tour de force que je vous avais représenté comme impossible. Vous avez dû être très heureux la première fois que cette pensée vous est venue, et probablement aussi un peu effrayé. Est-ce que je me trompe ? »

A l'expression qui se lisait sur son visage, elle vit qu'elle était dans le vrai.

« Je sais ce que vous avez éprouvé parce que la chose arrive à presque tout le monde. Nous sentons soudain éclater en nous ce désir de nous attaquer à une grande entreprise. Nous goûtons un bonheur merveilleux. Puis ce bonheur s'efface parce que nous nous sommes dit : « Non, je ne peux pas : c'est impossible ! » Toutes les fois qu'au fond de vous-même vous entendrez une voix prononcer les mots : « C'est impossible », n'oubliez pas d'y regarder de plus près. »

Il y a de cela un quart de siècle. Depuis ce jour-là, chaque fois que je me suis trouvé au bout de mon rouleau, sans voir apparaître aucun espoir à l'horizon, et que tout à coup a surgi dans mon esprit ce mot d' « impossible », j'ai ressenti de nouveau ce merveilleux sursaux intérieur, et j'ai compris une fois de plus que la seule voie possible se situe au cœur même de l'impossible.

Le portrait du chameau

Le peintre s'est amusé
à faire
ce portrait
d'un chameau
sur deux morceaux
de toile
égaux de forme
et de taille,
qu'il a collés
l'un contre l'autre.
Saurez-vous
retrouver
la ligne de partage ?

JEUX ET DEVINETTES 2

(Voir réponses page 198.)

Êtes-vous...

1. Dans ce dessin composé de lignes droites, deux seulement sont parallèles. Les distinguez-vous ?

... bon observateur ?

2. Parmi ces bandes blanches, laquelle est la plus longue, laquelle est la plus courte ?

Le fer à cheval

En deux coups de ciseaux
seulement,
découpez ce fer
à cheval
en sept morceaux,
de façon
que chacun des morceaux
soit percé
d'un trou.

Fil à retordre

En supprimant les lettres superflues vous trouverez ci-dessous une phrase usuelle :

LEUSLNEETTPRHERSA
SSUEPUESRUFELLULEES

La sagesse de notre corps

PAR
LE Dr RICHARD CABOT
ET
LE RÉV. RUSSEL DICKS

UN homme, traversant imprudemment une rue, est renversé par une voiture. Transporté à l'hôpital, il y succombe en l'espace d'une heure. Sa femme affirme qu'il n'a jamais été malade et qu'il a mené une existence très active, tant du point de vue physique que du point de vue intellectuel.

Cependant, voici les résultats de l'autopsie : 1° lésions tuberculeuses, cicatrisées, aux deux poumons ; 2° cirrhose du foie ; 3° affection chronique des reins ; 4° sclérose des artères et dilatation du cœur. Cet individu devait avoir depuis longtemps une tension artérielle fort élevée.

Mais la nature avait doté cet homme de défenses si fortes qu'il n'avait jamais soupçonné l'existence des quatre maladies graves dont il souffrait.

Ses poumons avaient guéri tout seuls. Un nouveau « réseau routier » s'était développé, qui avait permis au sang de circuler au-dessus et au-dessous du foie malade. Pour continuer à faire leur travail, ses reins avaient utilisé le tissu qu'ils possédaient en réserve. Quant à son cœur, il s'était dilaté pour pouvoir assumer ce travail supplémentaire : faire circuler du sang à travers des artères sclérosées.

Lorsque, au cours d'une tempête, le gouvernail d'un navire subit une avarie, il est souvent remplacé par un appareil de fortune. De la même façon, l'organisme de cet homme disposait d'un grand nombre d'appareils de remplacement. Quatre organes vitaux en étaient réduits à des artifices compensatoires, et, pourtant, le sujet lui-même avait continué à vivre normalement.

« Quand on connaît bien les ressources du corps humain, on s'étonnerait presque qu'il y ait encore des malades », a dit un jour un célèbre praticien, rendant ainsi hommage à la nature.

CONDENSÉ ET ADAPTÉ DE "THE ART OF MINISTERING TO THE SICK"

Tous les médecins savent qu'avec du repos, un régime approprié et de la tranquillité d'esprit, 90 pour 100 de leurs malades guérissent. Tel un navire qui se redresse après qu'une rafale l'a fait chavirer, le corps humain se relève après les indispositions quotidiennes qu'il subit en pleine santé, aussi bien qu'après les assauts de la maladie.

Nos organes contiennent une réserve de secours à laquelle ils font appel en cas de besoin. Prenons le cas d'un homme atteint de tuberculose pulmonaire ; son poumon, partiellement détruit, possédait beaucoup plus de tissu qu'il n'était nécessaire. En puisant dans cette réserve, le malade a pu continuer à vivre.

Des expériences ont montré qu'on pouvait pratiquer l'ablation de plus des deux cinquièmes du foie sans en entraver le fonctionnement.

Lorsqu'on voit, au cours d'une opération, un chirurgien couper et ligaturer 30 ou 40 vaisseaux, on se demande ce qu'il advient du sang qui aurait dû normalement les emprunter. La réponse est toute simple : nous possédons beaucoup de vaisseaux superflus.

Il en va de même pour l'intestin. Chacun de nous en a environ 8 mètres. On peut en supprimer 1 mètre sans inconvénient.

Certaines affections cardiaques déforment les valvules du cœur. Or les valvules sont des « portes » par lesquelles le sang doit passer pour sortir de cet organe. Cela crée une situation comparable à celle d'une porte entrebâillée qui se serait bloquée. La mort devrait survenir rapidement. Par bonheur, à mesure que la valvule se déforme davantage, le cœur s'épaissit, se renforçant ainsi lui-même. Ordinairement gros comme le poing, le muscle cardiaque peut doubler, tripler ou même quadrupler de volume.

Comment un chirurgien a-t-il l'audace d'enlever un rein malade ? Tout simplement parce que l'autre rein se met à croître jusqu'à doubler de volume. Ce rein solitaire recrée de la substance rénale. Et, pourtant, l'architecture d'un rein est extrêmement complexe.

Cette ingénieuse faculté, cette autodéfense, c'est la « sagesse de notre corps ».

Un autre moyen naturel de défense est le repos. Si vous vous foulez le poignet, la nature, sans attendre le médecin, sait le pourvoir, pour ainsi dire, d'une éclisse en le rendant si douloureux et si raide que vous hésitez à le mouvoir. A celui qui est tendu au-delà d'un certain degré d'effort ou d'effroi, la nature impose le repos en le faisant s'évanouir.

Si vous vous enfoncez dans le doigt une écharde malpropre, le voilà bientôt gonflé de pus. C'est le processus le plus dramatique et le plus miraculeux dont le corps humain puisse être le siège. Qu'est-ce qui forme le pus ? Les cadavres des globules blancs qui, venus combattre les microbes, ont succombé à l'attaque. Ces globules blancs constituent un mur de défense entre les microbes qui attaquent d'un côté et la circulation qui continue de l'autre. Presque toutes les crises d'appendicite seraient mortelles si la nature n'élevait, autour de l'appendice malade, ce mur étanche qui localise l'inflammation en attendant l'intervention du chirurgien.

La Providence nous a donné la faculté de lutter instinctivement pour notre guérison. C'est une activité toujours en éveil, que les médecins s'efforcent d'imiter et de compléter, au moyen d'interventions médicales et chirurgicales. Dans notre combat contre la maladie, nous sommes toujours aidés par cette force prodigieusement puissante et ingénieuse.

...et ses merveilles

En vingt-quatre heures, grâce à ses 100 800 battements, le cœur humain aspire et refoule environ 10 000 litres de sang, dont l'allure moyenne est de 30 centimètres par seconde dans les grosses artères et de 15 centimètres par seconde dans les grosses veines.

Dans ce même laps de temps, les reins filtrent 300 fois la masse totale de notre circulation sanguine, soit plus de 1 tonne de sang, et, dans des conditions normales, nos poumons aspirent l'air 23 040 fois.

Toujours en vingt-quatre heures, l'être humain adulte, véritable chaudière ambulante, dégage, par l'intermédiaire de sa peau, plus 2 500 calories, chaleur suffisante pour faire bouillir 25 litres d'eau. Cette peau pèse environ 3 kilos. Tendue à plat, elle couvrirait une surface de 2 mètres carrés. Et si l'on mettait bout à bout les 2 millions de glandes sudoripares qu'elle contient, on obtiendrait un tube de 10 kilomètres de long. Chaque minute, quelque 180 millions de globules rouges meurent dans notre organisme. Toutes les quinze secondes, un courant d'air parcourt notre gorge à 15 kilomètres à l'heure. Un éternuement, une quinte de toux, accélère ce flux d'air jusqu'à 320 kilomètres à l'heure.

*

Iskra — c'est-à-dire Etincelle — était un cheval sibérien. Il fut pour moi un ami courageux, fidèle, étonnamment compréhensif. Un heureux hasard nous réunit alors que nous défendions tous deux notre pays. En écrivant l'histoire d'Etincelle, je m'acquitte d'une dette de reconnaissance non seulement envers lui, mais aussi envers les innombrables chevaux innocents qui participèrent aux tragiques et sanglants événements provoqués par nous, les hommes.

ÉTINCELLE
CHEVAL SIBÉRIEN

PAR NICOLAS KALACHNIKOFF

Le poulain naquit un jour, juste avant l'aube. Il gisait, frissonnant sur sa douce litière, quand quelqu'un se pencha sur lui, l'enveloppa dans une couverture chaude et le souleva. Il se débattit, mais on ne lâchait pas prise. Il entendit alors une voix réconfortante, et son instinct lui dit qu'il pouvait avoir confiance.

Quand son corps frêle sentit le contact du corps majestueux et chaud de la jument, sa mère, il leva la tête et vit deux yeux sombres et limpides qui l'examinaient avec une tendresse inquiète. L'ami qui l'avait soulevé dans ses bras robustes le campa tant bien que mal sur ses jambes et lui fourra le bout du nez contre quelque chose de mou. Automatiquement, il ouvrit la bouche. Un liquide sucré coula dans sa gorge, l'emplissant d'une félicité sans bornes. Et le poulain nouveau-né prit goulûment la première tétée de sa vie.

Guérasime Ozerof, le fermier sibérien qui le regardait faire, se tourna vers son fils et lui dit :

« Alors, Denis, comment allons-nous l'appeler? Il est à toi, je te l'ai promis. »

Denis s'approcha du poulain, tendit la main et caressa la tête soyeuse :

« Il a les jambes longues et fines. Appelons-le Etincelle. »

L'éducation du poulain commença le jour même de sa naissance. Il sut, très vite, faire la différence entre le chaud et le froid, entre un estomac vide et un ventre plein. Peu à peu, son oreille apprit à distinguer les sons. Il y avait un mot qui semblait l'intéresser particulièrement, c'était Etincelle. Dès qu'il l'entendait, il relevait la tête, allongeait l'encolure et pointait les oreilles.

Etincelle était intelligent et il ne tarda pas à rendre la tendresse qu'on lui témoignait. Il suivait

pas à pas son maître et le petit Denis, les caressant du bout du nez avec l'air de dire : « Je vous appartiens. Vous pouvez avoir confiance en moi. Je ferai tout ce que vous voudrez. » Il avait une confiance absolue dans les hommes et ne mettait jamais en doute leur sagesse.

Une amitié

Quand il était dans l'enclos où, tous les matins, on le conduisait avec sa mère, il regardait avec envie les poulains d'un enclos voisin. Il était particulièrement attiré par une petite pouliche pie qu'il essayait d'aguicher par ses gambades et ses hennissements, jusqu'au jour où elle finit par lui répondre timidement, ce qui le ravit. Puis, avec la venue des beaux jours, on les lâcha, sa mère et lui, dans le grand enclos, où il retrouva sa jeune amie.

Etincelle put alors à loisir renifler la pouliche de la tête aux pieds. Tout joyeux, il se dressait sur ses jambes de derrière et tournoyait comme une toupie. Les yeux de la pouliche étaient remplis d'admiration. Mais les autres chevaux s'étaient arrêtés de brouter et le regardaient d'un air de dire : « D'où sort ce faiseur d'embarras ? Que vient-il faire ici ? »

Quelques poulains, sous la conduite d'un bai châtain d'humeur quinteuse, s'avancèrent, menaçants. Epouvanté, Etincelle s'aplatit contre la palissade. Le bai, montrant les dents, allait se jeter sur lui, quand retentit une voix impérieuse :

« Allons ! Allons ! Qu'est-ce que c'est que ça ? »

C'était le maître. Dès qu'ils l'entendirent, les poulains s'égaillèrent.

« Eh bien ! Etincelle, dit l'homme en le caressant, tu as eu la frousse, hein ? Tu t'es cru trop malin, peut-être ! »

Et, devant cette tranquille assurance, Etincelle se sentit de nouveau en sécurité, Tout content, il se laissait gratter derrière l'oreille, point particulièrement sensible aux caresses et que connaissait bien son maître. Que ses ennemis semblaient gentils et inoffensifs maintenant ! Seul, le poulain châtain paraissait lui garder rancune : « Attends un peu, disaient ses yeux noirs, je te réserve une raclée dont tu te souviendras longtemps ! »

Le consolateur

Ces jours de plein été étaient brûlants, mais, pendant les nuits fraîches, un parfum capiteux montait des plantes vivaces et du foin nouvellement coupé qui jonchait les prairies.

Un beau matin, le maître conduisit Etincelle à l'écurie et l'enferma. Le poulain demeura perplexe, car il n'avait encore jamais été séparé de sa mère. Il se mit à bondir de côté et d'autre avec des hennissements sonores et plaintifs. Mais elle ne vint pas.

Plus tard, quand les chevaux rentrèrent du pâturage, il tournoya frénétiquement dans son box et l'appela encore, guettant vainement une réponse. Cette nuit-là, il sentit que quelque chose de très important était arrivé. Sa mère n'était plus à ses côtés.

Pendant des jours, l'air résonna de ses cris de protestation. Puis, un matin, il entendit des hennissements lamentables qui venaient d'une écurie voisine. C'était la voix de la pouliche pie. Etincelle comprit d'instinct qu'elle aussi avait perdu sa mère. Piaffant d'impatience dans son box, bousculant de l'épaule les parois de planches, il essaya de s'échapper pour aller la consoler.

A la fin, le maître apparut.

« Eh bien ! En voilà un tapage ! Tu crois que la petite a des ennuis et tu voudrais la consoler ? Mon Dieu, on peut toujours essayer... Pousse-toi un peu, je vais ouvrir. »

Etincelle suivit son maître dans la cour et bondit vers la pouliche, que Denis faisait sortir de sa stalle. Fous de joie de se retrouver, ils se reniflaient et poussaient de petits hennissements. Et c'est ainsi qu'Etincelle s'institua le protecteur de sa jeune amie.

Premières batailles

Un jour vint où on les conduisit dans un enclos d'herbe drue et où on les lâcha parmi les autres. Ils reconnurent dans le pré quelques-uns de leurs anciens compagnons, entre autres un aimable poulain blanc et le coléreux bai châtain. A la vue d'Etincelle, ce dernier ne tarda pas à manifester son mauvais caractère. Mais notre ami ne s'y frotta pas trop et préféra se lier d'amitié avec le poulain blanc. Leur affection grandit. Certain jour, le bai châtain se mit à importuner la pouliche et le poulain blanc accourut prêter son aide à Etincelle, pour le chasser.

L'été s'acheva, puis l'automne. Les gelées survinrent et la neige se mit à tomber à gros flocons sur la terre dénudée. Le long hiver sibérien commençait.

Etincelle passait ses jours et ses nuits avec les autres poulains dans un enclos couvert et fermé, où la lumière du jour ne pénétrait jamais et dont l'unique source de chaleur était due à la présence des bêtes.

CONDENSÉ DE « JUMPER » © 1944, CHARLES SCRIBNER'S SONS

Au fur et à mesure que le temps passait et que le froid les gardait prisonniers, le châtain et lui, leurs batailles devinrent plus fréquentes. Un jour, son ennemi lui envoya une ruade violente et, une autre fois, il lui mordit cruellement la croupe.

Un beau matin, en rentrant de l'abreuvoir, Etincelle se trouva tout à coup acculé dans un coin, son ennemi lui barrant la route. Il se produisit alors quelque chose d'extraordinaire. Il eut l'impression qu'une boule de feu naissait en lui, parcourait tout son corps et venait éclater dans sa tête. Tournant le dos, il décocha une ruade au poulain châtain. Puis, avant que celui-ci eût le temps de se ressaisir, Etincelle fit front de nouveau et, les oreilles couchées, fonça sur lui. A sa grande stupéfaction, le châtain fit demi-tour et s'enfuit au galop, abandonnant le terrain sans plus de résistance.

Désormais Etincelle se savait fort, n'avait peur de rien et n'avait besoin de personne pour le protéger. Ce sentiment de puissance était une merveilleuse découverte.

Apprentissage

ETINCELLE passa la belle saison à parcourir les champs et les bois en compagnie de ses amis, la pouliche pie, le poulain blanc et des centaines d'autres. Une fois, il se trouva nez à nez avec sa mère. Cette rencontre ne les émut guère, ni l'un ni l'autre. Ils se flairèrent poliment, en guise de salutation, puis ils repartirent, chacun de son côté. Et ils ne tardèrent pas à s'oublier complètement.

Un beau matin, Guérasime Ozerof le conduisit dans un vaste enclos et lui mit sur le dos une couverture qu'il fixa par une courroie passant sous le ventre. Etincelle était étonné, mais il n'avait pas peur. Quelques jours plus tard, le maître lui jeta par surprise un lourd morceau de cuir par-dessus la couverture et resserra la sangle. Cette fois, le poulain se raidit sous l'affront.

« Voyons, voyons, fit la voix apaisante de Guérasime, ce n'est pas terrible, une selle, pour un beau gars solide comme toi ? »

Et puis, tout à coup, d'un bond, Denis sauta sur le dos d'Etincelle. Terrorisé, celui-ci se dressa sur ses jambes de derrière, fit demi-tour et traversa l'enclos comme un bolide.

Plus personne ne pesait sur lui. Il se retourna. A quelque distance, Denis, assis par terre, riait et lui tendait un morceau de pain.

« Viens le chercher, Etincelle. Je t'ai fait une surprise, hein ? Eh bien, je le reconnais sans fausse honte, tu m'en as fait une aussi ! »

Griserie de la course

IL n'avait pas deux ans qu'Etincelle avait déjà appris à se laisser monter et à tirer un léger traîneau. On l'attelait souvent à ce traîneau et on le faisait galoper sur la glace scintillante du lac Baïkal. Mais il aimait par-dessus tout les courses de vitesse qui les opposaient, Denis et lui, aux autres poulains et autres garçons du même âge. Les jeunes cavaliers n'utilisaient jamais de selle. Montant à cru, ils quittaient le village pour gagner un bout de route droite et unie où un groupe joyeux les attendait. Les cris de défi s'entrecroisaient :

« Tu n'y es jamais arrivé !

— Moi, j'en ai fait autant !

— Si tu te figures que tu peux recommencer, tu te mets le doigt dans l'œil !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Attends un peu et tu vas voir !

— Eh bien, vas-y donc ! Mais vas-y ! »

La course, enfin..., le fracas des sabots et les voix stridentes des garçons encourageant leurs montures.

« Vas-y, Beauté, vas-y ! »

« Courage, Noiraud, plus vite ! »

« Hue, Lucky, hue ! »

Grisé par le bruit et l'excitation, Etincelle n'avait plus qu'une idée en tête : dépasser tous ses concurrents. Il gagnait de plus en plus souvent. Au départ, d'autres chevaux étaient aussi rapides que lui, voire davantage, mais aucun ne l'égalait en endurance. Il savait qu'il était le meilleur élève parmi les chevaux de son âge et il en était fier. Même le docile poulain blanc se butait parfois, et le châtain n'obéissait que contraint et forcé.

Etincelle était moins grand et moins robuste que le poulain blanc ou le châtain, mais il semblait plus grand, parce qu'il était mince et élancé. Et il y avait chez lui un je ne sais quoi qui en imposait aux autres ; il était d'une autre essence, séparé d'eux par ses étranges affinités avec les hommes.

Soir de fête

PAR une nuit glaciale de janvier, Etincelle prouva qu'il était un héros. Ce soir-là, Guérasime était venu de bonne heure à l'écurie et l'avait attelé à un traîneau. Quelque chose d'inhabituel se préparait. Les vêtements du dimanche, la figure lavée de frais et la barbe soigneusement peignée du maître faisaient deviner qu'il s'agissait d'une partie de plaisir.

Après avoir bouclé la dernière courroie, le fermier appela son fils, qui avait aussi revêtu ses plus beaux habits et, d'excellente humeur tous deux, ils grimpèrent dans le traîneau.

Gagné par les joyeuses dispositions de ses amis, Etincelle les emporta rapidement sur la route couverte de neige durcie, jusqu'à un village des environs. Les voix heureuses et les rires qu'il entendait derrière lui, le ciel clair et lumineux, lui donnaient des ailes. Il était au comble du bonheur.

Mais, quand ils furent parvenus au village, on le laissa, toujours attelé au traîneau, attendre sous un abri précaire. Personne ne vint lui dire un mot ou lui apporter à manger. Il était glacé jusqu'aux os.

La nuit était tout à fait tombée quand, à une certaine distance, il reconnut enfin les voix humaines familières.

Il accueillit ses amis d'un hennissement, puis il gratta le sol du sabot pour les faire se hâter. Nul ne lui répondit, à part le bourdonnement des voix d'une douzaine d'hommes qui aidaient le maître à monter dans le traîneau. Puis il sentit les rênes se tendre.

« Hue ! »

Obéissant, comme toujours, malgré la faim et la fatigue, il s'engaga d'un pas prudent sur le chemin du retour. C'était l'enfant, et non plus le maître, qui tenait les rênes. Les mains étaient moins fermes, moins expérimentées, et la jeune voix qu'il percevait, par-dessus le grincement des patins, était légèrement inquiète.

Etincelle accéléra sa course, la chaleur se répandit dans son corps et cette agréable sensation lui fit oublier sa faim.

La nuit était féerique. A l'exception d'un bouquet d'arbres noirs, piqué de-ci, de-là, un manteau de neige recouvrait les courbes adoucies de la terre. La lune brillante éclairait le paysage, y projetant des ombres mouvantes et mystérieuses.

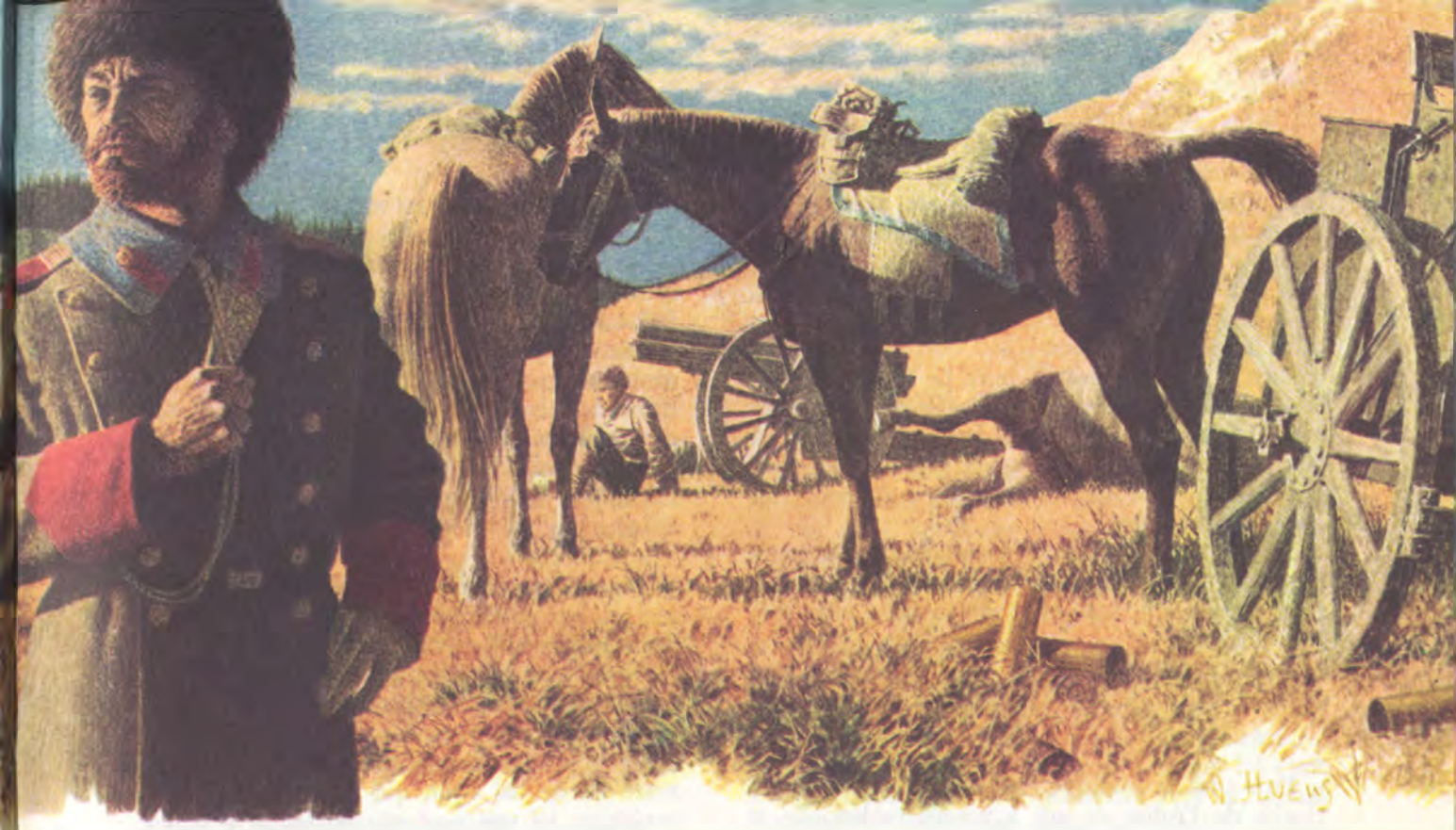
Les loups

La voix du maître s'éleva derrière Etincelle. Il chantait. Puis la voix mourut et des ronflements lui succédèrent.

« Plus vite, Etincelle ! dit le jeune garçon. Plus vite ! A la maison ! »

Etincelle pointa les oreilles. Il connaissait bien les mots « à la maison » et, de plus, ils étaient dits d'une petite voix dont l'insistance trahissait la peur. Il allongea sa foulée. La route lui était familière. Après le petit bois, qu'il voyait au loin maintenant, il y avait un tournant, puis une légère montée. Plus rien ensuite qu'un bout de route droite et sans histoires, jusqu'au village.

Ils parvinrent au petit bois, le traversèrent, et ils approchaient du tournant au pied de la colline, quand un hurlement horrible rompit le silence. Des formes indistinctes se déployèrent en éventail derrière le traîneau. Etincelle n'avait pas besoin du cri de terreur de son jeune maître ni du claquement des rênes pour allonger sa foulée et se lancer à fond de train.



La colline qu'il devait gravir n'était ni très haute ni très abrupte, mais elle le força à ralentir un peu, donnant ainsi un avantage à la bande qui les poursuivait. Parvenu au sommet, Etincelle attendait l'attaque des loups d'un instant à l'autre. Leurs hurlements triomphants éclataient terriblement près. Les ombres de tout à l'heure révélaient maintenant de petits yeux cruels, des mâchoires redoutables et des langues pendantes.

L'ascension enfin terminée, Etincelle tendit ses muscles et dévala tout droit le flanc de la colline. Denis, en larmes, criait comme un fou que lui seul, Etincelle, pouvait les sauver de ce terrible danger.

Le cheval avait beau donner le meilleur de lui-même, impossible de distancer les poursuivants. Plusieurs loups galopaient maintenant à côté du traîneau, guettant le moment d'attaquer.

Tout espoir semblait perdu, quand les hurlements des loups, les sanglots du garçon et les embardées du traîneau éveillèrent enfin le maître. Il comprit tout, instantanément, et prit aussitôt la direction des opérations.

« Vas-y, Etincelle, vas-y, mon vieux ! On les aura ! »

Sa voix était pressante, mais elle n'exprimait ni désarroi ni frayeur. Reprenant courage, Etincelle trouva la force de redoubler d'effort.

Une extraordinaire confusion régna ensuite. Pour égarer la poursuite, le maître lança une couverture hors du traîneau. Quelques loups se jetèrent dessus avidement, se faisant ainsi distancer. Mais l'un d'entre eux, un animal énorme, ne se laissa pas tromper. A grands bonds, il continuait à gagner sur le traîneau, s'efforçant de parvenir à la hauteur d'Etincelle. On aurait dit qu'il savait que sa seule chance de victoire était de s'en prendre au cheval.

Il parvint plus près encore, martelant maintenant la neige compacte aux flancs d'Etincelle. Il allait pouvoir se jeter à sa tête s'il gagnait encore un tout petit peu de terrain. Devinant d'instinct cette tactique astucieuse, le cheval força encore l'allure, sa longue encolure tendue, les oreilles couchées en arrière.

Le loup se rendait compte qu'Etincelle ne céderait pas et, le village n'étant plus loin, il s'acharna dans un ultime effort. Il s'élança, manqua son but, s'écrasa contre le limon et retomba sous les sabots.

Tout cela se fit en un éclair.

Etincelle encaissa le choc et sentit quelque chose s'écraser sous ses sabots. Il entendit un terrible hurlement d'agonie, puis les clameurs allègres de la bande qui se jetait sur le corps pantelant de son chef.

Les voyageurs étaient hors de danger, mais le cheval ne ralentit pas avant d'être parvenu au cœur du village. Il s'arrêta enfin devant l'entrée de son écurie.

Là seulement, il sentit son écrasante fatigue. Mais, avant de s'abandonner au confort douillet de l'écurie, il dut subir un bouchonnage consciencieux. Puis le maître le promena de long en large dans la cour jusqu'à ce que son corps brûlant eût repris une température normale.

Pendant ce temps, la maisonnée s'animait et les gens se rassemblaient pour entendre conter l'aventure et féliciter le héros.

« Mais tu es prodigieux !

— Tu es le meilleur cheval du monde, Etincelle, le plus courageux ! »

Ravi d'être le point de mire de tant d'admiration, il aurait bien voulu piaffer et caracoler, mais il était trop exténué. Il accepta humblement les félicitations et les caresses affectueuses, puis il s'installa avec délice, pour la nuit, sous une chaude couverture.

Il était heureux non d'être un héros, mais parce que ces gens auxquels il appartenait l'aimaient et lui témoignaient, sans qu'il sût au juste pourquoi, leur satisfaction.

Et ce fut la guerre

Puis vint le tragique été de 1914. Un jour, la cloche de l'église se mit à sonner, solennelle et lente ; les gens se rassemblèrent par groupes consternés : la guerre était déclarée.

Des fonctionnaires en uniforme arrivèrent au village pour recenser les chevaux. Ils inspectaient chaque écurie. L'un d'eux ouvrit la bouche d'Etincelle et regarda ses dents.

Quand il s'en alla, le maître entoura de ses bras l'encolure de son favori et appuya sa joue contre la robe luisante :

« Etincelle, mon beau poulain », murmura-t-il, la gorge serrée.

Et Denis sanglota :

« Oh ! Etincelle, le tsar te prend pour la guerre. Nous ne te reverrons jamais ! »

Quelques jours plus tard, on fit sortir de leur écurie Etincelle, le cheval blanc et le bai châtain. On leur passa des licols et on les attacha à l'arrière d'une charrette.

On réunit tous les chevaux du village et on leur fit traverser les rues bruyantes. Soudain, Etincelle aperçut d'énormes monstres rugissants et soufflants qui remorquaient des files d'étranges maisonnettes. Il n'avait jamais vu un train. Il dressa les oreilles et roula de gros yeux. On y engouffrait l'un après l'autre les chevaux récalcitrants. Il vit disparaître le blanc. Puis ce fut le tour du bai châtain. D'un bond, il rattrapa ce dernier et escalada le plan incliné au pas de charge.

Cette nuit-là, tandis que somnolaient les chevaux, le convoi se mit en route. Etincelle vit le bai châtain qui le questionnait anxieusement du regard et il lui répondit, en hennissant doucement : « N'aie pas peur, mon ami. » Le bai avait cessé tout à coup d'être son rival. Désormais, un lien puissant les unissait.

Les nuits et les jours se succédaient, monotones, lassants. Pour la première fois Etincelle apprit à redouter les êtres humains. Des soldats allaient et venaient, portant de l'eau, du fourrage. L'un d'eux avait une barbe grise qui lui rappelait le maître. Etincelle hennit un bonjour, s'attendant à une caresse. Mais l'homme empoigna un balai et lui en assena un coup sur la tête.

Un jour enfin, stupéfait, il entendit quelqu'un appeler :

« Etincelle ! »

Instinctivement, il allongea l'encolure et fut récompensé par une caresse. Par la suite, il guetta impatiemment l'arrivée de l'homme.

C'était un sergent-chef, détaché au train des équipages, auquel on avait remis tous les documents relatifs aux chevaux. Il venait tout droit de son village et les animaux, c'était sa vie. La découverte de ce bai brun qui le comprenait si bien éveilla en lui une profonde nostalgie. Un jour, sa fantaisie, ou l'ennui de ce long voyage, le poussa à acheter un carnet. Il inscrivit sur la couverture, en belle ronde appliquée :

« Etats de service d'Etincelle, cheval sibérien. »

Sur la première page, il écrivit : « Que celui qui trouvera ce carnet sache qu'il concerne Etincelle, un cheval d'une grande docilité. Prière à celui entre les mains de qui le cheval et le carnet tomberont de continuer à noter ses états de service. »

Un bon soldat

La nuit descendait lentement sur les montagnes et les forêts. Des lueurs fusaient et des jets de flammes déchiraient le crépuscule, laissant flotter dans l'air une fumée dense et nauséabonde.

Depuis une semaine, une terrible bataille faisait rage dans les monts de Galicie. Tout retournait au chaos. Parmi les buissons gisaient des chars, des charrettes, des caisses de munitions. Des cadavres d'hommes et de chevaux, pêle-mêle, jonchaient les défilés.

Etincelle et le bai châtain ne ressemblaient plus que de loin aux bêtes bien nourries du début de la campagne. La peau collait à leurs côtes saillantes, et leurs têtes pendaient. Etincelle avait perdu toute notion de temps et de lieu.

Dans l'épreuve et la souffrance, il avait appris à connaître son nouveau maître, le lieutenant Radof. Dressé à rester calme, quoi qu'il arrivât, son instinct du danger s'était aiguisé. Il avait l'oreille si fine qu'il pouvait distinguer le son des

canons amis et ennemis au milieu de la bataille, et son flair, merveilleusement développé, l'avertissait toujours d'une approche étrangère, qu'il s'agît d'hommes ou de chevaux.

Et maintenant, debout à côté d'un caisson d'artillerie vide, au pied d'un mamelon, il reniflait doucement le flanc du cheval châtain, comme pour lui dire : « Courage, vieux frère ! »

Les canons ennemis tiraient sans arrêt. On ne pouvait plus leur répondre que de loin en loin. Etincelle se tourna vers son maître, qui transpirait à grosses gouttes, et le réconforta par des caresses.

« Etincelle, déclara le lieutenant, tu es un héros. C'est toi, aujourd'hui, qui nous as tous sauvés ; tu sentais l'ennemi et tu m'as désobéi quand j'ai voulu que tu traverses le gué. Si tu avais été aussi stupide que moi, nous aurions tous été pris au piège. Mais nous sommes dans une mauvaise passe, mon vieux, ils sont en train de nous encercler. »

Au cours de la nuit, ils battirent en retraite à travers l'épaisse forêt, parmi les formes incertaines des hommes, des chevaux, des chariots. Le convoi fantastique avançait péniblement, trébuchant à chaque pas.

Juste avant l'aube, la division atteignit un plateau jonché de rochers abrupts et surmonté d'une crête couverte d'arbres gigantesques. Hommes et chevaux s'allongèrent sur le sol. Encore sellé, Etincelle restait debout, attaché à la roue d'un affût, le châtain à ses côtés. Il frappa du sabot pour attirer son attention, mais celui-ci, pour toute réponse, le regarda d'un œil apathique. Quelque chose d'inconnu, de terrifiant, se dégageait de ce corps émacié, couvert de sueur et de poussière.

Tout à coup, les oreilles d'Etincelle perçurent le sifflement d'un obus; il se rejeta en arrière, les nerfs tendus à se rompre. Hommes et chevaux comprenaient qu'avec le jour l'horreur se déchaînerait de nouveau et que du ciel allaient pleuvoir le feu et la mort. Pendant quelques heures, ce fut un cauchemar : les obus éclataient, la terre se soulevait sous les animaux épouvantés et, d'en haut, une aveuglante explosion fit tomber une avalanche de pierres et de terre avec des arbres déracinés. Une branche happa un cheval au passage, et tous deux, glissant jusqu'au bord du plateau, disparurent dans le ravin.

A midi, un soleil brûlant surplombait la terre ravagée. Le tir du canon avait presque cessé. Il était remplacé par une fusillade qui venait de partout. Sous le feu destructeur, le lieutenant Radof approcha, se mit en selle et se lança au galop. Une fois plongé en pleine action, Etincelle n'avait plus peur. Ils parcoururent le plateau de bout en bout. Etincelle, les flancs haletants, les naseaux dilatés, regardait descendre le long du versant abrupt les chevaux et le matériel que surveillait son maître.

Glorieux blessé

L'ENNEMI invisible qui suivait cette manœuvre fit de nouveau pleuvoir la mort. Etincelle vit un de ses amis, un jeune cheval bai, trébucher et s'abattre avec son cavalier. Il eut un frisson, mais, sous la caresse de son maître, il reprit son sang-froid et courut rattraper les autres, qui se pressaient, au fond du ravin, vers une forêt dense et protectrice. En route, il aperçut le bai, affreusement blessé, qui essayait de se remettre sur ses jambes en donnant des coups de tête désespérés. Il n'avait pas l'air de comprendre ce qui lui était arrivé. Etincelle allait se précipiter vers lui, quand son maître l'éperonna. Ainsi la dernière chance qui lui était offerte de réconforter et de secourir son vieux compagnon d'enfance s'évanouit à jamais.

Les renforts arrivèrent. Le lieutenant remonta la colonne à cheval. Un obus éclata non loin d'eux. Etincelle sentit la terre vaciller sous lui et il fut projeté dans les airs.

Quand il revint à lui, il se remit aussitôt sur ses pieds, mais il avait les jambes molles et une sensation de brûlure. Le lieutenant Radof gisait à terre, à quelques pas de là. Etincelle attendait qu'il se remît en selle, mais des hommes vinrent qui le soulevèrent et l'emportèrent sur une civière. Au loin, l'artillerie grondait encore. Cependant, tout était calme dans la forêt. Les brancardiers, malgré leur lourd fardeau, marchaient vite. Etincelle s'efforçait péniblement de les suivre, laissant derrière lui une trace de sang.

Quand il fut guéri, la guerre était finie.

Retour en Sibérie

A TRAVERS les calmes plaines de Sibérie, un train militaire chargé de soldats avançait cahincaha en direction de l'est, où l'on devait reformer les unités. Assis dans le coin d'un wagon, un capitaine tchèque et un lieutenant russe parlaient à voix basse :

« Je suis cavalier, disait le capitaine au lieutenant russe. Je ne dis pas que les chevaux aient une intelligence humaine, mais leur intuition est stupéfiante. Je vais vous montrer quelque chose d'assez curieux. »

Il tendit à son interlocuteur un vieux carnet tout couvert de taches.

« Vous trouverez là, rédigés par des inconnus, les états de service d'un cheval qui est ici, dans notre train. En apparence, il n'a rien de bien extraordinaire, sauf son regard. Ce qui est curieux, c'est que des hommes aient pris la peine, en pleine guerre, d'écrire ces pages. »

Le lieutenant sourit en jetant un coup d'œil sur le titre : « Etats de service d'Etincelle, cheval sibérien. » Ouvrant au hasard le calepin, il lut : « Nous sommes à la veille de la défaite..., à peu près encerclés. Si les renforts n'arrivent pas, nous allons tous mourir. J'écris sur le carnet de mon fidèle ami, Etincelle. Au cas où il me survivrait et tomberait entre des mains étrangères, je demande que ce carnet ne le quitte point. Je veux que l'on connaisse sa loyauté et son intelligence. Ce cheval est heureux du bonheur de son maître, triste de sa tristesse. Ce soir, il est à côté de moi. Ses yeux suivent chacun de mes mouvements. Je jure que ce sont des yeux à l'intelligence quasi humaine. Je ne serais pas étonné de l'entendre me dire : « Courage ! » Vous qui, demain peut-être, serez les nouveaux maîtres d'Etincelle, rappelez-vous qu'il a partagé mes épreuves. Traitez-le comme un homme. Lieutenant Radof. »

Ce curieux document émut profondément le lieutenant Kolosof.

« Cet homme mérite que son dernier vœu soit exaucé. Que comptez-vous faire du cheval ? demanda-t-il.

— J'ai le mien, auquel je suis très attaché, répondit le capitaine. Vous aimez les chevaux et vous les comprenez. Prenez donc celui-ci. »

Lorsque le train s'arrêta, on fit descendre Etincelle de son fourgon. Le lieutenant Kolosof alla à sa rencontre, lui tapota l'encolure et chuchota tendrement :

« Etincelle, tu es un beau cheval et un bon cheval. Tu m'appartiens désormais et je sais que tu me serviras fidèlement. »

Au son de ces paroles familières, Etincelle hennit de joie et se serra contre le lieutenant.

A présent, le cheval retournait, avec ce dernier maître, à Irkoutsk, où il avait commencé sa carrière militaire. Après les derniers soubresauts de la guerre civile, les armées rivales rouge et blanche s'étaient maintenant unies contre l'ennemi commun venu de l'Extrême-Orient : le célèbre Ataman Semenof et ses redoutables alliés japonais. La guerre continuait sur d'autres fronts. Il fallait encore des hommes, il fallait encore des chevaux pour faire face à l'envahisseur !

Enfin chez soi

Ils se mirent en route pour rejoindre le lac Baïkal, dans les rafales glacées. Un matin, la neige était drue, l'air piquant, suffocant. Etincelle frémit de tout son être en sentant la glace sous ses sabots. Il renifla à pleins naseaux, envahi d'une étrange agitation.

« Qu'est-ce qui te fait peur, Etincelle ? » lui demanda le lieutenant Kolosof.

Le cheval regarda son maître d'un air complice, comme pour lui dire. « Je n'ai pas peur, voyons ! Mais cette glace, cette campagne..., je connais cette région-là. »

Le lendemain, ils atteignirent le village de Kabansk. La nuit était avancée. Les rues regorgeaient cependant de villageois accourus pour accueillir les soldats. Dans l'écurie où on l'avait conduit, au milieu de la cour d'une ferme opulente, Etincelle ne pouvait se tenir tranquille et, en proie à une étrange agitation, il refusait son foin, bien qu'il n'eût pas mangé depuis longtemps et que la faim le tenaillât.

Une fois seul, le cheval fourra son nez partout, inspectant et flairant chaque objet. Soudain, il leva la tête, les oreilles en alerte. Des pas précipités se rapprochaient de l'écurie, et une jeune voix à la résonance joyeuse appelait : « Etincelle ! Etincelle ! » Les verrous furent tirés par des mains impatientes.

Dans l'encadrement de la porte, la silhouette d'un homme barbu et celle d'un adolescent se profilaient à la lueur d'une lanterne. Ils s'approchèrent du cheval et regardèrent la marque sur son flanc :

« C'est bien Etincelle ! s'écrièrent-ils. Denis ne s'est pas trompé ! C'est bien lui ! Quel bonheur ! Un brave soldat revenu de la guerre ! Sois le bienvenu chez toi ! »

Le lendemain matin, un vent d'allégresse soufflait sur le village. La nouvelle du merveilleux retour d'Etincelle chez Guérasime Ozerof remplissait d'émoi les paysans. Ils avaient envahi la cour dès les premières heures du jour, pour voir de leur propres yeux si un tel miracle était possible, et la nouvelle était vraie ! Tout le monde voulait flatter et caresser le revenant.

Etincelle était touché de tant de marques de sympathie, mais il avait l'esprit ailleurs et tendait l'oreille du côté des enclos. Il hennit pour attirer l'attention d'une belle jument pie qui, à quelque distance de là, le fascinait étrangement. Elle leva la tête et répondit par un hennissement aussi ardent que le sien.

Les paysans rassemblés dans la cour se turent tout à coup et prêtèrent l'oreille quand ils virent Guérasime Ozerof, le bonnet à la main, s'approcher de l'officier qui commandait la colonne. C'était le lieutenant Kolosof, celui qui avait choisi Etincelle pour monture. Le vieux fermier s'adressa à lui sur un ton pressant.

« Camarade commandant, Etincelle est notre cheval. Tous les gens d'ici te diront qu'il est marqué au fer des Ozerof. Il est né dans cette petite écurie. On l'a emmené la première année de la guerre avec les autres chevaux. Cette jument pie, là-bas, a mis bas son fils... Si tu me permets de le lâcher, tu verras qu'il ira tout droit la rejoindre. Aie pitié de lui ! »

L'officier, ému, enleva la bride; Etincelle secoua la tête et fonça vers les enclos. Il ne s'arrêta point dans le plus proche, où s'égaillaient tant de camarades, mais galopa jusqu'au dernier, où il rejoignit la jument pie.

L'officier sourit à Denis, dont l'anxiété ne lui avait pas échappé, puis se tourna vers Ozerof en clignant gentiment de l'œil :

« Je n'ai pas le droit de réformer un bon cheval, mais j'ai remarqué, ces temps-ci, qu'Etincelle n'était pas d'aplomb. Or, les chevaux malades, pour la guerre, ça ne fait pas l'affaire. Donc, si tu veux me donner en échange une bête qui soit à la fois bien portante et docile, je considérerai que je fais un troc avantageux. »

Les paysans s'étaient pressés autour de l'officier, criant leur joie et lui serrant les mains. Denis et son père pleuraient et riaient à la fois.

Le lendemain matin, le village vint assister au départ des soldats. Seul, Etincelle guettait avec anxiété les préparatifs. Il ne pouvait comprendre pourquoi on ne le sellait pas.

« Adieu, Etincelle, adieu, mon bon camarade ! lui murmura à l'oreille le lieutenant Kolosof. Ça me fait de la peine de te quitter, mais ici, je sais que tu seras heureux ! »

Il caressa son vieil ami, sauta en selle sur un autre cheval qui attendait et partit sans tourner la tête.

Etincelle piaffait. Il était anxieux, il avait l'impression que quelque chose n'allait pas. Mais lorsqu'il entendit hennir la jument pie, il s'arrêta net. Il hennit à son tour, d'une voix rassurante : « Ne t'inquiète pas, semblait-il dire, je ne repartirai plus jamais. »

Le vieux Guérasime et Denis, leurs douces caresses, les bruits de la ferme, si mélodieux à ses oreilles, le remplirent d'aise comme autrefois. Il était bien chez lui.

Les chutes d'eau les plus hautes du monde

PAR MICHAEL SCULLY

UN jour, à Panama, un prospecteur, nommé Williamson, désireux de sé rendre au Venezuela, demanda à Jimmy Angel de le conduire à bord de son avion jusqu'à Ciudad Bolívar, sur l'Orénoque, puis vers l'intérieur du pays. Angel, qui n'était alors qu'un modeste pilote de louage, ancien combattant de la Première Guerre mondiale, accepta. Son client lui fit suivre un itinéraire zigzaguant au-dessus de la vallée du grand fleuve. Après avoir traversé une magnifique région de collines verdoyantes, ils piquèrent vers le sud et survolèrent une série de mesas, plateaux immenses entrecoupés de nombreuses cascades et surplombant par endroits la forêt de plusieurs milliers de mètres. Enfin, ils atterrirent au milieu d'une clairière. Le vieux prospecteur sauta à terre et courut jusqu'à une rivière toute proche. Il revint au bout d'une heure... avec 9 kilos de pépites d'or.

Pour sortir de là sains et saufs, il avait fallu tout le talent d'acrobate de Jimmy, qui avait reçu 5 000 dollars au terme de cette extravagante fantasia aérienne. Peu de temps après, le vieux Williamson avait jugé bon de mourir.

Quelques années plus tard, en 1937, Jimmy Angel retourna au Venezuela, à la recherche de cette rivière merveilleuse. Chaque jour, il s'envolait de Ciudad Bolívar à bord de son petit Flamingo pour aller explorer les mesas, l'une après l'autre. Mais cette tactique lui coûtant beaucoup de peine et d'essence, il se résolut à installer un camp et il déblaya un terrain qui lui servit de piste d'atterrissage, près de l'Auyán-Tepuí, 240 kilomètres plus près de son objectif.

Dans une galerie de cascades

L'Auyan-Tepui (ce qui, en langage indigène, signifie montagne du Diable) est une mesa gigantesque, de 650 kilomètres carrés, qui supporte un pic de près de 3 000 mètres. Creusé dans sa face nord, un énorme cañon se tord en forme d'épingle à cheveux ; il en jaillit un torrent qui excita la curiosité de Jimmy. Il avait déniché quelques pépites et quelques diamants, des broutilles, il est vrai, en comparaison du sac que le vieux Williamson avait empli en moins d'une heure. Il pensa que, s'il ne parvenait pas à retrouver la rivière d'or du vieux cachottier, il devait y en avoir d'autres dans la région. Comme ce cañon lui semblait accueillant, il engagea son petit Flamingo entre les parois couleur aubergine, sans se douter qu'il pénétrait dans une région fantastique. Sur sa droite et tout au faîte de la muraille, un torrent dégringolait en une chute vertigineuse et se perdait en bas dans la jungle. Jimmy en vit un autre, puis un autre et d'autres encore, tant et si bien qu'il renonça à les compter. Il volait maintenant dans une double galerie de cascades longue de plusieurs kilomètres. Soudain, en doublant un promontoire, il se trouva devant un spectacle incroyable : au-dessus de sa tête, une véritable rivière verticale semblait sourdre des nuages. Le grondement infernal des eaux couvrait le bruit du moteur. Cette gigantesque colonne d'écume blanche s'écrasait au fond de la vallée. Au risque de se rompre le cou, le pilote piqua jusqu'au ras du sol, mesurant à vue de nez la largeur de la chute ; elle devait avoir dans les 150 mètres. Puis, remontant en chandelle, il essaya d'en mesurer la hauteur en se servant de son altimètre ; son estimation oscillait entre 800 et 1 500 mètres. En admettant même, pensa-t-il, qu'elle n'ait que 800 mètres, cette douche monstrueuse serait la plus haute de toutes les chutes d'eau connues. Il ne se trompait pas. En 1949, une expédition organisée par une société géographique put enfin mesurer exactement la colonne d'eau, qu'on baptisa *chute Angel,* et celle-ci n'avait pas moins de 980 mètres, soit vingt fois la hauteur des chutes du Niagara et plus de trois fois celle de la tour Eiffel. Après un premier plongeon de plus de 800 mètres, l'eau rebondit sur une saillie de la paroi et fait un nouveau saut de 170 mètres.

Une région fantastique

Au cours des siècles, divers explorateurs avaient parcouru les cañons de cette région, d'une configuration si bizarre qu'une de ses rivières coule dans deux directions. C'est ce que prouva en 1800 le baron de Humboldt, le fameux naturaliste et géographe allemand. Humboldt remonta le cours de l'Orénoque (lequel se jette dans l'Atlantique) jusqu'à un certain point où le fleuve bifurque ; un de ses bras, le Cassiquiare, se dirige vers le sud pour se jeter dans l'Amazone, tandis que l'autre se dirige vers le nord puis vers l'est. Des années plus tard, l'explorateur anglais Robert Schomberg entreprit l'ascension du mont Roraima, situé plus à l'ouest. Il découvrit une mesa, revêtue d'une végétation étrange, comprenant des espèces extrêmement anciennes et encore inconnues. L'écrivain anglais Conan Doyle relata ces découvertes dans un roman intitulé *The Lost World* (« Le Monde perdu »).

Rivières souterraines

A Caracas, Gustavo Heny, un alpiniste chevronné, et l'explorateur espagnol Felix Cardona furent les premiers à s'intéresser à la découverte d'Angel. En 1937, ils organisèrent plusieurs expéditions pour explorer le cañon et ils finirent par constater que la fameuse chute était constituée par le déversement d'une rivière souterraine qui sortait en rugissant d'un énorme tunnel, à 60 mètres du sommet de la mesa. Restait à savoir comment cette mesa aride, mesurant à peine 24 kilomètres de large sur 36 de long, pouvait alimenter le débit continu de cette gigantesque cataracte et de ses satellites, dont on dénombra une bonne centaine.

Du plus près qu'ils purent s'approcher à pied, Heny et Cardona, qui s'étaient rejoints au camp de base d'Angel, entreprirent l'escalade de la haute paroi. Aidés par Angel qui les ravitaillait avec son avion, ils atteignirent 1 200 mètres. A partir de ce point, toute progression en avant leur fut impossible. Depuis des siècles, en effet, l'érosion avait emporté toute la surface friable du sol, ne laissant entre des crêtes déchiquetées de

roche gréseuse cambrienne qu'un invraisemblable lacis de fissures et de crevasses, dont certaines avaient près de 100 mètres de profondeur. Ce craquèlement expliquait l'origine de ces mystérieuses cascades jaillissant du flanc de la montagne.

L'Auyán-Tepuí joue le rôle d'un énorme condenseur naturel situé en plein sur la route des vents alizés qui soufflent sans arrêt de la mer des Antilles. Lorsque ces vents rencontrent la couche d'air chaud qui s'élève des forêts en contrebas, il se produit une brume constante qui se transforme en pluie ; aussi est-ce la région la plus humide du globe.

L'entrelacement de ces profondes crevasses forme un immense, un inépuisable réservoir qui alimente les rivières souterraines et les chutes.

Dernier vol du Flamingo

Heny et Cardona avaient enfin repéré à la jumelle, dans le lointain, une espèce de grande plate-forme. S'ils pouvaient s'y poser, peut-être parviendraient-ils aux grandes cataractes. Angel effectua un vol de reconnaissance.

« L'atterrissage est risqué, dit-il au retour, mais possible. »

Il fut convenu que Gustavo Heny tenterait l'aventure avec Jimmy Angel. Quant à Cardona, il garderait le contact par radio pour faire venir des secours le cas échéant. Mais lorsque Marie, la femme de Jimmy, qui elle aussi était au camp, eut vent de ce qu'ils projetaient, elle leur posa tout net un ultimatum :

« Vous n'irez pas sans moi! »

Ils atterrirent tous trois sains et saufs. Mais les herbes hautes dissimulaient un sol entièrement détrempé et les roues de l'appareil s'embourbèrent. Angel comprit qu'il ne pourrait jamais plus décoller. Il ne leur restait d'autre solution que de sortir de là à pied. Ils communiquèrent avec Cardona pour lui indiquer le chemin par lequel ils tenteraient de s'échapper. Cardona demanda du secours par radio. Un Américain résidant à Caracas fréta aussitôt un avion et partit dès le lendemain au secours des accidentés. De son côté, l'armée de l'Air vénézuélienne dépêchait l'un de ses appareils. Mais le déferlement d'énormes masses nuageuses empêchait absolument de distinguer les trois minuscules formes humaines. Au bout d'une quinzaine de jours, Cardona et les pilotes de secours avaient perdu presque tout espoir, quand ils virent arriver au camp les deux explorateurs et la femme de Jimmy. S'ils avaient survécu, c'est parce qu'ils avaient sévèrement rationné leurs vivres et qu'ils trouvaient de l'eau en abondance. Mais leurs chaussures étaient littéralement déchiquetées, leurs vêtements en lambeaux et ils étaient couverts d'écorchures et de contusions.

L'avion d'Angel est resté là-bas, sur la mesa où il atterrit en 1937 : il y est toujours, prisonnier de l'Auyán-Tepuí.

Un eldorado

Comme tant de pionniers, Jimmy Angel ne connut d'autre récompense que la satisfaction de donner son nom à la cataracte la plus haute du monde. Sa découverte attira l'attention sur une région qui se révéla d'une fabuleuse richesse naturelle. On y découvrit des mines de diamants ; pour les exploiter, le gouvernement vénézuélien fit aménager, en bordure de la frontière brésilienne, une immense piste d'atterrissage, où de gros avions-cargos amènent constamment du matériel. Ces dispositions ont déjà permis d'extraire des milliers de carats de diamants. On trouve là également la mine d'or la plus riche du pays et une mine de fer qui produit un minerai d'une pureté supérieure à tout ce qu'on a découvert jusqu'ici. Pourtant, malgré tous les avions, les excavatrices et les bulldozers, on n'a fait qu'effleurer la surface de ce vaste et magnifique territoire, qui s'étend au-delà de l'Orénoque. Une trentaine de personnes seulement ont vu la chute Angel en s'approchant de sa base : ce sont pour la plupart des membres de l'expédition envoyée en 1949 par la Société américaine de géographie. Quelques autres ont tenté d'amener leur canoë au même endroit et ont pris des clichés, à 2 kilomètres de distance.

Les seules photographies qui donnent une impression à peu près exacte de cet étonnant spectacle ont été prises d'un avion et une seule de ces images donne une idée approximative des proportions. Elle représente un gros DC-3 volant au ras de la chute : contre la muraille gigantesque du cañon, l'avion apparaît comme un point minuscule.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

PAR DONALD CULROSS PEATTIE

Le petit Jean Bernardone naquit en 1182 à Assise, en Italie centrale. Son père, à qui le prénom de Jean ne plaisait qu'à moitié, l'appela Francesco (François) ou plus familièrement Cecco. François, comme tous les garçons de son âge, préférait les jeux à l'étude. Son père, riche marchand d'Assise, le destinait au commerce et le gardait toute la journée derrière ses comptoirs pour l'initier aux affaires. Mais, à la tombée de la nuit, le jeune homme s'échappait avec joie en compagnie d'un groupe d'insouciants camarades. Cecco se montrait volontiers prodigue à l'égard de ses amis comme de lui-même. Pietro di Bernardone se contentait de hocher la tête sans pour cela couper les vivres à son grand fils, dont les excentricités prouvaient du moins aux banquiers de la ville que ses affaires étaient prospères et qu'il était en mesure de permettre aux siens de véritables et ruineuses prodigalités.

Au XII^e^ de même qu'au XIII^e^ siècle, les guerres entre cités étaient fréquentes, et François partit à son tour se battre, en compagnie d'autres jeunes gens d'Assise. Il fut fait prisonnier dès le début de la campagne. Après un an de captivité, on le relâcha. Mais il tomba malade et faillit mourir. Quelque temps après, se sentant mieux, il s'engagea de nouveau, et il fit une rechute si grave qu'il n'éprouva plus aucun désir de mener la vie agitée qu'il avait connue jusqu'à ce jour.

Or, un matin, il se promenait à cheval aux environs de la ville, lorsqu'il rencontra un mendiant lépreux. Rien ne faisait horreur à François comme les lépreux. Détournant son regard du visage informe, il cherchait un peu de monnaie quand, soudain, une lumière se fit dans son cœur. Non, le malheureux ne demandait pas d'argent et sans doute son mal lui importait-il moins que son effroyable solitude. François sauta de son cheval, courut vers le paria et l'embrassa. Désormais il s'efforça de se rendre tous les jours à la léproserie et, très vite, il y consacra tout son argent. Or, un jour de l'an 1206 — François avait alors vingt-cinq ans — son père l'envoya à la foire de Foligno. Ainsi qu'on le lui avait appris, il marchanda, discuta froidement et vendit ses étoffes au meilleur prix. Puis, comme on lui offrait une somme intéressante pour son cheval, il le céda, en homme d'affaires avisé, et retourna à pied à Assise, à quatre heures de là.

Il traversait les vignes aux fruits dorés pour rentrer chez lui, quand il fut pris d'un dégoût profond pour tout ce qui touchait au commerce. François s'arrêta au milieu des ruines de la chapelle Saint-Damien et se mit à prier Notre-Seigneur Jésus.

« Saint François », par Giovanni da Milano

L'or était roi là-bas, dans la cité, et ici la maison de Dieu s'écroulait! Personne ne s'en préoccupait, hors un vieux curé, aussi pauvre sans doute que les colombes qu'on voyait perchées sur la corniche. Il lui sembla alors entendre la voix du Christ qui lui disait avec fermeté : « Rebâtis mon église. »

François s'en alla réveiller le prêtre et lui offrit tout ce qu'il avait gagné à la

foire. Etonné, le curé de Saint-Damien refusa prudemment, mais il invita le jeune original à partager sa maigre chère et son logis.

En apprenant où était son fils et quelles étaient ses intentions, Pietro di Bernardone se précipita à la chapelle, accompagné par l'évêque, qui rappela gentiment à François que l'argent ne lui appartenait pas et qu'il ne pouvait en disposer librement. Le jeune homme remit la bourse à son père et, cédant à une de ses impulsions coutumières, se dépouilla de tous ses vêtements, achetés avec les deniers paternels. Désormais, l'univers serait sa seule demeure et tous les hommes deviendraient ses frères.

Vêtu de haillons, il partit sur les routes. Ce qu'il demandait, ce n'étaient pas des écus, mais des pierres pour rebâtir Saint-Damien. Lui donnait-on quelque argent, il achetait des pierres, qu'il portait sur ses épaules jusqu'à la chapelle en ruine.

Des volontaires se joignirent bientôt à lui, et les gens lui demandèrent de prêcher l'Evangile. Quand il parlait de Dieu, il ne cherchait nullement à dominer son auditoire. Pieds nus, il conversait simplement, modestement, avec la foule, une foule souvent plus pauvre que lui. Il ne menaçait pas des feux éternels ceux qui l'écoutaient, il leur promettait l'amour du Seigneur notre Dieu. Il ne s'attachait pas aux faiblesses de l'homme, mais à sa force. Il ne s'intéressait pas aux laideurs de la vie, mais à sa beauté.

Son premier disciple fut un homme très riche qui vendit tous ses biens au profit des pauvres, à la grande rage de ses héritiers; le second, un magistrat connu. Le trio fonda alors la petite communauté des Pauvres Frères d'Assise. Leur seule loi était celle que le Christ avait transmise aux apôtres : « Allez et prêchez, guérissez les malades, soignez les lépreux. Donnez ce que vous avez reçu. Ne prenez pour le voyage ni or, ni argent, ni sac, ni vêtement de rechange, ni souliers, ni bâton. »

Les franciscains furent bientôt douze. Ils logeaient dans des cabanes voisines de la léproserie et ils gagnaient leur pain quotidien comme manœuvres dans les fermes et les vignobles, ou comme serviteurs dans les villes. Quand ils ne trouvaient pas de travail, ils mendiaient.

Par groupes de deux ou de quatre, les frères s'en allèrent prêcher de par le monde. Loin de garder les yeux baissés sur leur bréviaire, ils levaient souvent leurs regards vers le ciel et chantaient la gloire de Dieu. Ils aimaient à parler des fleurs qui bordent le chemin, ou du chant du rossignol, des montagnes ou de la source claire.

Le Petit Pauvre — le *Poverello* — comme on l'appelait, était bien connu et compris à Assise. Mais au-delà des portes de la ville, François et ses disciples étaient ridiculisés, quand ils n'étaient pas maltraités. On les prenait généralement pour des vagabonds qui se faisaient passer pour de saints hommes. La riche bourgeoisie les soupçonnait d'être de dangereux réformateurs, et le clergé craignait qu'ils ne fussent hérétiques. C'est pourquoi ils furent bien souvent lapidés et chassés hors des cités. Des évêques leur interdirent même de prêcher.

Francesco se rendit compte rapidement que, s'il voulait poursuivre sa mission, il devait obtenir le consentement du pape. Il se décida donc à se rendre à Rome. Là, comme toujours, il conquit son auditoire autant par son charme et sa hardiesse candide que par sa douce insistance. Innocent III accorda aux frères mineurs le droit de prêcher, et les franciscains reprirent joyeusement la route.

La renommée les précédait. Il n'était pas rare de voir les foules venir à leur rencontre, en chantant, les bras chargés de rameaux fleuris, tandis que les cloches carillonnaient.

François éprouvait souvent le besoin de solitude. Il recherchait alors un coin retiré dans les bois ou s'asseyait sur une colline. Rien de la nature ne lui était étranger. Il savait bien ce qu'il disait quand il parlait de notre frère le Lièvre et de notre sœur l'Hirondelle. Il ne supportait pas de voir des animaux en cage ou menés à l'abattoir, et il intercédait toujours en leur faveur. Il sauva ainsi nombre de pigeons, d'agneaux, de lapins et de faisans. Reconnaissants, les animaux, dit la légende, se laissaient apprivoiser et ne le quittaient plus.

Il paraît même qu'un jour, dans la petite ville de Gubbio, apprenant qu'un loup féroce terrorisait le pays, il partit sans tarder à la recherche du fauve. Le trouvant sur son chemin, il lui parla à peu près en ces termes :

« Frère Loup, tu as tué des hommes faits à l'image de Dieu. Pour cela, tu mériterais la potence comme un criminel. Mais je veux faire la paix entre eux et toi. Si tu abandonnes tes instincts cruels, je te promets que les habitants de Gubbio et leurs chiens non seulement ne te pourchasseront plus, mais encore qu'ils te nourriront. Seulement il faut me donner ta parole que tu laisseras les hommes en paix. »

De ce jour, le loup se laissa approcher par les enfants de Gubbio et aucun méfait ne lui fut plus jamais reproché.

François s'engagea, lors de la cinquième croisade, pour porter la bonne parole aux Sarrasins. Il rejoignit l'armée en Egypte, où elle assiégeait le port de Damiette.

Le début de cette croisade avait été magnifique. Saint Louis, roi de France, le duc d'Autriche, le roi de Hongrie, les templiers, les chevaliers italiens, les marchands de Venise sur leurs navires, tous étaient présents sous les ordres du légat du pape. Très vite, cependant, la jalousie régna dans cette immense armée. Les soldats refusèrent de recevoir des ordres du clergé, et le but principal du légat fut d'obtenir du sultan une forte indemnité de guerre. Avec horreur, François avait constaté le manque de sincérité de la plupart des croisés : les Vénitiens n'étaient là que pour l'amour du gain, les templiers, par goût du sang, et les autres guerriers, pour avoir leur part du butin.

A la grande colère de tous, François insista pour que fût acceptée la proposition de paix offerte par le sultan, qui accordait la Terre sainte aux chrétiens. Le légat, impatient, n'écouta pas ses sages conseils et, le 29 août 1219, il donna le signal de l'attaque. Les croisés furent défaits.

Pieds nus, désarmé, accompagné d'un seul de ses frères, François traversa les sables brûlants qui le séparaient de l'ennemi et se dirigea vers le camp des Sarrasins. Les soldats lapidèrent les deux compagnons et les rouèrent de coups. François fut enfin conduit devant Malek Al-Kamel, sultan d'Egypte et de Syrie, bouclier d'Allah et commandeur des croyants, qui passait pour plus redoutable encore que cinquante loups de Gubbio, et dont la cruauté était rapidement devenue proverbiale.

Mais quel pouvoir avait donc le saint pour dompter ainsi, comme en se jouant, l'instinct bestial qui existe chez l'homme comme chez l'animal ?

François prêcha trois fois devant l'infidèle, à la fois respectueux et attentif, et le sultan le renvoya aux siens sans l'avoir maltraité. Peut-être nourrissait-il le secret espoir que le pieux ermite aiderait les croisés à devenir meilleurs?

Autorisé par le sultan à visiter le Saint-Sépulcre, Nazareth et Bethléem, François fut le seul de toute la croisade à réaliser son rêve.

Peut-être est-ce à Bethléem, dans la pauvre étable où naquit le Christ, qu'il eut une de ses inspirations les plus originales. Rentré à Assise aux environs de Noël, il demanda à un fermier de fabriquer une crèche en miniature. Il la remplit de paille et pria un artiste de sculpter et de colorier des figurines en bois représentant l'Enfant Jésus, la Vierge, un bœuf et un âne, quelques bergers, les Rois mages. Puis, avec l'autorisation du Saint-Père, il les transporta dans l'église et alluma des cierges pour les éclairer. C'est ainsi que Noël, célébré jusqu'alors par une simple grand-messe, devint une fête consacrée à l'adoration du divin enfant, dont l'amour, comme une flamme d'or, brillait dans le cœur du Poverello d'Assise.

En 1212, le soir des Rameaux, alors que François et ses frères étaient à la prière, ils aperçurent dans la forêt une lumière qui venait vers eux. Une jeune fille parut, qui se jeta aux pieds du saint. Celui-ci la reconnut; c'était Claire, la fille d'un gentilhomme d'Assise. Elle avait dix-huit ans et désirait ardemment se consacrer à Dieu. Son père voulait l'obliger à se marier et c'est pourquoi elle venait chercher refuge près du Poverello. François n'hésita pas. Il coupa les cheveux de la jeune fille et, en vertu de l'autorité que lui avait conférée le pape, il l'admit dans l'ordre des Franciscains. Il lui trouva un abri chez les bénédictines.

Un peu plus tard, la sœur de Claire puis d'autres femmes et d'autres jeunes filles voulurent suivre la même voie : l'ordre des Pauvres Dames — par la suite dénommées clarisses — était créé.

François comptait maintenant douze cents disciples ; bientôt ils seraient douze mille. Le saint d'Assise se rendait parfaitement compte qu'il fallait prendre des mesures. Bien des gens en effet se faisaient appeler franciscains alors qu'il les avait à peine vus. Il ignorait leurs sentiments et ne pouvait prévoir leur conduite. Il n'y avait qu'une chose raisonnable à faire : demander au pape une règle et la nomination d'un conseiller théologique. François s'effaça pour laisser l'Eglise organiser la congrégation.

Prenant le frère Pierre par la main, il le proclama général des franciscains en disant : « Ma santé ne me permet plus de m'occuper de vous comme je le devrais. »

En fait, le Poverello était à bout de forces. Son corps, usé par la misère et par les privations, était atteint d'un mal mystérieux ; des plaies étranges apparaissaient sur ses mains et sur ses pieds. On eût dit des blessures faites par des clous enfoncés dans la chair. Frappés d'une terreur mêlée de respect, ses disciples y voyaient les stigmates des plaies du Christ. Et, peu à peu, le saint devenait aveugle.

Jamais François ne souffla mot de ses souffrances. Couché sur son lit de douleur, il composa un psaume qu'il appela l'*Hymne à la création.* Il l'apprit ensuite à ses frères et leur demanda de le lui chanter pour le réconforter :

« Le Loup de Gubbio », par A. Caillaud, peintre naïf contemporain

Très-Haut, Tout-Puissant, bon Seigneur, à toi sont les louanges, la gloire, l'honneur et toute bénédiction!

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures, spécialement messire frère le Soleil, qui fait le jour et par qui tu nous éclaires. Et il est beau et rayonnant avec grande splendeur. De toi, Très-Haut, il porte signification!

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour messire frère le Vent et pour l'Air et le Nuage et le Serein et tout temps, par lesquels à tes créatures tu donnes le soutien.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur l'Eau, qui est fort utile et humble et précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour messire frère le Feu, par qui tu éclaires la nuit. Et il est beau et joyeux et robuste et fort.

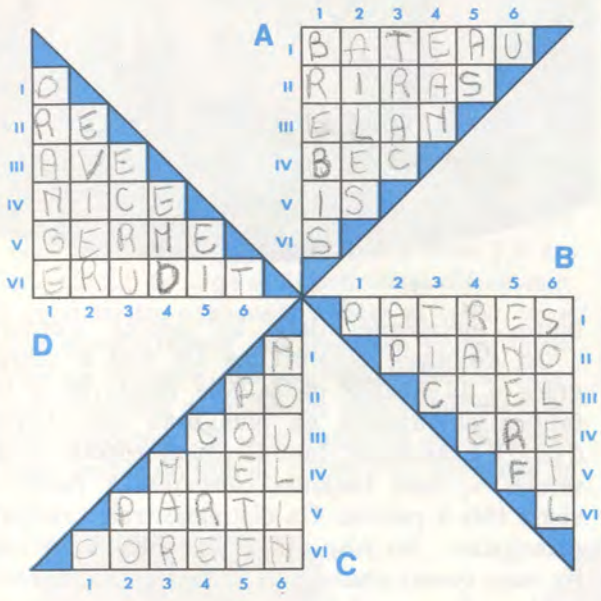
Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre mère la Terre, qui nous porte et nous mène, et qui produit les fruits divers avec les fleurs colorées et l'herbe.

Louez et bénissez mon Seigneur et remerciez-le, et servez-le avec grande humilité.

Au cours de la nuit du 3 au 4 octobre 1226, dans une des cabanes proches de la léproserie, le Petit Pauvre d'Assise rendait son âme à Dieu.

MOTS CROISÉS

Le moulin



Aile A

HORIZONTALEMENT

I. Moyen de locomotion. — II. Futur d'un verbe gai. — III. Mammifère ruminant. — IV. La clarinette en a un. — V. Note à l'envers. — VI. Consonne.

VERTICALEMENT

1. Ouaille. — 2. Côtés d'un bâtiment. — 3. Une sorte de peur. — 4. Baudet en désordre. — 5. Excellent. — 6. Vingt et unième lettre de l'alphabet.

Aile B

HORIZONTALEMENT

I. Landais, vont sur échasses. — II. A remplacé le clavecin. — III. Peut être bas. — IV. Période. — V. Marque le dédain. — VI. La neuvième des consonnes.

VERTICALEMENT

1. Première lettre de la capitale du Poitou. — 2. Commence après. — 3. Mouvement nerveux. — 4. Poisson à corps aplati. — 5. Un arbre à l'envers. — 6. On peut en avoir des coups.

Aile C

HORIZONTALEMENT

I. Chiffre romain. — II. Se jette dans l'Adriatique. — III. Répété, c'est un oiseau. — IV. Les ours en raffolent. — V. Profit. — VI. Habite la Corée.

VERTICALEMENT

1. Symbole chimique du carbone. — 2. Fleuve d'Italie. — 3. Une moitié de marbre. — 4. Sécrétée par les abeilles. — 5. Écrit en vers. — 6. Avec des ailes ne vole pas.

Aile D

HORIZONTALEMENT

I. Marque la douleur. — II. Ile de l'Atlantique. — III. Grain de chapelet. — IV. Chef-lieu des Alpes-Maritimes. — V. Origine. — VI. Très savant.

VERTICALEMENT

1. Fruit comestible. — 2. Sous le robinet de la cuisine. — 3. A l'état naturel. — 4. Lettres de samedi. — 5. D'une célèbre tour. — 6. Indique le vingtième objet d'une série.

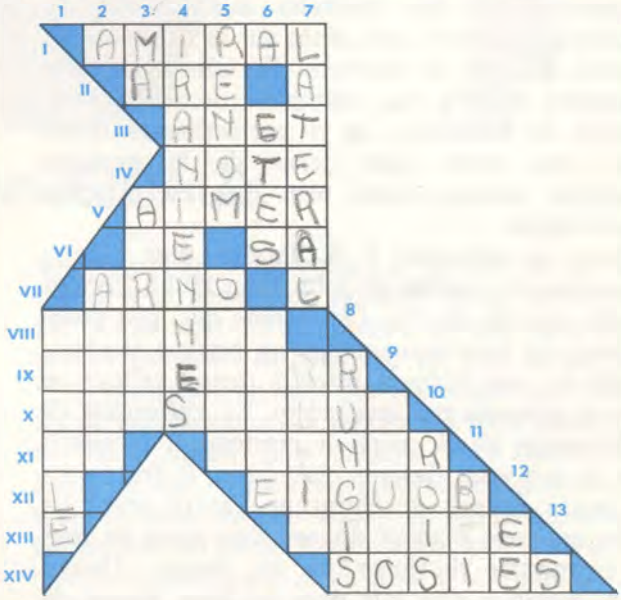
La cocotte

HORIZONTALEMENT

I. Officier général dans la marine de guerre. — II. Vaut 100 mètres carrés. Voyelle. — III. Château célèbre, en Eure-et-Loir. — IV. On peut la forcer. — V. Le contraire de haïr. — VI. Déesse de la Terre, chez les Grecs. Adjectif. — VII. Arrose Florence. Consonne. — VIII. Pays de l'Europe occidentale. — IX. Mettre en lieu sûr. — X. Conforme aux usages établis. — XI. Note de musique. Prendre contact avec la Lune. — XII. Symbole du litre. Retournée, chandelle de cire. — XIII. Peut être muet. Sotte. — XIV. Ont entre eux une parfaite ressemblance.

VERTICALEMENT

1. Substance identique à l'amidon. — 2. Préposition. Lettres nécessaires pour écrire « râlant ». — 3. Possessif. Attacha avec un crochet de métal. — 4. Habitent la Perse. — 5. Popularité. Passas à l'ocre (en désordre). — 6. Du verbe avoir. Du verbe être. Un élève célèbre dans la littérature. — 7. De côté. Qui a rapport au cheval. — 8. Petite commune de la Seine, où l'on reconstruit les Halles de Paris. — 9. Cinq voyelles. — 10. Souverains. — 11. Gris foncé (en désordre). — 12. Fin de participe. — 13. Consonne.



PAR JOE CALLANAN

De l'utilisation musicale des fûts métalliques

DANS beaucoup d'îles de l'archipel des Antilles, la musique des fûts de pétrole a presque couvert celle des instruments traditionnels. Vibrant sous la caresse d'une scie ou le choc d'un marteau, le fût vide rend un son délicat, assez comparable, quant au timbre, au son d'une cloche. On le compare même parfois au xylophone et à la guitare hawaiienne, mais, de l'avis à peu près général, il ne ressemble vraiment à rien d'autre.

Dans ce qu'on appelle « les orchestres métalliques de percussion », le vieux fût de pétrole assume tous les emplois ordinairement dévolus, par exemple, au piano, au violon ou à la trompette. Il y a des tambours de forme plate, suspendus par des courroies aux épaules du musicien. Il y en a qui, posés sur le sol, montent jusqu'à hauteur de ceinture. Certains ensembles comptent jusqu'à une trentaine de fûts transformés en tambours, et si perfectionnés qu'on peut s'en servir pour jouer de la musique classique presque aussi bien que les calypsos traditionnels.

Tout a commencé à la Trinité, plus exactement dans le quatier de John John Hill à Port of Spain, capitale de l'île. On raconte que, peu après la Seconde Guerre mondiale, un homme tambourinait sur une boîte à biscuits quand celle-ci se trouva cabossée par une pierre. En s'efforçant de redresser la tôle à coups de marteau, il découvrit que le son était devenu plus doux. Il frappa en un autre endroit et obtint une autre note. La boîte cabossée pouvait donner cinq notes en tout et permettait de jouer un air simple. Quand notre musicien s'en alla dans les rues, jouant de son instrument improvisé, tous les habitants du voisinage, ravis, se mirent à chercher de vieilles boîtes métalliques dans les dépôts d'ordures.

On découvrit bientôt que les fûts à pétrole, grâce à la qualité de la tôle employée à leur fabrication, avaient un plus beau son. Aujourd'hui, les tambours, familièrement appelés « casseroles », sont toujours construits à partir de vieux fûts à pétrole. On distingue trois catégories principales : les *ping-pongs* qui jouent la mélodie, les *tune booms* chargés de la section harmonique, les *bass booms* qui forment la section rythmique.

Quand un musicien de la première catégorie veut se procurer un nouvel instrument, il scie son fût à une dizaine de centimètres du fond, lequel formera la « peau » de son tambour. Puis il chauffe au rouge ce fond et le bat à coups de marteau jusqu'à ce que la surface s'incurve doucement et régulièrement vers le centre. Après refroidissement, il trace à la peinture blanche 32 cercles concentriques dont chacun correspond à une note, et sépare les notes les unes des autres par un trait au burin. Une nouvelle et délicate opération de martelage, à l'envers, lui permet d'accorder l'instrument en « remontant » chaque note séparément.

Rien qu'à la Trinité, il existe maintenant 260 orchestres de fûts. L'un d'eux, le Taspo All-Star Steel Band, a remporté un vif succès en Grande-Bretagne. Certains autres ont donné des concerts ou paru à la télévision tant en Europe qu'aux États-Unis. Il y a quelques années, une formation a failli manquer ses débuts à la télévision new-yorkaise parce que la douane ne voulait pas laisser entrer ses « casseroles » en tant qu'instruments de musique. Le fonctionnaire responsable a fini par se laisser fléchir, mais en les étiquetant « vieille ferraille ».

ADAPTÉ DE "THE LAMP"

FAITES VOS INSTRUMENTS DE JAZZ

Le rythme et la cadence sont caractéristiques du jazz. Aimeriez-vous posséder vos propres instruments rythmiques pour en jouer avec vos amis ou pour accompagner vos disques préférés? En voici quelques-uns que vous pourrez aisément faire vous-même. Il est aussi amusant de les fabriquer qu'il est agréable d'en jouer. Quant aux matériaux nécessaires, ils sont peu coûteux et faciles à trouver.

BLOCS POUR UNE BATTERIE

A l'aide d'une scie, découpez deux morceaux de bois mesurant chacun 12,5 cm de long sur 7,5 de large et 2,5 d'épaisseur. Vous pouvez aussi employer deux bandes de cuir d'environ 10 centimètres sur 2,50, ou bien deux morceaux de bois d'environ 7,5 cm de long sur 2,5 de large et 2 centimètres d'épaisseur, qu'il vous faudra également poncer et vernir. Vous pouvez encore utiliser des poignées toutes faites, comme, par exemple, des poignées de tiroir en bois; vous en trouverez de toutes les tailles chez les marchands de couleurs. Si vous employez des poignées de tiroir, percez un trou au centre d'un des côtés de chaque bloc et vissez-y la poignée. Les autres types de poignées seront fixés au moyen de petits clous.

Si vous voulez obtenir un fini naturel, repassez une couche de vernis sur chaque bloc et poncez légèrement lorsque la couche sera sèche. Mais, pour donner à votre œuvre un aspect plus attrayant, décorez la face externe de vos blocs avec de la peinture à l'eau ou de la peinture émail avant d'appliquer la seconde couche de vernis. (N'oubliez pas de nettoyer ensuite à l'alcool les pinceaux.)

Frappés l'un contre l'autre, ces blocs fournissent un accompagnement rythmique très convenable.

VERRES MUSICAUX

Voici une manière simple de jouer un air. Pour une première expérience, alignez huit verres de taille et de forme identiques. Des verres à bon marché suffisent, pourvu qu'ils soient assez minces. A l'aide d'une carafe pleine d'eau, et en commençant par la gauche, remplissez les verres dans les proportions indiquées ci-dessous. Le verre de gauche, qui sera votre note la plus grave, doit être rempli presque à ras bord. Versez de moins en moins d'eau dans les verres à mesure que vous montez la gamme.

Pour « jouer » les verres, vous en frapperez légèrement le bord avec un crayon ou avec une cuiller de bois. Mais, d'abord, il faut accorder votre instrument. En commençant à gauche par le **do,** remontez la gamme en ajoutant ou en retirant un peu d'eau selon le cas jusqu'à ce que vous ayez achevé l'octave : **do, ré, mi, fa, sol, la, si, do.**

Si vos verres ne sont pas rigoureusement identiques, les niveaux d'eau varieront et vous aurez plus de mal à établir votre gamme. Vous découvrirez peut-être que de plus petits verres sont préférables pour les notes les plus aiguës. Le son est provoqué par la vibration de l'air dans le verre; plus le verre est grand, ou plus il est plein, plus le son sera grave. L'épaisseur du verre joue également un rôle important. Aussi, ne vous inquiétez pas si votre instrument

n'a pas exactement le même aspect que celui qui figure sur cette page.

Numérotez chaque verre, comme ci-dessous. Prenez ensuite un air simple et familier tel que *Au clair de la lune*, et transcrivez-le en numéros. Notez les numéros de manière à pouvoir jouer l'air plus rapidement. Il serait amusant de fabriquer deux ou trois gammes et de jouer avec vos amis.

Voici, par exemple, comment vous pouvez exécuter *Jingle Bells* sur vos verres :

333 333 3512 3/ 4444 43333 3223 25
333 333 3512 3/ 4444 43333 5542 1

MARIMBA

Le marimba est plus qu'un instrument à percussion, c'est presque un xylophone.

Pour fabriquer un marimba d'une octave, vous aurez besoin d'une latte de bois très sec (pin, acajou ou peuplier) mesurant 2,20 m de long sur 4 ou 5 centimètres de large et 2 centimètres d'épaisseur, d'un bout de corde et de quelques petits clous.

Sciez votre latte en huit morceaux, dont chacun correspondra à une note de la gamme. Voici les dimensions à observer, mais n'oubliez pas que, s'il est facile de raccourcir un bout de bois de quelques millimètres, il est impossible de l'allonger, ne serait-ce que d'un dixième de millimètre. Ne craignez donc pas d'arrondir vos mesures :

do : 30 cm ; **ré** : 28,75 cm ; **mi** : 27,50 cm ; **fa** : 26,75 cm ; **sol** : 25,50 cm ; **la** : 24,75 cm ; **si** : 23,50 cm ; **do** : 22,50 cm.

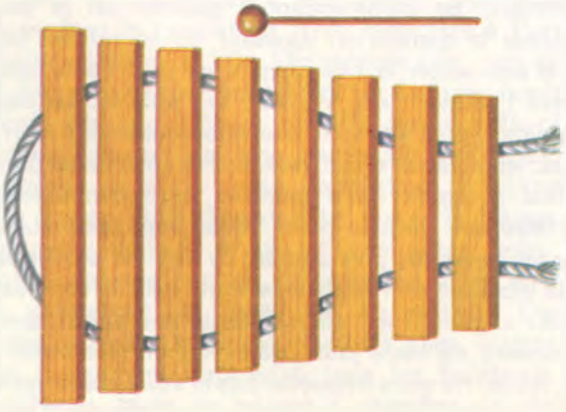
Commencez par couper la première barre de 30 centimètres. Pour l'accorder d'une manière précise, faites résonner le **do** du piano, ou encore aidez-vous d'un diapason. Poncez ou sciez pour opérer les rectifications qui pourraient être nécessaires, et qui ne sont possibles que vers l'aigu, en raccourcissant la barre.

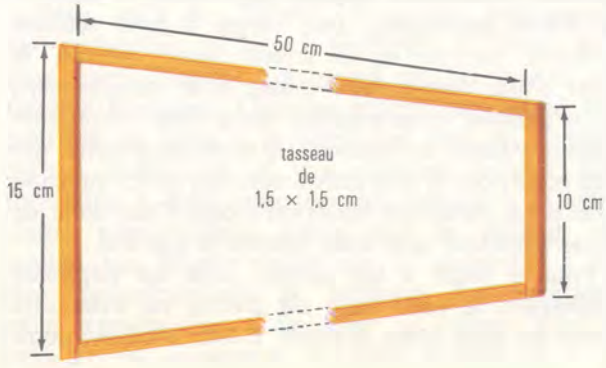
Coupez la barre suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce que toute la gamme soit découpée et accordée. Faites une boucle de la corde et centrez les barres sur cette boucle. Les barres n'ont pas forcément besoin d'être clouées en place ; vous pouvez les poser sur la corde qui leur sert d'amortisseur.

Maintenant, essayez de jouer un air en frappant les barres à coups secs. Utilisez de petits maillets, ou des baguettes à l'extrémité desquelles vous aurez collé des billes de bois.

Si vous voulez un instrument plus solide, vous pouvez confectionner un châssis avec du tasseau de 1,5 cm sur 1,5 cm.

Pour monter le marimba, commencez par centrer le châssis sur vos barres et, au crayon, tracez une ligne, sur les barres, en suivant le pourtour du châssis. Enlevez le châssis et posez la corde à sa place, en suivant les lignes que vous avez tracées. Clouez la corde à chaque barre. Retournez l'ensemble corde-barres, placez-le sur le châssis. Clouez ensuite les extrémités de la corde au plus petit côté du châssis, puis clouez la corde aux deux grands côtés de ce même châssis en enfonçant vos clous entre les barres 2 et 3 et entre les barres 6 et 7.





MARACAS

Si les rythmes sud-américains ne vous laissent pas indifférents, il vous faut des maracas.

Ce sont des instruments que l'on secoue et qui vont par paires.

Les vrais maracas sont faits d'une courge ou d'une calebasse vidée et séchée, dans laquelle on a introduit des graines ou de petits cailloux. Sous nos climats, nous utiliserons des fiasques de vin d'Italie, qui ont à peu près la même forme. Comme ce sont des « verres perdus », qui finissent normalement à la poubelle, il vous sera facile de vous en procurer chez un marchand de vin ou chez un restaurateur. Il en existe de toutes les tailles, mais les fiasques les plus commodes à manier sont celles de un demi-litre.

Débarrassez la bouteille de son enveloppe de paille et recouvrez-la entièrement de bandes de papier collé entrecroisées. Du papier journal découpé en languettes et de la colle de pâte feront très bien l'affaire. Après vous être assuré que l'intérieur de la bouteille est parfaitement sec, introduisez par le goulot une ou deux poignées de gravier ou, à défaut, des graines telles que riz, lentilles ou pois cassés. Vérifiez le son avant de boucher.

Recouvrez le tout d'une dernière couche de bon papier, que vous décorerez, selon votre fantaisie, de peintures de couleurs vives.

TAMBOUR

Rien de tel qu'un tambour pour se mettre en accord avec l'esprit et le tempo du jazz. Vous aurez envie de vous en procurez deux ou trois pour votre section rythmique. En voici un modèle simple que vous pourrez confectionner à partir des matériaux suivants : une grande boîte à conserve vide, un jeu de papier parcheminé que vous achèterez dans une bonne papeterie, de la peinture émail et des pinceaux, de la ficelle solide ou du lacet.

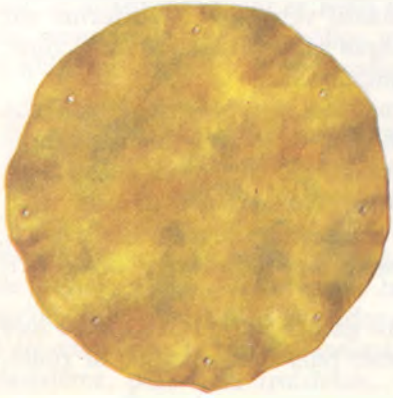
A l'aide d'un ouvre-boîtes, sectionnez les fonds d'une boîte à conserve, de manière qu'elle soit ouverte aux deux extrémités. Passez à l'extérieur de la boîte une ou deux couches de peinture émail, et laissez sécher. Décorez ensuite à votre guise.

Découpez deux ronds de parchemin. Le diamètre de ces ronds doit être supérieur d'au moins 6 centimètres à celui de la boîte. Afin d'en consolider les bords, repliez-les tout autour — sans vous soucier des plis — de manière à former un ourlet de 1 centimètre environ. Percez des trous tout au long du bord de chaque rond, à environ 2 centimètres les uns des autres et à au moins 1,5 cm du bord. Mouillez le parchemin pour l'assouplir.

Avec du papier collant, fixez les ronds à chaque extrémité de la boîte à conserve... ou bien demandez à un ami de les tenir en place. Puis lacez votre ficelle tout autour, sans serrer, en la faisant passer alternativement dans un trou du rond supérieur et dans un trou du rond inférieur. Enfin, serrez-la doucement jusqu'à ce que les peaux de tambour soient bien tendues.

A ce moment, attachez les deux extrémités de la ficelle avec un nœud plat.

Vous tiendrez ce tambour à la main, et vous en jouerez à votre gré soit avec les doigts, soit avec une baguette que vous choisirez très légère.



Le crime était presque parfait

PAR SAMUEL HOPKINS ADAMS

BASSIL était en train d'examiner le topo tracé de son écriture fine et précise. Il tenait de sa formation scientifique l'habitude d'établir en toute occasion le schéma destiné à éliminer les causes d'erreurs.

Voici donc, pensait-il, ce que la police aurait à constater le lendemain :

Données positives. New Jersey : Dimanche, vers 9 heures du matin, le Pr Adrian Gohl, le chimiste bien connu, est trouvé mort dans son laboratoire privé. Cause du décès : le chloroforme. Heure du crime: 6 h 49, comme l'indique la montre brisée de la victime. Un secrétaire contenant des papiers a été dérangé; pourtant, rien ne manque. La voiture du professeur, qu'il remisait d'habitude au garage situé sous son laboratoire, a disparu. Chaque samedi, Gohl travaillait toute la nuit et interdisait formellement qu'on le dérangeât. Le corps a été découvert par un assistant du professeur.

Hypothèses. Plus tard, on retrouverait sans doute l'auto vide, au fond de l'Hudson, du côté d'un dépôt de ferraille. L'action de l'eau aurait alors effacé tout indice permettant d'identifier le chauffeur de la voiture noyée.

Quelle satisfaction pour l'esprit, après coup, que de voir se dérouler les événements conformément à ce schéma ! Mettons qu'il y ait une chance sur un million pour que les choses se gâtent. Bassil est prêt à la courir, car il est convaincu que sur un million d'hommes il n'y a qu'un Bassil.

Et pourtant, le vieux Gohl s'est séparé de lui après des années de collaboration. Qu'adviendrait-il si l'on trouvait chez Bassil une copie des plus précieuses formules de son ancien patron ?... Non, cela ne constituerait pas une preuve contre lui, pas du point de vue légal en tout cas.

Dans les dossiers qu'il avait « empruntés » au grand chimiste, Bassil était tombé sur un riche filon. Ces papiers contenaient presque tous les éléments dont il avait besoin. Presque tous... Le chaînon qui manquait ne pouvait se trouver que dans le laboratoire du vieux professeur. Pour se procurer la formule complète et le procédé de fabrication, n'importe quel fabricant de caoutchouc serait prêt à payer une fortune. Cette fortune-là, Bassil avait décidé de se l'approprier.

SAMEDI, 5 heures de l'après-midi. Le moment d'agir est venu. Dans le cabinet du Dr Dorman, qui habite au-dessous de chez lui, Bassil se plaint de vertiges, d'étouffements. Le médecin diagnostique une indigestion d'origine nerveuse et rédige une ordonnance.

« Merci beaucoup, docteur. Je craignais, je dois l'avouer, que ce ne soit mon cœur. » (Parfait, cette histoire de cœur !)

Il prend l'autobus, s'assied à l'avant. A l'extrémité du grand pont qui franchit l'Hudson, du côté du New Jersey, des ouvriers suspendent des guirlandes d'ampoules de couleur.

« Tiens, c'est pour ce soir ? demande le conducteur de l'autobus.

— Mais oui, en effet, c'est pour ce soir ! » répond le receveur.

Il est près de 2 heures du matin quand Bassil arrive devant chez Gohl. Il trouve le laboratoire éclairé et la porte du garage ouverte. Une vraie chance ! Tout à l'heure, il sortira la voiture sans bruit, descendra la côte au point mort et embrayera seulement quand personne ne pourra plus l'entendre.

Il monte l'escalier, frappe à la porte.

« Qu'est-ce que c'est ? » répond, de l'intérieur, la voix bourrue de Gohl. Le savant, on le sait, déteste être dérangé dans son travail.

« C'est moi, Bassil, monsieur le professeur, votre ancien assistant. »

Le vieillard ouvre :

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis sans travail. Vous ne pourriez pas me reprendre ?...

— Ce n'est pas l'heure, répond sèchement le professeur. Bonsoir ! »

Et il lui tourne le dos.

Bassil frappe, le vieillard s'effondre. Après avoir enfilé des gants, Bassil verse du chloroforme sur un linge qu'il applique sur le visage de sa victime, déjà réduite à l'impuissance.

Au bout de quelques minutes de recherche fébrile, il découvre enfin la formule et la copie. Il prend ensuite la montre du mort, avance les aiguilles à 6 h 49 et brise le verre. Un dernier coup d'œil circulaire et il referme doucement la porte sur la mise en scène du beau mystère policier qu'il vient de monter.

Il pousse hors du garage la voiture, qui se met à rouler d'elle-même, puis il tourne sur la route.

Quand il aura passé le pont, il longera la rive en direction du nord jusqu'au dépôt de ferraille et laissera tomber dans le fleuve la voiture vide. Tout cela ne devrait présenter aucune difficulté.

Après quoi il rentrera chez lui. A 7 heures, il téléphonera au médecin :

« C'est encore mon cœur, docteur, ça ne va pas du tout ! Pouvez-vous venir immédiatement chez moi ? Merci beaucoup, docteur. »

7 heures ! Onze minutes après l'heure marquée par la montre de Gohl et à 40 kilomètres du lieu du meurtre, tel que la police va le reconstituer. L'alibi est parfait ! Bassil, satisfait, sourit.

Le pont, tout illuminé, surgit. Des lampes de couleur jettent une lueur étrange et inquiétante sur un groupe de gens massés à l'entrée : des gardiens en uniforme, un agent, des civils. Bassil ralentit; il tend le montant exact du droit de passage. Mais voilà qu'on lui saisit la main, qu'on la lui serre. Des cris, des applaudissements s'élèvent. Un éclair de magnésium, suivi d'un deuxième, puis d'un troisième...

« Votre nom et votre adresse, s'il vous plaît ? » lui demande, en souriant, un officiel qui vient de relever le numéro de sa voiture.

« Mais... qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que ça veut dire ? » interroge Bassil, la gorge serrée. (Est-ce bien sa voix à lui ? Elle est tellement nerveuse et chargée d'anxiété qu'il la reconnaît à peine.)

De toutes parts fusent les réponses amicales; son angoisse redouble.

« Le millionième ! Le millionième !... Qu'est-ce que c'est que cette histoire de millionième ? » Le fonctionnaire le lui explique : son ticket de passage est le millionième émis par le bureau de péage. Demain, il y aura une cérémonie et on lui offrira en souvenir une montre en or.

Oui ! Et demain, les journaux publieront des photos de Bassil, l'assassin, dans l'auto de sa victime... La millionième voiture !... Une chance sur un million!...

On trouva la voiture du Pr Gohl embourbée au fond de l'Hudson. Tout s'était passé conformément au scénario prévu..., tout, sauf un petit détail : Bassil était dans la voiture.

*

Mouettes et goélands

PAR JEANNE GEORGE

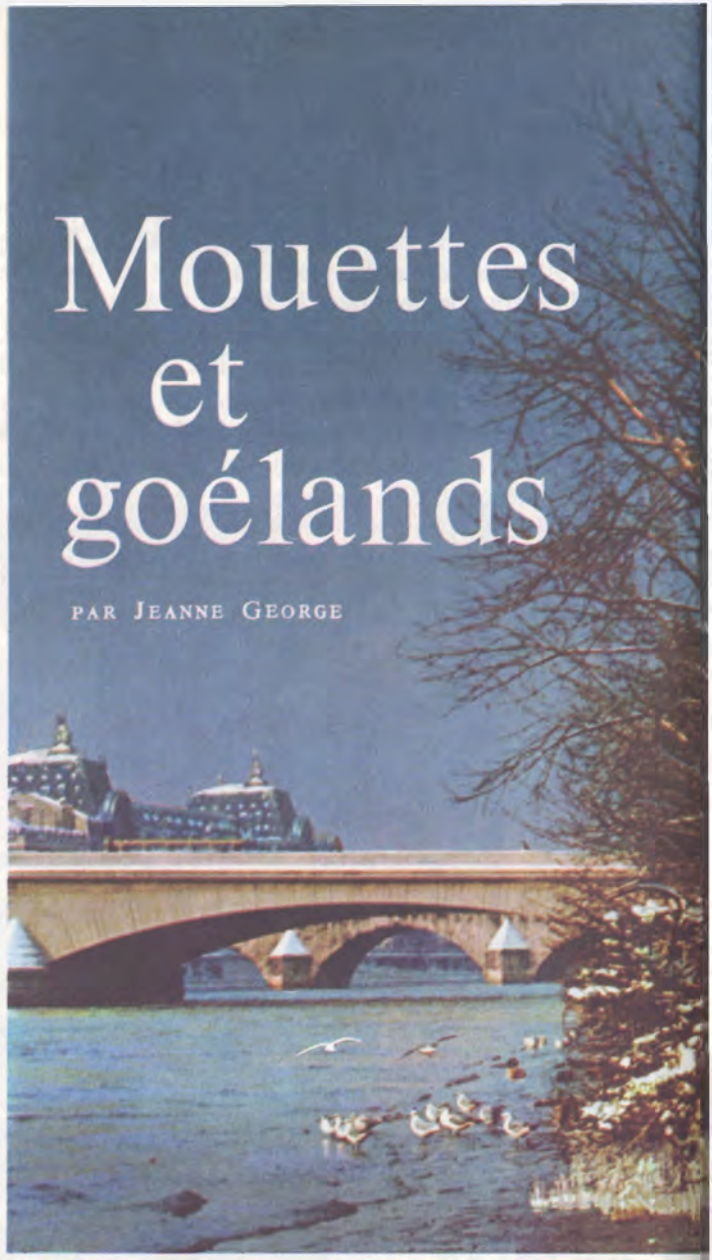
Tous les ans, je vais sur la grève observer les mouettes; elles tournoient et montent dans le ciel bleu en poussant leur plainte stridente, ou bien elles filent vers le large, les ailes immobiles, et plongent soudain à la verticale pour attraper un poisson. Magnifiques à voir, elles sont aussi passionnantes à connaître.

De tous les oiseaux, les goélands et les mouettes sont les plus répandus à la surface du globe. On en compte au moins 43 espèces, dont la plus connue est le goéland argenté. On donne souvent le nom de mouette à des goélands. Ce qui les distingue à distance, c'est surtout la taille, généralement plus petite chez les mouettes.

Aucun autre oiseau n'est enfermé dans un cadre social aussi compliqué. Chacun d'eux, qu'il soit perché seul au sommet d'un mât ou qu'il vole en compagnie de plusieurs centaines de ses congénères, fait partie d'un petit club fermé. Ces clubs se reforment tous les ans, au printemps, quand les oiseaux cessent leurs pérégrinations hivernales pour regagner les terrains de reproduction auxquels les ramènent des habitudes ancestrales : rochers ou dunes situés à l'écart et dissimulés aux regards. Pendant plusieurs jours, les mouettes, par troupes de 200 et plus, volent en cercle au-dessus des dunes et des falaises où elles ont grandi. Puis elles amorcent toutes à la fois un atterrissage spectaculaire. La formation en ordre dispersé s'est transformée en société strictement policée.

Chaque club a un président, des membres anciens occupant un certain rang et des nouveaux (les jeunes) qui essaient de grimper dans l'échelle sociale. Les goélands et les mouettes sont monogames, et les mêmes couples se reforment d'année en année. Pour les jeunes non encore appariés, le club est un lieu de réunion et une occasion de rencontrer une femelle.

Au repos sur un rocher, deux goélands



En plein cœur de Paris, mouettes

Les mœurs nuptiales des mouettes obéissent à des règles strictes. Je me rappelle avoir observé au bord de la mer le manège d'un jeune couple. Le mâle, juché sur une dune, contemplait tranquillement la mer, quand, soudain, la femelle se dirigea vers lui (c'est en général la femelle qui choisit). Elle décrivit un cercle autour de lui, le cou tendu, puis elle émit un doux cri : « piu-u-u ». Le mâle se rengorgea en faisant bouffer son plumage. Ravie, la demoiselle refit son même petit tour. L'élu se lissa les plumes. Elle hocha la tête, ce qui eut le don d'affoler son partenaire, lequel se précipita à la recherche d'un autre mâle pour le provoquer. Mais, aucun n'ayant accepté de se battre, il revint auprès de sa bien-aimée et régurgita alors quelques friandises, dont elle se laissa gaver. Elle avait trouvé le compagnon de sa vie.

Chaque couple dispose d'environ 2 mètres carrés pour vivre, installer son nid et élever ses petits. C'est essentiellement par mesure de protection contre leurs ennemis que les mouettes cohabitent aussi étroitement, et elles ont été amenées à établir une véritable législation pour régir cette vie en communauté.

La première règle que le poussin doit apprendre, aussitôt sorti de l'œuf, est la suivante : « Joue dans ton jardin. » Les parents savent reconnaître leurs petits entre mille, et si le rejeton du voisin pose la patte chez eux, il est en grand danger d'être tué à coups de bec.

C'est cette règle qui m'a valu d'entrer en possession d'une mouette. J'avais fait une incursion dans une île où ces oiseaux abondent, pour emprunter un jeune spécimen que je voulais étudier. Après l'avoir dessiné et mesuré, j'allai le replacer dans le nid d'herbes où je croyais l'avoir pris. Mais, ayant entendu le « haha-haha-haha » qui sert de signal d'alarme chez les mouettes, et voyant un oiseau nous attaquer en piqué, je compris que je m'étais trompée.

Pour sauver le malheureux poussin, je le cachai sous mon imperméable et le rapportai chez moi.

Un élégant trio de goélands cendrés

Ils ne sont pas faciles, les débuts d'une jeune mouette dans la vie. Après vingt-six jours d'incubation dans la coquille et vingt-quatre heures d'efforts pour en sortir vient un moment critique. Pour obtenir sa nourriture, elle doit frapper sur un point rouge qui se trouve au-dessous du bec de ses parents. Ce geste provoque généralement chez l'adulte une régurgitation d'aliments. L'association d'idées nourriture-poussin éveille alors chez les parents l'instinct naturel qui va les pousser à nourrir leur petit. Ces rites ont une telle force qu'un nouveau-né risque de mourir de faim s'il n'appuie pas où il faut.

Ma mouette, baptisée Sol, faillit périr parce que j'ignorais ce cérémonial. Le premier jour, j'ai été incapable de lui faire ouvrir le bec pour la nourrir. Ce que j'arrivais à lui enfourner de force, elle le rejetait aussitôt. Le soir venu, elle était très faible. J'avais appris dans un livre l'existence du bouton rouge, et je me demandais s'il ne jouait pas un double rôle; peut-être ma mouette avait-elle besoin, pour ouvrir le bec, d'appuyer d'abord sur ce bouton. J'enduisis donc le bout de mon pouce de rouge à lèvres et le lui présentai. Elle lui donna un coup furieux, ouvrit largement le bec, et je pus garnir à loisir son énorme gosier.

Une fois que l'oisillon sait cogner à la porte pour obtenir sa nourriture, il doit apprendre à rentrer humblement le cou. J'ai vu sur l'île aux mouettes plusieurs cadavres de jeunes qui avaient commis la faute de s'approcher, la tête haute, d'un adulte. Tête haute et cou tendu sont le symbole d'un certain rang social, et rien ne met les adultes en fureur comme de rencontrer de jeunes présomptueux qui se rengorgent.

En revanche, la règle est formelle : la mouette n'a pas le droit d'attaquer un oiseau qui rentre le cou. Un de mes amis a vu un mâle traverser sans dommage la propriété d'un voisin en pratiquant cette feinte et en s'accroupissant comme un oisillon.

Mouettes en vol plané, l'œil aux aguets

La mouette passe une bonne partie de son temps à se lisser les plumes. Cela m'avait toujours paru pure vanité jusqu'au jour où j'ai posé mon oiseau rescapé sur un étang. Je l'avais transporté dans mes mains et il s'était tout ébouriffé en se débattant. Quand je l'ai mis sur l'eau, à ma grande surprise, il a coulé. Je l'ai repêché. A terre, il a lissé ses plumes en passant son bec le long de chaque tige pour aligner les barbes que j'avais déplacées dans la bagarre. Quelques heures plus tard, Sol entrait tranquillement dans l'eau et naviguait avec la majesté d'une jonque chinoise.

Le lissage des plumes aide l'oiseau à se maintenir à flot et aussi en l'air. Grâce à la légèreté de son squelette aux os creux (un septième du poids total de son corps) et à son envergure, qui dépasse 1,25 m, le goéland s'envole presque au premier coup d'aile. Afin de faciliter le « décollage », la partie supérieure de ses ailes possède un profil aérodynamique, ce qui élimine au maximum la résistance de l'air. Tout cela contribue à en faire un excellent oiseau voilier, qui peut atteindre des vitesses de 55 à 80 kilomètres à

l'heure et parcourir 1 150 kilomètres en moins de vingt-quatre heures, performance que seuls les faucons, les oies sauvages et les pigeons voyageurs sont capables de battre.

Les mouettes qui prennent leur essor ne sont pas toujours en quête de nourriture ; il peut leur arriver de voler pour le plaisir de voler. Quand elles longent le rivage, elles profitent du courant ascendant qui se forme au moment où la brise de mer entre en contact avec la tiédeur de la terre. Elles aiment aussi les filets d'air qui circulent à un mètre au-dessus des vagues, et elles se laissent porter pendant des heures, passant de l'un à l'autre. On croit généralement qu'elles suivent les bateaux pour recueillir de la nourriture ; en fait, ces déchets ne forment qu'une faible partie de leur alimentation, composée principalement de poissons et de coquillages. Les mouettes suivent les navires pour le plaisir de planer dans les courants chauds qu'ils provoquent par leur déplacement.

REGARDER ces oiseaux ouvrir des coquillages en les laissant tomber sur les rochers est une grande distraction pour les touristes. Cette méthode ingénieuse, la mouette la pratique d'instinct, au point d'en être esclave. J'ai vu une mouette exaspérée projeter une palourde trente-cinq fois de suite sur le sable avant d'abandonner la partie. A 800 mètres de là, elle pouvait voir ses congénères casser facilement des palourdes en les lâchant sur les rochers, mais elle était incapable d'en tirer la conclusion logique.

Cette habitude a eu des effets bien fâcheux en Angleterre, il y a quelques années. Un fabricant de boulons avait installé des châssis vitrés sur le toit de son usine, ce qui rendait le bâtiment plus agréable. Mais un jour il eut la fâcheuse idée d'abandonner sur les dunes un lot de boulons défectueux. Les mouettes les aperçurent. Comme ils étaient durs et ressemblaient à des coquillages, elles se jetèrent instinctivement dessus et les emportèrent dans les airs, d'où elles les lâchèrent — sans mauvaise intention ! — sur l'usine. Quand boulons et verre brisé se mirent à pleuvoir, on envoya en hâte les ouvriers ramasser sur les dunes les pièces qui restaient, afin de les enterrer.

MOUETTES et goélands ont tiré grand bénéfice de mœurs qui nous paraissent rigides et compliquées. Leur mode de vie en société a assuré leur survivance depuis leur apparition sur la terre, et ils ne peuvent pas s'en passer.

Sol, ma jeune pensionnaire, m'en a donné la preuve. Retenue prisonnière par un fil dans notre jardin, loin de l'Océan, elle ne prenait aucune force et ne se développait pas comme je l'avais espéré. Elle passait le plus clair de ses journées à contempler le bout de ses pattes, occupation familière aux oiseaux de son espèce, mais à laquelle ils ne se consacrent tout de même pas des heures durant.

Je crus d'abord que c'était le régime alimentaire qui ne lui convenait pas, et je m'astreignis à aller tous les jours à plusieurs kilomètres de là lui chercher du poisson frais. Ce fut peine perdue. L'oiseau ne semblait guère s'en trouver mieux.

Un matin, un naturaliste de mes amis diagnostiqua la maladie de Sol : elle avait besoin de compagnons de son espèce.

« Toute seule, dit-il plaisamment, une mouette n'est pas une mouette, mais seulement un spécimen de la famile des laridés. Pour faire une mouette, il faut un groupe. »

Le lendemain, j'emportai Sol jusqu'à la côte et je la déposai sur la grève déserte balayée par le vent. Les vagues se brisaient avec fracas, des crabes se hâtaient vers l'eau. Sol baissa la tête et se mit à contempler ses pattes. Mais, subitement, elle se redressa, l'oreille au guet. Puis elle s'étira en dressant la tête, tendit le cou, déploya lentement ses ailes pointues et, soudain, prit son essor vers le large, d'un vol puissant et sûr.

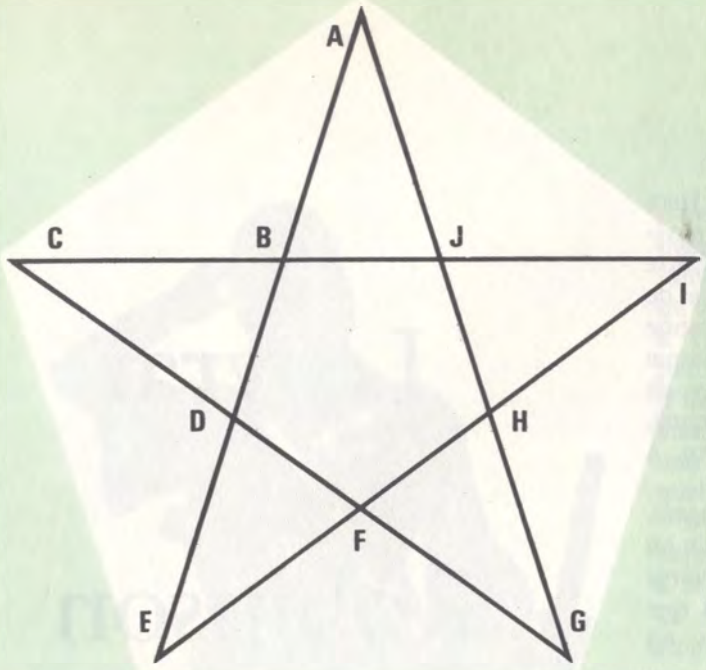
En s'éloignant, elle poussa cette sorte de miaulement sauvage et plaintif qui est chez les mouettes un cri de joie. Sur le chemin du retour, je grimpai sur la crête de la dune pour essayer d'apercevoir Sol au-delà des brisants, à l'endroit où une cinquantaine de mouettes se balançaient, la tête levée, écoutant son appel : « Me voici ! C'est merveilleux ! J'arrive. » Elle décrivit trois cercles au-dessus du groupe, amorça une descente et amerrit au milieu des autres, pour devenir enfin une vraie mouette.

*

Pensées

Il en est des défauts comme des phares d'une automobile : seuls ceux des autres nous aveuglent.

Il y a 60 ans, les conducteurs étaient aussi fous qu'aujourd'hui, mais les chevaux étaient beaucoup plus raisonnables.



JEUX ET DEVINETTES 3

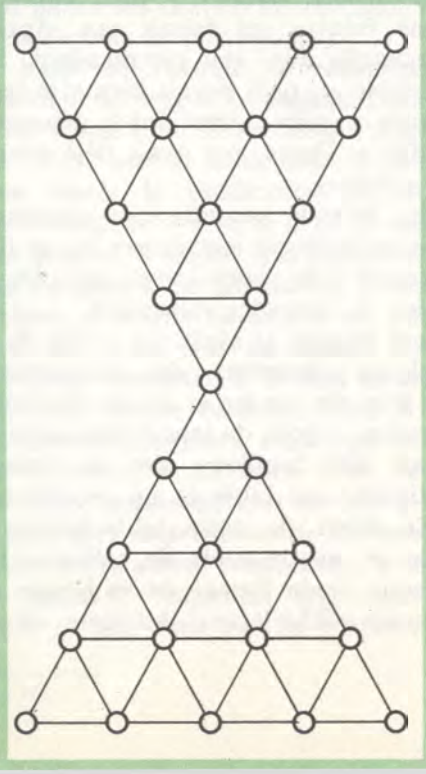
L'étoile

Sur une feuille de papier, reproduisez cette étoile à cinq branches. Sur neuf des points d'intersection des lignes, posez un pion. Il restera donc un dixième point, libre. Il s'agit maintenant de faire sortir les pions, un à un, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un seul sur l'étoile. Un pion prend son voisin en sautant par-dessus celui-ci pour atterrir sur un point libre, situé sur la même ligne droite. Par exemple, si D est libre au début du jeu, G sautera par-dessus F, qui sera éliminé, pour atterrir en D ; C sautera par-dessus D, qui sera éliminé à son tour, pour atterrir en F devenu libre, et ainsi de suite. Vous aurez gagné s'il ne reste plus qu'un seul pion en jeu ; vous aurez perdu s'il en reste deux ou plus.

Vous pouvez jouer à plusieurs, tous les joueurs ayant, au départ, la même disposition des pions sur leur étoile, et convenir de faire une partie en un nombre de points fixé à l'avance.

Les triangles

Sur une feuille de papier, reproduisez cette figure ou une autre semblable. Puis, à tour de rôle, avec un crayon de couleur, chacun des joueurs tracera un trait pour réunir deux petits cercles. Le joueur qui parvient à fermer un triangle marque 1 point et joue de nouveau. Le gagnant est celui qui aura fermé le plus grand nombre de triangles.



Le vrai Robinson Crusoé

PAR WALTER DE LA MARE

MAS A TIERRA appartient à l'archipel Juan Fernández, ainsi nommé d'après le navigateur espagnol qui le découvrit en 1574. Cette île rocheuse et boisée mesure 19 kilomètres de long sur 6,5 kilomètres dans sa plus grande largeur. Elle est située dans l'océan Pacifique méridional, à quelque 560 kilomètres au large de Valparaiso, le port principal du Chili. El Yunque, point culminant de Más a Tierra, s'élève à 900 mètres.

Le 31 janvier 1709, le capitaine Woodes Rogers, commandant le navire corsaire *Duke,* arrivait en vue de Juan Fernández. Le soir venu, des lumières étaient signalées sur la côte, et l'on craignit que ce ne fussent celles de vaisseaux français au mouillage.

En réalité, il s'agissait des feux de détresse d'un marin, Alexander Selcraig, ou Selkirk, qui, le lendemain matin, quittait l'île à bord d'une baleinière du *Duke,* au milieu d'une cargaison de crustacés. L'homme était vêtu de peaux de chèvres et « il avait l'air plus sauvage encore que les chèvres à qui elles avaient appartenu ». Ainsi nous apparaît pour la première fois le personnage authentique qui devait servir de modèle à tous les naufragés de roman.

Alexander Selkirk, septième fils d'un cordonnier, était né à Largo, un village écossais situé au bord de la mer, dans le comté de Fife. Son souvenir y est encore perpétué par une statue. A dix-neuf ans Selkirk dut s'embarquer pour échapper à des ennuis personnels. Il revint chez lui 6 ans plus tard, mais il se disputa avec ses frères, quitta de nouveau la maison et, en 1703, il reprit la mer. En septembre 1704, le maître d'équipage Selkirk arrivait à Juan Fernández à bord d'une frégate qui faisait eau. Après une violente querelle avec son commandant, Selkirk prit la décision — qu'il devait bien vite regretter — de rester à terre. Ainsi fut-il débarqué sur l'île de Más a Tierra, qui avait déjà abrité des matelots solitaires.

En fait, Selkirk pensait voir incessamment apparaître un bâtiment anglais sur lequel il pourrait embarquer : le *Saint-George,* sous les ordres de Dampier. Il l'attendra vainement.

Pour tout bagage, il avait son coffre de marin avec quelques vêtements, des couvertures, un fusil, une livre de poudre et un sac de balles, un briquet à silex, un peu de tabac, une petite hache, un coûteau, une bouilloire, des instruments de mathématiques, une bible et un recueil de cantiques. En dépit de cette bibliothèque, après quatre ans et quatre mois de solitude, Selkirk avait presque perdu l'usage de sa langue maternelle; il avait oublié le sens des mots, ou ceux-ci ne lui venaient plus à l'esprit, si bien que le récit qu'il fit de son aventure était presque inintelligible. Selon le commandant Rogers, « on pouvait à peine le comprendre, on aurait dit qu'il ne prononçait que la moitié des mots ».

Pendant les huit premiers mois, Selkirk avait vécu dans la tristesse et l'anxiété, au point qu'il lui était « difficile de réprimer son envie de se livrer sur lui-même à des actes de violence ».

Jour après jour, il était venu s'asseoir face à la mer, les yeux rivés sur l'horizon, jusqu'à en avoir la vue brouillée. Il avait passé des nuits à frissonner de terreur en entendant les hurlements des monstres marins sur la côte, et les premières lueurs de l'aube qui dissipaient les ténèbres de sa grande prison insulaire ne faisaient que lui donner une conscience plus aiguë encore de sa solitude et du tragique de sa situation. Il passait son temps à errer, à épier le moindre bruit, la moindre lueur, à pleurer ou à parler tout seul.

ADAPTÉ DE "DESERT ISLANDS" © 1930 PAR LITERARY TRUSTEES OF W. DE LA MARE ET SOCIETY OF AUTHORS

Mais, avec le temps, Selkirk reprit courage, car, même dans les circonstances les plus critiques, l'esprit humain finit toujours par faire valoir ses droits. Les tortues lui fournirent une nourriture abondante au point qu'il s'en dégoûta. Il s'était construit deux cabanes qu'il recouvrit d'herbes et tapissa de peaux de chèvre; dans l'une il préparait ses repas, dans l'autre il dormait, lisait, priait et chantait des cantiques. Comme il le dit lui-même plus tard, il fut, à cette époque, bien meilleur chrétien qu'il ne l'avait jamais été. Pour se chauffer, pour s'éclairer ou simplement pour se réconforter, il brûlait le bois odorant des poivriers. Il ne possédait ni farine, ni sel, ni médicaments, ni encre, ni papier, ni rhum, bien entendu. Il se nourrissait de langoustes, de viande de chèvre, de racines et de petites prunes noires qu'il récoltait, non sans grande difficulté, sur les hauteurs rocheuses de l'île. Pour toute compagnie, outre les chèvres qu'il était parvenu à domestiquer, il n'avait que des phoques qui, en novembre, fréquentaient la plage pour y élever leur petite famille ; leurs mugissements étaient si puissants qu'on pouvait les entendre à près de 2 kilomètres à l'intérieur des terres. Ainsi s'écoulaient les jours de Selkirk. Une fois ses munitions épuisées, il ne lui resta plus qu'à capturer ses victimes à la main. Aussi s'entraîna-t-il à courir, pieds nus, à une vitesse telle qu'il réussit à attraper et à tuer quelque 500 chèvres.

Lorsque ses vêtements tombèrent en lambeaux, Selkirk se fabriqua des pantalons en peau et il se fit des chemises en assemblant les morceaux de tissu qu'il avait en réserve au moyen d'un clou enfilé d'une tendon de chèvre. Quand son couteau fut usé jusqu'à la garde, il façonna des lames avec des cercles de barrique, qu'il martela pour les amincir et qu'il aiguisa sur des rochers.

A deux reprises, il échappa de peu à la mort. La première fois, il fit une chute de 30 mètres qui le laissa inconscient pendant trois jours et trois nuits, laps de temps qu'il détermina ensuite grâce à une observation attentive de la lune. La seconde fois, des matelots espagnols qui, de la mer, avaient aperçu ses feux, accostèrent et lui donnèrent la chasse. Il dut grimper à un arbre pour échapper à ses ennemis.

Mais ses pires adversaires, c'étaient les rats, qui venaient lui mordre les pieds et ronger ses vêtements. Cela dura jusqu'au jour où il put attraper des chats, abandonnés là par quelque navire, dont il fit l'élevage — il finit par en avoir des centaines — et qui chassèrent les rats. Ainsi, l'image la plus pittoresque qu'on puisse faire de Selkirk est celle d'un homme priant à haute voix, chantant et dansant parmi ses chèvres et ses chats, à la lueur d'un feu de bois de poivrier.

Les pieds de l'ermite se réhabituèrent aux chaussures et sa langue à l'anglais. Enfin le *Duke* l'arracha à son exil. Il retrouva l'Angleterre en octobre 1711, sain et sauf, mais épuisé. L'année suivante, après la publication de *A Cruising Voyage Round the World,* le livre du commandant Woodes Rogers, il semble que Selkirk connut une flambée de gloire. Le journaliste Richard Steele l'interviewa et écrivit un article sur lui.

On a dit, mais cela est moins certain, que Selkirk avait rencontré à Bristol un autre journaliste, plus célèbre celui-là, puisqu'il s'agit de Daniel Defoe. Toujours est-il que, il y aura bientôt 250 ans, le 25 avril 1719, le livre de Daniel Defoe paraissait sous ce titre : « *La Vie et les Aventures surprenantes de Robinson Crusoé,* contenant, entre autres événements, le séjour qu'il a fait pendant vingt-huit ans dans une île déserte..., le tout écrit par lui-même. »

*

Reconnaissez-vous ces couples célèbres?

1

2

3

4

5

6

7

Voir réponses page 196.

Le saviez-vous ?

AUX environs de 1900, les premières automobiles accrochaient tant de piétons et effarouchaient tant de chevaux qu'un État d'Amérique vota une loi exigeant de chaque automobiliste désireux d'accomplir un certain trajet qu'il prévînt le public huit jours à l'avance, en faisant passer une annonce dans les journaux.

IL faut un sérieux effort d'imagination pour se représenter l'ascension de l'eau dans le long fût effilé d'un grand arbre. De la radicelle la plus profonde à la ramille la plus haute, l'eau s'élève en une colonne ininterrompue et sort par les orifices des feuilles, pulvérisée comme par un vaporisateur d'une extrême finesse. Songez alors que chacune des milliers de feuilles d'un orme, par exemple, ou que chaque brin d'herbe remplit continuellement son office de vaporisateur. La poussière d'eau est si fine qu'on ne la voit pas. Néanmoins 40 beaux pommiers, qui possèdent chacun 100 000 feuilles environ, tirent du sol du verger, grâce à un dispositif extrêmement efficace, 14 tonnes et demie d'eau par heure et par arbre. Et les pommiers ne font certainement pas figure de géants parmi les arbres, comme vous le savez.

RUTHERFORD PLATT, *This Green World*

JUSQU'EN 1806, la place de l'Hôtel-de-Ville, à Paris, s'appelait place de Grève. Les ouvriers sans travail s'y réunissaient pour se faire embaucher. De là vient l'expression « se mettre en grève ».

LE symbole le plus ancien employé pour représenter un mot est « & », qu'on appelle « et commercial ». A l'origine, il faisait partie des 5 000 signes dont se composait le plus ancien système d'écriture abrégée que le monde ait connu. Inventé par le Romain Marcus Tiro en l'an 63 avant J.-C., il fut en usage pendant mille ans. Outre le fait qu'il est le seul de ces signes à avoir subsisté, « & » symbolise actuellement le mot « et » dans plusieurs centaines de langues.

L'HISTOIRE du vêtement est souvent bien amusante. Elle nous apprend, par exemple, que le haut-de-forme naquit le jour où l'aristocratie anglaise rogna les pointes de ses tricornes de chasse (que le vent emportait constamment) et y ajouta une haute calotte, pour amortir les chutes de cheval. Et cette autre partie du costume masculin, la cravate ? En 1636, à ce que l'on raconte, un régiment croate était de passage à Paris. Les hommes portaient autour du cou, en guise de talisman, une sorte d'écharpe destinée à les protéger contre les coups d'épée. Cette dernière nouveauté, « l'écharpe à la croate », plut aux Français, qui ont un goût incurable pour la mode. « Croate » devint « cravate », et c'est ainsi que la cravate est née.

ON a calculé qu'environ 1 800 orages éclatent sur la Terre au même instant. Et la foudre, en combinant l'oxygène et l'azote, fait pleuvoir sur le sol 100 millions de tonnes d'engrais par an, bien plus que n'en produisent toutes les usines d'engrais chimiques du monde entier.

N. L.

LE plus ancien livre de cuisine français, *Le Viandier,* est l'œuvre de Guillaume Tirel, dit Taillevant, qui mourut vers 1395, après avoir été cuisinier de Philippe VI, Jean II le Bon, Charles V le Sage et Charles VI le Bien-Aimé.

La destinée tragique

PAR LOUISE REDFIELD PEATTIE

DANS son imposante splendeur, Versailles s'apprêtait, en mai 1770, à accueillir celle qui, par son mariage, allait devenir reine de France. Dans la forêt de Compiègne, le vieux roi Louis XV et le futur époux, son petit-fils le dauphin, un gros garçon de quinze ans appelé à devenir Louis XVI, attendaient avec impatience la petite archiduchesse venue de la cour d'Autriche. Et ce fut dans un carrosse doré, entourée de courtisans, qu'elle arriva au son des tambours et des trompettes. Descendant du carrosse, elle se laissa tomber aux pieds du roi dans une gracieuse révérence. C'était une jeune fille de quatorze ans au teint éblouissant, faite à ravir, avec des yeux bleus et des cheveux blonds.

Dans la chapelle blanc et or du château, la charmante jeune fille et le dauphin à lourde carrure s'agenouillèrent côte à côte pour voir bénir leur union devant toute la cour qui se pressait pour les admirer.

Marie-Antoinette s'accommoda du mieux qu'elle put de son pataud de mari, dont elle parvint à modérer le goût exagéré pour la pâtisserie et l'amour immodéré de la chasse. Ils se rendirent ensemble en visite officielle à Paris, et la jeune femme confiait dans une lettre à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse : « Ces pauvres gens, malgré les impôts dont ils sont accablés, étaient transportés de joie de nous voir. Qu'on est heureux dans notre état, de gagner si facilement l'amitié d'un peuple ! Il n'y a rien, pourtant, de si précieux. Je l'ai bien senti et ne l'oublierai jamais. » Jamais, c'est vite dit quand on est jeune, gaie et gâtée. Marie-Antoinette était certes frivole et volontaire, mais elle avait bon cœur et elle nourrissait la ferme intention d'être une bonne épouse et, en temps voulu, une bonne mère.

En 1774, alors que le printemps faisait reverdir le parc de Versailles, le roi mourut de la petite vérole. Louis XVI avait dix-neuf ans et Marie-Antoinette dix-huit. Ils tombèrent à genoux :

« Mon Dieu ! s'écrièrent-ils, serrés l'un contre l'autre. Mon Dieu ! protégez-nous. Nous régnons trop jeunes ! »

La vie de la cour se poursuivit, soumise à des règles strictes et compliquées. La jeune reine était prisonnière d'une implacable étiquette. Il ne lui était même pas permis de s'habiller loin des regards indiscrets : elle devait attendre, en grelottant, que les dames de la cour eussent fini de se passer sa chemise de main en main, pour pouvoir en couvrir, selon les règles, sa royale personne. Il n'est pas étonnant qu'elle se soit, en compensation, lancée dans une vie de plaisir. Elle commandait cent robes nouvelles par an et achetait, sans y attacher d'importance, boucles d'oreilles et bracelets de diamants. Elle avait, pour se divertir, les courses de chevaux, le jeu, le théâtre, les bals et aussi des amis amusants. Elle fit redécorer le Petit Trianon, qui devint un palais charmant, plein de grâce et de goût, et où elle n'accueillit que des êtres jeunes et spirituels.

Le premier enfant du couple royal, né en 1778, fut une fille. Quand, trois ans plus tard, Marie-Antoinette donna naissance à son premier fils, l'événement fut l'occasion de diverses réjouissances populaires : bals dans les rues, feux de

de Marie-Antoinette

joie, etc. Mais ce ne devait être qu'une ultime flambée de popularité, car non seulement la jeune reine s'était aliéné, par son indifférence, la vieille noblesse de la cour, mais dans tout le pays fermentaient déjà les idées révolutionnaires. Et ce ne fut pas le roi, effacé et sympathique, qui devint la cible de la hargne populaire, mais son épouse, arrogante et dépensière. Elle se faisait des ennemis en distribuant à ses protégés des charges qui leur conféraient fortune et puissance, et en intriguant dans les affaires de l'Etat. Un peu partout, on finit par lui donner le sobriquet méprisant de « l'Autrichienne ». Pourtant ce ne fut qu'en 1785, lors de la réception glaciale que lui fit la population parisienne quand elle revint dans la capitale après la naissance de son second fils, qu'elle commença enfin à se rendre compte qu'elle avait perdu aussi l'affection du peuple. « Que leur ai-je fait ? » se demandait-elle en pleurant, tandis que dans le ciel serein commençaient à apparaître les nuages précurseurs de l'orage.

Pendant l'été de 1786, lasse et de nouveau enceinte, elle chercha refuge dans le hameau qu'elle avait fait construire près du Petit Trianon et où elle pouvait mener une vie champêtre dans un décor de comédie. Il y avait des vaches, des poules et des moutons, un fermier et sa femme pour s'en occuper. Les barattes et les jattes portaient le chiffre de Marie-Antoinette. Elle avait renoncé à la plupart de ses divertissements frivoles et leur préférait la compagnie de ses enfants. Elle savait qu'elle était désormais un objet de haine. Quand elle donna naissance à son quatrième enfant, une fille, c'est avec une totale indifférence que le peuple de Paris accueillit

Page 82. *Le roi, la reine et le dauphin aux Tuileries. Dessin par Desrais.*

Ci-contre. *Portrait de Marie-Antoinette. Pastel exécuté en 1790 par Kucharski.*

Ci-dessous. *Au Hameau, le « logis de la reine ». Gravure anglaise.*

l'événement. Personne n'ignorait plus l'état désastreux des finances du royaume, et c'était sur la reine qu'on en rejetait la responsabilité, bien que le gaspillage et la prodigalité eussent été de règle à Versailles bien avant son arrivée. Nul ne s'était jamais opposé à ses caprices. Comment aurait-elle pu deviner, devait-elle dire plus tard, que les finances publiques étaient en si mauvais état ?

« Quand je demandais 50 000 livres, on m'en apportait 100 000. »

Mais la Révolution couvait. Louis XVI, après bien des hésitations, finit par céder aux pressions de plus en plus insistantes en faveur d'une représentation populaire et, en 1789, il convoqua les Etats généraux. Douze cents députés des trois ordres, la noblesse, le clergé et le Tiers Etat, se réunirent à Versailles. Marie-Antoinette, en belle robe de cérémonie, parut aux côtés de son royal époux, mais elle ne rencontra que des regards hostiles. Elle avait beau redresser la tête avec sa fierté coutumière, elle n'était elle-même qu'affliction, car, en cet instant, son fils aîné, le premier dauphin, se mourait. Mais le peuple désormais, ne considérait plus la reine comme une femme douée de sensibilité ; ce qu'on voyait en elle c'était le symbole même d'une tyrannie qu'il fallait abattre à tout prix. L'effervescence ne faisait qu'augmenter. Le 14 juillet 1789, la foule en délire prit d'assaut la forteresse de la Bastille.

Vint le mois d'octobre. Les longues avenues du parc de Versailles se parèrent de teintes dorées, mais à Paris la tourmente révolutionnaire redoublait de violence. Le 5 octobre, le roi chassait en forêt. Cherchant la tranquillité, la reine s'était réfugiée dans son joli univers de Trianon. Elle s'y reposait dans le calme de cette mélancolique journée d'automne, quand elle vit un page accourir. Il lui annonça que la populace parisienne marchait sur Versailles.

Ils étaient 6 000, une horde composée surtout de femmes misérables, dépenaillées, poussées par une sorte d'hystérie collective. Armés de couteaux et de fourches, ces gens avançaient sous la pluie et dans la boue, vociférant des menaces contre la reine détestée.

Ils se jetèrent contre les grilles du château en réclamant « du pain et le roy ». En cette heure terrible, Marie-Antoinette montra un calme véritablement royal. On apprit que 30 000 hommes, sous les ordres de La Fayette, marchaient sur Versailles pour maintenir l'ordre. La fuite fut envisagée, mais il était trop tard. Après minuit, la troupe arriva, et la reine, épuisée, put enfin se coucher, mais les émeutiers ne quittèrent pas les abords du château.

Le lendemain matin de bonne heure, la populace massacra plusieurs gardes du corps et parvint à pénétrer dans le palais. A peine vêtue, la malheureuse reine se réfugia auprès du roi, tandis que, sur ses pas, la meute grondante envahissait sa chambre. Le roi, la reine et leurs deux enfants, blottis les uns contre les autres, entendaient à travers les portes les cris menaçants de la foule. La garde expulsa ces émeutiers, mais les autres manifestaient toujours en nombre devant le palais, réclamant à grands cris que la reine se montrât. Elle s'avança sur le balcon, en robe d'intérieur à rayures jaunes. Les mains croisées sur la poitrine, Marie-Antoinette s'inclina devant ces nouveaux maîtres de la France en leur faisant une révérence.

A Paris, dans le vieux palais des Tuileries, la famille royale s'installa dans une demi-captivité. Les monarques n'y avaient plus remis les pieds depuis l'enfance de Louis. L'ameublement était des plus sommaires, et la petite cour campa de son mieux, jusqu'à ce que l'on eût apporté de Versailles le nécessaire.

Des mois s'écoulèrent dans l'insécurité et dans la crainte. La Révolution n'en était qu'à son début et si la monarchie était chancelante elle n'en restait pas moins reconnue. Mais, dès le mois de juin, il ne faisait plus de doute que seule la fuite pouvait mettre la famille royale hors de danger. On avait déjà commandé une voiture pour réaliser ce projet : c'était une énorme berline peinte en jaune et vert, garnie, à l'intérieur, de velours blanc. La famille royale quitta Paris à la dérobée dans cet équipage trop voyant, et le roi, persuadé que son déguisement de valet le rendait méconnaissable, descendait à chaque relais pour bavarder avec les personnes qui se trouvaient là. On ne tarda pas à le reconnaître. Il fut arrêté à Varennes et, sous

les quolibets de la foule, l'invraisemblable berline ramena à Paris ses occupants terrorisés.

Dès lors, il furent soumis à un régime de captivité bien plus rigoureux. On plaça des sentinelles partout, jusque dans la chambre à coucher de Marie-Antoinette. La Révolution se déchaînait, de plus en plus sanglante. Ce fut l'attaque et la mise à sac des Tuileries, le roi se vit déchu de tous ses pouvoirs et la famille royale fut incarcérée au Temple. Dans cette vieille forteresse, aux fenêtres munies de barreaux, aux murs de 3 mètres d'épaisseur, la famille royale se trouvait vraiment plongée dans les ténèbres de la captivité. Un jour, une vision d'épouvante s'offrit à Marie-Antoinette : on promenait, devant sa fenêtre, au bout d'une pique, la tête de sa grande amie, la princesse de Lamballe. Mais ce fut bien pis encore quand elle entendit un vendeur de gazettes crier dans la rue la terrible nouvelle : le roi avait été condamné à mort et devait être exécuté dans les vingt-quatre heures.

Elle n'était plus désormais Marie-Antoinette, reine de France : elle était « la veuve Capet », une femme de trente-sept ans aux cheveux blancs, vêtue de noir, accablée de douleur. Bientôt, une nouvelle blessure fit saigner son cœur : on lui enleva le dauphin, son second fils, qu'elle adorait. De la tour, où elle était emprisonnée, elle pouvait entendre ses geôliers apprendre au dauphin à maudire sa famille et à blasphémer contre Dieu. Elle avait tant pleuré qu'elle resta sans larmes quand on l'emmena à son tour à la Conciergerie, la sinistre prison située au cœur de Paris.

Sa cellule, basse de plafond, était humide et froide. L'ameublement en était sommaire et grossier. Pour se donner du courage, elle accrocha à un clou la montre donnée par sa mère trente ans auparavant et dont le tic-tac avait accompagné tant d'heures heureuses. On la lui enleva aussi. Par la suite, elle fut transférée dans un cachot plus sombre et plus profond, on mura sa fenêtre à mi-hauteur, on lui refusa des chandelles à la tombée de la nuit. Sa santé s'altéra gravement.

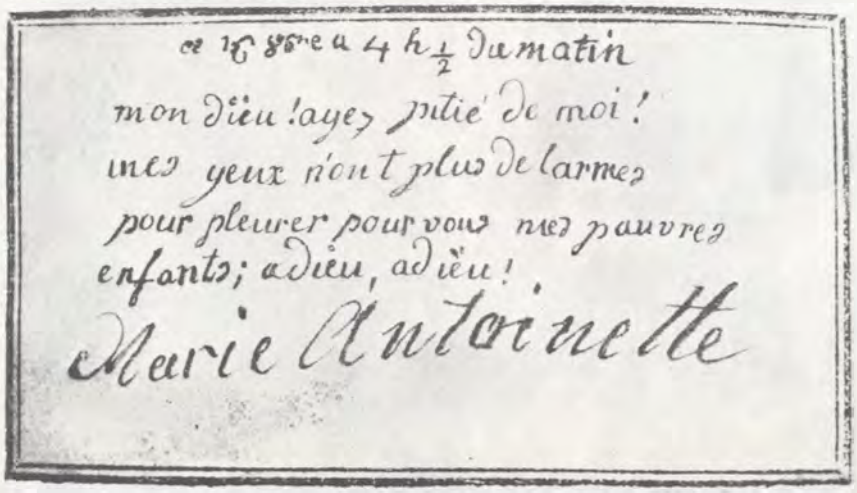
C'est en octobre 1793 que son procès commença. Elle se savait condamnée d'avance, mais jamais, dans ses pires appréhensions, elle n'aurait pu imaginer l'horrible surprise qu'on lui réservait ; son tout jeune fils l'accablait de son témoignage. Récitant la leçon que lui avaient apprise les vils personnages chargés de sa garde, il accusait sa mère de façon ignoble. Tout l'interrogatoire n'était qu'un tissu de haine. Elle répondit avec calme et dignité. Glacée par le désespoir, elle écouta la sentence sans se troubler. Pour la dernière nuit, on lui accorda deux bougies, une feuille de papier, une plume et de l'encre, et, d'une main assurée, elle écrivit une lettre, pleine de courage et de foi, pour confier à la sœur du roi défunt la garde de ses enfants. Vain espoir !

Au matin, on vint la chercher. On lui coupa les cheveux et on lui lia les mains derrière le dos. On la fit asseoir sur une planche, dans une charrette tirée par un cheval, et, ainsi exposée à la curiosité de la foule, on la mena à travers Paris jusqu'à la guillotine. La tête haute, elle monta les degrés de l'échafaud. On la ligota sur la planche ; le couperet tomba.

Marie-Antoinette avait été jeune et charmante, puis elle se laissa entraîner à des extravagances dont elle n'était pas toujours responsable, et elle mourut immolée au déferlement des passions qui devaient préparer la France de l'avenir.

Page 84. *La tour du Temple, qui fut démolie en* 1811. *Gravure du XVIII^e siècle.*

Ci-dessous. *Lignes tracées par Marie-Antoinette sur la page d'un paroissien, le* 16 *octobre* 1793, *quelques heures avant son exécution.*



Le costume français de 1760 à 1790

A Officier garde
B Dame de la bourgeoisie avec son laquais
C Gens de qualité en costume d'apparat
D Personnages du peuple
E Abbé
F Bourgeois
G Soubrette

La ruelle des diamants à Anvers

PAR J. D. RATCLIFF

TOUTE pareille à ces petites rues commerçantes un peu sordides que l'on rencontre dans toutes les grandes villes, la courte Pelikaanstraat d'Anvers est bruyante, grouillante et banale. Mais les apparences sont souvent trompeuses. En fait, dans la Pelikaanstraat (rue du Pélican), des fortunes se font et se défont en une fraction de seconde, car c'est le centre du plus prestigieux de tous les commerces — parfois aussi le plus désastreux — celui du diamant.

Le diamant, cette pierre la plus précieuse qui soit, a toujours été plus ou moins associé à des intrigues et à des violences, et la concentration de l'industrie du diamant telle que nous la connaissons aujourd'hui doit son origine à un climat de terreur. Pendant les persécutions religieuses du Moyen Age et de la Renaissance, les Juifs étaient souvent harcelés, pourchassés, refoulés d'un pays à l'autre. Certains se réfugièrent sur ces terres hospitalières qui devaient devenir la Belgique et la Hollande, et ils s'y adonnèrent à un des seuls métiers qu'il leur était permis d'exercer, la taille des pierres précieuses. Jusqu'à la guerre de 1914, Amsterdam était le centre mondial du diamant, mais, peu à peu, l'industrie se transféra à Anvers, qui compte actuellement presque autant de tailleries qu'il y en a dans le reste du monde.

La production diamantaire annuelle est de l'ordre de 32 millions de carats, soit un petit peu plus de 6,5 t. Environ 5,5 t de ces 6 tonnes sont constituées de pierres opaques et incolores, sans valeur en joaillerie, mais employées par l'industrie pour couper, polir, perforer. Dans le cabinet du dentiste, elles percent l'émail dentaire le plus solide et, sur les champs pétrolifères, la roche la plus dure. Elles jouent un rôle essentiel dans l'affûtage des outils au carbure de tungstène, ultra-résistants, indispensables dans la métallurgie. Elles garnissent les filières qui servent à obtenir la plupart des fils métalliques.

Jusqu'au XVIII[e] siècle, où quelques petits gisements furent découverts au Brésil, presque tous les diamants du monde venaient de l'Inde. Puis, vers 1860, les grands terrains diamantifères de l'Afrique du Sud furent mis en exploitation. Aujourd'hui, ces terrains assurent à eux seuls plus de 98 pour 100 de la production mondiale. On aura une idée assez exacte de la rareté du diamant quand on saura qu'il ne faut pas traiter moins de 2 tonnes de minerai pour extraire un seul carat, c'est-à-dire 20 centigrammes !

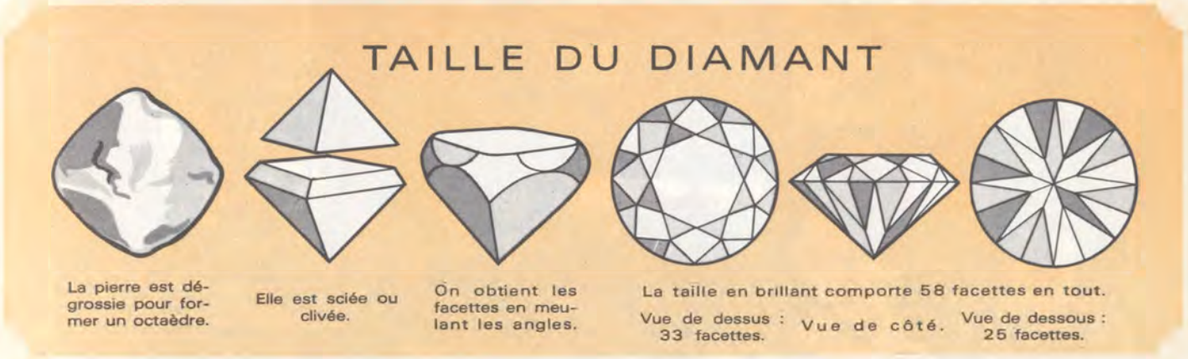
De la mine au magasin du joaillier, le diamant suit une route compliquée mais passionnante. Plus de 80 pour 100 de toutes les pierres brutes sont introduites sur le marché mondial à Londres, où la De Beers Consolidated Mines Ltd. possède deux organismes de distribution : la Diamond Trading Co. Ltd., pour les pierres de joaillerie, et l'Industrial Distributors Ltd., pour les diamants industriels.

Tous les mois, dans une atmosphère silencieuse comme celle d'une salle de lecture de bibliothèque, se tiennent des « ostensions » au cours desquelles les pierres de joaillerie sont mises en vente. On y invite des acheteurs triés sur le volet. Des paquets, préparés pour eux, portent chacun sur une étiquette le prix de son contenu, qui peut atteindre des sommes considérables. Ce contenu est variable ; il peut s'agir de pierres de 20 à 30 carats comme de simples éclats. Les lapidaires passent quelquefois plusieurs jours à examiner leur lot. Le marchandage est à peu près inexistant ; c'est à prendre ou à laisser.

Anvers est la seconde étape du circuit que suivent la plupart des diamants vendus aux « ostensions » de Londres. En y arrivant, les pierres ont en général l'aspect des bouts de verre, ternis et meulés par le sable, qu'on trouve sur les plages. Il y en a de toutes les formes et de toutes les couleurs : vertes, violettes, jaunes, roses. Les blanches à reflets bleus, sans défaut, sont les plus estimées.

La taille des petites pierres ne présente pas de grandes difficultés. En les frottant l'une sur l'autre on leur donne d'abord une forme arrondie en toupie (c'est l'ébrutage). Puis elles sont serties dans une goutte de soudure et fixées sur un appareil qui ressemble beaucoup au bras acoustique d'un électrophone. Ce bras appuie la pierre sur une meule circulaire en acier, enduite d'un mélange d'huile d'olive et d'égrisée, c'est-à-dire de poussière de diamant. Quand une facette est terminée, on tourne la pierre pour en faire une autre. La taille la plus demandée aujourd'hui est le brillant, avec 33 facettes sur la table supérieure et 25 sur la culasse conique inférieure. Le rôle des facettes est de réfracter la lumière blanche en toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Chacune des grosses pierres est examinée au préalable par un maître artisan qui, à l'aide d'une loupe de joaillier, en recherche les faces de clivage et les « crapauds ». Comme les pierres brutes sont, en général, de forme irrégulière, on doit les scier ou les cliver pour obtenir des brillants aussi gros et aussi parfaits que possible. C'est au maître artisan qu'échoit le soin de dire si la pierre doit être sciée ou clivée. Lorsque le diamant ne présente pas de face de clivage visible, c'est le sciage qui s'impose. On utilise à cet effet des lames de



bronze circulaires, minces comme des feuilles de papier, imprégnées d'égrisée et tournant à 6 000 t/mn. Il faut parfois une semaine pour venir à bout d'une pierre de grande dimension.

Le clivage est plus rapide, mais plus hasardeux. Une fine rainure est pratiquée sur la surface de la pierre brute, à l'aide d'un ciseau diamanté. On introduit dans cette rainure le couteau à cliver, sur lequel on frappe un coup sec avec une vergette d'acier. Si la pierre se brise le long d'autres lignes que la ligne de faille déjà tracée, cela peut coûter une petite fortune !

« Il y a bien d'autres occasions où nous frisons à chaque instant le désastre, dit Ferstenberg, un des plus fameux diamantaires d'Anvers. Parfois, un diamant contient une petite poche renfermant du gaz sous une pression considérable. Il suffit de frapper à l'endroit d'une de ces poches pour qu'une pierre de très grande valeur explose et soit réduite en poussière. Voilà quelques années, j'avais un diamant de 5,5 carats qui valait 500 000 francs belges. Il présentait un défaut presque imperceptible au bord de l'une de ses facettes, et l'acheteur tenait à ce qu'on le fît disparaître au polissage. A peine la pierre avait-elle touché la meule qu'elle éclatait en mille morceaux.

» Mais nous ne jouons pas toujours de malchance. J'avais acheté un jour un diamant brun de 35 carats. Il semblait pour ainsi dire sans valeur, mais j'espérais en tirer quelques fragments de qualité joaillière. Je traçai donc un sillon de clivage et taillai un morceau de 7 carats. A ma grande stupéfaction, toute la ternissure brune s'était concentrée dans ce fragment. Le reste de la pierre était devenu d'un blanc bleu sans défauts. J'en obtins au polissage un superbe brillant de 12,5 carats. De sorte que ce diamant, payé 1 600 francs belges, en valait maintenant près de 32 000 ! »

Une fois coupés et polis, les diamants d'Anvers sont prêts à être introduits sur le marché mondial de la joaillerie. La plupart des transactions se font dans les quatre cercles diamantaires, ou bourses aux diamants, de la ville. Ce sont des salles basses, meublées de longues tables nues. Des acheteurs de tous les pays sont assis d'un côté, et les vendeurs leur font vis-à-vis. L'acheteur éventuel examine minutieusement les pierres chatoyantes, présentées sur un carré de papier blanc. Une offre est faite, et la négociation se déroule, patiemment et prudemment. En fin de compte, les deux hommes se mettent d'accord et échangent une poignée de main. De quelque nationalité qu'ils soient, ce geste s'accompagne toujours du salut traditionnel : « *Mazzel'n broche* », mots hébreux qui signifient « bonne chance et prospérité ».

De ces bourses, les pierres partent vers toutes les bijouteries de la terre.

On a dit que le diamant était « le rêve de toutes les jeunes filles ». Au vrai, son emploi, de nos jours, est souvent moins frivole. Il joue, en effet, un rôle considérable dans le fonctionnement de nos industries. N'oublions pas, quand même, que les pierres joaillières sont vendues, pour la plus grande part, sous forme de bagues de fiançailles. C'est un honneur insigne pour le diamant que d'être ainsi appelé à symboliser l'amour humain.

*

Le dessinateur était distrait

Distrait, ou facétieux peut-être, l'artiste a commis 24 erreurs dans ce dessin. Saurez-vous les retrouver toutes ?

(Voir réponses page 196.)

Le raid de Saint-Nazaire

PAR LE LIEUTENANT S. W. CHANT ET F. SONDERN, JR.

ALORS que notre flottille remontait à toute vapeur l'estuaire de la Loire, en plein clair de lune, nous ne devions pas avoir l'air de penser à mal. Le vieux rafiot qui naviguait en pointe mystifia les sentinelles allemandes de la côte, et celles-ci ne comprirent pas sur-le-champ qu'il s'agissait d'un bâtiment anglais de défense côtière, escorté de vedettes et de torpilleurs chargés de troupes de commandos. Quelques heures plus tard, après une escarmouche furieuse, tous les Anglais qui avaient débarqué sur le rivage étaient morts ou prisonniers. Mais les docks de Saint-Nazaire — la base navale allemande la plus étroitement gardée de la côte atlantique — se trouvaient suffisamment démolis pour que le cours de la bataille de l'Atlantique en fût transformé à notre avantage.

Le mois de février 1942 avait été désastreux pour la Marine anglaise. Les sous-marins allemands alignaient un tableau de chasse effarant. La flotte de la Méditerranée avait désespérément besoin de renforts. Et, pour couronner le tout, le cuirassé allemand *Von Tirpitz* s'apprêtait à quitter sa base de Norvège pour descendre intercepter les communications dans l'Atlantique. La présence de ce navire, dont la puissance de feu surclassait de loin celle de nos escortes armées, ne manquerait pas de mettre à mal tout le système des convois et de contraindre l'Amirauté britannique à engager, pour prendre l'allemand en chasse, les grands vaisseaux de ligne dont le besoin se faisait cruellement sentir ailleurs. Il n'y avait plus qu'une ressource : arrêter la marche du *Tirpitz*.

C'est dans le port de Saint-Nazaire que se trouvait la « forme de l'écluse », seule cale sèche de la côte atlantique assez vaste pour abriter le *Tirpitz*. Si nous parvenions à la détruire, le cuirassé allemand, privé d'une base de réparations proche de sa zone d'opérations, serait coupé des ports allemands de la mer du Nord par la Home Fleet, les champs de mines de la mer du Nord et de la Manche, et par la R.A.F. Il n'était guère probable que les amiraux de Berlin prissent le risque d'engager leur dernier vaisseau de ligne dans des conditions aussi nettement défavorables.

Saint-Nazaire détenait la clé du problème. Les bombardiers de la R.A.F. avaient tenté d'anéantir le port, mais en vain. La tâche revenait donc à la Marine et aux commandos.

Pendant des semaines, nous suivîmes un entraînement spécial. Nous étudiâmes des photographies aériennes et des maquettes très précises des docks de Saint-Nazaire. Nous connaissions nos objectifs par cœur. Nous devions faire sauter les portes de la cale sèche, la station de pompage, les installations des docks du secteur et autant de parcs à sous-marins que possible. Nous nous exerçâmes au maniement des explosifs jusqu'à pouvoir les mettre au but les yeux bandés. Nous fignolâmes la pratique du combat de rue jusqu'à ce que les rues les plus inédites nous fussent familières. Puis, un beau matin de mars, nous partîmes en expédition, armés jusqu'aux dents de mitraillettes, de colts automatiques, de couteaux, de grenades et d'explosif. Chaque homme avait l'équipement correspondant à sa tâche. Chacun aurait à agir par ses propres moyens.

C'était un soulagement pour nous que d'être en route. Mais chacun se rendait compte, j'en suis sûr, que ses chances de revoir la terre disparaissant derrière nous étaient bien minces.

Mon unité avait été affectée au bâtiment de défense côtière, un vieux destroyer américain, le *Campbeltown*, destiné à forcer l'entrée des docks et à se saborder. Une fusée à retardement devait faire sauter, une fois notre mission terminée, les 5 tonnes d'explosif à grande puissance que transportait le *Campbeltown*. Une escorte de deux destroyers nous protégerait à Saint-Nazaire contre toute attaque de nos arrières. Une canonnière à moteur, une vedette lance-torpilles et seize canots automobiles portaient le gros des troupes de commandos et devaient nous ramener en Angleterre.

La traversée nous parut interminable. Nous zigzaguâmes pendant trente-trois heures, tournant en rond pour déjouer une éventuelle surveillance allemande. Et, tout à coup, nous voilà face à l'estuaire de la Loire.

Le temps qu'il fallut pour franchir les

10 derniers kilomètres nous sembla véritablement s'éterniser.

Pour éviter la passe principale et ses navires de surveillance, nous pénétrâmes dans la rivière en franchissant un banc de sable. Le *Campbeltown* avait été allégé de façon à franchir la passe à une douzaine de centimètres près, mais, dans l'obscurité, ce ne fut pas une petite affaire. Il talonna le banc de sable et nous éprouvâmes un léger frisson, retenant d'instinct notre respiration comme si notre bateau pouvait s'en trouver allégé. Le même incident se produisit une seconde fois. Nous ne reprîmes librement notre course que pour retenir de nouveau notre souffle : un garde-côtes allemand apparaissait sur notre travers. Mais personne ne bougea. Au-dessus de nos têtes, nous entendions un bruit réconfortant, le bourdonnement des bombardiers de la R.A.F. allant frapper Saint-Nazaire juste avant notre arrivée et tenir en haleine les projecteurs et les batteries de la D.C.A. Enfin, la « forme de l'écluse » apparut, dans le clair de lune, à 3 kilomètres environ devant nous.

Les troupes d'assaut, de destruction et de protection prirent position sur les ponts de bateaux. Nous amenâmes les pavillons à croix gammée dont nous avions usé pour tromper l'ennemi et nous hissâmes nos couleurs. Sur le *Campbeltown*, nous nous allongeâmes, les pieds en avant, pour nous protéger la tête contre le choc au moment où nous heurterions les portes de la cale sèche. J'étais couché près de la cheminée arrière et je pouvais voir les servants de l'artillerie anti-aérienne s'apprêter au combat sur leurs plates-formes. Les canons étaient pointés vers le ciel, pour faire croire que nous étions un bateau allemand prêt à ouvrir le feu sur les bombardiers passant au-dessus de nos têtes. Mais ce fut là notre dernière ruse de guerre.

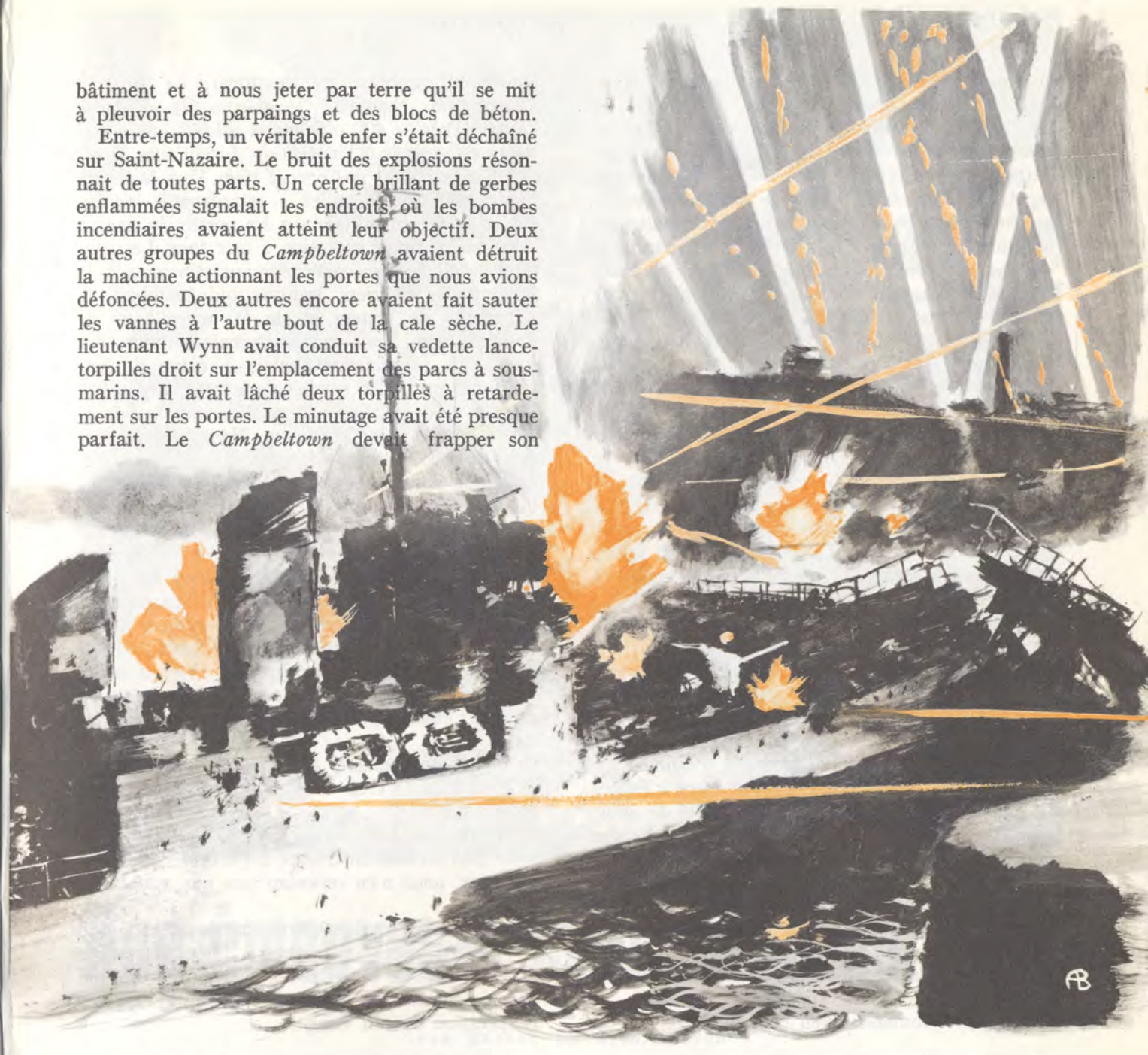
Du rivage, un projecteur nous surprit. Centimètre par centimètre, son faisceau lumineux remonta le long du mât jusqu'à ce qu'il découvrît notre pavillon. Aussitôt après nous entrâmes dans la danse, douze gros projecteurs braqués sur nous, cependant que l'artillerie allemande de tout calibre ouvrait le feu dans un fracas de tonnerre. Des obus déchiquetèrent le pont, et les balles des armes automatiques le balayèrent en sifflant. Un peu partout, des hommes étaient touchés. Je ressentis un choc, mais j'étais trop excité pour m'apercevoir de grand-chose. Le vieux *Campbeltown* frémissait sous nos pieds, bandé pour l'élan final. Dans un écrasement déchirant, la proue vola en éclats au moment où nous heurtâmes les portes de la cale sèche, à une vitesse de 18 nœuds. Quand nous nous retrouvâmes sur pied, je me rendis compte que j'avais des éclats dans la jambe et le bras droits. Près des trois quarts de mes camarades étaient blessés. Mauvaise affaire. Cela nous retarderait. Mais la plupart d'entre nous réussirent à dégringoler des échelles sur le dessus des portes défoncées, tandis qu'en plein clair de lune l'ennemi déversait sur nos têtes un véritable déluge d'acier.

Pour ma part, j'avais affaire à la station de pompage de la cale sèche, un grand bâtiment bétonné dont le toit était puissamment pourvu d'artillerie. Heureusement pour mes quatre sergents et pour moi-même, nos groupes d'assaut avaient déjà réduit les servants des pièces. Nous eûmes la mauvaise surprise de trouver verrouillée la porte en acier massif de la station. Il fallut

la faire sauter. Le bruit alerta tous les Allemands du secteur. Notre soulagement de parvenir à la chambre de pompage, près de 15 mètres en dessous, fut de courte durée. Tandis que nous fixions aux pompes nos charges d'explosif, les hommes des troupes d'assaut se mirent à faire sauter les pièces allemandes installées sur le toit. Nous crûmes que celui-ci tout entier allait s'écraser sur nous. A cause de nos blessures, ce fut une tâche d'une lenteur désespérante de regrimper aux échelles glissantes de la salle de pompage. Les fusées des charges d'explosif que nous avions placées n'étaient pas faites pour brûler longtemps. A peine avions-nous réussi à bondir hors du

bâtiment et à nous jeter par terre qu'il se mit à pleuvoir des parpaings et des blocs de béton.

Entre-temps, un véritable enfer s'était déchaîné sur Saint-Nazaire. Le bruit des explosions résonnait de toutes parts. Un cercle brillant de gerbes enflammées signalait les endroits où les bombes incendiaires avaient atteint leur objectif. Deux autres groupes du *Campbeltown* avaient détruit la machine actionnant les portes que nous avions défoncées. Deux autres encore avaient fait sauter les vannes à l'autre bout de la cale sèche. Le lieutenant Wynn avait conduit sa vedette lance-torpilles droit sur l'emplacement des parcs à sous-marins. Il avait lâché deux torpilles à retardement sur les portes. Le minutage avait été presque parfait. Le *Campbeltown* devait frapper son



objectif à 1 h 30. Il le fit à 1 h 34. Le reste du programme s'était déroulé avec la précision d'un mouvement d'horlogerie.

Nous eûmes plus de mal à nous rendre au lieu de rendez-vous prévu pour le retour. Les Allemands, en plein désarroi, tiraient sur tout ce qui bougeait. Il nous fallut franchir un pont de fer dans le champ de tir d'une mitrailleuse en batterie à la fenêtre d'un immeuble voisin. Je savais qu'elle nous faucherait tous si nous nous montrions. Je donnai donc l'ordre à mes hommes de traverser en se cramponnant par les mains le long des poutrelles situées sur le pont. Je dus le faire à l'aide de mes poignets, car mes mains avaient été déchirées par les éclats d'obus. Ce n'était pas un exercice de tout repos, mais, finalement, nous parvînmes à bon port, dans une sécurité relative, au milieu des magasins de la vieille jetée. Et maintenant, au bateau et en route ! C'est alors qu'arriva le coup dur.

« Navré, dit le lieutenant-colonel Newman qui commandait l'expédition, mais tous les bateaux ont sauté ou ont été rejetés à la mer. Il faut nous débrouiller seuls. »

Nous nous consultâmes du regard en blêmissant. Nous étions environ 70, tous les autres avaient disparu. Avec un calme et un détachement singuliers, nous pesâmes nos chances de gagner

la campagne en retraversant la ville et de franchir la frontière espagnole à 500 kilomètres de là environ. Le colonel décida de tenter l'aventure. Nous parcourûmes la ville en zigzag, nous battant sans arrêt. Je commençais à reprendre espoir de m'en sortir, quand je me sentis touché au genou. Une balle m'avait atteint. Il n'était plus question de marcher. Je distribuai les munitions qui me restaient et m'allongeai sur le plancher d'un vieux magasin, où je fus bientôt rejoint par un autre blessé, un homme des groupes d'assaut. Nous y étions depuis vingt minutes environ quand nous vîmes trois S. S. s'avancer vers nous. Ils étaient manifestement énervés, et leur façon de nous menacer de leurs mitraillettes ne présageait rien de bon. De toute manière, on ne voit pas l'ennemi face à face, et de si près, pour la première fois, sans éprouver un choc.

« *Heraus ! Heraus !* » hurla l'un d'eux. Le soldat se leva, les bras en l'air. Tirant à moins d'un mètre, les trois nazis appuyèrent en même temps sur la détente. Le malheureux fut coupé en deux. Ils se tournèrent alors vers moi. Par bonheur, je ne pouvais bouger et j'entendis vaguement l'un d'eux expliquer que j'étais blessé. Après un moment d'hésitation, ils me traînèrent jusqu'à un café voisin et m'y laissèrent sous bonne garde avec d'autres blessés des commandos.

La même pensée nous venait à tous. Nous savions que la charge de 5 tonnes d'explosif du *Campbeltown* devait sauter d'un moment à l'autre dans la matinée, à moins de 200 mètres de nous. Nous ne voulions pas éveiller les soupçons des Allemands en demandant à être transportés ailleurs. Notre attente n'eut rien d'agréable, jusqu'au moment où nous fûmes transférés dans une infirmerie improvisée, à l'autre bout de la ville.

Lorsque la proue du *Campbeltown* fit explosion, les dégâts dépassèrent encore notre attente. Une quarantaine d'officiers supérieurs allemands, y compris le commandant en chef de la région, se trouvaient à bord du destroyer, en tournée d'inspection, cherchant le moyen de déplacer l'épave. Près de 400 officiers et soldats, qui assistaient en curieux à l'inspection, furent tués aussi.

Mais ce n'était pas encore tout. Vers la fin de l'après-midi, les torpilles à retardement lancées par le lieutenant Wynn sur les portes du parc à sous-marins firent explosion à leur tour. Les sentinelles allemandes ouvrirent indistinctement le feu sur les ouvriers français qui tentaient de s'échapper du secteur et sur les travailleurs de l'organisation Todt qu'ils prenaient pour des soldats de commandos anglais, à cause de leur uniforme kaki. A la tombée de la nuit, la panique s'aggrava encore. Les soldats allemands se mirent à tirer les uns sur les autres. Ils perdirent ainsi de 300 à 400 hommes de plus.

L'aube nous révéla l'étendue des dévastations que nous avions causées. Certes, nous nous trouvions dans une triste situation, mais la grande cale sèche était hors d'usage pour de nombreux mois. Un an après, les photographies aériennes révélaient qu'elle était toujours inutilisable. Quant au *Tirpitz*, il ne put jamais exercer aucun ravage sur les flottes alliées de l'Atlantique.

A l'infirmerie, nous devînmes un objet de curiosité pour beaucoup d'officiers, de fonctionnaires du Parti et de journalistes. Ce fut un feu roulant de questions.

« Comment diable, nous demanda un officier allemand, avez-vous fait pour arriver jusqu'à Saint-Nazaire ?

— Ah ! ça, c'est notre affaire, répondis-je.

— Ma parole, dit-il avec un soupir qui venait du cœur, nous n'en revenons pas que vous ayez réussi. »

Pendant les jours sombres qui devaient suivre — j'allais, après un séjour à l'hôpital, passer dix-huit mois de captivité en Allemagne — ce me fut une consolation constante que de me rappeler l'expression de son visage.

Pensées philosophiques

POUR un homme courageux, la chance et l'adversité sont comme sa main droite et sa main gauche. Il se sert de l'une comme de l'autre.

ON a trois ou quatre fois dans sa vie l'occasion d'être brave, et tous les jours celle de ne pas être lâche.

SE venger d'une injure, c'est se mettre au niveau de son ennemi ; la lui pardonner, c'est se mettre au-dessus de lui.

Une émouvante chasse au mouflon

PAR ERNEST THOMPSON SETON

C'ETAIT un plaisir de le contempler. Il avait élu domicile dans les montagnes Rocheuses du Kootenay, à l'extrême Nord-Ouest des Etats-Unis. Bondissant sur les escarpements déchiquetés du Gunder Peak, effleurant à peine les roches de ses sabots silencieux, Krag tenait davantage de l'elfe que du mouflon malgré ses 135 kilos et les dix anneaux qui marquaient chacun une année sur ses cornes. Des cornes incomparables, recourbées en une vaste révolution d'un cercle et quart. Sous leur ombre protectrice, les magnifiques prunelles dorées du bélier se paraient d'une émouvante profondeur, d'un fascinant mystère.

Depuis cinq ans, il avait appris à sa troupe à fuir les plaines. Seuls, les pics balayés par les vents étaient pour eux un terrain sûr, car ni les pumas ni les hommes ne pouvaient en approcher sans révéler leur présence.

Mais, finalement, un vieux chasseur, nommé Scotty McDougall, vint s'installer dans une cabane en rondins au bord du ruisseau du Tabac. La première fois qu'il aperçut Krag avec ses jumelles, il poussa un cri d'admiration : « Oh ! ces cornes ! »

Et il ajouta cette affirmation prophétique : « Je les aurai, quoi qu'il m'en coûte. »

CONDENSÉ DE " THE LIVES OF THE HUNTED "
© 1954 THE DEVIN-ADAIR CO.

Sur ce, un bouvier nommé Lee, flanqué de trois lévriers russes, vint rendre visite à Scotty. Hommes et chiens furent bientôt en route, sur les traces du bélier.

Un beau jour, ils l'aperçurent très loin, tout là-haut, dans la montagne, et ils se hâtèrent de gagner l'endroit où ils l'avaient repéré. Ils y découvrirent de grandes empreintes de sabots, mais les roches dures du voisinage n'en révélèrent pas davantage. Furetant à proximité dans les failles et les couverts de bouleaux nains, les chiens éclatèrent soudain en aboiements frénétiques, tandis que le bélier jaillissait d'un bond. Par-dessus les buissons et les roches, il volait, souple, assuré, splendide, portant les merveilles recourbées qui ornaient sa tête avec autant de désinvolture qu'une dame ses boucles d'oreilles. Enfin, surgissant d'autres couverts, toute sa troupe le rejoignit. Les fusils furent promptement pointés, mais à l'instant même les trois chiens firent irruption, formant sans le vouloir un écran protecteur pour la seule et unique cible sur laquelle convergeaient toutes les pensées, si bien que l'on n'entendit pas un coup de feu.

Le bélier galopait en tête, les autres le suivaient en file. La voie d'accès aux cimes lui étant coupée, Krag piqua vers le sud et fonça dans une course en ligne droite. 2, 3, 5 kilomètres, puis les bêtes pourchassées s'engagèrent sur une crête qui se terminait en chute abrupte dans le gouffre de Skinkler. Une minute encore, et la troupe de mouflons se trouva rassemblée et acculée sur le dernier rocher. Fous de terreur, ils se pressaient les uns contre les autres. Tout autour d'eux, des cañons vertigineux aux à-pics de 150 mètres; derrière eux, trois chiens furieux suivis de deux hommes encore plus acharnés.

Krag n'avait pas peur des chiens, adversaires à sa hauteur, mais les fusils représentaient une mort certaine. Il lui restait une chance. Les parois de granit de la rivière Yak-in-i-kak ne pouvaient être plus dures et plus impitoyables que son ennemi humain. Les chiens étaient à 200 mètres maintenant. Il n'y avait plus à hésiter. Krag bondit dans l'abîme, tombant, tombant toujours plus bas, mais non pas aveuglément.

A 9 mètres au-dessous du rebord, sur la paroi d'en face, une petite saillie de rocher, pas plus large que le bout de son museau, dominait la faille vertigineuse, seule aspérité en vue sur cette paroi lisse. Krag y atterrit avec précision et y demeura le temps d'un battement de cœur. Son regard fulgurant avait perçu un autre point d'appui, en face, caché sous les rochers en surplomb d'où il venait de s'élancer. Une impulsion le projeta, planant par-dessus le gouffre, vers cette saillie; de là, il rebondit sur un autre point d'appui, en ricochet, puis il revint sur la première face, trouvant sur ces parois de quoi appuyer ses sabots l'espace d'un instant. Dans une chute finale de 6 mètres il parvint en sécurité sur une saillie située très loin au-dessous de la crête.

Les autres mouflons le suivaient à toute allure. Au moment où le dernier prenait pied sur la deuxième aspérité, on vit trois bêtes jaunes et blanches tournoyer dans les airs et s'engloutir dans les eaux bouillonnantes de la Yak-in-i-kak. Dans leur impétuosité, les chiens n'avaient pas hésité un instant à poursuivre l'ennemi.

Lee et Scotty demeuraient figés sur la crête. Scotty lança une bordée de jurons, mais Lee avait la gorge serrée.

« Bran! Rollo! Ida! » cria-t-il avec un vague espoir. Il appela longtemps.

Mais seul le vent d'ouest sifflant au fond du gouffre lui répondit.

Au cours des années suivantes, plus d'un chasseur fixa sur les magnifiques cornes du grand mouflon un regard plein de convoitise. Leur réputation gagna même les villes. Des marchands offrirent un prix fabuleux pour la tête qui portait ces merveilles. Galvanisé par l'offre d'une forte somme, et bien qu'on fût au début de l'hiver, Scotty s'apprêta pour une chasse sans merci. Son fusil, sa couverture, sa pipe avec des allumettes et du tabac, une marmite, un paquet de viande boucanée et de deux à trois livres de chocolat formèrent son barda. Il suivit dans la neige les traces du bélier, sinueuses parfois, s'égarant à droite ou à gauche, effacées par le passage de toute la troupe, mais toujours reconnaissables à leurs dimensions.

Certain jour, le vieux Krag entendit un craquement, puis quelque chose le frappa sur une corne et lui arracha une touffe de poils à l'épaule. Après une seconde d'ahurissement, il donna le signal de la fuite et la bande se dispersa. Mais Scotty n'avait d'autre idée en tête que de ne pas perdre de vue le vieux Krag et, quand le bélier fonça vers le bas de la montagne, droit vers l'est, il le suivit avec obstination. Le mouflon traversa la rivière Flathead prise par la glace puis, sans

quitter le terrain très accidenté, il chemina toute la journée vers le nord-est, Scotty toujours à sa poursuite. Le cinquième jour, une tempête de neige dissimula le bélier aux yeux de l'homme. La neige recouvrait les traces du grand mouflon. La piste était perdue.

Le lendemain, alors que Scotty évaluait la grande distance qui le séparait du lac Kintla, il aperçut au-dessous de lui une tache mouvante. Il courut rapidement et, quand il parvint au but, il découvrit, debout sur la crête voisine, le fameux bélier. Chacun d'eux se trouvait pleinement exposé à la vue de l'autre. Scotty épaula son fusil, visa longuement et tira, mais la distance était trop grande.

Le bélier fit demi-tour et partit vers l'est. Sa piste était tantôt facile à suivre, tantôt recouverte par la neige fraîche. La chasse continua pendant des jours et des jours. Le mouflon semblait avoir compris que la portée du fusil ne dépassait pas 450 mètres. De plus, on aurait dit qu'il préférait avoir le chasseur en vue, afin de savoir exactement où il était.

A un certain moment, Scotty parvint à s'approcher un peu plus sans attirer son attention et il aurait pu tirer à coup sûr si l'inévitable vent d'ouest n'avait porté son odeur à Krag.

Vers la fin du premier mois, cette longue et pénible poursuite commença à laisser des traces visibles sur le bélier. L'homme, avec sa viande boucanée et son chocolat, avait des provisions pour de longs jours ; de plus, en cours de route, il lui était loisible de tuer un lièvre ou un lagopède et de le faire cuire rapidement. Mais il fallait des heures au bélier pour trouver l'herbe rare cachée sous la neige. Son ventre se creusait, et la faim qui l'affaiblissait servait cet ennemi si cruellement attaché à sa perte.

Vinrent alors deux semaines durant lesquelles ils furent tous les jours en vue l'un de l'autre. Le matin, sortant comme un loup de son abri glacial, Scotty criait :

« Allez, Krag, en route, mon vieux ! C'est l'heure ! »

Et sur la crête, frappant le sol de son sabot, le bélier le défiait, puis il humait le vent et s'ébranlait, tantôt en hâte, tantôt sans se presser, mais respectant toujours sa marge de sécurité de 450 mètres au moins.

Quand Scotty s'asseyait pour se reposer, Krag en profitait pour se mettre tranquillement à paître. Un jour, Scotty s'était levé pour évaluer la distance qui le séparait du bélier, quand il entendit derrière lui, très loin, un long renâclement. Il eut peine à en croire ses oreilles.

Faisant demi-tour, il s'aperçut que le vieux Krag l'attendait impatiemment. Le vent avait changé, et Krag avait modifié son chemin en conséquence.

Une autre fois, l'homme mit deux heures pour arriver à traverser un torrent que le mouflon avait franchi d'un bond. Parvenu sur l'autre rive, il entendit un grognement et découvrit que le bélier était revenu sur ses pas voir ce qui le retenait si longtemps.

Il y a douze semaines, maintenant, que le bélier a entraîné Scotty dans la neige, lui faisant franchir dix interminables chaînes de montagnes. Ils ont parcouru 800 kilomètres. Chaque jour les trouve un peu plus décharnés tous les deux, les yeux plus creux. Les cheveux de l'homme ont blanchi depuis qu'il s'est lancé dans cette poursuite insensée, la tête et les épaules du mouflon grisonnent.

Un beau matin, tandis qu'ils se reposent tous deux, Scotty sur une crête, le bélier sur une autre, à 600 mètres de distance, on ne sait quel esprit maléfique s'empare soudain de l'homme et lui suggère un subterfuge habile. Il va couper quelques baguettes de bouleaux nains et rassemble quelques pierres. Puis il regagne l'arête et, à l'aide des vêtements dont il peut se passer, il fabrique un mannequin à sa ressemblance. Ensuite, se tenant exactement derrière cette effigie, il rampe à reculons et disparaît, sans faire aucun bruit, de l'autre côté de l'arête. Au bout d'une heure de reptation, il parvient sur une crête, derrière le bélier.

Majestueux comme un taureau, gracieux comme un chevreuil, Krag fixe le mannequin d'un regard intense, se demandant pourquoi son poursuivant demeure si longtemps immobile.

Parvenu à moins de 300 mètres, Scotty se couche et projette de la neige sur son dos jusqu'à ce qu'il soit tout blanc, puis il se met à ramper sur 200 mètres, sans quitter des yeux la tête du grand bélier. Le vieux Krag jette autour de lui un regard scrutateur. Le chasseur rampe silencieusement et s'approche, plus près, plus près encore. Il parvient enfin à l'abri de quelques roches en surplomb et s'y repose un long moment, à moins de 50 mètres du mouflon.

Pour la première fois, il voit de tout près les grandes et larges épaules, le cou recourbé encore massif bien que la faim ait marqué l'animal de sa griffe ; il voit cette splendide créature, cet être vivant comme lui, exhaler, par ses narines frémissant au soleil, le souffle chaud de la vie ; il perçoit même, en une vision fugitive, la lumière animée qui brille dans ces yeux ambrés.

Il lève lentement son fusil, ajuste le mouflon, et son doigt frôle la détente, mais sa main qui n'a jamais tremblé auparavant est agitée comme par la peur.

Elle s'affermit pourtant ; le visage du chasseur est calme et dur. Le fusil tonne.

Scotty se cache la tête au creux de son coude ; il perçoit, à une certaine distance, une sorte de ronflement profond. Au bout de deux minutes, un silence absolu, un silence de mort s'est établi, et il lève timidement la tête.

Une grande forme gris-brun gît sur la neige, et les cornes sont comme deux serpents lovés à l'une de ses extrémités, chefs-d'œuvre de sculpture, témoins de la vie superbe d'une superbe créature. Scotty s'approche lentement et fixe, dans un silence lugubre, non les cornes si chèrement gagnées, mais les paisibles yeux dorés, grands ouverts. Il s'assied à 20 mètres du corps, le dos tourné au trophée. Il ne comprend pas ce qu'il ressent. Les mots n'ont jamais servi à exprimer grand-chose dans sa vie.

« Je le ferais bien revivre, si je le pouvais, ce malheureux animal ! » dit-il enfin en grommelant, le cœur lourd.

QUATRE ans passèrent. Scotty ne chassait plus jamais. Un beau jour, l'un de ses anciens compagnons de chasse et d'aventure entra dans sa cabane.

« Montre-le-moi, Scotty, dit-il.

— Va le regarder, si tu veux », répondit le vieil homme, d'un ton maussade, en désignant d'un geste de la tête l'objet voilé de tissu accroché à la paroi.

Le visiteur enleva l'étoffe, et les flammes du foyer se reflétèrent dans les yeux de verre en un regard méchant, rouge et irrité.

« Recouvre-le, quand tu auras fini, demanda Scotty.

— Pourquoi ne le vends-tu pas ?

— Jamais je le vendrai. Jamais je m'en séparerai. Je l'ai pas quitté avant de l'avoir tué et il me quittera pas avant de s'être vengé. C'est lui qui m'a eu, au bout du compte. C'est à cause de lui que je suis un vieux. Il m'use petit à petit. Mais sa tête, c'est rien, il y a tout le reste. Crois-moi, quand le vent du sud-ouest souffle sur le ruisseau du Tabac, les bruits que j'entends, c'est pas le vent. C'est lui que j'entends, tout comme le jour où son dernier souffle lui a passé par le nez, et moi, j'étais là, couché devant lui, la figure par terre... »

Le vieux Scotty est oublié. Mais aujourd'hui, le trophée est accroché dans un musée et, quand les hommes contemplent ces cornes admirables, ils parlent encore du bélier de Gunder sur le front de qui elles ont grandi, là-bas, sur les hauteurs du Kootenay.

Langage pittoresque

Paysages

Des forêts de chênes rabougris, griffonnés sur l'horizon.
E. E.

Les champignons, avec leurs petits jupons roses plissés.
E. Y.

Un crocus à ma porte : la carte de visite du printemps.
O. N.

Marines

Le phare s'alluma, jetant son cri de lumière.
ALAIN

Une barque qui se gratte le menton sur la rive.
T. S.

Frais comme l'intérieur d'une vague.
M. S.

Portraits

Le chien de notre voisin est un fox-terreur.
R. M.

Le pivert : le télégraphiste de la forêt.
J. G.

Les goélands, poussant leur cri de charnière rouillée.
A. G.

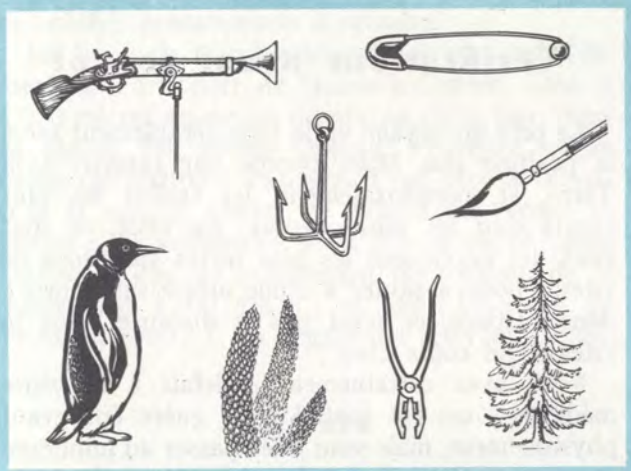
Le jeu des comme

En vous aidant de ce petit tableau, complétez les sept expressions populaires suivantes :

Pleurer comme .....
Raisonner comme .....
Filer comme .....
Dormir comme .....
Siffler comme .....
Parler comme .....
Trembler comme .....

JEUX ET DEVINETTES 4

(Voir réponses page 198.)



La ressemblance

Tous les mots qui désignent ces objets se ressemblent par quelque chose. Qu'est-ce donc ?

Êtes-vous calé en vocabulaire ?

Connaissez-vous le mot français qui possède le plus d'accents ?

Les manies d'oncle André

Lorsque Nicole s'en fut passer ses vacances chez son oncle André, elle s'aperçut bientôt qu'il détestait bon nombre de choses. Il aimait beaucoup le CAFÉ, mais il ne voulait pas entendre parler de THÉ. Il fumait volontiers la PIPE et le CIGARE, mais on ne l'avait jamais vu accepter une CIGARETTE. Il se chaussait de SOULIERS ou d'ESPADRILLES, mais il ne portait pas de BOTTES. Il ne pouvait supporter les CHATS, mais il gâtait outrageusement son CHIEN. Bien qu'il se montrât très gentil pour ses NEVEUX et pour sa FAMILLE en général, Il refusait d'adresser la parole à sa vieille TANTE. Il n'écrivait pas de LETTRES, ne regardait pas la TÉLÉVISION, n'écoutait aucun CONCERT et, pourtant, il était grand amateur de CINÉMA.

Nicole découvrit bientôt que les choses haïes par son oncle possédaient toutes un trait en commun. Saurez-vous, comme elle, découvrir le secret de l'oncle André ?

VISA POUR LA PLANETE MARS

par Arthur CLARKE

AINSI, vous allez partir pour la planète Mars ? Ce voyage est encore une aventure, bien qu'à mon avis, dans dix ans d'ici, personne n'y verra rien que de très normal. On a peine à croire que les premiers vaisseaux spatiaux se sont posés sur Mars pour la première fois voilà seulement un demi-siècle et que la colonie des Terriens s'est implantée depuis moins de trente ans sur la planète.

Je suppose que vous avez déjà parcouru toutes les brochures touristiques éditées par le ministère des Affaires extra-terrestres ; mais il y a certainement une foule de détails qui vous échappent encore ; aussi vais-je vous donner quelques indications. Je ne vous garantis pas que ma documentation soit à jour, car les choses évoluent très rapidement, et il y a déjà un an que j'ai quitté Mars. Mais, dans l'ensemble, vous verrez que je ne suis pas très loin de la vérité.

Vérifications avant le vol

Le prix du voyage varie considérablement selon la position que Mars occupe par rapport à la Terre, et, paradoxalement, les trajets les plus courts sont les plus onéreux. En effet, ce sont ceux qui impliquent les plus fortes variations de vitesse pour « sauter » d'une orbite sur l'autre ; dans l'espace, ce n'est pas la distance, c'est la vitesse qui coûte cher.

Vous avez certainement satisfait à la visite médicale ; un vol spatial n'est guère éprouvant physiquement, mais vous allez passer au minimum deux mois en voyage, et il ne faudrait pas que vos dents ou votre appendice vous jouent des tours pendant ce temps-là.

Vous vous demandez probablement comment vous allez faire pour ne pas dépasser le poids autorisé pour les bagages ? C'est bien simple : n'emportez presque rien. A bord d'un vaisseau spatial, vous n'avez pas à craindre les variations de température ; tout ce qu'il vous faut, c'est un ensemble ultra-léger, conçu pour les tropiques. Quand vous serez arrivé à destination, vous vous

procurerez tout ce qui vous manquera et vous vous en débarrasserez avant de repartir. Mais n'oubliez pas votre appareil photographique : au départ de la Terre et à l'arrivée sur Mars il y a des clichés sensationnels à prendre.

La fusée de transbordement partira probablement de l'astroport de Nouvelle-Guinée, situé à 3 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la chaîne des monts Orange. Pourquoi a-t-on choisi cet endroit ? Parce qu'il est situé à l'équateur et que la vitesse de l'engin au départ se trouve ainsi augmentée de la vitesse périphérique maximum due au mouvement de rotation de la Terre, soit 1 600 km/h ; et toute l'étendue du Pacifique s'offre là au largage des réservoirs vides.

Départ

Du moment que vous êtes en bonne santé, le décollage ne pose aucun problème. Vous n'avez qu'à vous allonger sur la couchette d'accélération, ajuster vos protège-tympans et vous décontracter au maximum. Vous ne ressentez tous les effets de l'accélération due à la poussée des moteurs-fusées qu'au bout de une minute. En revanche, vous ne pourrez pas manquer de remarquer immédiatement le bruit. Rassurez-vous, il ne durera que cinq minutes, après quoi vous serez sur orbite et les moteurs seront coupés.

Il faut environ trente minutes pour atteindre la plate-forme spatiale satellisée, faire les corrections de cap nécessaires, se mettre à la même vitesse. Vous serez averti de l'arrivée par le bruit plutôt alarmant des deux sas de transfert entrant en contact. Vous pourrez alors défaire votre ceinture de sécurité et goûter les joies de l'apesanteur. Mais n'essayez pas, je vous en prie, de voleter comme un oiseau, vous pourriez vous faire mal.

A la station spatiale n° 1, où transbordeurs et long-courriers se rencontrent pour échanger leurs chargements, vous passerez tout votre temps dans le salon-observatoire. Au cours des cent vingt minutes de révolution de la station, vous verrez le mince croissant de la Terre croître et devenir un gigantesque disque multicolore ; puis notre globe se transformera de nouveau en un écran noir éclipsant les étoiles. Lorsque vous survolerez sa face obscure, vous apercevrez des plaques phosphorescentes qui sont les lumières des villes.

Vous embarquerez à bord du long-courrier après un dernier contrôle médical, et le garçon vous conduira à la minuscule cabine qui va être votre chambre à coucher pendant quelques semaines. Si vous êtes à bord d'un des plus grands vaisseaux spatiaux, vous serez une centaine de passagers pour un équipage comprenant vingt personnes.

Vous ne mettrez pas longtemps à vous habituer aux divers accessoires perfectionnés du vaisseau. Seule l'utilisation des liquides nécessitera une certaine accoutumance. Chose curieuse, il est très simple de prendre une douche : il vous suffit d'entrer à l'intérieur d'une sorte de cocon en matière plastique dans lequel une circulation d'air dirige l'eau vers le fond et l'évacue.

Au début, l'absence de pesanteur vous empêchera peut-être de dormir, gêné que vous serez de ne plus éprouver la sensation familière de votre poids. Mais les couvertures de la couchette sont tendues par des ressorts pour vous éviter de partir à la dérive.

C'est sans à-coups que le long-courrier quitte l'orbite de la plate-forme spatiale. Le vaisseau se sépare de la station de l'espace et vogue à quelques kilomètres de distance. Lorsque le moteur atomique est mis en marche, vous sentez seulement de très faibles vibrations, l'accélération du vaisseau n'étant que progressive. Néanmoins,

la vitesse atteinte au bout d'une semaine est vraiment fantastique. Les moteurs sont alors coupés et le vaisseau continue sur sa lancée. Vous avez l'impression de flotter immobile, n'ayant pas plus la sensation de votre vitesse que vous ne l'avez sur la Terre, bien que notre planète tourne à 106 000 kilomètres à l'heure autour du Soleil.

Au cours des semaines que dure votre voyage interplanétaire, vous êtes relié par radio et télévision aussi bien à Mars qu'à la Terre. Le vaisseau possède une bonne bibliothèque de microlivres. Lors de mon premier voyage, j'ai passé pas mal de temps à essayer de m'y reconnaître parmi les étoiles et à en observer les amas et les nébuleuses à l'aide d'un petit télescope. Cet environnement d'étoiles vous procure une sensation inoubliable.

Accostage sur Mars

Vous vivrez un moment passionnant lorsque vous vous apercevrez que Mars n'est plus simplement un point dans le ciel. Le premier détail que vous verrez à l'œil nu sera l'une des calottes polaires, miroitant sur le bord de la planète comme une minuscule étoile. Quelques jours plus tard, vous pourrez distinguer les zones sombres — appelées océans — et, dans la semaine qui précédera l'accostage, vous serez déjà bien familiarisé avec la topographie de la planète.

Après une courte période de freinage, vous vous poserez sur celui des deux satellites martiens qui est le plus proche de la planète ; il se nomme Phobos et constitue une plate-forme spatiale naturelle, à environ 6 500 kilomètres de Mars. Lorsque le vaisseau repose sur le berceau d'accostage, on accouple les sas et vous gagnez l'astroport par un tunnel. Ensuite vous prenez place dans une centrifugeuse — formée d'une petite cabine fixée à l'extrémité d'un bras en rotation — et l'on vous communique une accélération de 1/2 *g*, soit un peu plus que la pesanteur que vous ressentirez sur Mars ; cette opération est destinée à vous faire retrouver l'usage de vos jambes.

Deux astrobus, transportant chacun vingt passagers, assurent le service entre Phobos et Mars.

La « descente » dure environ trois heures. Les astrobus pénètrent dans l'atmosphère martienne à plus de 8 000 km/h et effectuent une demi-révolution autour de la planète afin de perdre suffisamment de vitesse pour pouvoir se poser comme un avion ordinaire.

Vous arrivez à Port Lowell, la plus grande agglomération. Port Lowell est doté de presque tout ce que vous avez l'habitude de trouver dans une ville terrestre. Vus d'en haut, ses dômes de plastique ressemblent à un amas de bulles.

Comme toutes les localités importantes, Port Lowell est situé dans la ceinture sombre de végétation qui suit approximativement la ligne de l'équateur et occupe environ la moitié de l'hémisphère austral. L'autre hémisphère se compose presque entièrement de déserts, terrains d'oxydes qui donnent à la planète sa teinte rougeâtre.

A l'extérieur des dômes d'habitation, l'atmosphère martienne est bien moins dense que celle qui règne au sommet de l'Everest et ne contient presque pas d'oxygène ; vous devrez donc porter un casque ou vous déplacer dans l'une de ces voiture tout terrain, à cabine pressurisée, appelées « puces de sable ». En raison de la faible pesanteur, il est facile de transporter assez d'oxygène pour douze heures de travail normal.

L'autre grand obstacle à la vie sur Mars, c'est le froid. Au cours des hivers prolongés et pendant la nuit, que ce soit en été ou en hiver, la température ne s'élève jamais au-dessus de zéro. Pour les excursions que vous désirez entreprendre, il vous suffira de revêtir une combinaison thermo-isolante, simple et légère, qui conserve efficacement la chaleur du corps.

En dehors des villes, ce sont les « puces de sable » qui constituent le moyen de transport le plus utilisé pour les courtes distances ; leurs groupes générateurs leur donnent une autonomie de quelques milliers de kilomètres. Pour les longues distances, on préfère l'avion. Bien que Mars paraisse petite par rapport à la Terre, la surface des continents y est presque aussi grande parce qu'une partie importante de notre planète est occupée par les océans. De vastes régions de Mars n'ont jamais été explorées à fond, en particulier aux abords des pôles. Les obstinés qui croient encore fermement à l'existence d'une ancienne civilisation martienne mettent tous leurs espoirs dans ces vastes régions inconnues.

Quoi qu'il en soit des Martiens, vous serez émerveillé par la végétation et par les animaux étranges qui parviennent à vivre sans oxygène. Sur Mars, la lutte pour la vie a dû être acharnée, et l'évolution a donné d'étranges résultats. N'essayez pas d'explorer sans guide les repaires de la faune martienne, car vous pourriez avoir de désagréables surprises.

Voilà ! Je crois que je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est vous souhaiter bon voyage. Ah ! non. J'allais oublier un détail important : mon fils fait collection de timbres et j'avoue que je l'ai un peu laissé tomber lors de mon séjour sur Mars. Si vous pouviez m'envoyer une lettre pendant que vous serez là-bas, vous me feriez plaisir.

Requins-tigres et pieuvres géantes

PAR SIR ARTHUR GRIMBLE

Dans le cadre envoûtant des îles du Pacifique, l'auteur a vécu, avec ses amis polynésiens, des aventures souvent terrifiantes.

LORSQUE je fus nommé administrateur adjoint du British Colonial Office, le ministère anglais des Colonies, j'avais vingt-cinq ans. J'arrivai dans le Pacifique central avec la jeune femme que je venais d'épouser. C'était en 1914. J'avais demandé un poste dans les îles Gilbert et Ellice, simplement parce que leur éloignement les parait, à mes yeux, d'un charme romantique. Ce fut un choix heureux.

Ces îles sont habitées par des hommes à la peau cuivrée, à la stature magnifique. Malgré la sauvagerie de leurs guerres de jadis et un certain côté farouche de leur caractère qui résulte de leurs luttes incessantes avec la mer, ils sont généralement d'humeur joyeuse. D'après la tradition, les principaux héros, parmi leurs ancêtres, avaient comme nous la peau claire et appartenaient à la lignée aux yeux bleus appelée la « race de Matang ».

Depuis que les Blancs se sont montrés pour la première fois dans les îles Gilbert, il y a deux siècles, les Européens ont été appelés les « hommes de Matang » et ils reçoivent, quelles que soient leurs erreurs, l'accueil fraternel qu'on doit à des parents. Aucun Européen n'a jamais ressenti dans les Gilbert cette impression de totale solitude que donne la brousse mélanésienne ou la forêt vierge africaine.

A l'île Océan, centre administratif du groupe, l'un de mes premiers soins fut d'apprendre la langue indigène. En 1916, le gouverneur général m'envoya à Tarawa pour remplacer l'administrateur du district. Nous nous installâmes dans une belle demeure au bord du lagon, près du pittoresque village de Betio, et j'entrai en fonctions.

La tâche n'était pas précisément impressionnante. Je devais administrer une demi-douzaine d'atolls couverts de cocotiers, semés en arc de cercle; le plus grand n'atteignait pas 65 kilomètres de longueur et guère plus de 1 kilomètre de largeur à marée haute. Mais j'étais le seul fonctionnaire de l'administration pour les dix mille indigènes des villages de palmes, au bord des lagons.

Néanmoins, je m'aperçus bientôt que l'administrateur de district, qui devait mener de front les fonctions bureaucratiques de correspondancier, de comptable, de douanier, de directeur des postes, avec ses tournées dans les îles et dans les villages, ses innombrables entrevues et sa charge auprès des tribunaux indigènes, était un homme plutôt fatigué au bout de la journée.

S'il ne l'était pas, cela prouvait à l'évidence qu'il avait laissé de côté une multitude de choses urgentes. Et, cependant, les journées étaient aussi pleines de plaisir que de travail.

J'ALLAIS souvent sur le lagon. Pendant un jour ou deux chaque mois, les *tababa* (requins-tigres) se rassemblent par centaines sur ses fonds de 6 mètres. Au large du rivage, à la marée montante, on peut observer leurs grands corps rayés glissant et piquant une tête avec une aisance arrogante à moins de 2 mètres sous votre quille. Ils mesurent en général de 3 à 4 mètres de long, mais de temps en temps apparaît un géant de 5 mètres. Le contraste est hallucinant entre leur taille monstrueuse et la grâce nonchalante de leurs mouvements. Une forme sinistre se coule au-dessous de vous, mollement, négligemment, avec une apparente indolence; l'instant suivant, une horrible convulsion la lance à l'attaque.

Les indigènes avaient commencé, 35 ans auparavant, à se servir de crocs de fer pour la chasse au requin. Mais beaucoup prétendaient encore que la seule arme convenable contre le requin-tigre était l'antique croc de bois de 30 centimètres, taillé à même le « bois de fer » vivant, et dont la fabrication, à chacun de ses stades, s'accompagne de rites magiques. Le chasseur de requins utilisait comme gaffe une splendide massue armée, à un bout, d'une pierre de 5 kilos. Son embarcation était une pirogue de moins de 2 mètres, à laquelle la ligne était fermement fixée. Quand un gros requin mordait à l'hameçon, l'embarcation faisait une brusque embardée et se mettait à décrire des cercles à toute vitesse, ou, devenue démente, bondissait puis retombait, ou zigzaguait comme une fusée mal dirigée, ou s'élançait en ligne droite à une allure vertigineuse, entraînant le pêcheur imperturbable.

Une demi-douzaine de coquilles de noix évoluant de la sorte, sans moyen de propulsion apparent, présentaient, vues du rivage, un spectacle extravagant. Mais les efforts frénétiques du requin s'épuisaient bientôt et il venait flotter mollement à la surface. Avec précaution, le pêcheur halait alors la bête le long de la pirogue, et il lui écrasait le museau avec sa massue.

HABITUELLEMENT, lorsque le requin-tigre rôde aux alentours, on observe toutes les règles d'une sage prudence, mais l'exploit d'un homme de Tarawa, nommé Teriakaï, a pris place dans les annales du pays. Sa carcasse trapue, pleine de vitalité, avait au travail une force gigantesque, et sa gaieté bouillonnante, intarissable, entretenait le rire de ses compagnons du matin au soir. Partout où se présentait une tâche exceptionnelle, nous choisissions Teriakaï. Aussi, un jour que le capitaine et le mécanicien en chef

CONDENSÉ ET ADAPTÉ DE « J'AI CHOISI LES ILES » © 1952 SIR ARTHUR GRIMBLE, 1955 JOHN MURRAY

d'un vapeur de passage eurent envie de se promener en bateau à voile par un temps menaçant, nous envoyâmes Teriakaï veiller sur eux. Sous l'équateur, il ne faut jamais se permettre d'oublier avec quelle soudaineté le vent peut tourner au nord et se mettre à souffler en tempête. Une de ces froides bourrasques surprit Teriakaï et ses compagnons et fit chavirer leur embarcation, en les déversant eux-mêmes dans le lagon, à 13 kilomètres du rivage, au milieu des requins-tigres.

Immédiatement, Teriakaï, coupant les cordages, dégagea la grand-voile. Soutenue à ses deux extrémités par ses espars, comme une sorte de bouée, elle formait au-dessous de la surface de l'eau un grand sac.

« Restez là-dedans, dit-il au capitaine et au mécanicien, après avoir amarré leur abri improvisé au bateau retourné, et le tababa ne vous sentira pas. »

Puis il mouilla l'ancre et partit pour chercher de l'aide à terre.

« Si je peux dépasser ces tababa, dit-il, nous nous reverrons peut-être. »

Il nagea droit vers le cercle des requins-tigres et ces affreux animaux le laissèrent passer. Teriakaï me l'a raconté plus tard :

« Si vous restez immobile dans l'eau ou que la peur vous fasse fuir, les tababa chargeront. Si, au contraire, vous nagez sans crainte vers eux, ils auront peur et vous laisseront tranquille. »

Teriakaï choisit un requin, nagea dans sa direction à toute vitesse et la ligne des requins s'ouvrit devant lui. C'était bien simple, mais il fallait pour cela un courage inouï.

La nuit équatoriale tomba, rapide et noire. Dans le bouillonnement confus des vagues, Teriakaï s'égara et se retrouva dans un labyrinthe de récifs, à bonne distance de la côte. Les lames le lançaient sur de cruelles aspérités, le roulaient sur des branches de corail coupantes, l'aspiraient sur des crevasses hérissées de pointes, pour le rejeter l'instant d'après, tout meurtri et déchiré. Mais il s'en tira sans perdre connaissance, fit 1,5 km à la nage pour gagner la terre, puis 3 kilomètres à pied pour atteindre la maison d'un Blanc et, là, une fois sous le porche, il s'effondra. Le Blanc le ranima en lui faisant avaler une gorgée de rhum, mais il refusa d'envoyer son bateau au secours des naufragés par une nuit pareille.

La réaction de Teriakaï fut immédiate. Il s'élanca dehors dans l'obscurité. Il lui fallut cette fois parcourir à grand-peine 8 kilomètres pour arriver chez le Blanc le plus proche. Il réveilla celui-ci, qui appela sa femme, une Gilbertaise, et à eux trois ils réussirent à lancer une embarcation. Juste avant l'aube, ils retrouvèrent les naufragés sains et saufs à l'intérieur de leur sac de toile. Ils avaient passé douze heures dans l'eau.

Teriakaï reçut en récompense la médaille de bronze de la *Royal Humane Society*.

J'AVAIS entendu parler des fantômes de Makin-Meang bien avant d'y être allé. Toute la population des Gilbert, depuis plus de soixante générations, considère cette île, la plus septentrionale de l'archipel, comme un relais entre le pays des vivants et celui des morts.

On racontait qu'au décès d'un individu son ombre devait d'abord remonter le chapelet des îles jusqu'à Makin-Meang. Atterrissant alors sur une grève située au sud de cette île, il lui fallait se rendre dans une sablière située à la pointe septentrionale et appelée le Lieu de la Terreur. Là se tenait Nakaa, le Gardien de la Porte, prêt à étrangler tous les morts pris dans son redoutable filet. Le fantôme n'avait aucun espoir d'atteindre le paradis sans passer par la Porte, et seuls les rites accomplis sur son cadavre par sa famille pouvaient le préserver du filet. Ces rites mêmes risquaient fort d'échouer si un étranger venait interrompre leur cours.

Un homme de Tarawa me raconta que les ombres de tous ceux qui mouraient dans les quinze autres îles de l'archipel se rendaient à Nakaa par le chemin qui passe au-dessus de la grève, de l'ouest, tandis que celles des morts de Makin-Meang prenaient le sentier de l'est. En allant dans la direction du nord, on voyageait dans le sens du courant principal des ombres, et il suffisait de se rappeler qu'on ne devait jamais, jamais, regarder derrière soi. Mais, au retour, se trouvant pour ainsi dire à contre-courant de la circulation, il ne fallait pas emprunter d'autre route que celle de l'est.

J'avais envie de visiter le Lieu de la Terreur; aussi, un matin, demandai-je au magistrat indigène de me procurer un guide. Je n'ai jamais vu figure s'altérer et s'assombrir si rapidement. Il resta muet un bon moment, les yeux baissés, puis, fixant toujours le sol :

« N'allez pas à cet endroit! » s'écria-t-il.

Et il répéta, passionnément, sur un ton plus aigu :

« *N'y allez pas!* C'est dangereux. »

Mais je m'obstinai :

« Je vous prie de me trouver dans le village un gendarme qui n'ait pas peur de me servir de guide, dis-je. Quand vous l'aurez trouvé, envoyez-le-moi ici. »

Il me regarda, visiblement navré, et partit.

Le gendarme, un géant aux sourcils en broussaille et à l'air farouche, apparut dans la demi-heure suivante. Il me déclara qu'étant étranger je devais prendre, pour aller vers le nord, le chemin de l'ouest, et faire bien attention de ne pas regarder derrière moi.

« Et si je regarde derrière moi? demandai-je.

— Si vous regardez derrière vous et que vous voyiez un fantôme, répondit-il, vous mourrez dans l'année. »

Et, sans ajouter un mot, il partit, me précédant.

Je le suivis en silence pendant une dizaine de kilomètres, jusqu'à la pointe de l'île où la végétation s'éclaircit peu à peu pour faire place à un désert de sable.

« Je vais vous attendre ici. L'endroit que vous cherchez est là-bas, au nord », dit-il.

Rien ne distinguait ce lieu désert de cinquante autres promontoires de l'archipel Gilbert. C'était simplement une petite étendue de coraux éblouissants battus par les vagues, hantés par les cris stridents d'une foule d'oiseaux de mer. J'allai jusqu'à l'extrémité de la pointe, où se rencontrent en bouillonnant les courants marins. C'est de là que les morts heureux, échappés au filet de Nakaa, continuent leur route à travers les flots pour être, enfin, réunis à leurs aïeux. A cet instant même, des pensées de moribonds volaient peut-être, craintives et tremblantes, vers ce lieu où je me tenais.

La chaleur intense des rochers et du sable me donnait soif. Je rejoignis mon guide parmi les palmiers et le priai de me cueillir une noix. Je n'avais pas encore appris à grimper à un arbre de 12 mètres de hauteur.

Il fit un bond en arrière comme si je l'avais frappé.

« Je ne peux pas faire cela! dit-il. Ces arbres sont à Nakaa. »

Sa peur était visible.

Il était 2 heures passées quand nous prîmes le chemin du retour par le sentier de l'est. Mon compagnon s'arrangea pour rester à une quarantaine de pas derrière moi et je dus aller en tête, à contre-courant de la circulation des fantômes locaux. Au bout de dix minutes de marche, ma soif atteignant son point culminant, je résolus de demander au premier venu que je rencontrerais de me cueillir une noix. Et alors, soudain, un homme parut sur le sentier.

Je le vis déboucher de la pointe d'une anse, s'avançant sur la grève; mes yeux ne le quittaient pas, tant. j'étais absorbé par l'idée fixe qu'il pourrait me procurer la boisson désirée. Il boitait fortement (je me dis même qu'il aurait peut-être du mal à grimper à un arbre). C'était un homme trapu, grisonnant, d'une cinquantaine d'années, drapé assez cérémonieusement d'une belle natte nouée à la taille par une ceinture. De plus près, je remarquai qu'il avait sur la joue gauche une cicatrice allant de la mâchoire à la tempe. Aujourd'hui encore, je revois très bien cet homme.

M'aperçut-il? Il ignora mon salut et passa comme si je n'existais point. S'il y avait un fantôme dans ce sentier, c'était bien moi, pour lui. Je le regardai s'éloigner dans la direction de mon guide, qui continuait d'avancer. Cette attitude différait grossièrement de la courtoisie sans défaillance des insulaires.

« Demandez à ce chef de s'arrêter! » criai-je à mon gendarme.

Mais ce dernier ne parut pas m'entendre; le tonnerre du ressac avait dû étouffer ma voix. Il croisa le nouveau venu sans lui accorder le moindre signe d'attention, à une vingtaine de mètres de l'endroit où je me trouvais.

Je courus à lui :

« Qui est cet homme-là ? demandai-je, en désignant le promeneur du doigt.

— Quoi ? » murmura-t-il d'un ton hésitant.

Je répétai ma question sèchement, le doigt toujours tendu. Tandis que nous étions là à nous regarder, je vis la sueur perler soudain à son front. Puis quelque chose parut flancher en lui. C'était affreux à voir.

« J'ai peur! » hurla-t-il d'une voix suraiguë, d'une voix de fausset. Et sans un mot de plus il s'enfuit sur la grève, se protégeant d'un bras les yeux. Il disparut à un tournant, derrière la pointe... et je ne le revis qu'une fois de retour à mon domicile.

En arrivant, je le trouvai sur la véranda, en grande conversation avec le magistrat indigène. A peine entré, je me lançai dans un impétueux récit dont la conclusion était que le gendarme n'avait pu manquer de remarquer l'incorrection de ce boiteux et s'efforçait maintenant de le disculper.

Avec une calme courtoisie, le magistrat indigène me laissa parler jusqu'au bout, puis il me demanda comment était l'homme en question. Je lui décrivis la cicatrice, le pied tordu, la natte retenu par une ceinture à la taille. Il échangeait de petits signes de tête entendus avec le gendarme.

« C'était bien Na Biria, murmura-t-il.

— Na Biria? répétai-je. Amenez-le-moi ce soir. »

Il me regarda bien en face et répondit :

« C'est impossible. Il est mort. Il est mort cet après-midi, un peu avant 3 heures. »

Je me rendis compte que ce n'était pas seulement la soif qui m'asséchait la bouche et cela me mit en colère.

« Il n'est pas encore enterré ? Je veux voir son cadavre ! » m'écriai-je.

Le magistrat attendit un long moment avant d'incliner la tête en signe d'assentiment. Mais le gendarme intervint brusquement.

« Non ! On est en train de préparer le chemin du mort. Les étrangers ne doivent pas s'en mêler. »

D'un geste, le magistrat lui imposa silence.

« Je suis chrétien, me dit-il, je vous conduirai. »

A une centaine de mètres de la maison mortuaire, nous entendîmes les lamentations funèbres. Je voyais les assistants agiter des bâtons aux abords de la maison, pour chasser les esprits étrangers. Je m'approchai suffisamment pour voir des individus assis, les bras levés, à la tête et aux pieds du cadavre. Mais je m'arrêtai en dehors du cercle de ceux qui battaient l'air de leurs gourdins. Le zèle qu'ils déployaient me ramena aux convenances.

Ces gens-là étaient convaincus que toute l'éternité du mort dépendait de leurs rites ; l'intrusion d'un étranger pouvait avoir pour conséquence l'étranglement du malheureux dans le filet de Nakaa. Quel droit avais-je de les condamner pour le reste de leurs jours à cette affreuse conviction ?

Je me détournai en silence et repartis.

La terreur des mers, le poulpe (*octopus vulgaris*), abonde dans les lagons. Un spécimen de grosseur moyenne, posé à plat, a un diamètre total d'environ 3 mètres ; c'est une effroyable créature, même dans la mort, avec les répugnantes ventouses de ses bras, et ses yeux, voilés d'une taie, qui font saillie.

Ses tentacules ramassés pour fondre sur la proie, la dangereuse bête se tapit dans les recoins obscurs des récifs, prête à se jeter sur n'importe quoi de vivant qui nage à sa portée. Elle peut lancer un de ses fouets, ou même tous, avec la vitesse de l'éclair. Une fois que ses innombrables ventouses se sont collées à leur victime, seule la mort du monstre peut briser leur terrible étreinte.

Mais cette affreuse ténacité même est astucieusement exploitée par les indigènes et cause la perte du poulpe. Leur méthode repose sur le fait que les tentacules ne desserrent jamais leur étreinte. Aussi chassent-ils le poulpe à deux, l'un jouant le rôle d'appât, l'autre de tueur.

Les yeux à peine au-dessous de la surface de l'eau, ils nagent, à la marée basse, tout près des récifs et fouillent du regard les failles de la falaise sous-marine, à la recherche d'une pieuvre. Quand ils l'ont repérée, l'appât humain plonge en face de la bête aux aguets et se livre à son étreinte.

Le tueur n'a d'autre arme que ses dents. Il ne

doit pas bouger avant le moment où, le corps de son partenaire ayant été tiré jusqu'à l'entrée de la crevasse, le monstre cherche à tâtons, de sa bouche cornée, la chair de la victime et ne voit rien au-delà. Le tueur plonge alors et rejette brusquement hors de la crevasse son ami ligoté. Arraché de son rocher, le poulpe n'adhère que plus férocement à sa proie. A la même seconde, l'appât humain donne un coup de pied qui le ramène, avec la bête, à la surface de l'eau. Le tueur empoigne par-derrière l'affreuse tête, il la tord et la détourne, puis la soulève, plonge ses dents entre les yeux saillants et mord de toutes ses forces.

Le poulpe meurt instantanément, les ventouses se détachent, les tentacules retombent. Tout joyeux, les deux pêcheurs pagayent vers le récif, où ils attachent leur capture à un poteau avant d'aller déloger la suivante. N'importe quel adolescent s'en ira vous pêcher de la sorte une demi-douzaine de poulpes pour le plaisir. Les indigènes en sont d'ailleurs très friands.

Un jour, au bout d'une jetée du lagon de Tarawa, deux garçons, qui venaient de pratiquer ce charmant sport, m'en vantèrent l'amusante simplicité.

« Il n'y a qu'une chose que l'homme-appât ne doit pas oublier, me dirent-ils, c'est de se couvrir les yeux avec la main quand il s'approche du *kika* (poulpe). Si une ventouse se collait à son œil, ça lui ferait très mal et il pourrait, sans le faire exprès, suffoquer et avaler de l'eau de mer. Ça lui enlèverait ses forces et alors son ami n'aurait peut-être plus les mêmes chances de tuer la bête. »

Ils se mirent ensuite à parler tout bas entre eux.

En un éclair, je compris avec terreur ce qu'ils disaient : ils allaient me proposer de jouer à mon tour le rôle d'appât, juste pour que je puisse me rendre compte combien c'était facile et agréable. Et je ne me trompais pas. Sans attendre ma réponse, ils plongèrent joyeusement à la recherche d'un autre poulpe — un beau gros — qui serait *le mien*.

Et là, debout, tout seul, je m'imaginai les villageois disant : « Quoi ? Peur d'un kika ? Le jeune homme de Matang ? » Ils ne méprisent rien tant que la lâcheté physique et je deviendrais un objet de risée. Plutôt affronter le poulpe.

Je n'ai jamais été aussi malade de peur qu'au moment où je me préparai à faire le plongeon.

« Rappelez-vous, une main devant les yeux », dit une voix qui, dans mon effroi, me parut venir du bout du monde.

Et je sautai.

A 2 mètres de profondeur, dans l'eau limpide, il faisait très clair, mais, quand je me tournai vers le récif, j'aurais juré que les yeux flamboyants du poulpe se fixaient sur moi. Cette lueur inquiétante fut la dernière chose que je vis avant de me couvrir les yeux de la main gauche et de me laisser agripper par la bête.

La principale sensation dont je me souvienne est celle d'un contact affreusement visqueux et qui révélait une force herculéenne. Quelque chose s'enroula autour de mon avant-bras gauche et de ma nuque, les liant ensemble. A la même seconde, un autre quelque chose vint frapper le haut de mon front et je le sentis ramper sur ma poitrine. Mon impulsion fut de tirer dessus avec ma main droite, mais mon bras droit était enchaîné à mes côtes. Quand le resserrement rapide de ces ignobles tentacules attira brusquement ma tête et mes épaules vers le récif, mon esprit était vide de toute pensée, il n'y avait plus que l'horreur du contact avec la tête immonde.

Une bouche avide se mit à frôler ma gorge au niveau des clavicules.

Alors une forte traction s'exerça sur mes épaules et nous écarta du récif, la bête et moi. Je donnai un coup de pied, remontai à la surface et me retournai sur le dos, la pieuvre saillant de ma poitrine comme une énorme tumeur.

Une chose mouvante, affreusement flasque, empêchait ma bouche de respirer. Les ventouses me donnaient l'impression d'anneaux brûlants tirant sur ma peau. Il ne se passa guère plus de deux secondes, je suppose, avant l'attaque de mon libérateur, mais ces deux secondes-là me semblèrent un siècle.

Mon compagnon fonça, tira, mordit, et ce fut terminé pour tout le monde, sauf pour moi. Faisant semblant de me joindre aux rires enchantés des garçons, je regardai péniblement le récif. Là, je dus supporter autour de moi une sorte de danse guerrière, pendant laquelle la bête morte, lancée de l'un à l'autre, passait au-dessus de ma tête en sifflant.

Ensuite, je me précipitai vers l'abri de la jetée où je pus être malade à loisir !

On compte plus de vingt tribus dans ces îles, entre autres les Karongoa, la tribu du Soleil; les Bakoa, la tribu du Requin; les Keaki, le peuple de l'Oiseau des tropiques. Adopté par le vieux chef Tekireï, je devins membre de la tribu de Karongoa. Mais je dus apprendre par cœur les récits de voyages et les généalogies de tous les anciens *toa* (héros), en remontant à la création. Puis, au cours d'une longue et douloureuse séance, à l'aide d'un instrument façonné dans un tibia humain, on me tatoua sur les bras la marque du

serpent, traditionnelle chez les rois des Karongoa.

Il n'y eut pas d'autres rites pour mon adoption. Tekireï, simplement, me demanda un soir d'aller seul avec lui à la *maneaba* ou maison de réunions. Assis là devant la pierre du Soleil, à la tombée de la nuit, il me pria de lui réciter à voix basse tout son arbre généalogique. Ma leçon terminée, il prit mes mains dans les siennes.

« Tu n'as pas fait une seule erreur, me dit-il. Mes aïeux sont tes aïeux. Tu es devenu un fils de Karongoa et un enfant du Soleil. »

UNE belle nuit, entre 2 et 3 heures du matin, mon vieil ami Taakeuta me réveilla pour me dire qu'une malédiction mortelle avait été lancée contre moi. Taakeuta et mon serviteur Kirewa me supplièrent de ne pas allumer de lampe, car personne ne devait nous voir. Il me fallut rester couché dans l'obscurité, à les écouter. Les Blancs étaient censés échapper à la sorcellerie des Gilbert, mais Taakeuta avait peur parce que j'étais maintenant un membre de la tribu du Soleil. Ma seule chance de salut, à son avis, résidait dans les prières des ancêtres de la tribu et leurs conjurations contre le mauvais sort.

Ils finirent par me donner la chair de poule. Non certes que j'aie cru un instant à l'efficacité de ces noires malédictions. Mais, dans une île imprégnée de superstitions séculaires, la réalité bien vivante qu'était la crainte de mes deux amis pesait lourdement sur moi. Peut-être éprouvais-je aussi une certaine curiosité. Toujours est-il que je passai les dernières heures avant l'aube sur la grève de l'est, à apprendre leurs incantations protectrices. Elles se terminaient toutes par la belle formule suivante : « Que les bénédictions et la paix soient sur moi! »

La cause innocente de toute cette agitation était une pauvre orpheline, un peu simple d'esprit, qui avait été amenée devant moi au tribunal. Son oncle s'était arrangé pour lui voler son héritage, en se faisant inscrire comme le propriétaire d'environ 8 hectares de bonne terre à cocotiers, qui normalement devaient revenir à cette jeune fille. Il avait réussi cette manigance parce que, en sa qualité de sorcier, on lui attribuait de nombreuses victimes et que la crainte de ses maléfices paralysait les habitants de l'île.

Je redressai la situation en faveur de l'orpheline, mais le méchant oncle se vanta bruyamment d'avoir lancé contre moi une malédiction mortelle, déclarant que je serais malade avant huit jours et mort dans l'espace de trois semaines.

La confiance absolue des hommes bruns en la race blanche reposait en grande partie sur le fait qu'ils la croyaient immunisée contre les sortilèges. Cependant, cet homme terrible semblait sûr de son pouvoir. Pourrais-je y résister? Et, si j'y succombais, comment chercher désormais protection auprès des Blancs? Ce qui voulait dire, naturellement, que je ne devais à aucun prix tomber malade ou, du moins, si je tombais malade, le laisser voir à qui que ce soit.

Je m'éveillai en pleine nuit, deux jours plus tard, avec l'impression qu'une main glacée aux ongles brûlants me déchirait les entrailles. La fièvre me dévorait. Une soif ardente me desséchait la bouche.

Les pénibles symptômes que j'éprouvais me révélèrent clairement de quel mal j'étais atteint. J'en avais déjà eu auparavant un échantillon plus bénin. Avant de me coucher, j'avais très certainement absorbé une énorme gorgée de cantharidine, substance qui attaque les muqueuses. C'est un accident fréquent aux îles Gilbert. Les mouches cantharides pullulent partout où le *toddy* — la sève sucrée du bourgeon de noix de coco — est en train de fermenter. Que, dans un litre du liquide, trois mouches soient noyées, il n'en faut pas plus pour vous forcer à garder le lit une semaine. Aucun sorcier n'ignore l'aide efficace que la cantharidine peut apporter à ses malédictions.

Mon arbre à toddy se trouvait dans un massif. N'importe qui pouvait y grimper et, sans être vu, empoisonner ma boisson pendant les heures de la sieste. Kirewa me dit en pleurant que la seule chose qui importait maintenant, si je ne voulais pas être déconsidéré, c'était de cacher à tous la victoire du sorcier.

Mes malaises avaient commencé un samedi, ce qui m'accordait un miséricordieux week-end d'isolement. Néanmoins, le dimanche soir, j'étais incapable de me lever, et il n'y avait aucun espoir que je fusse, le lundi matin, en état d'ouvrir le tribunal comme d'habitude.

Le secours arriva alors sous la forme d'une formidable tempête d'ouest, telle qu'on n'en avait jamais vu si tard dans la saison. Elle renversa la moitié des huttes de l'île. Il fallut une bonne semaine aux indigènes pour remettre leurs maisons debout. Jusqu'au lundi suivant, personne n'eut envie de se soucier de moi ni de mon tribunal.

J'eus donc neuf jours de répit. La flamme qui me dévorait les entrailles faillit avoir raison de moi le lundi ou le mardi, mais le repos et un régime exclusif de lait concentré, d'huile d'olive et de bicarbonate de soude agirent d'une façon quasi miraculeuse pendant les jours suivants.

A la vérité, il m'a fallu plus de trois ans pour me remettre complètement de cette aventure. Néanmoins, le dimanche matin, je réussis à gagner

d'un pas mal assuré, mais tout seul, mon arrière-cour et à surprendre chez lui Kirewa, qui se mit à sauter de joie.

« Que les bénédictions et la paix soient sur nous, chantait-il. Les bénédictions et la paix! »

Le lendemain matin, je me tenais assez fermement sur ma bicyclette, et je parvins à faire, dans la maison de réunions, une entrée digne. C'était nécessaire. Plus de mille personnes attendaient, sous le vaste toit de palmes, pour voir si j'étais tombé malade ou pas. Le méchant oncle, accroupi sur sa natte au premier rang des spectateurs, me regardait fixement.

Un frémissement parcourut la salle quand je m'assis. Je me sentais si faible que j'avais une envie folle de poser ma tête sur la table et de me mettre à pleurer; la seule chose à faire pour tenir le coup était de lancer une plaisanterie. Je regardai donc fixement à mon tour le méchant oncle, en déclarant que l'île serait délivrée de ces tempêtes de l'ouest si seulement les sorciers locaux perdaient moins de temps à lancer des maléfices et en consacraient davantage à des incantations destinées à appeler le beau temps.

Un silence pétrifié suivit. Puis une formidable explosion de rire détendit l'atmosphère, qui était, il faut l'avouer, assez sinistre.

Les indigènes des Gilbert sont particulièrement sensibles à l'humour. Je pus me permettre, sans attirer l'attention, de gémir pendant qu'ils riaient. Enfin, tout l'auditoire s'essuya les yeux et l'ordre se rétablit; entre-temps, le méchant oncle avait disparu. Il ne remit jamais les pieds au tribunal, et l'on n'entendit plus parler de sa malédiction.

TABANAORA, un simple villageois de Tarawa, était un homme d'au moins trente ans quand Tebina, son frère cadet, reçut l'initiation qui faisait de lui un adulte. Le jeune garçon avait supporté sans ciller la terrible épreuve du feu. Mais la joie de Tabanaora fut de courte durée. Le lendemain même du jour où on l'avait déclaré guéri de ses brûlures, Tebina se faisait tuer par un requin-tigre.

Le requin le surprit au coucher du soleil, alors qu'il pêchait sur un banc de sable, dans l'eau jusqu'à la poitrine. On le vit du rivage lever soudain les bras et disparaître. On ne retrouva pas trace de son corps.

Ce n'était pas seulement le chagrin d'avoir perdu son frère, mais encore la crainte au sujet de sa vie future qui pesaient sur Tabanaora. Il croyait en Nakaa, qui attend pour les étrangler dans son filet les fantômes des malheureux dont la voie vers la vie de l'au-delà n'a pas été suffisamment aplanie. Or il n'était possible de lui aplanir la voie qu'à la condition de disposer d'un de ses membres, au moins, pour les rites funèbres.

Tabanaora savait que le requin-tigre reviendrait probablement le jour suivant, à la même heure, au banc de sable où il avait tué sa victime. Il peina toute la nuit à la lueur d'une torche, sur la grève de l'océan, pour armer sa lance longue de 3 mètres avec les dents, aiguës comme des rasoirs, de requins-tigres qu'il avait tués lui-même.

A l'aube, il invoqua une bénédiction sur l'œuvre qu'il venait d'achever. Puis il s'avança dans les vagues. Les indigènes attroupés le suivaient du regard.

A peine Tabanaora avait-il posé les pieds sur le banc de sable qu'on vit la nageoire dorsale du requin foncer droit dans sa direction, par-derrière. Les guetteurs poussèrent un cri d'alarme. Tabanaora tourna sur lui-même et frappa. La pointe de sa lance dérapa sur la peau épaisse et le monstre passa devant l'homme en décrivant une boucle pour aller changer de direction 30 mètres plus loin.

Il s'approcha plus prudemment cette fois et se mit à décrire des cercles autour de Tabanaora, ce qui permit à celui-ci d'évaluer les distances. Quand l'attaque survint, l'homme était sûr de lui, immobile comme un roc. Au moment où s'ouvraient les énormes mâchoires, il se jeta en avant de tout son poids pour y enfoncer la pointe de sa lance. Ce mouvement et le propre élan du requin firent pénétrer dans les entrailles, à 2 mètres de profondeur, la lance aux dents de scie. Le choc souleva Tabanaora; il tint bon. Son arme se rompit à la poignée; il coula, mais pour reparaître sain et sauf. Quant au requin, il vint mourir sur le banc de sable.

Tabanaora le hala aussitôt par la queue jusqu'au rivage, le traîna jusque devant sa maison, puis l'éventra en prononçant des incantations. Les restes de son frère Tebina étaient dans l'estomac du requin. Il y en avait assez, jugea-t-il, pour assurer au jeune garçon l'aplanissement de la voie qui le conduirait hors du filet de Nakaa, puis dans ce monde situé par-delà l'horizon occidental auquel aspiraient les anciens. La cérémonie funèbre commença aussitôt.

Ce que je veux souligner avant tout, dans l'acte de Tabanaora, c'est son extraordinaire courage. Pour se tirer de cette périlleuse aventure, il ne comptait que sur les dieux de sa race. Lorsqu'un pareil amour et une pareille foi s'unissent dans l'action, je crois qu'ils constituent un passeport spécial, qui est la clé du paradis.

LES INCROYABLES PROUESSES D'UN COW-BOY

PAR TOM MULVANY

QUAND le petit vieux brûlé par le soleil pénétra dans les gradins, ils furent très peu nombreux à le remarquer. Cela se passait au Texas, en 1924, pendant la foire au bétail de Fort Worth. Avec leur habileté consommée et leur incroyable adresse, les meilleurs cavaliers du Sud-Ouest y affrontaient taureaux sauvages et chevaux indomptés.

L'un après l'autre, les hommes étaient désarçonnés. Finalement, quelqu'un qui avait reconnu le vieux cria :

« Appelez Booger Red ! »

Une clameur monta de la foule :

« Où est-il ?

— Il est là ! »

Des centaines de spectateurs, qui se rappelaient le célèbre cavalier, tendirent le cou pour le voir. Le petit homme à la figure ravagée se leva. Les gens se mirent à hurler :

« Booger Red ! Booger Red ! »

Les cris redoublèrent quand on hissa Booger sur de solides épaules pour le porter jusque dans l'arène. Après une petite conversation avec les personnalités officielles, « l'homme qui n'avait jamais été désarçonné par un *cayuse* (cheval sauvage de l'Ouest) » abandonna sa casquette, emprunta un chapeau à larges bords et se dirigea, de sa démarche chaloupée de cavalier, vers la porte d'accès.

On amena, ruant et piaffant encore, le cheval indomptable qui venait de se débarrasser brutalement de son cavalier. Sans se préoccuper, apparemment, de ses bonds désordonnés, le petit homme posa la main sur son flanc écumant. Puis, demandant d'un signe de tête qu'on lâchât l'animal rétif, il lui empoigna la crinière et lui bondit sur le dos avec une agilité surprenante.

Pendant un quart de seconde, la bête demeura figée sur place, comme une statue. Sans attendre davantage, Booger se pencha sur son encolure et se mit à lui agiter devant les yeux son chapeau d'emprunt.

Le cheval fit un grand saut en l'air et retomba sur le sol, les quatre sabots à la fois, avec un bruit mat qui aurait démoralisé tout cavalier tant soit peu novice. Il roula les épaules, pointa, fit des sauts de mouton et des cabrioles insensées.

Mais le cavalier semblait tout prévoir à coup sûr. Chaque fois que l'homme et sa monture émergeaient des nuages de poussières, on constatait que le premier dominait toujours le second avec une assurance magnifique.

Une ovation formidable éclata dans les gradins. Ça, c'était de l'équitation digne des récits paternels qui avaient bercé l'enfance des spectateurs. Des gens qui ne se connaissaient pas s'envoyaient de grandes claques dans le dos et se hurlaient leur enthousiasme dans les oreilles.

Booger Red promena bientôt à travers l'arène un cheval complètement dompté et se laissa enfin glisser à terre, à côté du vantail d'accès. Ce vieil homme était le « cow-boy le plus intrépide à cheval et le plus adroit au maniement du lasso que l'Ouest eût jamais vu naître », et personne dans le public, ne pouvait l'ignorer.

Après cette démonstration, pendant des semaines on ne parla plus, dans tout le Texas, que des prouesses légendaires de Booger Red.

Samuel Thomas Privett était né, en 1864, dans un ranch au sud-ouest de Fort Worth. Dès l'âge de dix ans, il chevauchait sans crainte les jeunes bêtes à cornes. Deux ans plus tard, on disait de lui : « C'est le petit rouquin qui monte les chevaux sauvages. »

Il avait treize ans quand de la poudre à fusil lui explosa en pleine figure. Un petit garçon qui le vit ensuite, avec ses affreuses cicatrices, dit qu'il avait l'air d'un épouvantail rouge, Booger Red. Ce surnom lui resta.

A quinze ans, l'enfant était orphelin de père et de mère. Il lui fallait gagner sa vie ; il choisit le travail qui lui plaisait le plus : dompter les chevaux sauvages.

Des hommes qui l'ont observé à cette époque de son existence ont prétendu qu'il lui suffisait déjà de regarder un cheval pour savoir ce qui se passait dans la cervelle de l'animal.

Un jour, il demanda à être embauché dans une entreprise officielle de dressage. Le chef d'équipe toisa cet adolescent haut de 1,52 m et lui donna le choix entre un salaire mensuel fixe ou une prime de 1 dollar par cheval.

« Je marche pour 1 dollar par tête », répondit le garçon.

Pendant sa première journée de travail, il mata 83 chevaux qui durent se résigner à accepter la selle. Le lendemain, on lui attribua d'office un salaire mensuel.

Le nom de Booger Red fut bientôt célèbre dans tout le Sud-Ouest américain, où, pourtant, tout homme valide était, en ce temps-là, un cavalier émérite.

Booger évitait de boire et il ne pariait jamais, sauf sur ses chances de tenir en selle. Et tous ceux qui connaissaient ce merveilleux cavalier savaient que le pari, en réalité, n'en était pas un pour lui.

Un jour, à la grande foire de San Angelo, il lui arriva de briser une bête restée indomptable jusqu'alors. Son propriétaire, qui avait parcouru tout l'Ouest américain, du Montana au Texas, sans jamais trouver de cavalier capable de tenir sur le dos de cet animal, paria 1 500 dollars que Booger Red serait battu comme tous les autres.

Notre rouquin s'approcha du cheval avec une prudence nonchalante, puis il l'enfourcha d'un bond. S'adressant à la foule, il cria :

« Regardez bien ! Il a fait tout le chemin depuis le Montana pour venir me balader un peu ! »

Et la bataille commença. C'est l'homme qui en sortit vainqueur.

Avec une partie de l'argent du pari, il acheta ce cheval, qu'il baptisa Montana-Gyp. Pendant les vingt-trois années qui suivirent, liés d'une amitié à toute épreuve, l'homme et sa monture ne firent plus qu'un. Et, néanmoins, leur premier combat ne fut que le début d'une lutte loyale et farouche qui les opposa l'un à l'autre en d'innombrables occasions. Booger ne put jamais briser complètement l'instinct d'indépendance et de rébellion de Montana-Gyp.

Après avoir acheté Montana-Gyp, Booger Red eut l'idée de monter un spectacle de western. Sa femme, Mollie, excellente cavalière et qui avait enseigné l'équitation à leurs six enfants, accepta d'y paraître à ses côtés. Ce fut une entreprise familiale particulièrement sympathique et réussie.

Dès la première représentation, ils eurent beaucoup de succès. Le spectacle prit peu à peu de l'importance, et Booger Red passa des annonces dans les journaux, mettant au défi les ranchers et les priant d'amener leurs chevaux les plus rebelles.

Le clou du programme consistait à voir Booger maîtriser ces bêtes farouches. Il avait promis depuis longtemps une prime de 500 dollars au propriétaire du cheval qu'il ne parviendrait pas à mater. Mais il n'eut jamais à la payer.

Booger Red avait dompté 25 000 chevaux sauvages quand il prit sa retraite, en 1917. Mais, sept ans plus tard, il reparaissait, comme on l'a vu, au rodeo de Fort Worth. Il savait peut-être que ce serait là pour lui la dernière occasion de respirer la poussière du corral, car il était très malade. Il mourut quelques mois plus tard.

A Fort Worth, ce jour-là, l'homme qui fut peut-être le plus célèbre de tous les cow-boys du Texas a donné son dernier grand spectacle.

Silhouette dite « Mozart composant à Prague »

WOLFGANG AMADEUS Mozart

PAR DONALD CULROSS PEATTIE

« DERNIER concert, sans rémission !... L'enfant, il n'a pas encore sept ans, jouera du clavecin, exécutera un concerto pour violon, accompagnera des symphonies, le clavier recouvert d'une étoffe, aussi aisément que s'il pouvait en voir les touches. Il désignera toutes les notes qu'on lui fera entendre à distance, séparément ou en accords. Il improvisera sur le clavecin ou sur l'orgue aussi longtemps qu'on le désirera. Prix d'entrée : un demi-thaler. »

On annonçait ainsi, comme une curiosité foraine, dans un journal allemand de l'année 1763, le plus grand génie de la musique que le monde ait connu : Wolfgang Amadeus Mozart. Le jour du concert, un autre jeune garçon, Goethe, alors âgé de quatorze ans, se trouvait dans l'auditoire. Il était, lui aussi, destiné à l'immortalité. Bien des années plus tard, il se rappelait encore le lointain et brillant tableau, ce jeune musicien, au visage enjoué, qui s'élançait vers la banquette placée devant le clavecin, dans son habit de satin lilas, avec sa perruque poudrée et sa petite épée, et qui mettait tout son cœur dans une exécution étincelante.

Né avec un sens absolu de la tonalité, un sentiment infaillible du rythme et une compréhension naturelle de l'harmonie, le petit Mozart était venu en ce monde pourvu d'un don inexplicablement complet. Dès l'âge de quatre ans, l'enfant commença à apprendre à toucher le clavecin, l'ancêtre de notre piano. A cinq ans, armé d'un violon et lisant à vue, il se tirait de l'exécution de six trios, avec son père et un ami de celui-ci.

Avant même de savoir lire et écrire des mots, il lisait et écrivait de la musique. Des compositions datant de sa sixième année sont reconnaissables dès les premières mesures. Gracieuses et assurées, animées, précises et décidées, elles ne peuvent être que l'œuvre de ce styliste incomparable, de cette grande âme, Mozart.

Ses doigts et son esprit étaient également doués. A neuf ans, l'enfant stupéfiait les Hollandais par son jeu admirable sur l'orgue le plus grand et le plus compliqué du monde. A quatorze ans, on l'emmena entendre le chœur du Vatican chanter un long et difficile Miserere, tenu si secret qu'on avait interdit aux chanteurs d'en copier les parties. L'enfant écouta attentivement. Rentré chez lui, il récrivit l'œuvre en entier, de mémoire. A une seconde audition, il se montra chagriné de s'apercevoir qu'il n'avait pas fait moins de trois fautes.

Le père de cet enfant prodige était Leopold Mozart, violoniste de second ordre mais professeur remarquable, qui vivait à Salzbourg, en Autriche. Sa constante admiration pour le génie de son fils ne l'empêchait pas, néanmoins, d'en tirer profit. Il traîna Wolfgang et sa sœur, jeune claveciniste de talent, d'un bout à l'autre de l'Europe. Les enfants jouèrent devant les cours de France, d'Angleterre et d'Autriche. Un jour, à Vienne, le petit Mozart glissa sur le parquet impérial et tomba. Une jeune fille se précipita

pour le relever et le consoler. En manière de remerciement, Wolfgang lui offrit de l'épouser quand il serait grand. Cette secourable jeune fille, c'était Marie-Antoinette.

Ni les coches ballottés, ni les routes boueuses, ni les auberges misérables, ni les temps difficiles ne purent venir à bout de la gaieté et de l'entrain de l'enfant. Des auditoires, ravis, refusaient souvent de quitter leurs sièges. L'enfant, de bonne grâce, continuait à jouer encore et encore, dans une sorte d'enchantement, inventant mélodie après mélodie, les notes de l'une se mêlant à celles de l'autre, comme une ondée printanière danse sur les fleurs. Papa Mozart interrompait enfin l'audition. Les beaux messieurs et les belles dames applaudissaient et couvraient l'enfant de caresses sans jamais troubler sa naturelle douceur.

Les recettes de ces tournées demeuraient pourtant très inférieures aux frais. Ces auditeurs distingués se contentaient de payer en tabatières, en boucles de souliers et en babioles. Leopold Mozart empochait le tout avec force saluts. Il emmenait ensuite les enfants jouer ailleurs pour payer leur souper.

Il était seul à faire l'éducation de Wolfgang. Celui-ci n'alla jamais à l'école, mais il apprenait tout avec facilité et entrain. L'arithmétique exerçait sur lui un attrait particulier. On peut trouver en cela la clef de cette qualité de justesse et de perfection qui caractérise sa musique.

En son temps, des gens trouvaient certaines des œuvres de Mozart « trop modernes, trop avancées ». Aujourd'hui, une œuvre de ce compositeur, entendue pour la première fois, nous donne l'impression que nous l'avons toujours connue et aimée. La raison en est que Mozart a influencé profondément toute la musique, après lui. Beethoven l'étudiait constamment; Haydn rendit à son jeune ami l'hommage sincère de l'imitation; Chopin était intimement pénétré de l'esprit de Mozart et il déclara à sa mort : « Jouez Mozart en souvenir de moi. » Il n'est pas jusqu'à l'orgueilleux Wagner qui n'inclinât son front devant lui. On peut, à travers les grands lieder de Schubert, retrouver la source pure et fraîche de Wolfgang Amadeus Mozart.

Les mélodies jaillissaient du bout de ses doigts. Au balancement d'un coche, il tambourinait sur ses genoux jusqu'à ce que le thème se fût bien établi dans sa tête. Il avait quatorze ans quand un de ses opéras fut exécuté à Milan, sous sa propre direction, par le plus grand orchestre d'Europe. A quinze ans, l'adolescent prodige avait déjà composé quatorze symphonies et six opéras.

De quinze à vingt-deux ans, il pénétra le domaine, si difficile, de la composition technique et y acquit une maîtrise totale. Chaque année, ses dons brillaient d'un plus vif éclat. Il eût dû, en toute justice, obtenir le poste musical le plus élevé dont son empereur, François Ier d'Autriche, pouvait disposer.

Au lieu de cela, il fut négligé et rabroué par un souverain entouré de mercenaires mesquins, craintifs et jaloux des dons prodigieux de Mozart. Des musiciens rivaux empêchèrent l'exécution de ses œuvres. Lorsqu'on les jouait, l'orchestre était souvent payé pour en massacrer la musique. Aucun « droit d'auteur » ne protégeait alors les compositeurs. Une fois connue, une œuvre musicale pouvait être exécutée par n'importe qui, et n'importe qui pouvait se l'approprier.

La seule sécurité pour un compositeur était d'entrer au service de quelque cour ou de quelque riche personnage. Mozart obtint un emploi de ce genre, pour un salaire misérable. Son « protecteur », l'archevêque de Salzbourg, faisait dîner Mozart avec les domestiques et pensait qu'en l'insultant brutalement il le tiendrait dans une humilité souhaitable. Mozart donna sa démission et s'établit à Vienne, pour y vivre en artiste indépendant.

Quand le célèbre Gluck mourut, on accorda au jeune compositeur une charge de musicien à la cour, mais on réduisit de plus de moitié la pension dont Gluck avait joui. Mozart n'en éprouva pas moins une humble satisfaction, car, marié à l'âge de vingt-six ans, il avait une famille à nourrir.

Sa femme était Constance Weber, l'une des quatre jolies filles d'une famille de musiciens. « Stanzi » était une charmante petite blonde, idéale compagne des pique-niques dans les bois de Vienne, mais à qui toutes les qualités domestiques faisaient défaut. Mozart vit bientôt cette jeune et frivole étourdie se débattre tragiquement dans la misère. Et « Wolfi », avec extravagance, dépensait de l'argent en superfluités coûteuses pour ramener un sourire de plaisir sur les lèvres de sa jeune femme. Celle-ci était fragile et cinq de leurs sept enfants moururent en bas âge.

Mozart eu tant de difficultés qu'un autre compositeur eût trouvé là l'inspiration de maintes élégies; mais jamais dans sa musique il ne laissa paraître la tristesse, l'accablement et les humiliations de sa vie. Plus les choses allaient mal, plus il mettait de courage dans son art, un courage joyeux comme un chant d'oiseau.

Pour payer le boucher ou même pour éloigner les huissiers (ils venaient fréquemment et emportaient des meubles), Mozart donnait concert sur concert. Pour chacun d'eux, il composait une œuvre nouvelle. Fréquemment, il ne la terminait qu'au dernier moment ; quelques-uns de ses plus importants ouvrages furent ainsi composés en quelques jours.

Parfois, par les hivers humides de Vienne, Mozart n'avait pas assez chaud pour s'exercer sur son instrument. Un visiteur, un jour, trouva Stanzi et Wolfi qui dansaient. On a raconté cette histoire comme s'ils avaient été en train de valser gaiement, et on l'a considérée comme une amusante anecdote. A la vérité, ils étaient presque paralysés par le froid et ils tentaient de se réchauffer. L'ami se hâta de leur apporter de quoi faire du feu.

Mais celui auquel nous sommes le plus redevables est un marchand nommé Puchberg qui, à maintes reprises, donna à Mozart de petites sommes quand le malheureux compositeur était aux abois. Lorsqu'on lit les lettres de Mozart, implorant humblement l'aide d'un ami, on brûle d'indignation à la pensée que ce rayonnant génie en était ainsi réduit à mendier.

A Paris, où il revint, jeune homme, chercher fortune, Mozart ne réussit pas. Mais à Prague, du moins, il fut compris et adoré de son vivant. Quand il fut invité à y diriger son opéra bouffe *Les Noces de Figaro,* qui avait été froidement accueilli à Vienne, il constata qu'on chantonnait sans arrêt *Figaro* dans les rues. Pendant son séjour, il écrivit la magnifique symphonie *Prague*. Il y retourna peu après pour préparer sur place un opéra spécialement destiné à célébrer cette ville de musiciens.

Ce fut, pour Wolfgang et Constance, un de leurs bons moments que le jour où ils firent route à travers les montagnes vers la chaleureuse capitale de la Bohême. Là, Mozart commença à travailler à *Don Juan,* souvent nommé l' « opéra parfait ». Da Ponte, le poète auteur du livret, était un joyeux drille qui logeait de l'autre côté de la ruelle où habitaient les Mozart. De temps à autre, l'un des deux hommes traversait la rue pour demander à l'autre de venir entendre quelques nouvelles pages ; ou bien, à la joie de tout Prague, ils descendaient ensemble dans la rue, en chantant, pour aller boire une bouteille de vin à la taverne.

Des admirateurs traitèrent de leur mieux les Mozart, si bien que le temps s'écoula rapidement. La veille de la première, l'ouverture n'était pas encore écrite. Les lumières de la salle étaient déjà allumées quand on mit les partitions de l'ouvrage sur les pupitres de l'orchestre. Les musiciens déchiffrèrent les mesures entraînantes.

Jamais musique n'avait rendu plus délicieusement l'expression d'une comédie. Mais *Don Juan* est aussi une tragédie. Elle révélait en Mozart une puissance surhumaine et un instinct profondément dramatique. Les applaudissements et les bis doublèrent la durée prévue du spectacle. La recette sauva le directeur de la banqueroute, mais Mozart ne reçut qu'une mince, très mince somme d'argent.

A mesure que la brève étoile du musicien génial se hâtait vers les ténèbres éternelles, elle semblait accélérer son cours et luire d'un éclat plus resplendissant. Ses neuf dernières symphonies, dont quelques-unes ne furent jamais exécutées de son vivant, sont dignes de figurer auprès des neuf symphonies de Beethoven.

A trente-cinq ans, quoique très malade, il composa, à Vienne, son fameux opéra *La Flûte enchantée,* œuvre féerique toute remplie de merveilleuses mélodies. Un imprésario de hasard le monta dans un théâtre délabré. La nouvelle s'en répandit et tout Vienne s'y pressa. Mozart était trop malade pour pouvoir assister aux représentations. Etendu dans son lit, il regardait sa montre et disait : « Maintenant, on lève le rideau. » « Maintenant, ils traversent les flammes sans se brûler, au son de la flûte enchantée. »

Un an plus tôt environ, Mozart avait reçu la visite d'un étranger, sombre messager chargé par son maître, à ce qu'il déclara, de commander à Mozart une messe de requiem pour chœurs mixtes, en l'honneur de l'épouse défunte de ce personnage dont il ne révéla pas le nom. On sait maintenant que le comte Walsegg se plaisait à commander secrètement des œuvres musicales pour les faire exécuter comme étant de lui.

Mozart, à vingt-sept ans, par Joseph Lange

De nombreuses interruptions empêchèrent Mozart de livrer cette commande. A diverses reprises, l'homme reparut pour presser le compositeur. En proie au délire, Mozart s'imagina que le messager venait de l'autre monde et que le *Requiem* était destiné à chanter sa propre mort. Fiévreusement, il se hâta d'y travailler. Sur son lit de mort, entouré de ses rares et meilleurs amis, les lèvres de Mozart formèrent les notes de la trompette du jugement dernier qui traversent le *Requiem*.

Dans la lourde atmosphère d'un orage menaçant, quelques amis se réunirent pour entendre une messe dite sur le cercueil de Mozart. Comme ils se mettaient en route vers le cimetière, des éclairs sillonnèrent le ciel. Le déchaînement de la pluie et du vent les plia en deux. Ils firent demi-tour et le corbillard poursuivit seul son chemin. Dans une fosse commune, parmi les restes de vagabonds et d'inconnus, on jeta cette forme légère, refuge du plus harmonieux esprit qui ait jamais vécu sur terre.

Prenez soin de vos disques

PAR MAURICE TASSART

Mon ami Guy possède une chaîne stéréophonique coûteuse, techniquement irréprochable, et il n'achète que des disques de première qualité. Aussi s'étonne-t-il de n'être pas entièrement satisfait par ce qu'il entend : un son parfois grêle, parfois nasillard ou « mité », comme si quelque parasite avait brouté le microsillon. Ou bien les haut-parleurs se mettent à vibrer sans raison apparente, et Guy se demande s'il faut incriminer le disque ou « la mécanique ». Mon ami Claude, lui, a l'oreille beaucoup moins exigeante et il se contenterait volontiers de son électrophone de grande série, de ses 45 tours achetés n'importe où, si ses rythmes favoris n'étaient contrariés par des « tocs » intempestifs, des sauts en avant ou des retours en arrière. Lui non plus n'est pas content. En réalité, Guy et Claude ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ni l'un ni l'autre n'accorde à ses disques les soins qu'ils méritent. Les disques eux-mêmes n'y sont pour rien, non plus que les électrophones.

Guy saisit ses disques à pleines mains et y laisse des empreintes grasses. Il lui arrive d'abandonner un disque sur le plateau de l'électrophone et de l'y laisser plusieurs jours, après quoi il le range directement dans l'étui extérieur, sans la pochette protectrice de papier cristal ou de plastique souple. Dans l'intervalle, les minuscules sillons se sont remplis de poussière. Pour le saphir ou le diamant qui parcourt le sillon, ce sont des obstacles comparables à de gros camions placés en travers d'une petite rue. Certes, un véhicule qui emprunte une rue encombrée peut toujours s'arrêter ou contourner les obstacles, mais la « pointe de lecture », elle, doit progresser à une vitesse rigoureusement constante, et vous pouvez imaginer les dommages qui en résultent. Ce sont des collisions en série, d'autant plus sonores que l'électrophone est plus sensible. C'est donc paradoxalement le meilleur électrophone qui vous donne la plus mauvaise musique quand le disque est malpropre.

L'électrophone de Claude n'est pas à quelques poussières près. Mais ses disques traînent n'importe où. Il arrive même qu'on marche dessus sans scrupule, sous prétexte qu'ils sont « incassables ».

Incassables, les disques eux-mêmes le sont certainement, mais la fine gravure de leur surface n'en est pas moins très fragile. Si vous les traitez comme des boules de pétanque, vous aurez droit aux passages sautés ou éternellement recommencés, aux « tocs », ou, tout simplement, à de la musique franchement inaudible.

Le remède aux déboires de Claude, comme à ceux de Guy, est simple. Il suffit de suivre ces règles :

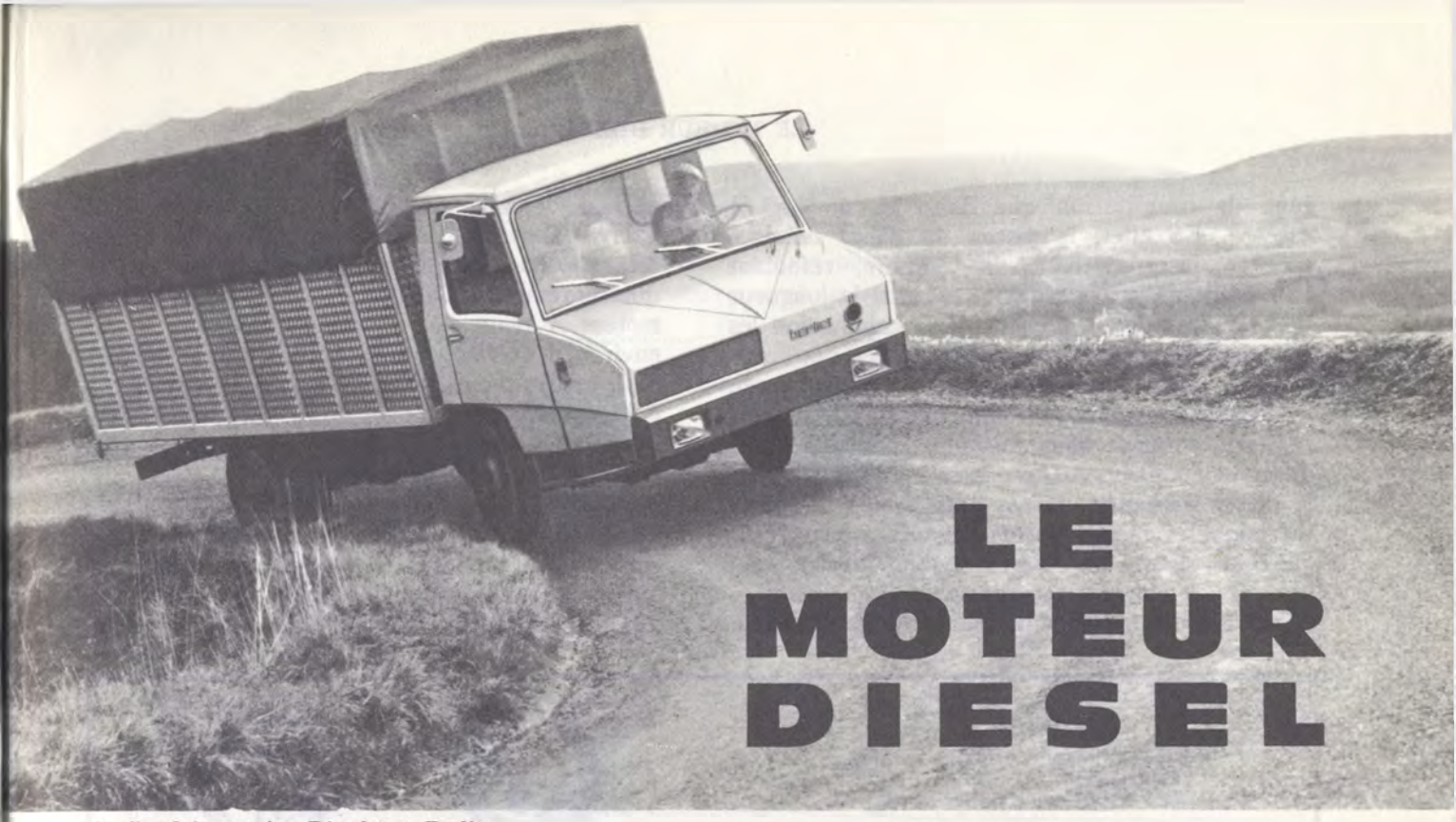
1° *Traiter le disque avec les précautions qu'exige n'importe quel objet très fragile.* Le sortir de sa pochette juste le temps nécessaire à l'audition, et le manipuler par l'intermédiaire d'un chiffon doux plutôt qu'avec les doigts, dont la chaleur moite incruste la poussière dans les sillons.

2° *Essuyer le disque avant et après l'audition.* La résine de vinyle qui sert à la fabrication des disques est électrostatique, et par conséquent attire les poussières. Des chiffons spéciaux qui neutralisent efficacement cet effet sont en vente chez les disquaires. Vous pouvez également employer, légèrement humecté d'eau pure, un chiffon ordinaire ou une éponge douce. Il va sans dire que ces soins ne servent pas à grand-chose si le plateau du tourne-disque n'est pas propre.

3° *Ne pas (à moins de pouvoir les coucher sur des rayons horizontaux individuels) empiler les disques, mais les ranger verticalement.* Imaginez-vous une bibliothèque où les livres seraient disposés en pile ? On ne pourrait en extraire sans dommage le volume qui se trouverait à l'extrémité inférieure du tas. Pour le disque, si fragile, c'est pire. D'autre part, les disques empilés se déforment sous l'effet du poids, et les coffrets d'emballage s'écrasent trop souvent.

4° *Adopter une règle pour le rangement du disque dans sa pochette.* Nos dessins illustrent le système le plus répandu.

La pochette protectrice et l'étui extérieur ne s'ouvrant pas dans le même sens, vous évitez l'accident banal qu'est la chute sur le sol d'un disque non protégé, au moment où vous l'extrayez de son rayon. Malheureusement, les petits 45 tours sont généralement vendus sans pochette protectrice. Si vous y tenez, soyez encore plus vigilant.



LE MOTEUR DIESEL

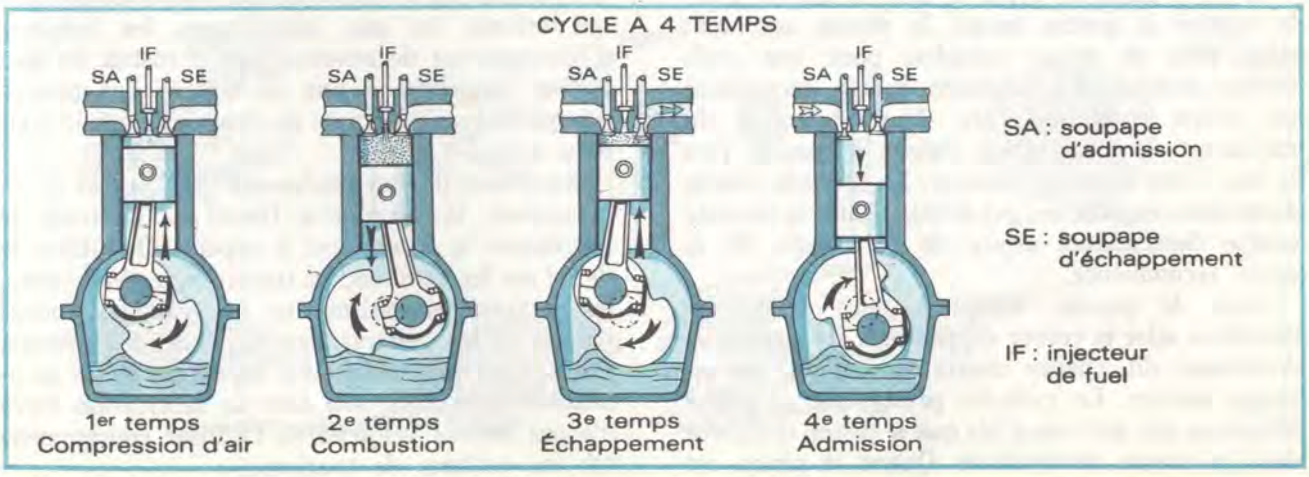
Le Stradair, camion Diesel 5 t. Berliet

PAR HARLAND MANCHESTER

De tous les moteurs à combustion interne, le diesel est celui qui a le meilleur rendement, c'est-à-dire qu'il tire de chaque litre de carburant plus d'énergie que tout autre moteur. Son inventeur, le Dr Rudolf Diesel, passe pour s'être inspiré d'un appareil utilisé jadis par les Polynésiens pour faire du feu. Ils comprimaient de l'air dans un cylindre de bambou, à l'aide d'un piston, jusqu'à ce que la chaleur ainsi produite mît le feu à un morceau d'amadou. Le moteur Diesel enflamme son carburant de la même manière.

Dans le moteur à essence, le piston aspire dans le cylindre le carburant vaporisé qui a été mélangé à l'air au sein du carburateur. Le mélange est ensuite comprimé et enflammé par une étincelle. Dans le diesel, au contraire, le piston aspire de l'air pur et le comprime jusqu'à ce qu'il ait atteint la température du fer porté au rouge, soit environ 550 °C. Le gas-oil finement pulvérisé est alors injecté à l'état de brouillard. Il s'enflamme au contact de l'air brûlant, et l'expansion des gaz chasse le piston vers le bas. C'est le temps moteur. Aucun dispositif d'allumage n'est nécessaire. Etant donné, d'autre part, que l'air se mélange au combustible dans le cylindre même, il n'y a pas de carburateur.

Le fait que le piston du diesel ne comprime que de l'air pur permet d'obtenir un bien meilleur



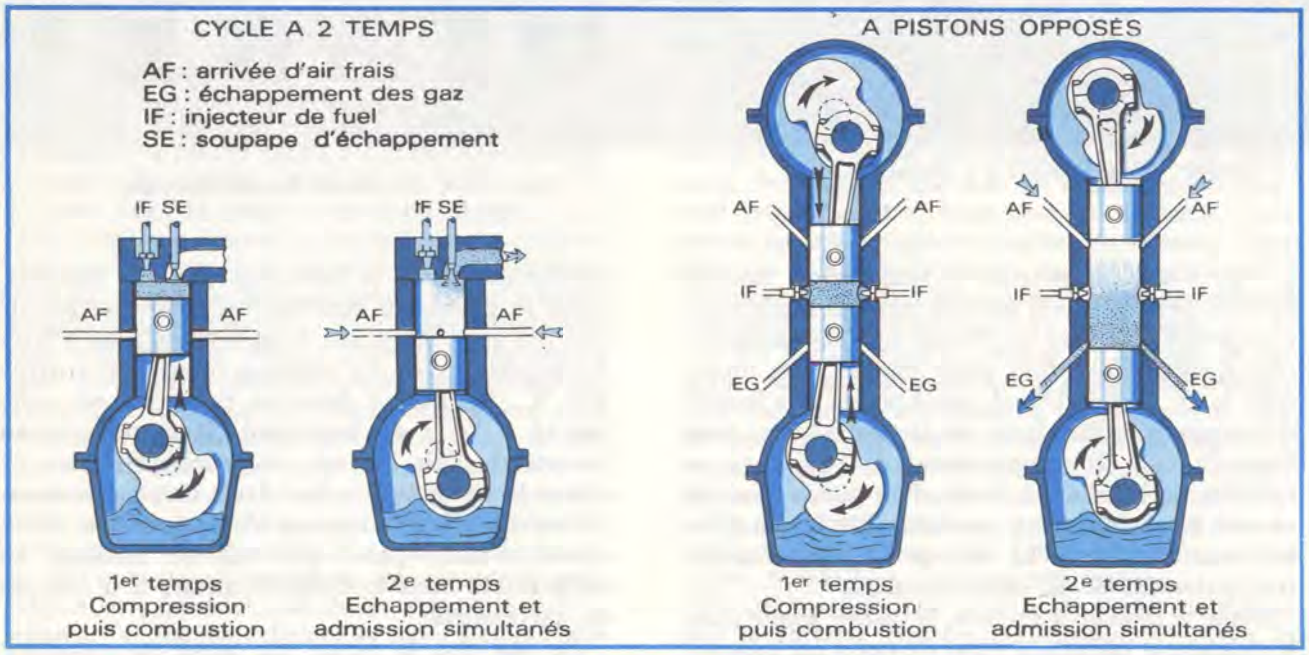
taux de compression que dans les moteurs à essence. En effet, le piston du diesel remonte presque jusqu'en haut du cylindre, refoulant l'air dans un espace si petit (1/16 de la longueur du cylindre) qu'au moment de la combustion les gaz chassent le piston vers le bas avec une force considérable. D'autre part, dans un moteur Diesel, le mélange est deux fois moins riche ou, si vous préférez, contient deux fois plus d'air que celui du moteur à essence. C'est la raison pour laquelle le diesel s'échauffe moins, perd moins d'énergie thermique et en transforme davantage en travail. En conséquence, un diesel tire d'un litre de carburant grossier, et relativement bon marché, 50 pour 100 de plus de puissance qu'un moteur à essence n'en développe pour une même quantité d'un carburant beaucoup plus coûteux.

Il existe plusieurs types de moteur Diesel. Dans le moteur à quatre temps, le piston accomplit deux aller et retour complets pour une seule course motrice. La première course ascendante du piston comprime l'air. Après injection du carburant, la combustion chasse le piston vers le bas. C'est le temps moteur. La seconde course ascendante expulse les gaz brûlés. Enfin la seconde course descendante aspire de l'air frais. Et le cycle recommence.

Dans le moteur Diesel à deux temps, le deuxième aller et retour du piston a été supprimé. Autrement dit, chaque course descendante est un temps moteur. Le cylindre présente à sa partie inférieure des arrivées d'air que le piston découvre dans sa course descendante. Quand le piston est au bout de sa course, un jet d'air frais comprimé balaye les gaz de la combustion vers la lumière d'échappement aménagée dans le haut du cylindre, qui se remplit par la même occasion. Dans un moteur à deux temps, chaque cylindre fournit environ deux fois plus de travail que le cylindre d'un quatre-temps. D'où économie importante de poids et d'encombrement. Les moteurs à deux temps équipent actuellement un grand nombre de locomotives et d'autobus.

Adopté par les marines de divers pays au cours de la dernière guerre, l'ingénieux moteur Diesel « à pistons opposés » possède un « cylindre ouvert aux deux extrémités ». La combustion du gas-oil injecté au centre repousse les deux pistons, simultanément, en sens contraire. A la fin de ce temps moteur, le piston du haut découvre des orifices par lesquels pénètre l'air sous pression qui refoule les gaz brûlés vers les lumières d'échappement découvertes par le piston du bas. En se rapprochant l'un de l'autre, les pistons masquent les ouvertures et compriment l'air frais ainsi admis.

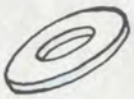
En raison de son rendement excellent et de sa robustesse, la locomotive Diesel est en train de supplanter la locomotive à vapeur. On utilise le diesel sur les camions, les tracteurs, les bulldozers, les navires, les sous-marins, les machines industrielles et les génératrices des centrales privées. On l'a également essayé sur les avions et les automobiles. Toutefois, son coût de fabrication élevé n'a pas permis jusqu'ici de l'utiliser couramment sur les voitures de tourisme.

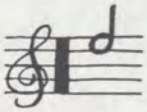


RÉBUS

Votre perspicacité et votre persévérance vous permettront sûrement de déchiffrer ces cinq proverbes. Sinon, recourez aux réponses, en page 197.

• $\frac{2372}{1186}$ $\frac{1.000.000}{10.000}$ .....

1e  fé LEU .....

2×1  L 2×1 ....

CE ℓ' .....

K C le

RE ℓ'.....

Le paradis des «nez»

PAR W. COURTNEY

DANS l'industrie des parfums, celui qu'on appelle un « nez » est le monsieur qui a la plus grosse cote. Un « nez » doit être capable de reconnaître 7 000 variétés de parfums. Il a dû pour cela faire des études supérieures et, notamment, passer par un institut de chimie, et ce n'est qu'au bout de quinze ans de pratique que l'on peut affirmer qu'un nez est vraiment un « nez ».

Il n'y a guère plus d'une quinzaine de « nez » qui, dans le monde entier, aient fait leurs preuves. Ils vivent pour la plupart à Grasse, ville pittoresque du Midi de la France, au milieu des fleurs et des flacons qu'ils reniflent à cœur joie.

Grasse, capitale de l'industrie mondiale des parfums, ondule au flanc de la montagne, en haute Provence, à 400 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Nulle part ailleurs on ne cultive en un si petit espace une telle variété de fleurs odorantes. On croit que l'industrie des parfums à Grasse remonterait à l'année 1595 ; cependant, les cultures florales ne furent créées dans la région qu'en 1850.

Les spécialistes de Grasse parcourent le globe sans relâche pour y découvrir l'essence rare dont les femmes rempliront leur vaporisateur.

Bien entendu, les « nez » tiennent à Grasse le haut du pavé. Les ouvriers revendiquent hautement l'honneur de posséder dans leur usine le « nez » le plus fameux. N'importe quel gosse vous dira qu'il préfère cent fois devenir « nez » plutôt que mécanicien sur la ligne Paris-Nice. Tous les « nez », cependant, sont affligés d'une maladie de foie et vont faire chaque année une cure ou deux à Vichy. Ce sont, médicalement parlant, des alcooliques. Bien qu'ils soient pour la

1

2

3

4

1. *Réception des pétales de roses, qui sont étalés sur le sol pour éviter la fermentation.*
2. *Ces distilleurs fournissent les huiles essentielles, ou essences, et l'eau distillée de fleurs.*
3. *Extraction des essences absolues, appelées aussi produits naturels sans cires.*
4. *La rectification par distillation fractionnée permet d'obtenir des essences concentrées parfaitement pures.*

plupart très sobres, ils s'intoxiquent à force de respirer certains corps chimiques contenus dans les fleurs et dans leurs dérivés.

On est « nez » de père en fils ; c'est un don qui semble se transmettre par hérédité, mais chez les hommes seulement. Les femmes ont rarement ce privilège, car elles sont peu aptes à « voir » un parfum. Un artiste en parfums mélange les essences comme un peintre ses couleurs.

Chaque fleur possède une odeur propre. L'arôme en est différent suivant l'endroit où pousse la plante et suivant la couleur de celle-ci. Un « nez » peut vous dire, les yeux fermés, la couleur de n'importe quelle fleur.

Le soleil est un grand distillateur de parfums, véritable alambic grâce auquel les fleurs et les prairies, les forêts et les jardins répandent leurs effluves. Mais ce que prend le soleil est perdu pour le parfumeur ; aussi, pour déjouer son action, cueille-t-on des fleurs au moment même où elles s'épanouissent.

Ce moment diffère selon les espèces. A l'œillet, par exemple, il faut, une fois éclos, trois heures d'exposition ininterrompue en plein soleil avant qu'il soit arraché. Mais si le jasmin, la fine fleur de Grasse, est exposé, ne serait-ce qu'un instant, aux premiers feux de l'aurore le jour de sa floraison, il perd 1/5 de ses précieuses huiles entre le champ et l'usine.

Il est vrai que Grasse a une position géographique si exceptionnelle que le jasmin peut se passer du soleil pour s'épanouir. La ville est située dans une vallée encaissée d'une trentaine de kilomètres de long. Toutes les nuits, les brumes qui se forment au-dessus de la mer sont chassées vers cet étroit couloir par les courants atmosphériques. Le sol garde ainsi une humidité constante. Comme dans une serre, le jasmin fleurit au moment voulu, c'est-à-dire juste avant l'aube. Quand le soleil paraît à l'horizon et commence à dissiper la brume, la cueillette du jasmin est terminée et les fleurs jonchent déjà le sol de l'usine.

Le parfum est une substance que l'on est parvenu à peser et à photographier. Il ressort des expériences faites dans ce domaine que c'est une sorte d'ectoplasme. Ces émanations, invisibles à l'œil nu, sont des gouttelettes oléagineuses infinitésimales qui proviennent des pétales, des feuilles, des tiges, des racines, des graines, des fruits, des écorces et des troncs d'arbres.

La rose ou le jasmin (parfois les deux) sont indispensables à la fabrication d'un parfum. Ces deux fleurs entrent dans la composition de tous les produits de qualité. Grâce à elles, un « nez » peut imiter n'importe quel arôme. Il lui est impossible, en revanche, de reproduire exactement le parfum de la rose ou du jasmin par synthèse.

En dehors des fleurs, bien d'autres ingrédients entrent dans la composition d'un parfum : le foin, le gingembre, le camphre, le poivre, la cannelle, la résine, le genièvre, la vanille..., pour n'en citer que quelques-uns.

L'arôme *Cuir de Russie* est tiré de l'écorce du bouleau qui pousse en Europe centrale. La mousse recueillie sur les chênes du Tyrol est à la base du *Chypre*. Un des parfums les plus agréables contient, pour une large part, un dérivé de l'huile de ricin.

Il y a plusieurs façons d'extraire les huiles essentielles des fleurs. L'enfleurage est le procédé le plus ancien : on couche les corolles sur des graisses de porc et de bœuf jusqu'à saturation ; quand la graisse a entièrement absorbé le parfum, elle prend le nom de pommade ; pour obtenir l'huile, on lave la pommade dans l'alcool et on distille. Un autre procédé consiste à distiller les pétales par ébullition. Après condensation, les huiles essentielles sont séparées de l'eau à l'aide d'un double système de drainage. L'huile, plus légère que l'eau, flotte à la surface.

L'extraction par le pétrole est le procédé le plus récent. Les fleurs, placées dans des cuves hermétiques, sont soumises à l'action des vapeurs d'essence ; quand ces dernières ont absorbé tout le parfum, on distille l'essence.

Pour obtenir l'ambre gris, le musc et la civette, on tue un nombre incalculable de mammifères. Ces trois produits, tirés des animaux, donnent plus de « vie » aux parfums que tout autre fixatif naturel ou synthétique. L'ambre gris est une concrétion intestinale du cachalot. La civette est sécrétée par l'animal du même non, qu'on trouve en Ethiopie et qui ressemble à un gros chat. Celui-ci, une fois capturé, vit en cage. On vide tous les quinze jours sa poche périnéale qui renferme la civette. Le musc est tiré de certaines des glandes du daim ; les chasseurs tibétains en font une telle hécatombe dans l'Himalaya que la race risque de s'éteindre.

Tout le secret d'un parfum, c'est le dosage des divers éléments qui le composent. Grasse a découvert pour cela des formules magiques qui font de cette ville une des plus prospères de France.

*

Le maître nez, ou maître parfumeur, dans son univers de fioles colorées.

Aux environ de Grasse, un champ de jonquilles dont le jaune éclatant contraste avec le bleu mauve des lavandes (page 120*).*

Un collier de perles bleues

PAR FULTON OURSLER

Le jour où la petite Joan Grace poussa la porte de sa boutique, Pierre Richard était bien l'homme le plus solitaire de la ville.

Il avait hérité de son grand-père une boutique de bric-à-brac. Dans la vitrine minuscule s'entassaient les objets les plus hétéroclites : bracelets, médaillons du siècle passé, bagues d'or, coffrets d'argent, jades et ivoires sculptés, figurines de porcelaine.

Cet après-midi-là, donc, une fillette se tenait devant la vitrine, le front appuyé contre la glace. Ses grands yeux étudiaient attentivement chacun de ces trésors, comme s'ils cherchaient quelque chose. Enfin, elle se redressa, l'air satisfait, et entra dans la boutique.

L'intérieur était plus encombré encore que la devanture. Les rayons croulaient littéralement sous les coffrets à bijoux, les pistolets hors d'usage, les pendules, les lampes, tandis que sur le plancher s'amassaient de vieux chenets, des mandolines et toutes sortes de vieilleries bien difficiles à cataloguer.

Pierre se tenait derrière le comptoir. Bien qu'il eût à peine dépassé la trentaine, ses cheveux grisonnaient déjà. Il contempla la fillette d'un air morne.

« Monsieur, dit-elle, est-ce que je pourrais regarder de plus près le collier de perles bleues qui est dans la vitrine ? »

Pierre écarta le rideau et prit l'objet. Les turquoises brillèrent d'un vif éclat sur la paume qu'il tendit avec indifférence vers sa très jeune cliente.

« Comme il est beau ! dit l'enfant. Voulez-vous me faire un joli paquet, s'il vous plaît, monsieur. »

Pierre l'examina d'un regard plutôt froid.

« C'est quelqu'un qui t'a envoyée chercher ce collier ? »

— Non. C'est pour ma grande sœur. C'est elle qui m'élève. C'est notre premier Noël ensemble depuis que maman est morte. Je veux lui faire un beau cadeau.

— Combien d'argent as-tu ? demanda Pierre, sans chercher à dissimuler sa méfiance.

La petite fille dénoua son mouchoir et déversa sur le comptoir une poignée de menues pièces.

« J'ai cassé ma tirelire », expliqua-t-elle simplement. Puis elle attendit avec tranquillité.

Pierre Richard la regarda d'un air pensif. Puis il reprit prudemment le collier. La fillette n'avait pas pu lire l'étiquette étroite. Comment lui dire la vérité ? Le si confiant regard bleu réveilla soudain en lui la douleur d'une blessure toujours à vif.

« Attends un peu ! » dit-il en se détournant.

Puis, par-dessus son épaule, il lui demanda gentiment tout en se plongeant dans un travail apparemment minutieux :

« Comment t'appelles-tu, ma petite enfant ?

— Joan Grace. »

Lorsque Pierre se retourna, il tenait à la main un petit paquet enveloppé de papier de soie rouge et noué d'une faveur verte.

« Tiens, dit-il simplement, et fais attention, ne le perds pas en route. »

La petite fille sortit en lui jetant un sourire radieux. Il la suivit du regard, tandis que montait

en lui une marée de tristesse. Cette jolie enfant et son collier le replongeaient dans son chagrin habituel. Les cheveux de Joan Grace étaient blonds comme les blés, ses yeux bleus comme la mer, et, dans un passé proche encore, Pierre avait aimé une jeune fille qui avait les cheveux aussi blonds et les yeux du même bleu. Le collier de turquoises chatoyantes lui était destiné.

Mais il avait suffi qu'un camion fît une embardée sur une route glissante par une nuit pluvieuse pour tuer ce beau rêve.

Depuis lors, Pierre Richard vivait solitaire, remâchant sa peine. Il accordait à ses clients une attention polie, mais la vie lui paraissait affreusement vide. Replié sur lui-même, accablé d'ennui, il s'enfonçait peu à peu dans une brume de désespoir.

Pendant les dix jours qui suivirent la visite de Joan, les affaires marchèrent bien. Bavardant gaiement, des passantes entraient, examinaient des objets, marchandaient. La veillée de Noël était très avancée lorsque le dernier client s'en alla. Pierre Richard soupira d'aise en fermant les tiroirs de sa caisse. C'en était fini pour aujourd'hui. Mais il se trompait.

La porte s'ouvrit et une jeune fille entra en coup de vent. Pierre sentit que ce visage lui était familier, bien qu'il n'eût pu dire où et quand il l'avait vu. Les cheveux de la visiteuse étaient d'un blond chaud, ses yeux d'un bleu profond. Elle sortit de son sac un petit paquet enveloppé de papier de soie rouge. Les turquoises étincelèrent sur le comptoir.

« Ce collier vient-il de chez vous, monsieur ?

— Oui, répondit doucement Pierre, oui, en effet, mademoiselle, il vient d'ici.

— Et les pierres en sont-elles véritables ?

— Certainement. Pas de première qualité, mais véritables.

— Vous souvenez-vous à qui vous l'avez vendu ?

— A une petite fille, il y a une dizaine de jours. Elle s'appelle Joan. Elle veut l'offrir, pour Noël, à sa sœur aînée.

— Combien vaut-il ?

— Je ne dévoile jamais le prix qu'un client a payé, répondit Pierre gravement.

— Joan ne dispose jamais que de petite monnaie comme argent de poche. Comment a-t-elle pu acheter ce collier ? »

Mais déjà Pierre refaisait le paquet, remettant dans ses plis et lissant soigneusement le papier. Il acheva de nouer la ficelle et contempla rêveusement son interlocutrice.

« Elle a payé plus cher que personne, dit-il. Elle a donné tout ce qu'elle possédait. »

Un grand silence emplit soudain la boutique. Puis, à quelque clocher du voisinage, un carillon se mit à sonner. Un sentiment étrange de renouveau envahissait le cœur de Pierre.

« Mais pourquoi avez-vous fait cela ?

— C'est aujourd'hui Noël, répondit Pierre en tendant à sa visiteuse le petit paquet. Et, pour mon malheur, je n'ai personne à qui faire un cadeau. Voulez-vous me permettre de vous reconduire jusque chez vous et, là, de vous souhaiter un joyeux Noël ? »

C'est ainsi qu'au son des cloches, au milieu d'une foule joyeuse, Pierre Richard et une jeune fille dont il ne savait pas encore le nom entrèrent dans ce jour qui verse l'espérance au cœur des hommes.

◆◆◆

Franz Lehar et Maxim's

C'ÉTAIT aux environs de 1900. Un jeune couple en voyage de noces dînait dans un petit — un tout petit — restaurant parisien. Or voilà qu'au moment de régler l'addition, le jeune marié s'aperçoit avec effroi qu'on lui a dérobé son portefeuille. La situation est d'autant plus tragique que le garçon se refuse à le croire et appelle le patron. Celui-ci éprouve tout de suite de la sympathie pour nos amoureux. Apprenant qu'ils ont également perdu leur billet de retour, il leur offre de leur prêter de quoi regagner Vienne.

« Vous ne regretterez pas votre beau geste, dit le jeune homme. Je vous promets de vous rendre célèbres, vous et votre établissement. J'ai l'ambition d'écrire une opérette et il y sera question de votre restaurant. »

Le patron eut un sourire. Tout ce qu'il demandait, c'était de rentrer dans son argent. Mais Franz Lehar — car c'était lui — tint sa promesse. Quelques années plus tard, il composa *La Veuve joyeuse,* dont la scène la plus fameuse a pour cadre le café Maxim's. Et c'est pour avoir rendu service à un pauvre compositeur qu'Eugène Cornuché, le propriétaire du petit restaurant, se trouva à la tête du cabaret le plus célèbre du monde.

Listen

De tous les pirates, Henry Morgan fut probablement le plus célèbre. Anobli par un souverain britannique et doué de ce courage spectaculaire qui fascine les foules, c'était, en réalité, un scélérat sans foi ni loi, cruel, perfide, traître et sans scrupules. Flibustier prospère autant qu'audacieux, sa réputation était déjà bien établie quand, en 1668, il fit son entrée dans la ville pirate de Port Royal, à la Jamaïque, à la tête de 6 bateaux chargés d'un butin considérable qu'il venait d'enlever aux Espagnols.

Morgan était jeune alors, mais déjà rompu au métier. Comme tant d'autres Anglais de l'époque, il avait été déporté aux Antilles pour y travailler comme esclave. Il servit son maître à l'île de la Barbade pendant la période fixée, puis, dès sa libération, s'enrôla sur un bateau pirate comme simple matelot. Ayant amassé une petite fortune, il put s'associer avec d'autres marins à la bourse bien garnie, acheter un cotre et prendre la mer.

C'est ainsi qu'il parvint à l'opulence dont il jouissait lorsqu'il fit son entrée dans la capitale

Un pirate légendaire

PAR CHARLES DRISCOLL

pirate du monde occidental, à la tête des 6 navires pris aux Espagnols.

Car si la Jamaïque était alors théoriquement une respectable colonie britannique, elle vivait, en fait, entièrement sous la domination des pirates. Le gouverneur de l'île distribuait libéralement des brevets d'officier à tous ceux qui lui en demandaient, à condition qu'on lui réservât un dixième de l'important butin enlevé aux Espagnols. Notre jeune flibustier accepta volontiers ce marché.

Morgan était un homme de ressource. Il imagina d'abord une escroquerie digne d'un gangster moderne. De son quartier général de Port Royal, il adressa une lettre circulaire aux riches marchands puritains de la Nouvelle-Angleterre; il sollicitait leur aide financière pour armer une flotte qui empêcherait les papistes et l'Inquisition espagnole de ravager les douces vallées du Massachusetts et du Connecticut. L'astucieux « amiral » s'était procuré une liste de « gogos » par l'intermédiaire de certains marchands de Boston qui lui rachetaient régulièrement ses prises.

Il eut vite fait de réunir une flotte de 9 navires et près de 500 hommes pour attaquer la ville de Porto Bello. C'est là, sur la côte atlantique, qu'aboutissait, à l'époque, le chemin muletier au long duquel les trésors du Pérou étaient transportés depuis Panama avant d'être embarqués sur les galions de la flotte espagnole. L'assaut fut donné la nuit venue. On bâillonna la sentinelle et l'on s'empara du premier fort après une lutte brève mais violente. Tous les officiers et soldats de ce fort qui tombèrent entre les mains des pirates furent enfermés dans une des pièces du bâtiment, puis les flibustiers mirent le feu aux poudres, et les prisonniers périrent dans l'explosion. Il va de soi qu'après cela la garnison du deuxième fort opposa une résistance longue et acharnée.

Morgan eut alors recours à une ruse caractéristique. Il fit construire des échelles dont les barreaux étaient assez larges et assez solides pour porter chacun trois personnes. Puis il s'empara d'un couvent et d'un monastère. A la pointe de

CONDENSÉ DE " DOUBLOONS : THE STORY OF BURIED TREASURE "
© 1958 GENEVIEVE P. DRISCOLL, MARY D. MCKEE ET PATRICIA D. SCHADLE

l'épée, les moines et les religieuses durent dresser les échelles contre les remparts et y monter en précédant les assaillants. Morgan pensait que le gouverneur militaire de la place, qui assurait lui-même la défense de ce fort, ne donnerait jamais l'ordre à ses hommes de tirer sur des religieux. En quoi il se trompait. Le gouverneur leur ordonna de résister à tout prix, et le bouclier de religieux n'apporta pas aux pirates la protection qu'ils en attendaient, bien que moines et bonnes sœurs succombassent sous les balles destinées aux hommes qui s'abritaient derrière eux.

La bataille dura toute la journée; le fort finit par tomber, et Morgan soumit à la torture tous les habitants de Porto Bello dont il put s'emparer en fouillant la ville et la campagne environnante. Un de ses procédés favoris était de brûler les pieds de ses victimes. Parfois encore, les malheureux étaient placés dans des hamacs sous lesquels on allumait des feux qui brûlaient lentement. Morgan parvenait de la sorte à obtenir quelques renseignements sur l'emplacement des trésors cachés. Mais la plupart de ses captifs étaient de pauvres gens qui ignoraient complètement où pouvait se trouver l'or. Morgan, d'ailleurs, n'était pas homme à dédaigner le moindre denier, lui qui avait pourtant l'habitude de faire main basse sur des cargaisons entières d'or et d'argent.

En 1670, les rois d'Espagne et d'Angleterre signèrent un traité solennel connu sous le nom de traité de Madrid, aux termes duquel les deux souverains s'engageaient à prendre les mesures nécessaires pour que leurs sujets respectifs missent fin aux pillages réciproques des navires et des établissements des deux royaumes. Morgan apprit cette nouvelle comme il venait de rentrer à la Jamaïque avec un butin d'une valeur totale de 250 000 pesos. Sans hésiter le moins du monde, il fit connaître son intention de diriger une nouvelle expédition contre les riches villes espagnoles du continent. Comme d'habitude, le gouverneur de la Jamaïque lui apporta son appui officiel autant qu'officieux.

Cette expédition, qui avait comme premier objectif la ville de Panama, fut préparée et équipée avec soin. Morgan avait alors acquis un tel prestige comme meneur d'hommes que des milliers de pirates et de brigands sans emploi vinrent de toutes les parties du monde se ranger sous sa bannière. Parmi eux, il choisit 2 000 hommes, qu'il embarqua sur 37 navires. Ce furent probablement la plus grande armée et la flotte la plus importante que jamais flibustier eût commandées.

Pour atteindre Panama, il fallait, après avoir débarqué à Chagres, traverser l'isthme à pied au milieu de la brousse tropicale. Prévenus de l'expédition suffisamment à l'avance, les Espagnols avaient eu le temps d'évacuer tous les animaux domestiques et n'avaient laissé pratiquement aucune nourriture sur le chemin, si bien que les pirates, épuisés par leur marche et qui ne s'étaient pas embarrassés de vivres, durent passer six jours et six nuits sans pouvoir se ravitailler. En désespoir de cause, ils firent tremper leurs sacs de cuir dans de l'eau chaude pour les ramollir, les réduisirent en pâte en les pilonnant et firent rôtir cette pâte sur un feu de camp. Ils n'avaient jamais manqué de combativité, mais, quand ils arrivèrent devant Panama, ils étaient tellement affamés et poussés à bout qu'aucune armée n'aurait pu les arrêter.

A Panama, les Espagnols attendaient l'assaut de pied ferme. Ils disposaient à profusion des plus belles pièces d'artillerie que l'or de l'Espagne avait pu acheter. Ils étaient protégés par d'épaisses murailles et par une garnison bien entraînée, dix fois supérieure en nombre aux assaillants. Ils comptaient également sur leurs 20 000 têtes de bétail, pour la plupart des taureaux sauvages de la pampa sud-américaine; menées par des esclaves nègres et indiens, ces bêtes furent lâchées dans les rangs des flibustiers qui se portaient furieusement à l'attaque.

Mais cette charge fut un lamentable fiasco. Les taureaux n'étaient pas assez sauvages. Ou plutôt les pirates l'étaient deux fois plus qu'eux. Quand

les hommes de Morgan eurent tué assez de bêtes pour rassasier leur faim et reprendre des forces en vue de la bataille, ils se frayèrent un chemin au milieu du troupeau désorienté et se ruèrent sur les défenseurs de la ville avec une furie irrésistible. Les troupes espagnoles, qui avaient effectué une courageuse sortie, furent mises en déroute.

Sans avoir perdu plus d'une centaine d'hommes, Morgan était à l'intérieur de la ville. Les Espagnols s'enfuirent en toute hâte. Cette nuit-là, la ville de Panama ne fut plus qu'un gigantesque brasier dans le ciel calme des tropiques. Au matin, elle était presque totalement ravagée par l'incendie.

Quand les pirates se remirent en route vers Chagres, ils emmenaient 600 prisonniers pour les vendre comme esclaves et 175 mules chargées de butin. On ne connaîtra d'ailleurs jamais la valeur totale de ce butin, car Morgan, déloyal même avec ceux qui finançaient ses expéditions, ne leur dévoilait jamais le montant exact de ses profits. On peut cependant évaluer la prise à plusieurs millions. Nous savons, en tout cas, qu'il surveillait de très près 5 caisses d'or massif transportées par des mules. Au soir de la première journée de marche, il prit trois hommes et leur ordonna de conduire ces mules à sa suite. Ils quittèrent la piste et marchèrent près d'une heure avant d'arriver à l'endroit qu'il avait choisi. Là, il leur fit creuser un trou et y enfouit l'or; puis il tua les trois hommes de ses propres mains. Après avoir dressé une carte pour repérer l'endroit aussi exactement que possible, il détacha les mules et rentra passer la nuit au camp.

C'est au retour à Chagres qu'il devait mettre le comble à sa carrière d'iniquité. Il frustra les coupe-jarrets qu'il avait sous ses ordres de la part de butin qui leur revenait selon l'accord qu'ils avaient conclu. Cédant aux instances de ses hommes, il leur donna à chacun une prime, laquelle fut loin de les satisfaire, et Morgan comprit qu'une mutinerie était imminente. Au cours de la nuit, il chargea son butin sur les 3 bateaux du port qui étaient en état de prendre la mer et ne fit embarquer que des équipages réduits composés de ses partisans les plus sûrs. A l'aube, les flibustiers restés à terre s'aperçurent qu'ils avaient été joués. Ils pouvaient voir à l'horizon leur commandant s'enfuir avec le butin qu'ils avaient gagné au prix de tant de sueur et de sang.

Morgan revint à la Jamaïque avec la plus précieuse cargaison d'or et d'argent qu'aucun homme eût jamais réussi à s'approprier. Plus tard, les ennemis politiques qu'il avait dans l'île le firent inculper de piraterie, mais quand il rentra en Angleterre aucune accusation ne fut portée contre lui. Au contraire, tous les admirateurs qu'il comptait parmi ses compatriotes lui firent une ovation enthousiaste. Peu après, anobli par Charles II, il revint à la Jamaïque avec le titre de sous-gouverneur de l'île et ayant pour mission de chasser les pirates de la mer des Caraïbes.

Devenu sir Henry Morgan, il servit loyalement son roi à la Jamaïque et ne cessa d'accroître ses richesses et sa puissance. Il mourut âgé, comblé d'honneurs, et eut droit à des obsèques royales suivies d'un deuil officiel.

LA CHASSE AU TRÉSOR

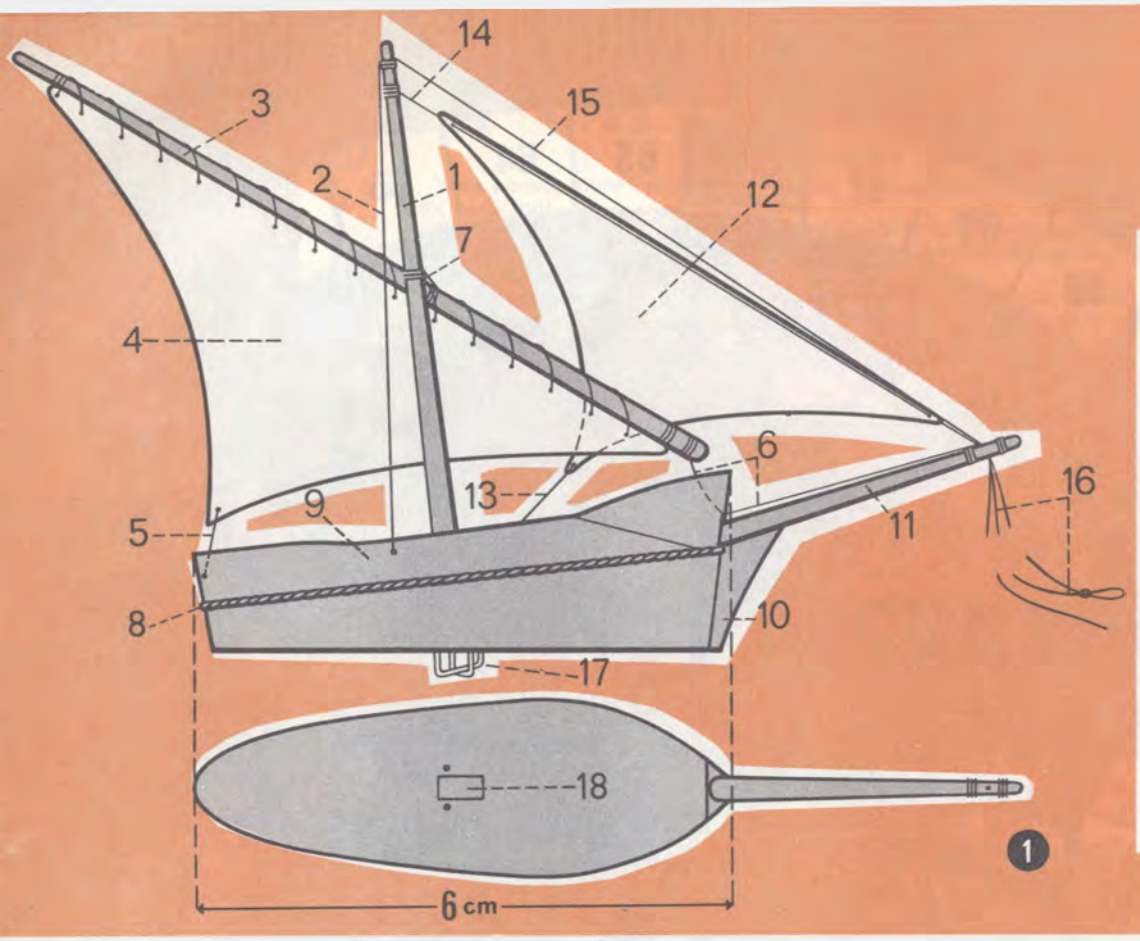
Pirates, respectez ces règles !

Vous pouvez jouer à deux ou davantage. Chaque joueur doit avoir un pion, mais un seul dé suffit pour tous.

Il faut tirer un 6 pour lever l'ancre. Ce 6 donne droit à un second coup, qui permet au pirate d'avancer d'un nombre de cases correspondant au nombre des points. (Le 6 autorise toujours un coup supplémentaire.)

Quand un pirate débarque sur une case déjà occupée par un concurrent, il jette le dé une seconde fois ; le concurrent joue à son tour. Celui des deux qui a fait le moins de points a perdu la bataille : il retourne au port et ne peut repartir qu'après avoir tiré un 6.

62 UNE ÉPAVE EN VUE Passez un tour pour la prendre en remorque.
63
64
65
66
67 MER BELLE-JOLIE BRISE Avancez jusqu'en 73.
68
69
70
71
72
73
74 AVARIE DE GOUVERNAIL Passez un tour.
75
76
77
78 BOUSSOLE DÉRÉGLÉE Retournez en 51.
79
80
81
82 UN HOMME A LA MER ! Retournez en 76.
83
84
85
86
87 Attendez ici jusqu'au 6 qui vous permettra d'accéder au coffre.
CALME PLAT Inutile de jouer. Avancez d'une case à chaque tour.
COFFRE AU TRÉSOR
43
44
45
RÉCIFS DANGEREUX Inutile de jouer. Avancez d'une case à chaque tour.
46
47
48
49 UNE VOILE A L'HORIZON Retournez en 33.
50
51
52
53
54
55 DÉMATÉ PAR LES CANONS DU FORT Retournez en 7
56
57
58 ÉCHOUÉ SUR UN BANC DE SABLE Avancez d'une case à chaque tour. Inutile de jouer.
59
60
61



1 mât
2 haubans
3 antenne
4 grand-voile
5 écoute de grand-voile
6 amure de grand-voile
7 drisse d'antenne
8 liséré
9 pavois
10 étrave
11 beaupré
12 foc
13 écoute de foc
14 draille de foc
15 grand étai
16 fils de commande
17 agrafes
18 étambrai

1

METTEZ UN BATEAU EN BOUTEILLE

PAR ANDRÉ THIÉBAULT

Vous admirez à juste titre les vieux loups de mer qui savent mettre, dans des bouteilles à col étroit, des bateaux tout gréés. Or, vous serez capable d'en faire autant quand nous vous aurons dévoilé leur secret. Voici pour commencer, et pour vous exercer, un modèle de tartane, petit bâtiment de pêche et de cabotage méditerranéen, que vous ferez tenir dans une carafe à lait.

Les matériaux

- Une carafe à lait de 1 litre (diamètre du goulot: 3 cm).
- Une planchette de 38 × 7 centimètres.
- 25 centimètres de baguette « quart de rond » de 15 millimètres de côté.
- Une latte de bois tendre et sans nœuds, longue d'une vingtaine de centimètres, avec une section de 20 × 15 millimètres.
- Un vieux cageot à fleurs, sur lequel vous prélèverez des morceaux de « canne de Provence ».
- Un bout de carton mince, genre bristol.
- Quelques agrafes de bureau.
- De la peinture laquée ou de la gouache avec un peu de vernis.
- Du fil écru assez résistant, par exemple du numéro 40.
- De la colle cellulosique à prise rapide.
- Un peu de mastic.
- Un peu de couleur en poudre.
- Quelques gouttes d'huile de lin.
- De la cire à cacheter.

L'outillage

- Un canif bien aiguisé.
- Une petite scie à denture très fine.
- Une petite râpe à bois.
- Une petite lime plate, douce, n'ayant pas plus de 2 millimètres d'épaisseur.
- Du papier de verre 000.
- Une paire de ciseaux.
- Une aiguille à coudre de grosseur moyenne pour enfiler les cordages dans les trous.

L'outillage à fabriquer

- 2 drilles-aiguilles: une petite, faite d'une aiguille à coudre ordinaire, et une grosse, faite d'une aiguille à repriser la laine de 2 millimètres de diamètre. Il suffit d'enfoncer le chas d'une aiguille dans une tige de bois de la grosseur d'un gros crayon, puis de biseauter la pointe en la frottant sur une pierre à huile (fig. 2). Ce genre d'outil, qu'on manœuvre en roulant le manche entre les doigts pour lui imprimer un mouvement de rotation alternatif, permet de percer le bois sans le faire éclater.
- Des « pinceaux à colle », simples lamelles de bois taillées en pointe.
- Quelques outils en fil de fer rigide de 2 ou 3 millimètres de diamètre (fig. 3) : une truelle à mastic (l'extrémité du fil de fer sera aplatie au marteau et rectifiée à la lime) ; des ébauchoirs pour modeler la mer ; un porte-tampon pour nettoyer l'intérieur

de la bouteille (le tampon lui-même, maintenu par un élastique, est un bout de chiffon qui doit pouvoir se changer facilement) ; un crochet à angle droit, pour redresser la mâture.

- Deux pinceaux coudés, l'un pour la peinture, l'autre pour le vernis ; ce sont de petits pinceaux ordinaires dont on a remplacé le manche par un fil de fer coudé.
- Une lame de rasoir fixée au bout d'un manche. (Tous les manches doivent être assez longs pour que l'outil puisse parvenir jusqu'au fond de la bouteille.)
- Un « berceau de lancement », constitué par un tube de canne de Provence, de bambou ou de bakélite, d'un diamètre intérieur de 1 centimètre environ, taillé en biseau et fendu comme l'indique la figure 3. (La fenêtre en sifflet, pour la sortie des fils de commande, n'a de raison d'être que si le tube n'est pas percé de bout en bout.)

Le socle

Il est bon de le fabriquer dès le début, car il servira à poser la carafe durant certaines phases du travail. Le modèle le plus simple est une planchette en rapport avec les dimensions de la bouteille, ici 8 × 7 centimètres. Deux baguettes « quart de rond » forment les cales (fig. 4). On peut munir ce socle de pieds. (Les quincailliers vendent des boutons à vis pour petits tiroirs, qui font parfaitement l'affaire.)

Les espars

Ce terme désigne toutes les pièces de bois qui servent à gréer le bateau. On les taille au canif dans la canne de Provence, en prenant la précaution de percer les trous d'avance dans des lames assez larges, pour éviter l'éclatement du bois. Le mât (6 cm de long) sera percé d'un trou à 5 millimètres de sa base. Le beaupré (4 cm) sera percé à 4 millimètres de son extrémité la plus fine. L'antenne mesurera 9 centimètres. Après dégrossissage à la lime et finition au papier de verre jusqu'à un diamètre maximum de 2 millimètres, on renforcera les trous par des ligatures de fil encollé, comme l'indique la figure 1.

La coque

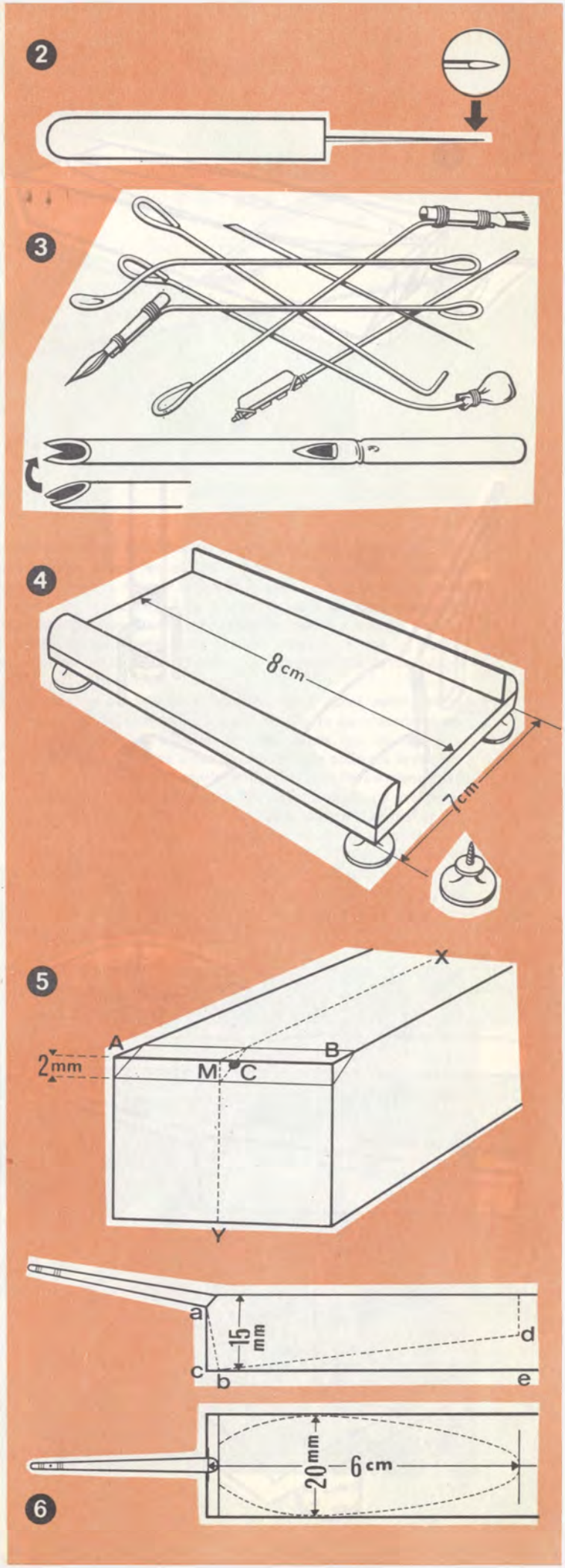
Sur la latte de 20 × 15 millimètres posée à plat, tracer d'abord les axes MX et MY (fig. 5) et abattre à la râpe l'arête AB sur 2 millimètres. Percer ensuite un trou en C, au milieu du chanfrein obtenu, par l'implantation du beaupré suivant l'angle indiqué par la figure 6. Cette opération délicate ne réussit pas toujours du premier coup ; si le trou est percé de travers — ce qu'on vérifie en mettant le beaupré provisoirement en place — scier le bout de la latte et recommencer.

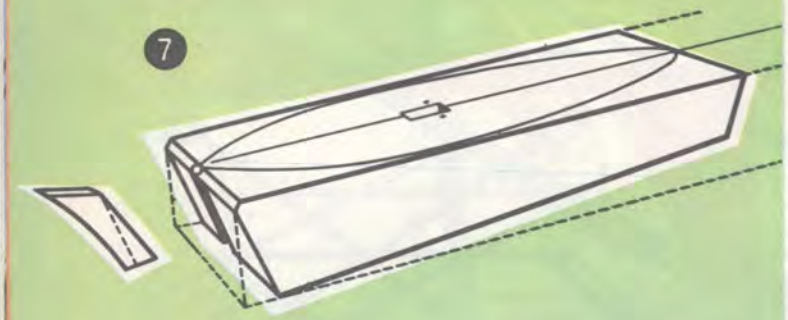
Tracer les contours du pont sur la face supérieure, puis le profil de la coque sur une face latérale (fig. 6).

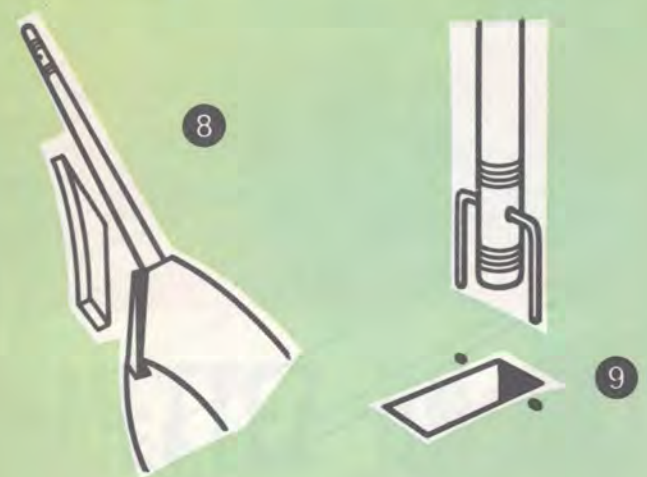
Creuser l'étambrai, c'est-à-dire le trou dans lequel viendra se loger le pied du mât. On y parvient en perçant, avec la grosse drille, deux trous écartés de 5 millimètres dans l'axe du pont et en son milieu, puis en enlevant au canif le bois qui les sépare de manière à dégager une mortaise rectangulaire de 5 ou 6 millimètres de profondeur. Deux autres trous percés avec la petite drille, de chaque côté de la mortaise, à 1 millimètre de ses bords et 1 millimètre de sa partie arrière, recevront le dispositif d'articulation du mât.

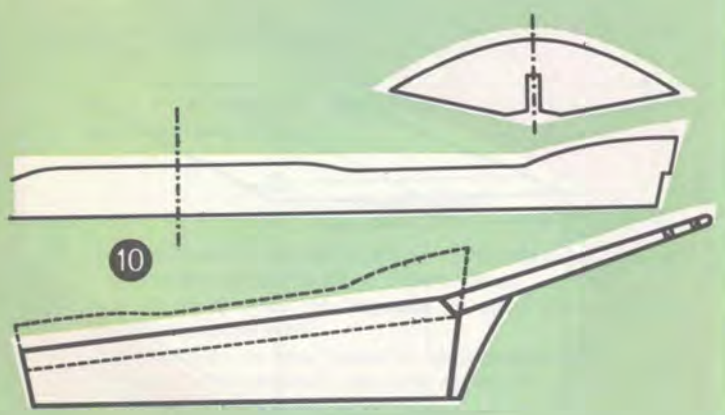
Procéder maintenant au découpage de la coque. Les parties hachurées *abc* et *bde* (fig. 6) sont enlevées à la scie et au canif. La finition se fait au papier de verre.

Pratiquer à l'avant, à l'aide de la scie et du canif, l'entaille qui recevra, un peu plus tard, une étrave préalablement taillée dans de la canne de Provence (fig. 7 et 8). Planter sous la coque deux agrafes de bureau disposées en croix, qui serviront à ancrer le bateau dans le mastic figurant la mer.









Pour l'articulation du mât, redresser l'une des branches d'une agrafe de bureau, la passer dans le trou pratiqué au pied du mât, puis rendre à l'agrafe sa forme première. Encoller les deux bouts de l'agrafe et les planter dans les trous prévus de chaque côté de l'étambrai (fig. 9). Vérifier avant séchage que le mât peut se rabattre vers l'arrière, sur le pont, et que, une fois redressé, il bute contre le bord arrière de la mortaise. Au besoin, modifier l'inclinaison et l'enfoncement de l'agrafe. Coller en place le beaupré et l'étrave.

Le pavois découpé dans du bristol, avec sa pièce complémentaire destinée à l'avant, sera collé tout autour de la coque (fig. 10). On améliorera son aspect en collant, immédiatement sous le bord inférieur, un liséré de couleur fait d'un brin de coton mercerisé.

Le moment est venu de peindre la coque (liséré excepté). Si l'on choisit la gouache, elle gagnera à être recouverte, après séchage, d'une couche de vernis incolore.

Les voiles

Dessinées sur du bristol très mince, suivant le plan de voilure de la figure 1, elles seront, avant découpage, percées de trous conformément au même plan. Éviter les déchirures en opérant avec la petite drille, le bristol reposant sur un bouchon (fig. 11). On peut ocrer les voiles avec un lavis d'eau dans laquelle on aura fait macérer du tabac. Après séchage sur un objet cylindrique, qui leur donnera la forme incurvée de la toile gonflée par le vent, procéder au montage des voiles, en commençant par la grand-voile qui sera lacée sur l'antenne, à laquelle on aura préalablement fixé deux fils : l'un au gros bout inférieur, pour amurer la voile, c'est-à-dire pour la retenir par l'avant, l'autre aux 2/5 de la longueur, pour servir de drisse permettant de hisser la voile. Mettre en place l'écoute de la voile.

Le montage du foc est encore plus simple. La draille, qui passe dans les deux trous du grand côté, est collée sur le papier. Une fois fixé, le fil doit dépasser d'environ 10 centimètres en haut du foc et de 80 centimètres en bas. Attacher ensuite l'écoute du foc.

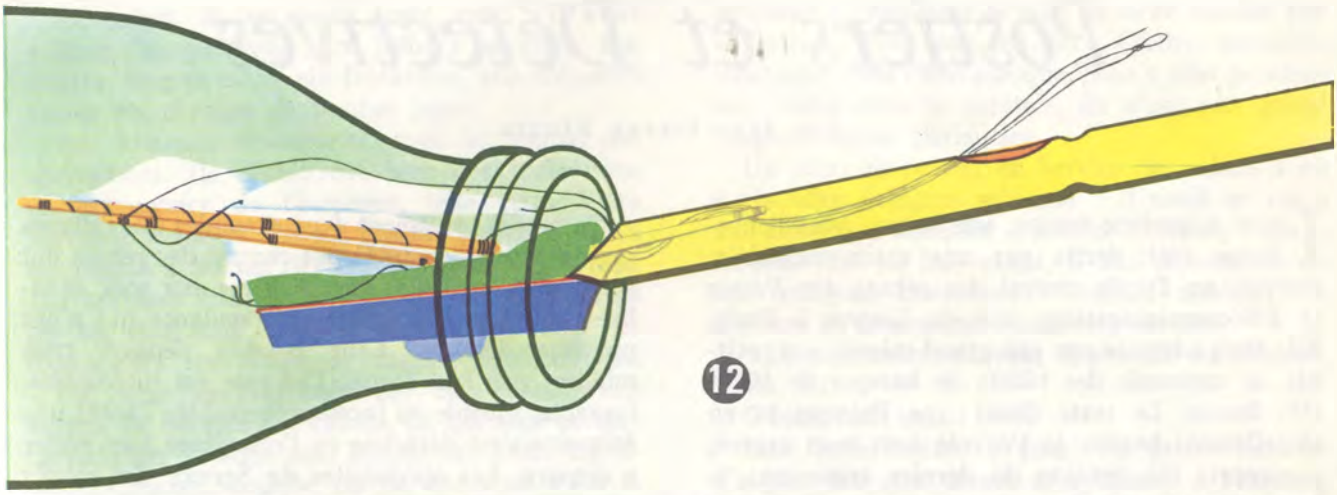
Gréement de la tartane

La figure 1 montre comment l'antenne est directement attachée au mât, en utilisant la drisse. Mais il faut prendre bien soin de laisser un jeu suffisant pour permettre à la voile de pivoter quand le mât sera rabattu sur le pont. Une fois la voile à poste, le fil d'amure est glissé sous l'avant du pavois, puis enfilé de haut en bas dans le trou pratiqué à l'extrémité du beaupré. La partie qui dépasse fournira le fil de commande grâce auquel on pourra raidir l'antenne, une fois le bateau en place dans la carafe. Pour amarrer le bout libre de l'écoute, percer un trou dans le pavois avec la petite drille, y passer le fil, de l'intérieur vers l'extérieur, et terminer par un nœud maintenu par une goutte de colle, elle-même camouflée par une touche de peinture. La longueur de l'écoute doit être calculée pour permettre à la voile de se rabattre sur le pont.

La draille de foc, ligaturée à 7 ou 8 millimètres au-dessous de la pomme de mât, sera également enfilée, de haut en bas, dans le trou à l'extrémité du beaupré. Le même fil repassé en sens inverse, après avoir été noué en boucle, servira d'étai de mât et sera attaché un peu plus haut que la draille de foc. Le brin double qui pend sous le beaupré servira à commander à distance le redressement du mât.

L'écoute du foc se fixe au travers du pavois, de la même façon que celle de la grand-voile.

La mise en place des haubans se fait en dernier lieu. Leur extrémité inférieure, comme celle des écoutes, traversera le pavois de l'intérieur vers l'extérieur.



La mer dans la carafe

Le bateau à peu près achevé, songeons à préparer son élément : la mer.

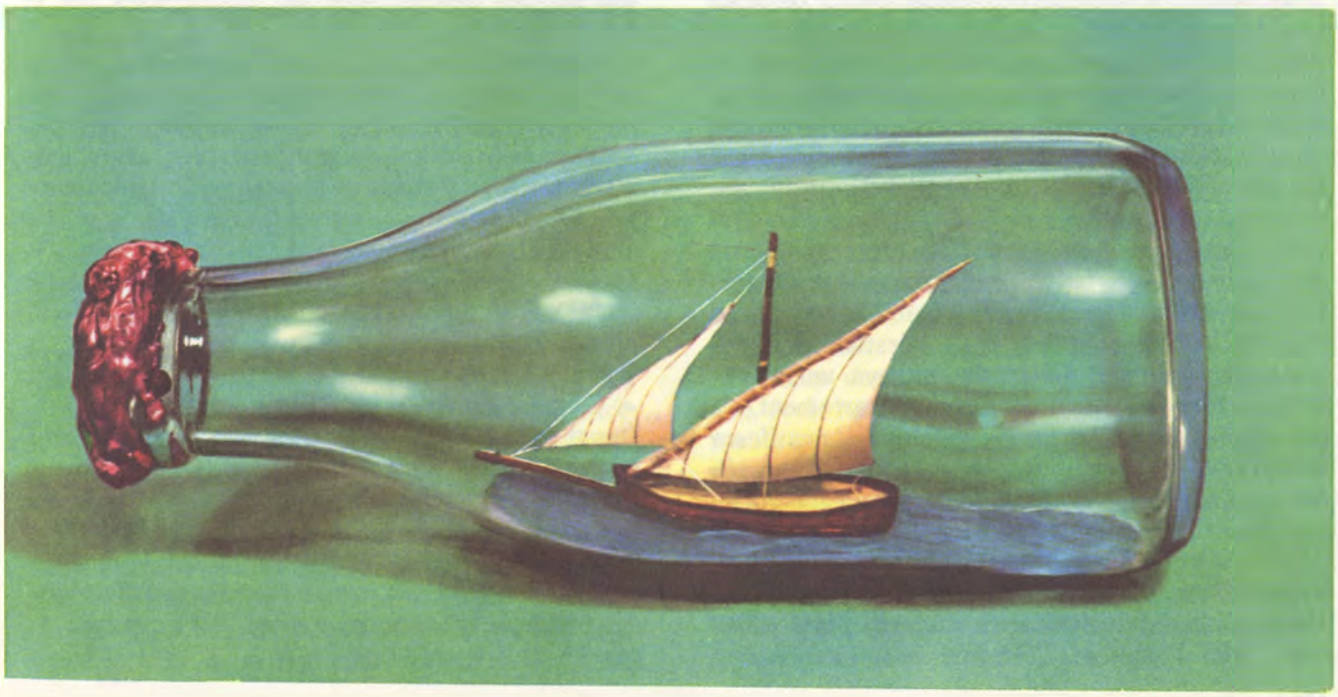
Mélanger d'abord un petit tas de couleur en poudre avec quelques gouttes d'huile de lin. Quand on a obtenu une pâte homogène, l'incorporer au mastic jusqu'à ce qu'il ait pris une teinte satisfaisante, bien uniforme, et ne colle plus aux doigts. On introduira ce mastic dans la carafe — qui doit être parfaitement propre et sèche — par boulettes de la grosseur d'une cerise qu'on écrasera contre le verre à l'aide de la truelle à mastic, de manière à former une bande d'environ 5 centimètres de large et de 6 ou 7 millimètres d'épaisseur. Il ne reste plus qu'à modeler des vagues, en pensant au sillage du bateau.

Lancement de la tartane

Enrober d'une boulette de mastic les agrafes plantées sous la coque : elle s'intégrera au reste du mastic figurant la mer. Ayant rabattu le mât et les voiles contre l'arrière du pont, faire passer les trois fils de commande dans le berceau de lancement, dans lequel on introduira le beaupré jusqu'à coincer l'étrave. Glisser la tartane dans la bouteille et la poser à l'endroit voulu (fig. 12). Encastrer alors le bateau dans la mer, en appuyant sur le pont avec la truelle à mastic, puis le dégager délicatement du berceau en laissant pendre les fils de manœuvre par le goulot. C'est le moment de rectifier le modelage de la mer, si besoin est.

Lorsque le mastic aura complètement durci, redresser le gréement en tirant doucement sur les fils de commande et en s'aidant du crochet spécial. Un peu avant que le mât soit complètement redressé, poser une goutte de colle sur le dessus du trou du beaupré, puis tendre à fond les trois fils de manœuvre qu'on ne lâchera pas avant que la colle soit prise. Le gréement ainsi immobilisé, il ne reste plus qu'à couper l'excédent de fil, au ras du beaupré, avec la lame de rasoir emmanchée.

Quelques touches de gouache blanche, à l'avant et dans le sillage du bateau, ne peuvent qu'ajouter au réalisme du modèle. Quant à la fermeture de la bouteille, c'est l'opération la plus facile : coller à l'orifice du goulot une rondelle de carton que l'on recouvrira de cire à cacheter.



Postiers et Détectives

PAR JEAN-PIERRE BÉGUIN

Il y a quelque temps, une lettre, dont l'enveloppe était écrite par une main malhabile, arrivait au Dépôt central des rebuts des Postes et Télécommunications, rue du Louvre à Paris. Elle était adressée par une grand-mère à son petit-fils, et contenait des billets de banque de 10 et 100 francs. Le texte disait : « Puisque tu en as tellement besoin, je t'envoie tout mon argent, y compris ma pension du dernier trimestre... » Le destinataire était parti sans laisser d'adresse. La grand-mère avait bien inscrit son nom à elle au dos de l'enveloppe, mais elle avait omis d'y ajouter son adresse. Bien qu'il soit interdit d'envoyer des billets de banque dans une lettre ordinaire, le service des postes voulut retourner rapidement cet argent à l'expéditrice qui, de toute évidence, ne devait pas rouler sur l'or. Il n'avait comme point de départ que le cachet d'un bureau postal du Nord figurant sur le timbre. On téléphona au receveur de ce bureau, où la lettre avait été postée. Connaissait-il ce nom ? Le fonctionnaire se rappela qu'il existait en effet, à quelques kilomètres de là, une famille qui se nommait ainsi. Grâce aux indications de ces gens, homonymes de la bonne grand-mère, le Service des rebuts put retrouver celle-ci et lui retourner sa lettre, avec l'argent.

De même, le Service des rebuts reçut, un beau jour d'octobre 1952, une lettre venue d'Afrique à bord du *Maroc*. Or ce paquebot avait subi un commencement d'incendie, et le courrier qu'il transportait était resté plusieurs jours immergé, après extinction du sinistre. On avait dirigé sur le Dépôt des rebuts les missives qui avaient conservé une vague forme. Sur l'enveloppe qui nous intéresse, on crut discerner le mot « notaire ». La lettre, ouverte, se révéla très lisible ; c'était une modification testamentaire signée Chevirotte, et il y était question de biens situés en Charente. Le service envoya une circulaire à tous les notaires de ce département, et celui qui avait un client de ce nom se manifesta aussitôt. Il était temps ! Par cette lettre, postée quelques heures avant sa mort, M. Chevirotte, qui avait fait fortune en Afrique, modifiait son testament antérieur et rétablissait comme légataire universel un neveu précédemment déshérité. Le jeune homme doit donc sa fortune au Service des rebuts des Postes et Télécommunications.

Ce sont là seulement deux exemples des énigmes que les employés du Dépôt central des rebuts ont à résoudre quotidiennement. Vers eux sont canalisés tous les objets de correspondance qui n'ont pu être délivrés. Leur nombre dépasse trois millions par an. Tantôt l'adresse est incomplète, inexacte, illisible ou incompréhensible. Tantôt une étiquette s'est détachée ou l'emballage tout entier a disparu. Les spécialistes du Service des rebuts cherchent, se souviennent, traduisent ou devinent, et finalement arrivent à sauver environ la moitié des objets qui leur sont confiés. Pour cette tâche de salut, ils ont reçu le droit de déroger à la règle formelle qui interdit d'ouvrir lettres et paquets.

Avant d'arriver aux Rebuts les correspondances non distribuées ont déjà eu des aventures postales. Quand l'importance du bureau de poste local qui avait mission de les distribuer le justifiait, elles ont fait l'objet d'un « appel ». Chaque matin, en effet, avant le départ de la tournée, les facteurs font l'appel à haute voix (dans certains cas à l'aide d'un micro) des adresses litigieuses. Si l'un des postiers a une idée, l'objet est redirigé, sinon il est envoyé à la recette principale du chef-lieu du département, où trois ou quatre personnes tentent encore de le remettre sur la bonne voie. En cas de nouvel échec, les hommes du Dépôt central des rebuts sont les instruments de la dernière chance.

Dans un calme local, dont les fenêtres donnent rue du Louvre à Paris, une cinquantaine d'employés chargés de résoudre les énigmes postales sont installés devant de grandes tables, ayant près d'eux tous les Bottins et annuaires de téléphone ; les volumes le plus souvent consultés sont les annuaires professionnels. A partir de cela, ils doivent subodorer que « rue du 42e-d'Infanterie (Seine) » signifie « rue du 42e-de-Ligne, à Joinville-le-Pont (Seine) » ou que le « Mas de la Torra à Castell lon Tuhi » se trouve en réalité à « Castelnau par Thuir (Pyrénées-Orientales) ». Quant à une lettre adressée « rue de l'Empereur à Paris », on finit par la diriger sur la rue Lemercier. En effet, elle portait un numéro supérieur à cent ; or on ne compte à Paris que quelques rues comprenant plus de cent numéros, et parmi celles-ci la rue Lemercier est la seule dont le nom commence, comme « l'Empereur », par les trois lettres LEM.

Le calcul, là, se révéla juste, mais s'il avait échoué, les préposés aux Rebuts auraient fait quatre, cinq et même six tentatives, afin d'épuiser toutes les chances de tomber juste.

Ces hommes deviennent, avec le temps, des spécialistes. Ils déchiffrent bien des indications en provenance de l'étranger, telle cette lettre adressée « rue don Brial, Boixas y Orli » qui a été remise à Baixas (Pyrénées-Orientales). Quant aux adresses rédigées en chinois, en arabe ou en persan, elles sont envoyées par les Rebuts à des traducteurs spécialisés et ensuite réacheminées.

Le sabir nord-africain est bien connu des agents du Service des rebuts, ce qui leur permet de rediriger presque sans hésiter une lettre adressée à « Secret Sentielle, rue da Ankeique » sur la Sécurité sociale, rue de Dunkerque. Il leur a fallu un véritable flair de détective pour résoudre l'énigme que présentait l'adresse suivante : un nom suivi de « Ifi la ficelle Paris ». Finalement l'un des experts eut un éclair et comprit : « Il fait la vaisselle à Paris. » Aussitôt on s'adressa aux restaurants du quartier de Paris où les Nord-Africains sont le plus nombreux, celui de la Goutte-d'Or, et l'on trouva en effet le destinataire, plongeur dans un de ces établissements.

Le Service des rebuts reçoit souvent des portefeuilles qui ont été glissés dans les boîtes aux lettres par des voleurs peu soucieux de s'encombrer d'un objet qu'ils ont vidé de son contenu. Comme il reste fréquemment une pièce d'identité, on renvoie le tout gratuitement au légitime propriétaire. Malheureusement, les pièces d'identité sont souvent trop anciennes et l'objet revient aux Rebuts ; il sera détruit s'il n'est pas réclamé par le propriétaire.

Les postiers des Rebuts finissent par connaître la plupart des rues des principales villes de France. Ils savent, par exemple, qu'en recevant une lettre adressée « rue Pagès Sinésine Seine » ils peuvent la réexpédier à Suresnes, qui possède une rue ainsi nommée, et qu'au lieu de « rue Signac Ameneuil » il faut lire « rue Signac à Arcueil (Seine) ».

Ils n'ignorent pas non plus qu'il existe en France bon nombre de localités portant le même nom. Dans le seul département des Vosges, il y a Saint-Maurice-sur-Moselle et Saint-Maurice-sur-Mortagne ; la confusion est fréquente. Outre le Montréal canadien, il y a dans notre pays des Montréal dans les départements de l'Ain, du Cantal, du Gers, de l'Yonne et de l'Aude. Les Montfaucon sont également nombreux. Difficulté fréquente aussi, les provinciaux et les étrangers qui écrivent des lettres ou des cartes destinées à une localité de la région parisienne ont souvent tendance à remplacer le nom de cette localité par « Paris ». Pour eux, en effet, Clichy, Asnières, Boulogne, c'est Paris puisque, pour y aller pendant leur visite dans la capitale, ils n'ont pas quitté l'agglomération parisienne.

Un jour, un postier du Service des rebuts a eu à résoudre l'énigme suivante : il avait en main une enveloppe adressée « rue du Monstre, Paris ». Aucune idée ne lui venant, il alla trouver un de ses collègues chevronnés. Celui-ci réfléchit un moment et finalement rendit son verdict :

« A mon avis, cela veut dire : rue du Dragon, Paris, VI^{e}. »

C'était bien cela !

Les lettres mises à part, un grand nombre d'objets des plus divers sont soumis à l'examen des employés des Rebuts ; d'ailleurs beaucoup d'expéditeurs et de destinataires, persuadés que ce qui n'arrive pas est perdu, ne le réclament pas. S'ils le font, ils doivent décrire minutieusement l'objet égaré, qui est gardé à leur disposition pendant six mois.

En dépit des recherches, des millions d'objets conservent leur mystère. Les livres ou objets semblant précieux sont proposés à la Bibliothèque nationale qui, s'ils l'intéressent, les prend. Les denrées alimentaires encore consommables (les colis sont ouverts dans les vingt-quatre heures) sont remises à des œuvres de charité. Les cartes postales à tarif réduit sont conservées un mois dans le bureau qui les a recueillies, puis envoyées au pilon. Même sort pour les lettres ordinaires, mais après un séjour de trois mois. Les correspondances contenant argent, valeurs, photos ou papiers officiels sont conservées un an, après quoi le contenu est négocié au profit de l'Etat. L'Administration des domaines, qui est chargée de vendre aux enchères tous les laissés-pour-compte, reçoit parfois des objets bizarres, telle cette plaque funéraire gravée qui, ayant perdu son emballage, n'a jamais été réclamée par la famille.

Les étourderies semblent être à l'origine de la plupart des envois aux Rebuts. Si les gens pensaient bien à ce qu'ils font quand ils écrivent une adresse, ils aideraient les agents des P. et T. et en seraient les premiers bénéficiaires.

Chacun devrait relire ce qu'il a écrit, indiquer non seulement la ville, la localité, mais aussi le numéro minéralogique du département et l'arrondissement s'il y a lieu, écrire son adresse au dos de l'enveloppe et, dans le cas d'un paquet, répéter son adresse et celle du destinataire à l'intérieur de l'emballage.

Autre conseil judicieux : si vous n'écrivez pas lisiblement, libellez l'adresse en caractères d'imprimerie ou tapez-la à la machine.

La pièce récalcitrante

Sur votre paume bien tendue, appliquez une pièce de monnaie et dites à vos amis qu'elle appartiendra au premier qui parviendra à la « brosser » hors de votre main à l'aide d'une brosse à habits. Défendu, bien sûr, de vous frapper violemment la main avec la brosse, ce qui ferait tomber la pièce ! Il s'agit de vous brosser la paume comme on brosse un vêtement.

Avec 1 centime

Brisez, mais sans la casser complètement, une allumette en son milieu, pliez-la et posez-la sur le goulot d'une bouteille. Sur le V ainsi formé, placez délicatement une pièce de 1 centime.
Sans toucher la pièce, sans déplacer l'allumette, sans lever la bouteille, pouvez-vous faire tomber le centime dans le récipient ?

La pièce sauteuse

Posez une pièce (choisissez-la parmi les plus légères, de préférence) sur le bord d'une table et demandez à vos amis de la prendre, mais sans toucher la pièce ni bousculer la table.

JEUX ET DEVINETTES 5

(Voir réponses page 199.)

Passez, monnaie

Posez, sur une feuille de papier, une pièce de 1 centime. Dessinez-en le contour et découpez le cercle de papier ainsi délimité. Demandez à un ami de faire passer par ce trou une pièce de 1 franc.

Sur un anneau de papier

Découpez, dans du papier fort, une bande étroite, dont vous collerez ou agraferez les deux extrémités de manière à former un anneau.
Posez cet anneau en équilibre sur le goulot d'une bouteille et placez une pièce au sommet de l'échafaudage.
Comment ferez-vous tomber la pièce dans la bouteille sans faire basculer doucement l'anneau ?

Nos bonnes histoires

Cache-tampon

UN douanier fouille une valise dans laquelle une voyageuse a caché un flacon de parfum. Le fonctionnaire est près de découvrir le corps du délit, lorsqu'on entend une fillette s'écrier, toute joyeuse :

« Maman, maman ! Il brûle, le monsieur ! »

E. C.

Marius galège

« QUEL poisson formidable j'ai pêché ! m'a dit Marius. Tellement énorme qu'il a fallu une grue pour le sortir du bateau. Comme il n'y avait pas de balance assez grande pour le peser, j'ai sorti mon appareil et je l'ai photographié. Eh bien ! La photo à elle seule pesait plus de dix livres ! »

H. S.

Les aveugles professionnels

UN passant lance une pièce de monnaie dans la sébile d'un aveugle, la manque ; la pièce roule sur le trottoir. L'aveugle se lève et la ramasse.

« Mais vous n'êtes pas aveugle ! s'écrie le passant, étonné.

— Oh ! non, répond l'autre sans sourciller. Je ne suis que le remplaçant. Le vrai, il est au cinéma ! »

M. S.

Histoire de milliardaire

UN magnat du Texas fait une croisière autour du monde dans son avion à réaction personnel.

« Regardez, patron, dit le pilote, nous survolons la France.

— Ne vous perdez pas dans les détails, Joe, répond le milliardaire, excédé. Bornez-vous à signaler les continents. »

G. M.

Un loup de mer

DANS les milieux navals britanniques, on parle beaucoup de la réponse faite à un amiral par le commandant du *Diamond*. Ce navire venait d'entrer en collision avec le croiseur *Swiftsure,* accident qui valut au commandant du *Diamond* de passer en conseil de guerre. Heurté à l'avant, le *Swiftsure* commençait à couler, lorsque l'amiral fit adresser ce signal au commandant du *Diamond* :

« Et maintenant, que comptez-vous faire ? »

En cet instant où sombrait toute sa carrière, celui-ci répondit :

« Me lancer dans l'agriculture. »

London Sunday Times

Horlogerie à domicile

GRAND-PÈRE a la passion du bricolage.

Un dimanche, il s'attaqua sous nos yeux au coucou de la salle à manger, rapporté de la Forêt-Noire par un cousin. La table fut bientôt envahie de rouages et de ressorts. Le remontage pourtant fut sans histoire. Peu avant 4 heures, tout était en place et le coucou avait regagné sa boîte.

Nous restâmes immobiles, écoutant le tic-tac régulier, le regard fixé sur les aiguilles. A 4 heures moins 1 minute, nous retînmes notre souffle. Le coucou allait-il sortir ? A 4 heures, il y eut un grand silence. Puis la petite porte de bois sculpté s'ouvrit, l'oiseau apparut à reculons, fit volte-face, nous lança un regard furibond et cria :

« Hé ! Est-ce que quelqu'un a l'heure, ici ? »

S. L.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE, UN HÔTEL SUSPENDU

PAR KATHARINE DRAKE

Les touristes y sont aux premières loges pour voir et admirer les bêtes sauvages en liberté.

En pantalon et saharienne, accompagnée de trois hommes armés, une charmante jeune personne avance prudemment, à pas de loup, dans la brousse africaine. Elle se dirige avec son escorte vers « Treetops », un hôtel miniature suspendu dans les branches d'un figuier sauvage et surplombant un marigot où les animaux viennent boire au crépuscule. Soudain retentissent des barrissements et des cris aigus à vous pétrifier sur place.

A travers les broussailles, la petite troupe aperçoit une cinquantaine d'éléphants qui cabriolent dans l'eau. Presque toute la harde est à bonne distance, dans le vent, mais, juste derrière l'échelle d'accès à la maison perchée dans l'arbre, apparaît la silhouette d'une énorme sentinelle : un éléphant qui se balance en cadence ; ses oreilles battent et ses petits yeux de myope sont en alerte. Sa trompe levée est de bien mauvais augure, car c'est trompe en l'air que les éléphants chargent..., à 30 kilomètres à l'heure.

Bien qu'un espace de 30 mètres de végétation glissante sépare la jeune femme de l'échelle, elle continue à avancer et parvient finalement au gros figuier, à moins de huit pas de l'animal barrissant. Elle grimpe à l'étroite échelle et se faufile à l'abri par une trappe. Cette jeune femme n'est autre que la princesse Elisabeth d'Angleterre, et son hôte, Eric Sherbrooke Walker, est le créateur, avec sa femme, de cette attrayante demeure aérienne.

Le lendemain matin, quand tout le monde redescend, Walker adresse un petit discours à son invitée.

« Madame, lui dit-il, si vous faites preuve d'autant de courage pour affronter ce que vous réserve l'avenir que pour faire face aux éléphants sauvages, nous pourrons nous estimer vraiment privilégiés. »

Il ignore, tout comme Elisabeth, qu'il s'adresse alors à la reine d'Angleterre, car à midi seulement leur parviendra la nouvelle que le roi George VI est mort pendant la nuit.

Une maison de conte de fées

Treetops est situé sous l'équateur, au Kenya, en Afrique orientale. Tous les après-midi un groupe de 16 visiteurs, venus de toutes les parties du monde, se réunit à Nyeri, à 150 kilomètres au nord de Nairobi. Des jeeps, conduites par des chasseurs, les amènent à moins de 400 mètres de leur destination, en un lieu où la route se termine brusquement. De là, tout le monde doit franchir à pied la piste terminale.

La hutte du célèbre figuier a été brûlée par les fanatiques Mau-Mau peu après la visite royale. Haut perché, de l'autre côté du marigot, Treetops II fait face aux restes carbonisés de Treetops I. Bien qu'il ne mesure que 15 mètres sur 30, cet étonnant petit perchoir fourmille de surprises raffinées : chambres individuelles, lumière électrique, toilettes munies de chasse d'eau, eau courante chaude et froide, bar et dîner à quatre services.

Le long de la piste rudimentaire qui, à travers la brousse, mène à cette maison de poupée, nous voyons, à intervalles très rapprochés, de rustiques échelles « de secours » clouées contre les arbres. Elles nous rappellent qu'il suffit de s'élever de 3 mètres pour être à l'abri des cornes d'un rhinocéros ou d'un grand buffle et qu'une altitude de 5,50 m est recommandée pour échapper aux éléphants. Si le sifflet du chasseur retentit, certains d'entre nous ne vont pas manquer d'établir un nouveau record mondial de montée à l'échelle.

Quelques minutes encore, et Treetops nous apparaît soudain dans toute sa splendeur. Tapissée d'herbe rase et jaune, ceinte comme un amphithéâtre d'une muraille de forêt touffue, la clairière capte tous les rayons du soleil. Le marigot, qui a plus de 145 mètres de large, porte en son centre une île de roseaux vert émeraude. Une zone de vase rouge et glissante cerne l'eau ; elle est couverte d'empreintes d'éléphants larges comme des boisseaux, de traces laissées par les sabots fendus des grands buffles, de foulées d'antilopes. Sur son arbre, la maison de conte de fées semble planer dans un nuage de rameaux couverts de fleurs roses. Et pourtant les 34 étais de cèdre qui renforcent l'arbre sont fichés dans du ciment et peuvent résister à n'importe quel choc.

En observation sur le balcon

Nous grimpons trois volées d'escalier et entrons dans une belle pièce, haute de plafond, égayée de fleurs sauvages. Des défenses d'éléphants forment un arceau par-dessus une longue table de salle à manger. Les logements principaux — des cabines à une ou deux couchettes — sont situés de part et d'autre d'un étroit couloir. Nous ne tardons pas à passer sur le balcon. Les caméras enregistrent le décor en Technicolor : forêt vert bouteille, clairière dorée, ciel turquoise. Les viseurs sont pointés sur le sommet neigeux du mont Kenya, dont les 5 200 mètres dominent en arrière-plan l'enceinte de la forêt. Nous attendons, tout frémissants. Le spectacle va commencer.

Une famille de phacochères entre en scène d'un air important : papa, maman et quatre petits d'humeur hargneuse. Papa pèse dans les 135 kilos, il a le corps dénué de poils comme un cochon, la plupart des caractéristiques de l'hippopotame, des excroissances grandes comme des cornes et des défenses en faucille capables de découdre un adversaire comme avec un rasoir. En file indienne, la famille longe la mare à petits pas, queues dressées en manche à balai. Ils grognent et reniflent avec irritation jusqu'à ce qu'ils découvrent un coin à leur gré, à quelques mètres de la saunière artificielle où la boue est plus dense qu'ailleurs. Ils s'y écroulent, s'enfoncent comme des tanks et s'assoupissent. Seules leurs têtes demeurent visibles.

L'instant d'après, des centaines de babouins font irruption dans l'arène. Ils dégringolent des lianes, franchissent la clairière en multipliant les culbutes, poussent des cris stridents, bondissent à quatre pattes. Notre arbre commence à frémir ; en un clin d'œil une vingtaine de longues figures charbonneuses paraissent

à travers les fleurs et s'alignent en face des visiteurs, à 30 centimètres d'eux à peine, découvrant en un sourire jovial des crocs jaunes et des gencives roses. Rapides comme l'éclair, une douzaine de mains commencent à se saisir des bonbons, des fruits, des biscuits posés sur la corniche. Ces singes deviennent bientôt trop hardis pour notre agrément et bondissent sur les dossiers de nos chaises. Le chasseur exhibe un pistolet à amorces. Avec des cris moqueurs, ils regagnent alors la clairière, dans un sauve-qui-peut grouillant, méli-mélo de bras, de jambes et de derrières rose pétunia.

Les petits babouins sont charmants. Comme tous les enfants du monde, ils font les diables et se donnent des airs pendant que les mamans indulgentes, assises près d'eux, bercent leurs nouveau-nés, bavardent, relèvent les marmots qui tombent dans les trous de vase voisins. Les distractions de ces loupiots de la brousse ne sont pas compliquées : une liane qui se rompt après une passe de « lutte à la corde » et envoie bouler une demi-douzaine d'entre eux, une branche, relief d'un repas d'éléphant, qui leur tient lieu de « cerf-volant ». Un bébé serre sur sa poitrine décharnée une « poupée », morceau de crottin sec d'éléphant, et la gronde tendrement.

Maintenant, un couple de grues couronnées, d'une envergure de 1,80 m, descend majestueusement sur la forêt et entreprend une démonstration de vol à voile juste au-dessous de nous. Elles décrivent un cercle autour de l'aire, descendent de façon imperceptible comme des avions sur le point d'atterrir, virent sous le vent, abaissent leurs trains d'atterrissage et se posent sur l'île des roseaux, à 5 centimètres de l'eau. Elles inclinent leurs magnifiques têtes pour boire, indifférentes aux cris rauques et furibonds des occupants : sarcelles au bec rose, canards, grèbes castagneux. Les ornithologues qui sont parmi nous reconnaissent des élanions à la poitrine lilas, de splendides perroquets vert et rouge, des oies d'Egypte qui cacardent aussi bruyamment que des klaxons, des tisserins noir et or.

Des arbres voisins, les oiseaux chanteurs nous offrent une sérénade, accompagnés par un grand orchestre de grillons, de rainettes et de grenouilles.

Au voleur !

Pénétrant timidement dans la clairière, la première antilope s'arrête toutes les deux secondes pour écouter, brouter, donner un rapide coup de langue à la saunière installée par les Walker il y a des années. En une demi-heure, on en voit cinq ou six espèces ; certaines ont un gilet et des pattes rayées, d'autres sont tachetées, d'autres encore sont les plus petites antilopes du monde, parfois à peine plus grandes qu'un lièvre. Une ravissante famille de guibs est figée dans une attitude classique ; le père est couleur pain brûlé, sa séduisante épouse, dorée comme un rayon de soleil ; entre eux deux se tient un Bambi tacheté, tout en jambes. Des craquements dans un fourré les ont effrayés et ils demeurent tous trois tremblants, le cou arqué. La cause de leur terreur apparaît au détour d'un buisson : c'est un céphalolophe, antilope minuscule encore plus timide que le guib. Ils sont tous quatre visiblement soulagés. Bambi bondit en l'air, les quatre pieds joints. Une caméra se déclenche..., le quatuor détale.

Un sac de dame a disparu. Cette désagréable constatation provoque un moment de malaise jusqu'à ce que, désignant du doigt le sommet d'un lilas sauvage, l'un d'entre nous murmure :

« Regardez ! »

Accroupi là-haut, un gros babouin tripote les cordons de fermeture du sac de paille blanche. Vaincu par le nœud, il déchire avec les dents une des coutures. Une main s'enfonce dans le sac, un stylo en sort. Le chasseur s'élance dans l'escalier quatre à quatre, tandis qu'avec des cris hystériques le babouin dégringole de l'arbre et fait tournoyer son butin par-dessus sa tête. Il fourre le sac dans l'herbe et examine en toute hâte le stylo. Sifflant dans les airs, une pomme de terre le frappe à l'épaule, une autre dans la poitrine. Notre babouin s'enfuit, après s'être fourré le stylo dans la bouche. Le chasseur récupère le sac.

Bataille de mastodontes

Le crépuscule approche, la clairière est déserte. Le silence est enfin rompu par des grognements tonitruants, qui retentissent dans les fourrés. Les secondes passent. Finalement, la « chose » se montre : un rhinocéros ! Cette masse énorme et blindée s'avance vers nous en se dandinant, enveloppée dans une lumière brun rouge qui souligne les yeux mornes placés au milieu des bajoues, les cornes meurtrières recourbées vers le haut. Tous les regards suivent le monstre, qui tourne rageusement en rond, déracinant les buissons, quand un autre rhinocéros apparaît, s'agenouille et lèche la saunière en faisant entendre une sorte de ronflement. D'un coup de reins, il s'est remis debout, quand le premier, furieux de l'intrusion, sonne la charge d'un souffle comparable à celui d'un train express.

A voir ces deux géants se ruer l'un vers l'autre, le double suicide semble inévitable. Mais au dernier moment ils s'arrêtent pile, à moins de 50 centimètres l'un de l'autre, et demeurent plantés là, l'air ahuri. Puis ils s'ébranlent lentement en direction de l'eau, où ils s'enfoncent.

Tandis que la brousse et le balcon s'obscurcissent, l'arène devient progressivement plus claire. De notre toiture, une « lune » artificielle de 1 000 watts illumine la clairière. Quatre grands buffles émergent de la forêt, à gauche et à droite, et se mettent à flairer leur chemin vers la saunière. Quand l'un d'eux, écumant de saumure, relève brusquement sa lourde tête et roule ses yeux vers le haut, nous comprenons pourquoi cet animal est l'un des potentats les plus redoutés de la brousse. Presque tout son armement est situé au-dessus de ses yeux ; deux cornes — dont les pointes

sont distantes de plus de 1 mètre — plantées si bas sur le front qu'elles ont l'air d'y avoir été fixées au dernier moment. Cette protubérance tout en os, qui s'étend d'une oreille à l'autre, est tellement épaisse que le front du buffle est à l'épreuve des balles. Comme les rhinocéros, ces grands animaux étaient déjà des tueurs d'hommes à l'époque où l'image du buffle d'Europe apparaît dans les cavernes qu'habitaient, il y a plus de 10 000 ans, les chasseurs de Cro-Magnon.

Jeux d'éléphants

Après le dîner dans notre restaurant aérien, nous regagnons notre poste de guet sur le balcon. La forêt est d'un noir d'encre, mais la vie nocturne bat son plein. Les oiseaux de nuit vocifèrent leurs rauques fantaisies, auxquelles se mêlent les hurlements furieux des hyènes, des chacals et des chiens sauvages. La plus bruyante de ces « mélodies » sylvestres émane d'une petite boule de fourrure qui ressemble à un ourson de peluche, le daman arboricole. Sa chanson débute par un cri à vous pétrifier sur place, descend la gamme en arpèges lourds de menaces et s'achève sur un grognement.

Soudain, tout se tait. Le silence devient magique, comme si les oiseaux, les quadrupèdes, les insectes, les arbres même étaient frappés de mutisme par quelque spectacle terrifiant. Braquant nos jumelles vers l'orée de la forêt, nous ne voyons rien. Le chasseur se penche par-dessus la balustrade et nous désigne quelque chose.

Complètement immobiles, cinq éléphants se tiennent dans l'ombre au-dessous de nous. Notre cœur s'arrête de battre un instant à la vue des silhouettes du plus grand des animaux terrestres. Nous discernons à peine les têtes altières, les lourdes trompes, les oreilles immenses déployées comme des voiles, les défenses épaisses comme le bras, assez puissantes pour renverser un camion. Nous nous demandons depuis quand ils sont là. Mais nous sommes plus désorientés encore à l'idée que cinq éléphants, de 6 tonnes à peu près chacun et de 3,25 m au garrot, aient pu se glisser jusqu'à nous par une piste jonchée de branchages sans faire le moindre bruit. Leurs énormes pieds de 45 centimètres de large en détiennent le secret : ces agglomérés de chair et de muscle sont de véritables amortisseurs. Prendre l'éléphant pour un lourdaud malhabile est une erreur fort répandue. Son balancement lent, sorte de roulis, est en réalité un modèle de savant équilibre. Son pied, presque aussi sûr que celui du chamois, lui permet de suivre le sentier de montagne le plus raide; il peut se tenir presque indéfiniment sur trois pattes et bat à la nage tous les autres mammifères terrestres.

Les minutes coulent, tandis que nos cinq éléphants hument la brise. Qu'un bruit infime leur parvienne du balcon et ils télégraphieront « Danger ! » à la harde qui attend tout près dans la forêt, car les éléphants communiquent entre eux par des sons de gorge, de trompe ou d'estomac dont certains portent à plus de 1 500 mètres. Un grondement sourd indique enfin que tout va bien.

La fin de l'alerte se manifeste avec une soudaineté fracassante, tandis que les rois de la jungle font irruption à découvert. Ce ne sont que barrissements, cris perçants, ronflements. La perspective du bain les plonge dans une joie délirante. Notre petit hôtel suspendu dans les branches tremble et frissonne quand ces grosses bêtes se frottent contre ses montants. Toute la harde, mâles, femelles et éléphanteaux, passe au-dessous de nous et va déferler dans la clairière illuminée, comme les vagues d'une mer démontée. Ils sont 80, 90, 100..., trop nombreux pour qu'on les compte.

Il s'agit d'abord de boire. Les trompes s'enfoncent dans le lac, véritable forêt de pompes aspirantes qui siphonnent 4 litres d'un seul coup. L'eau disparaît avec un effroyable bruit de plomberie rouillée dans ces réservoirs internes qui absorbent de 190 à 225 litres par jour. La soif de l'éléphant n'a d'égal que son appétit. Strictement végétarienne, cette énorme bête consomme jusqu'à 270 kilos de « verdure » par jour et passe seize heures sur vingt-quatre à manger.

Finalement, le bain commence. Jeunes et vieux s'immergent, plongent, se douchent, s'éclaboussent, se roulent dans l'eau. La peau de l'éléphant a 2,5 cm d'épaisseur, mais elle est très délicate, très sensible et réclame de fréquentes ablutions. Les mères douchent leurs rejetons tout excités et s'assurent qu'ils sont propres du haut en bas, y compris les oreilles. Les éléphanteaux, fort effrontés, aspergent et chatouillent leurs graves aînés, se fourrent dans les pattes de tout le monde.

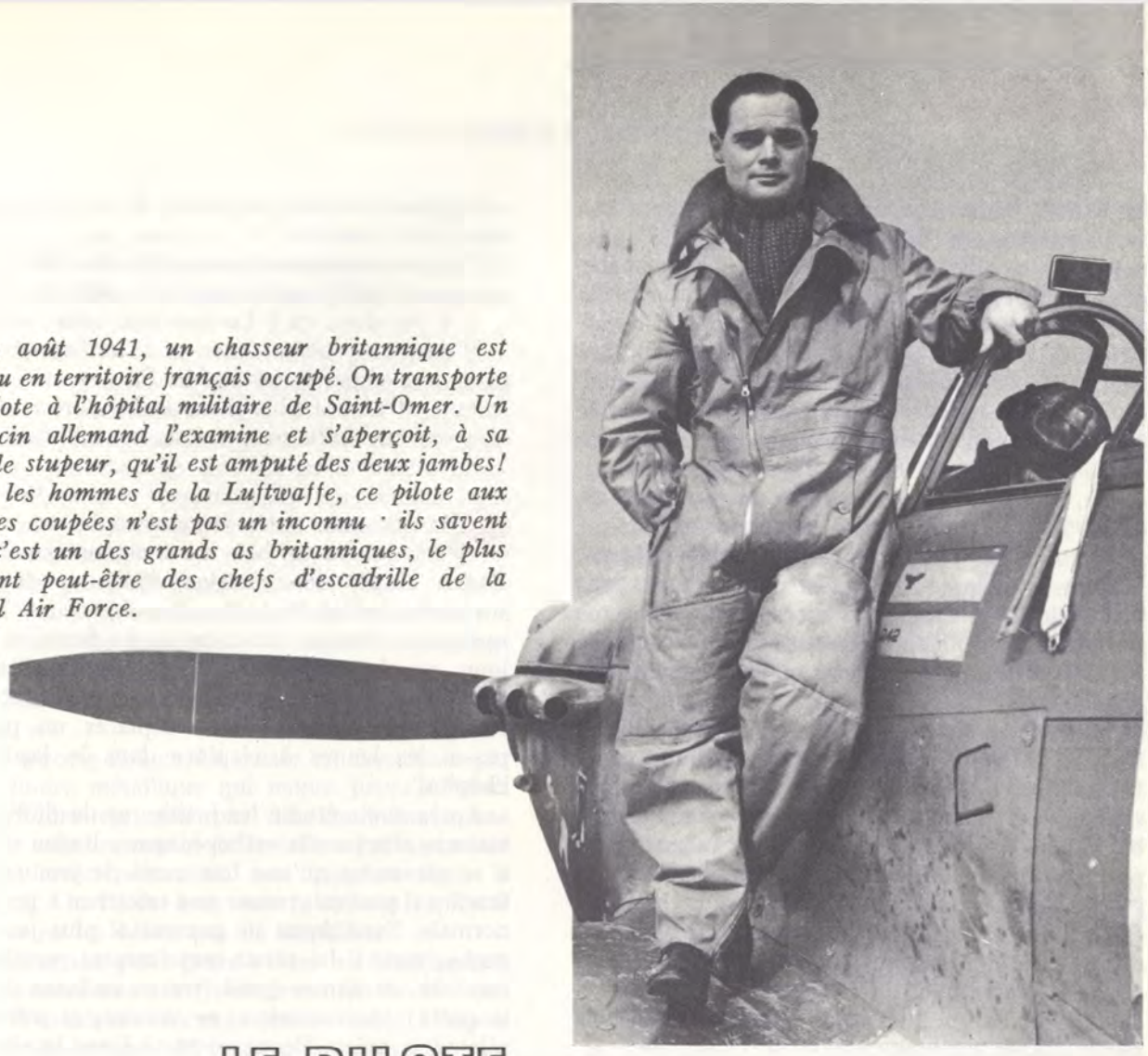
On ne peut se méprendre sur la discipline collective et la solidarité familiale de ces animaux. Tandis que la partie de plaisir se déroule, nous leur découvrons d'autres qualités : affection, bonne humeur, sens de la responsabilité des forts à l'égard des faibles. Les bébés, dont certains tètent encore, ne sont jamais à plus d'une longueur de trompe de leur mère ; les chefs de la harde patrouillent sans relâche autour d'elle.

Adieu au paradis terrestre !

La baignade des pachydermes s'achève peu après 3 heures, et nous gagnons nos couchettes pour nous reposer. Mais tout le monde se réunit sur le balcon pour voir paraître l'aube sur le mont Kenya. Le chasseur nous rappelle qu'il est temps de partir, mais nous ne sommes pas pressés de retrouver le pavé des rues. Perdus entre ciel et brousse, dans un décor de paradis terrestre, nous avons participé à une aventure inoubliable. Nous avons tressailli de ravissement au chant des oiseaux, devant la grâce dorée d'une gazelle et l'incomparable majesté d'un éléphant. Nous avons baigné dans un sentiment de paix, d'amour et d'étroite communion avec la nature, qu'on n'a guère l'occasion d'éprouver dans notre ère atomique.

* * *

En août 1941, un chasseur britannique est abattu en territoire français occupé. On transporte le pilote à l'hôpital militaire de Saint-Omer. Un médecin allemand l'examine et s'aperçoit, à sa grande stupeur, qu'il est amputé des deux jambes! Pour les hommes de la Luftwaffe, ce pilote aux jambes coupées n'est pas un inconnu · ils savent que c'est un des grands as britanniques, le plus brillant peut-être des chefs d'escadrille de la Royal Air Force.



LE PILOTE AUX JAMBES COUPÉES

PAR PAUL BRICKHILL

LORSQUE, à l'âge de dix-neuf ans, Douglas Bader était élève à Cranwell, l'école de pilotage de la Royal Air Force, son moniteur disait de lui :

« Ou il se fera tuer, ou il deviendra célèbre. »

Entre la gloire et la mort, il semblait que ce fût une simple course de vitesse...

Dès le début, Douglas Bader montra l'étoffe d'un magnifique pilote. Il possédait cette harmonieuse coordination de tous les mouvements qui est l'apanage de l'athlète-né. En vol, il débordait d'exubérance et manifestait un absolu mépris du danger. Sa nature le portait à relever tous les défis et à faire bon marché des consignes sans importance. Au groupe de chasse où il fut affecté au sortir de l'école, il ne tarda pas à se signaler par l'extraordinaire hardiesse de ses vols acrobatiques.

Le 14 décembre 1931, Bader, alors âgé tout juste de vingt et un ans, prend l'avion pour aller rendre visite à des amis sur un aérodrome voisin. Connaissant sa réputation de pilote acrobatique, l'un d'eux lui demande d'effectuer un tonneau en « rase-mottes », manœuvre particulièrement dangereuse, rigoureusement interdite aux pilotes de

la R.A.F. Bader a un moment d'hésitation : son nouveau chasseur Bulldog, plus rapide que l'appareil qu'il a piloté jusqu'alors, est, en revanche, plus lourd et moins maniable. Enfin !... Le voilà qui décolle, vire sur l'aile à la verticale et se présente pour traverser le champ au ras des marguerites. Dans un hurlement de moteur, il « saute » la barrière de clôture, pousse sur le manche et réduit les gaz, pendant que le Bulldog passe sur le dos. Bader sent que l'appareil s'enfonce. Il essaye de le remettre en position normale. Il a presque effectué son tonneau, lorsque l'extrémité de son aile gauche heurte le sol. L'hélice et le moteur plongent dans la terre avec un bruit formidable et, après avoir fait une pirouette, le Bulldog s'écrase, réduit à l'état de masse informe, ressemblant à un chiffon de papier d'emballage.

Retenu par les sangles de son harnais, Bader n'a rien senti. Il a seulement entendu un effroyable fracas, suivi d'un brusque silence. Lorsqu'il reprend ses esprits, il éprouve une espèce de bouillonnement dans les genoux et remarque la position tout à fait anormale de ses jambes. La gauche, toute tordue, se trouve sous le siège écroulé, en sorte qu'il est assis dessus. Son pied droit, rabattu sur lui-même, est coincé dans un angle, à l'autre bout du cockpit. Une des jambes de sa combinaison d'un blanc immaculé est déchirée et tachée de sang.

A L'HOPITAL civil, où il fut expédié d'urgence, on lui amputa la jambe droite (qui ne tenait déjà presque plus) au-dessus de son genou fracassé. Deux jours plus tard, la gangrène se mit dans la jambe gauche, qui, elle aussi, était blessée et qu'il fallut également sectionner, à 15 centimètres au-dessous du genou.

On se demande comment Bader résista au double choc de l'accident et de ces opérations : sa vie n'avait tenu qu'à un cheveu.

Quand, enfin, il se réveille pour de bon, la douleur a disparu. Il ne sent plus du tout son corps, bien que son esprit soit parfaitement lucide. Calme et tranquille, il regarde par la fenêtre un bout de ciel bleu.

« Comme c'est agréable ! se dit-il en lui-même. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et tout va bien. »

Il se sent gagné par une sorte de chaleur et d'apaisement. Ses yeux se ferment, sa tête semble s'enfoncer dans l'oreiller et il commence à se laisser emporter par la molle douceur d'une brume de rêve.

Alors, par la porte entrouverte, une voix de femme lui parvient soudain, quasi immatérielle :

« Chut ! Pas tant de bruit ! Il y a un mourant dans cette chambre ! »

Ces mots le secouent comme un choc électrique; une pensée jaillit en lui avec une cruelle précision:

« C'est donc ça ! Le mourant, c'est moi ! »

Il cesse de s'abandonner. « Il ne faut pas que ça se reproduise », pense-t-il. Et, à partir de cet instant, il n'aura plus peur de la mort..., ce qui exercera une influence capitale sur sa vie.

SIX semaines après la catastrophe, on adapta une jambe de bois au moignon gauche de Bader. Il put donc essayer d'aller et de venir sur des béquilles. Mais sous le poids de son corps, son genou flancha. Ce n'est qu'au bout de trois jours que le malheureux réussit, en boitillant, à faire deux ou trois pas tout seul. Pourtant, il fut bientôt capable de se déplacer un peu et passa des heures à clopiner dans le jardin de l'hôpital.

Après avoir étudié les brochures de différentes maisons d'appareils orthopédiques, Bader en vint à se persuader qu'une fois muni de jambes artificielles il pourrait mener une existence à peu près normale. Sans doute ne pourrait-il plus jouer au rugby, mais il lui serait certainement possible de marcher, de danser (peut-être en traînant un peu la patte), de conduire une voiture, et même de piloter un avion. Pourquoi pas ? Dans le pilotage, ce sont les yeux et les mains qui jouent le rôle important. C'est également une question de coordination. Quant aux pieds... « Me balancer de la R.A.F. ? Ils ne peuvent pas me faire une chose pareille ! »

Après tout, quoi ? Il connaissait bien un pilote militaire qui avait perdu une jambe à la guerre de 1914 ; ça ne l'empêchait pas de continuer à voler. On citait d'autres cas analogues. Mais personne ne semblait connaître un amputé des deux jambes qui fût parvenu à vivre comme tout le monde.

UN groupe d'officiers supérieurs de la R.A.F. vinrent un jour voir Bader pour enquêter sur l'accident. Cette visite dissipa un gros nuage: la conclusion de leur rapport glissa adroitement sur la question des sanctions disciplinaires, considérant que, si Bader avait commis une faute, il avait largement payé.

Enfin, le médecin envoya Bader à Londres faire prendre ses mesures pour les appareils. Il entra en rapport avec un certain Robert Desoutter, qui fit de ses moignons un moulage en plâtre et lui demanda de lui envoyer une vieille paire de

CONDENSÉ ET ADAPTÉ DE « BADER, VAINQUEUR DU CIEL » © 1954, FLAMMARION ÉD., PARIS

chaussures, de façon qu'on pût lui fournir des « pieds » à sa pointure.

« Tâchez de faire vite, vous serez chic ! lui demanda Bader. Je connais une jolie fille que je voudrais emmener danser.

— Nous ferons de notre mieux pour vous donner satisfaction », lui dit Desoutter, s'imaginant que Bader plaisantait.

Quinze jours plus tard, il retourna chez Desoutter pour un essayage. Les appareils étaient prêts.

« Joli, hein ? Regardez-moi ces mollets musclés ! »

Bader sourit.

On lui passe la jambe gauche. Bader se sent très à l'aise là-dedans. Il n'a aucune difficulté à parcourir toute la longueur de la pièce en s'aidant de ses béquilles.

« Bon ! dit-il, ça va. Maintenant, passons à la droite. »

On apporte l'objet. La cuisse est constituée par un cylindre métallique qui monte jusqu'à l'aine. Ce cylindre est relié par des courroies à une épaisse ceinture munie de bretelles. Les assistants glissent avec précaution son moignon dans le cuissard. On l'aide à se mettre debout et, cette fois, on ne lui donne pas de béquilles.

A peine son poids porte-t-il sur les deux jambes, qu'il éprouve une effroyable sensation de déséquilibre. Il essaie d'avancer la jambe droite : impossible de la bouger ! N'ayant plus les muscles des orteils et des chevilles pour la propulser, elle constitue une solide barrière. Il ne peut surmonter cet obstacle que *tiré* par les assistants de Desoutter.

« Mon Dieu ! Je n'y arriverai jamais ! s'écrie-t-il, désespéré.

— Vous vous y ferez, dit Desoutter. N'oubliez pas que votre moignon n'a pas travaillé depuis presque dix mois.

— Pas de veine ! dit Bader, l'œil mauvais. Moi qui croyais sortir d'ici sur mes jambes et m'en aller faire une partie de tennis !

— Ecoutez-moi, lui dit doucement Desoutter. Il vaut mieux que vous regardiez la réalité en face ; vous ne marcherez jamais plus sans canne. »

Bader le regarde avec un air de consternation. Puis, comme si ce nouveau défi ranimait son ardeur, il ajoute, sur un ton hargneux :

« Je ne marcherai jamais avec une canne. »

Dans sa tête de mule, il a la volonté bien arrêtée de faire comme il l'a dit. Les sourcils froncés, il passe les bras sur les épaules des deux assistants et se met en devoir d'apprendre à marcher avec ses nouvelles jambes. Après deux heures d'efforts épuisants, le visage ruisselant de sueur, il réussit par saccades à avancer de trois ou quatre pas, avant de saisir les barres parallèles.

« Tenez, dit-il en grimaçant un sourire. Maintenant, vous pouvez les garder, vos cannes ! »

A la séance suivante, ce fut un peu plus facile. Bader ne tarda pas à parcourir tout seul, en titubant, la longueur de la pièce. Ce jour-là, il apprit également à tourner. Il voulut emporter ses jambes artificielles, mais Desoutter avait encore quelques retouches à y faire. A sa troisième visite, Bader parvint à se lever d'une chaise. Il apprit aussi à monter un escalier.

« Vous pouvez les emporter, vos appareils, lui dit alors Desoutter. Voulez-vous que je vous les enveloppe ?

— Jamais de la vie ! répondit Bader avec une grimace. Je les garde. Tenez, attrapez ça ! »

Il lui jeta sa jambe de bois, et faillit perdre l'équilibre.

« Faites-en ce que vous voudrez ! » ajouta-t-il.

Sur ce, non sans peine, il se rhabilla : c'était la première fois qu'il passait son pantalon sur ses appareils. Il se regarda dans la glace et se vit debout, habillé comme tout le monde. Ce fut pour tous un instant émouvant.

« Et la canne ? Je vous conseille vivement de la prendre, insista Desoutter.

— Jamais ! » répondit Bader d'un ton sec.

LES jours qui suivirent furent extrêmement pénibles.

Bader n'avançait qu'en trébuchant. Il tombait à chaque instant et, refusant toute aide, ne se relevait que pour trébucher et retomber encore. Avec une obstination de toutes les heures, il continua de lutter. Les taquineries par lesquelles ses camarades avaient salué ses premiers efforts cessèrent lorsqu'ils se rendirent compte de la situation : ils avaient sous les yeux un homme qui luttait pour accomplir des prodiges sans précédent.

Bader était en possession de ses appareils depuis une dizaine de jours quand il commença à déceler les premiers signes d'automatisme. Il remarqua qu'il se déplaçait sans être obligé de concentrer aussi fortement son attention sur ses mouvements et sur son équilibre. A partir de ce moment, encore que ce fût loin d'être facile, il progressa rapidement. Mais il ne se contentait pas de surmonter son handicap. Il s'ingéniait à vivre exactement comme toute le monde. Il fit déplacer les pédales de sa voiture afin de pouvoir manœuvrer avec la jambe gauche l'embrayage et l'accélérateur. Après une séance d'entraînement, il obtint sans difficulté un permis spécial pour mutilés.

Il constata qu'il pouvait toujours nager — ce fut pour lui l'occasion d'attraper à l'épaule un coup de soleil si cuisant qu'il lui fut impossible de supporter ses courroies de ceinture. A sa grande joie, il découvrit qu'il pouvait parfaitement s'en passer. Aussi ne porta-t-il jamais plus ces vilaines bretelles.

Pendant un temps, Bader crut pouvoir rejoindre bientôt son escadrille et recommencer à voler. Il passa d'abord devant une commission médicale. Puis à la fin de l'été, il fut admis à s'inscrire à l'Ecole centrale de pilotage pour y subir des épreuves d'aptitude au vol.

Il éprouva beaucoup moins de difficultés à piloter un avion qu'à conduire une voiture et se montra immédiatement capable de prendre en main n'importe quel appareil.

Et, quelques jours plus tard, Bader roulait vers Londres pour chercher l'attestation de la commission médicale en vue de sa réintégration. On l'introduisit immédiatement dans le bureau du *wing commander*. Il s'assit et attendit la bonne nouvelle. Après avoir toussé pour s'éclaircir la voix, le wing commander commença :

« D'après le rapport de l'Ecole centrale, je vois que vous piloteż assez bien. »

Bader observa une réserve polie.

« Malheureusement, nous ne pouvons pas vous reconnaître apte au pilotage, car aucune disposition des Règlements royaux ne prévoit un cas semblable au vôtre. »

Bader resta un moment muet de stupeur, tandis qu'une sensation de froid l'envahissait. Puis il retrouva sa voix :

« Mais c'est justement pour ça qu'on m'a envoyé à l'Ecole centrale : pour voir si j'étais *apte* à piloter. Eux seuls sont qualifiés pour prendre une décision à ce sujet. Est-ce que ça ne règle pas mon cas particulier ? »

Le wing commander parut embarrassé.

« Je regrette infiniment, nous ne pouvons rien pour vous. »

Bader comprit alors que la question avait été probablement tranchée avant son entrée à l'Ecole. On était sûr qu'il échouerait. Maintenant, ces messieurs étaient dans leurs petits souliers, mais la décision n'en demeurait pas moins.

Malade de dépit, il fut muté à un poste au sol — à la direction des transports automobiles à la base de Duxford. En avril 1933 ce fut le coup de grâce ; une lettre du ministère de l'Air ordonnait sa mise à la retraite pour raison de santé.

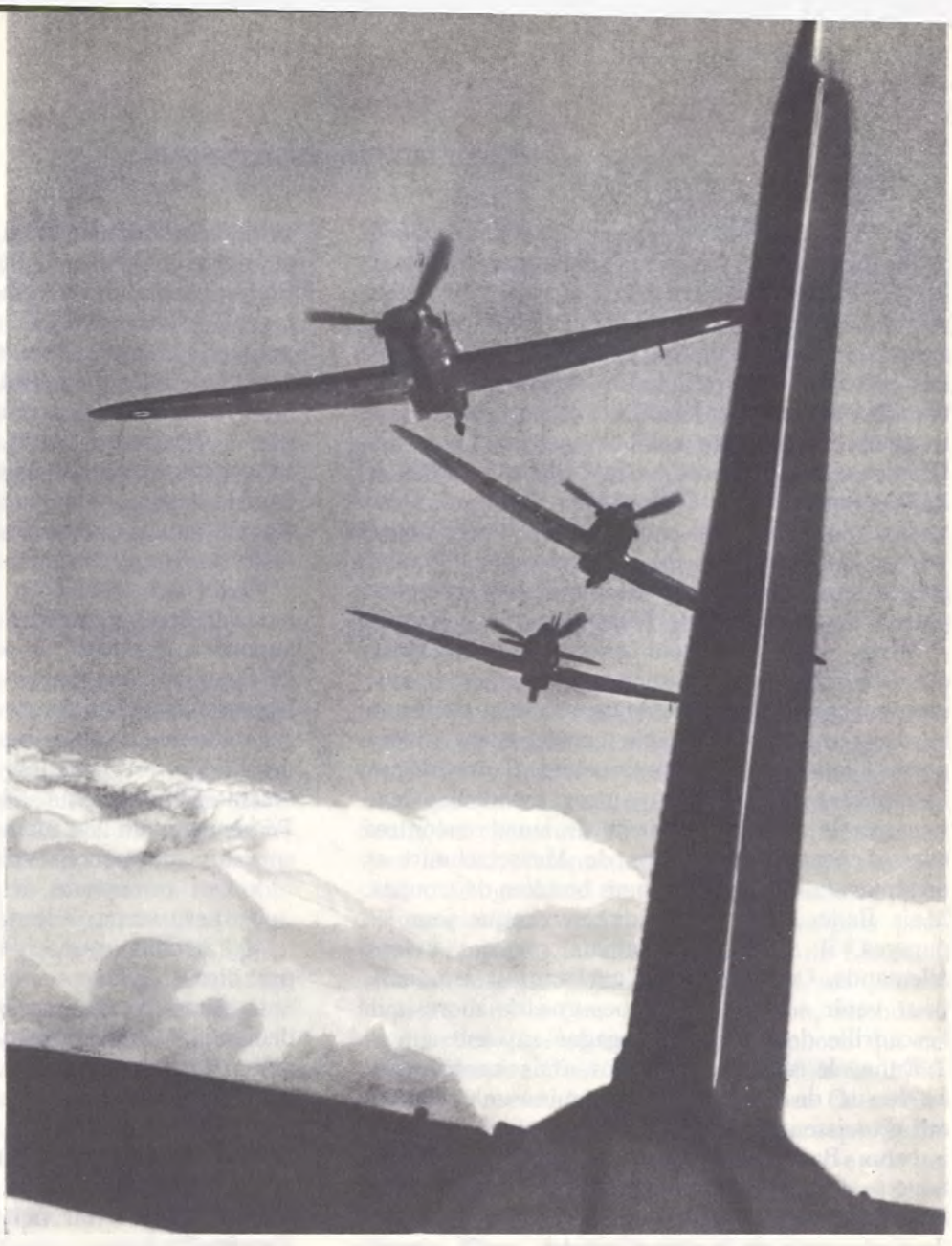
Bader prit un emploi dans une société pétrolière. Il épousa une jeune fille dont il avait fait la connaissance *après* son accident. Il l'avait courtisée à tous les stades de sa réadaptation depuis le moment où il avait pu circuler en s'aidant de béquilles. Enfin, maladroitement mais triomphament, il était parvenu à l'emmener danser. Thelma fut son seul rayon de soleil au cours des années qui suivirent son départ de la R.A.F. Elle savait d'instinct conjurer ses accès de révolte et l'aida à supporter avec résignation, sinon de bon cœur, l'injustice dont il avait été victime. Elle l'encourageait, lorsqu'il recherchait les défis qu'exigeait sa vitalité dans le golf, le tennis et la paume. Car, grâce à un effort presque surhumain, il avait surmonté tous les obstacles que présentaient ces sports.

Mais quand Bader pensait à la R.A.F., il ne pouvait jamais s'empêcher d'éprouver combien son métier de pilote lui manquait. Au moment des accords de Munich, il comprit que la guerre était inévitable. Il adressa une lettre au ministère de l'Air pour proposer ses services. Il écrivit à plusieurs reprises et, après la déclaration de guerre, il finit par être convoqué devant le conseil de révision. Cette fois-ci, plus question des Règlements royaux. A la fin de novembre, Bader reçut une lettre du ministère de l'Air l'informant qu'il était repris à titre d'officier d'active, avec son grade et son ancienneté.

Naturellement, il perdait le bénéfice de sa retraite, mais il continuerait à toucher sa pension de mutilé à 100 pour 100.

En février 1940, Bader rallia la base de Duxford. Le commandant du 19e groupe était un de ses anciens camarades, Geoffrey Stephenson. Le 19e groupe passa presque toute la « drôle de guerre » à s'entraîner selon les méthodes officiellement approuvées pour l'interception des bombardiers ennemis. A ce sujet, Bader se trouva immédiatement en désaccord avec l'autorité. Par exemple, dans l' « attaque n° 1 », les chasseurs suivaient leur chef en une file irréprochable jusqu'à proximité du bombardier, puis chacun à son tour faisait cracher ses mitrailleuses et dégageait gracieusement, présentant son ventre au mitrailleur ennemi. Les théoriciens du haut commandement de la chasse avait décrété que la rapidité des chasseurs modernes interdisait la tactique des « combats de chien » de la Première Guerre mondiale. D'après Bader, ça ne tenait pas debout.

« Il n'y a qu'une façon de procéder, répétait-il à Stephenson, c'est d'y aller tous en bloc ! Pourquoi ne se servir que de 8 mitrailleuses à la fois, quand on peut en utiliser 16 ou 24, sous des angles de tirs différents ? Vous voyez d'ici un bombardier fritz passant bien sagement et laissant



Hurricane en vol. Monoplaces, monomoteurs, ces chasseurs sont armés de 8 mitrailleuses d'aile

nos chasseurs se mettre à la queue leu leu derrière lui, pour leur permettre de lui lâcher l'un après l'autre leur petite giclée ! D'ailleurs, de toute façon, ce ne serait pas un seul, mais toute une flopée de bombardiers, collés les uns contre les autres en formation serrée, de façon à concentrer leur tir. »

Il était probable, à son avis, qu'après une ou deux passes la formation de bombardiers se disloquerait, et qu'alors commencerait une drôle de bagarre.

« L'avantage appartiendra toujours à celui qui aura l'altitude et le soleil avec lui, tout comme en 1914. »

Certains pilotes le mettaient en boîte à cause de ses conceptions démodées, mais Bader n'en continuait pas moins à maintenir, en toute occasion, son point de vue.

Un de ses anciens camarades, Tubby Mermagen, commandait le 222e groupe. A la suite de mutations, il lui fallait un chef d'escadrille.

« Est-ce que tu accepterais de venir avec moi ? » demanda-t-il à Bader.

Avec un sourire épanoui, celui-ci répondit qu'il en serait enchanté.

Promu capitaine, Bader dirigea son escadrille avec entrain et autorité, ravi à l'idée d'avoir enfin l'occasion de mettre ses théories en pratique. Pendant quelques jours, il emmena ses pilotes exécuter les attaques chères au haut commandement, en soulignant tous les risques que leur faisait courir cette méthode.

Ensuite, il les initia à sa technique personnelle. Le soleil dans le dos, ils fonçaient, par groupes de deux ou trois, de part et d'autre de l'objectif et dégageaient brusquement vers l'avant et vers le bas. Puis ils s'exercèrent pendant des heures au « combat de chien » et à l'acrobatie, accomplissant entre-temps des missions courantes — patrouilles au-dessus des convois, par exemple.

Après huit mois de guerre pendant lesquels ils n'avaient pas vu un seul appareil ennemi, les pilotes commençaient à être à cran. Puis Hitler se rua sur la France et les Pays-Bas. Pourtant, à Duxford, on aurait dit qu'il ne se passait rien. Les journaux et la radio n'en avaient que pour la bataille de France et les pilotes lisaient avec envie le compte rendu des combats qui mettaient les Hurricane aux prises avec la Luftwaffe. Mais le 222e groupe restait toujours dans l'inaction. Puis, un beau jour, sans rien y comprendre tout d'abord — car les opérations du rembarquement étaient encore tenues secrètes — ils furent désignés pour patrouiller au-dessus de Dunkerque.

Même dans ce secteur particulièrement actif, où d'énormes concentrations de troupes et une incroyable flottille de sauvetage offraient aux bombardiers ennemis une cible constamment à leur portée, leurs espoirs continuaient d'être déçus. Les pilotes de certaines autres escadrilles leur faisaient le récit enthousiaste de leurs rencontres avec d'énormes formations de Messerschmitt et de stukas au-dessus des plages bondées de troupes. Mais Bader avait beau survoler chaque jour les parages, il ne tombait jamais sur des avions allemands. On aurait dit que l'ennemi attendait, pour venir se livrer à sa besogne de mort, que l'escadrille de Bader eût regagné sa base.

Enfin, le sixième jour, nos amis aperçoivent, au-dessus de Dunkerque, de minuscules points qui grossissent à vue d'œil. Ils s'approchent. Tout à coup, Bader voit dans son pare-brise la silhouette d'un Messerschmitt 109. Un coup sec sur la commande des mitrailleuses. Le 109 jette des flamboiements de lampe à souder, roule comme un homme ivre, percute au sol en laissant un sillon de fumée noire. Bader exulte. Hélas ! une mauvaise nouvelle l'attend, à son retour à la base : deux des pilotes manquent à l'appel...

Quinze jours plus tard, Bader est convoqué au quartier général du 12e groupe. Le commandant, le général de division Leigh-Mallory, un homme trapu au visage carré, lui dit sans préambule :

« On m'a parlé du bon travail que vous avez fait comme chef d'escadrille. Je vous confie le commandement d'un groupe : le 242e, équipé de Hurricane.

— Bien, mon général, dit Bader après avoir respiré un bon coup.

— C'est une formation canadienne, la seule de la R.A.F., enchaîna le général. Une bande de durs ! Ils reviennent de France, où ils en ont bavé. Je ne vous le cache pas, ils en ont plein le dos et leur moral est très bas. Ils ont besoin d'être bien encadrés et il leur faut quelqu'un qui leur tienne un langage énergique. Je crois que vous êtes l'homme de la situation. La formation se trouve à Coltishall. Le commandant de groupe Bader en prendra le commandement immédiatement et sans délai. »

En décrivant l'état d'esprit qui régnait au 242e, Leigh-Mallory était resté très au-dessous de la vérité. Bader s'en rendit compte dès son arrivée, le lendemain après-midi. Il eut une longue conversation avec le lieutenant-colonel commandant la base, un homme flegmatique qui lui avoua n'avoir jamais vu de jeunes officiers plus intolérants à l'égard de leurs chefs.

Bader les trouva en tenue de vol, dans un baraquement en bordure du terrain. Sans se faire annoncer, il poussa la porte et entra. Rien qu'à sa façon de marcher, ils comprirent que c'était leur nouveau chef de groupe. Dix ou douze jeunes gars étaient assis sur des chaises ou allongés sur des lits de fer. Tous les yeux le dévisagèrent sans aménité. Personne ne se leva. Personne ne bougea. Personne n'ôta les mains des poches. On aurait entendu une mouche voler.

« Qui commande, ici ? »

Un petit trapu se leva lentement de sa chaise :

« J'ai comme une idée que c'est moi ! finit-il par dire.

— Vous n'avez pas de chef d'escadrille ? lui demanda Bader, remarquant qu'il n'avait qu'un galon de lieutenant.

— Il y en a un quelque part, mais il n'est pas ici.

— Comment vous appelez-vous ?

— Turner... »

Puis, après avoir nettement marqué un temps d'arrêt, il ajouta :

« ... mon commandant ! »

Bader les considéra encore quelques instants, le cou gonflé de colère. Puis il tourna brusquement les talons et sortit. Un Hurricane était là, à une dizaine de mètres de la porte. Un parachute, un casque et des lunettes se trouvaient déjà dans le cockpit. Bader enjamba le rebord de l'habitacle et s'introduisit dans l'appareil. S'ils prenaient leur nouveau commandant pour un infirme, il y avait un bon moyen de les détromper. Il lança le moteur et décolla.

Pendant une demi-heure, le Hurricane évolua dans le ciel, une figure succédant à l'autre. Bader termina la séance par une de ses spécialités : il s'élança dans le ciel pour faire un looping. Au sommet de sa boucle il fit un tonneau rapide et se mit en vrille, sortit de la vrille et boucla son looping. Quand il se posa, tous les jeunes gens étaient là, dehors, le visage attentif. Bader descendit de l'appareil, monta dans sa voiture et repartit sans même les regarder.

Le lendemain matin, il convoqua les pilotes dans son bureau. Il les toisa avec froideur. Les hommes traînaient les pieds, la tête dans les épaules. Bader remarqua leur tenue négligée : uniformes fripés, pull-overs à col roulé, cheveux longs. Il finit par leur adresser la parole :

« Ecoutez-moi ! Une bonne escadrille doit avoir de l'allure. Je tiens à ce que celle-ci soit impeccable. Pour le moment vous n'êtes qu'une bande de débraillés. A partir de maintenant, je ne veux plus voir au mess ni bottes ni pull-overs. Vous voudrez bien y venir en chaussures, chemise et cravate ! »

C'était la gaffe. Turner repartit sans se démonter :

« Nous n'avons ni chaussures, ni chemises, ni cravates, rien, en dehors de ce que nous portons sur nous. Tout ce que nous avions, nous l'avons perdu en France. »

Sur un ton égal, Turner décrivit à Bader dans quel chaos s'était effectuée la retraite. Apparemment abandonnés par leurs supérieurs, y compris leur propre commandant, ils avaient été ballottés de droite à gauche, mal accueillis partout. Il vint un moment où ce fut « chacun pour soi ». Chaque pilote entretenait son propre appareil, resquillait de quoi se nourrir et dormait sous l'aile de son avion. Puis, forcés de se replier d'un terrain à l'autre, il leur avait fallu se mettre en quête du carburant nécessaire pour pouvoir prendre l'air en continuant à combattre. Ils avaient été fort éprouvés : sept tués, deux blessés et un cas de dépression nerveuse ; au total, l'effectif avait été réduit de près de 50 pour 100.

« Je regrette, lui dit Bader, quand il eut terminé. Pardonnez-moi ce mouvement d'humeur. »

Ils lui signalèrent que leurs diverses demandes d'indemnités pour la perte de leurs effets n'avaient eu aucune suite.

« Commandez-vous un uniforme chez un tailleur de l'endroit, leur dit Bader. Je vous garantis que la note sera réglée. En attendant, pour ce soir, débrouillez-vous ou empruntez une chemise. En ce qui me concerne, toutes celles que j'ai sont à votre disposition. Compris ? »

Pendant une demi-heure on discuta avec animation sur différents aspects du métier. Ils lui témoignaient subitement une amicale bonne volonté. Bader les trouva très sympathiques. Au bout de quelques jours, toute l'escadrille marchait comme un seul homme. Le commandant à l'allure saccadée était comme un chef de famille, autoritaire et indiscuté, veillant au bon ordre de la maison.

Et quand la bataille d'Angleterre commença, le 242e groupe était absolument fin prêt.

Hitler avait projeté de débarquer 25 divisions en Angleterre le 21 septembre 1940 et Goering, selon le programme établi, devait avoir réduit la R.A.F. à l'impuissance dès la mi-septembre. Avec 4 000 appareils, en alerte de l'autre côté de la Manche, contre les 500 chasseurs de première ligne que possédait la Grande-Bretagne, plus quelques réserves, Goering passa à l'offensive au début d'août. Pour tâter la réaction de la défense aérienne adverse, il lança quelques bombes sur Douvres, Portsmouth et autres ports de la Manche. Puis, engageant à cet effet jusqu'à 600 avions en une seule journée, il commença à pilonner les bases de chasseurs du Sud-Est de l'Angleterre.

La défense des chasseurs britanniques se révéla plus forte que ne l'avait escompté Goering : plus de 200 appareils allemands furent abattus au cours de la première semaine. Mais Bader et le 242e groupe ne participèrent point au combat. Seuls, les chasseurs de la 11e escadre, stationnés vers le sud, furent désignés pour s'opposer au choc des grandes formations allemandes ; la 12e escadre était maintenue en réserve pour protéger les centres industriels, au nord de Londres.

A la base de Coltishall, Bader et ses pilotes vivaient dans la plus grande agitation, attendant du quartier général un coup de téléphone qui ne venait jamais. C'est seulement le 30 août 1940 que la 11e escadre demanda du renfort. Ce matin-là, le Q. G. donna l'ordre au 242e groupe de se diriger vers le sud, de gagner Duxford et de se tenir prêt. Dans ce camp de Duxford, qui leur était si familier, les hommes de Bader attendirent... Rien ! La Luftwaffe déferlait sur le Sud de l'Angleterre. Mais toujours rien du Q. G. ! Bader ne quittait pas le téléphone, les dents serrées sur une pipe refroidie, écumant de rage. A 16 h 45, la sonnerie retentit :

« 242e, décollez immédiatement ! dit une voix sur un ton tranchant. Direction North Weald. »

Pendant que le train d'atterrissage, dont les roues tournent encore, se rétracte dans les ailes, Bader appuie sur le bouton de la radio et entend la voix mesurée du lieutenant-colonel Woodhall, commandant la base de Duxford :

« Allô, chef rouge ! Vecteur 190°. Plus de 70 bandits s'approchent de North Weald. »

190° ! Une carte sur les genoux, Bader voit que c'est la bonne direction pour atteindre la base de chasseurs de North Weald — mais avec le soleil dans le nez. « Si les Allemands étaient malins, se dit-il, ils viendraient sur l'objectif le soleil dans le dos ! C'est-à-dire du sud-ouest. »

L'affaire se présente plutôt mal. Bader voudrait bien avoir le soleil avec lui. Sans se préoccuper

des instructions de Woodhall, il oblique de 30° à l'ouest. Il ratera peut-être l'ennemi, mais il est si sûr d'adopter la bonne tactique ! Il se trouve au sud-ouest de North Weald et continue à prendre de l'altitude, quand il aperçoit une masse de petits points — trop nombreux pour être britanniques ! Il met les gaz et annonce laconiquement en phonie :

« Appareils ennemis à 10 heures. »

Maintenant, les points volent avec un bourdonnement régulier vers North Weald. Ils sont à 3 600 mètres. Les bombardiers — des Dornier — sont formés en ligne — 4 et 6 de front. Bader les compte : 14 lignes — et, au-dessus, une trentaine de chasseurs. Puis, encore au-dessus, d'autres chasseurs. Plus de 100 appareils contre 9 ! Les Hurricane se trouvent maintenant sur l'essaim principal et foncent, le soleil dans le dos, sur l'ennemi.

Tout à coup, Bader a un sursaut de rage. Sous l'impulsion du moment, un démon le pousse à plonger au beau milieu de cette formation et à la disperser. Il pique.

Il arrive sur eux. En un clin d'œil, c'est l'affolement dans les rangs des avions allemands qui, les uns vers la droite, les autres vers la gauche, s'écartent de sa trajectoire. Il passe au-dessous, regrimpe et dégage sur la droite. Un remous parcourt l'énorme troupeau qui s'égaille.

Devant lui tournoient 3 M. 110, dont le dernier est un peu à la traîne. Bader est juste derrière lui. Il ouvre le feu et, presque aussitôt, les flammes jaillissent à l'emplanture des ailes de l'appareil ennemi, qui part en vrille. Au-dessous, sur la droite de Bader, un autre 110 sort d'un renversement. Il plonge sur lui, le mitraille trois secondes. Le Messerschmitt oscille sous les coups. Une autre rafale et le taxi en flammes va percuter au sol.

Mais la joie du vainqueur se refroidit bien vite : la mort est toujours à l'affût.

Dans son rétroviseur, Bader aperçoit le nez d'un autre 110, presque sous son gouvernail de direction. Le fritz fonce droit sur lui. Bader vire brusquement. Mais, en regardant par-dessus son épaule, il voit l'avion allemand à ses trousses : le blanc sillon des balles traçantes lui fuse au nez. Puis, dans un plongeon, le M. 110 disparaît.

Bader constate avec stupeur qu'il est descendu à 1 800 mètres. Tout en sueur, haletant, la gorge sèche, il tire sur le manche pour reprendre de l'altitude et retourner au combat. Mais l'engagement est terminé. Le ciel s'est miraculeusement nettoyé : plus un avion !

On aperçoit au loin des panaches de fumée qui montent des terrains bombardés.

De retour à Duxford, les pilotes totalisent les points : 12 avions allemands officiellement abattus et plusieurs endommagés. Les autres ont regagné leur base. Aucun des Hurricane n'a été touché. Et pas une seule bombe sur North Weald.

Plus tard, Bader expliqua à Woodhall la raison pour laquelle il n'avait pas suivi ses instructions.

« Il faut intercepter les Allemands avant qu'ils arrivent sur leur objectif et non quand ils sont déjà en train de le bombarder. Si vous vouliez nous indiquer à temps leur position, leur direction et leur altitude, nous déciderions en route de la tactique à suivre. Nous nous mettrions le dos au soleil et nous en abattrions des quantités.

— Je suis d'accord avec vous, lui dit Woodhall. Il est certain que ça a bien marché aujourd'hui. Mais ne faisons pas trop les malins », ajouta-t-il gravement.

Le soir même, Bader eut la visite du général Leigh-Mallory. Il n'avait que compliments à la bouche et Bader profita de l'occasion pour lancer une nouvelle idée.

« Mon général, si nous avions eu plus d'appareils, nous en aurions abattu beaucoup plus. Si cet après-midi j'avais eu trois groupes, nous aurions été trois fois plus puissants. Je pense aussi que cette tactique limiterait les pertes.

— Je réfléchirai à la question », lui dit Leigh-Mallory.

Le lendemain soir, il téléphona à Bader :

« Demain, essayez donc votre plan de grande formation. Nous avons à Duxford les 19e et 310e groupes. Prenez-en aussi le commandement : nous verrons comment vous vous en tirerez. »

Bader passa trois jours à faire des exercices de décollage en formation. Le 5 septembre 1940, il avait abaissé le temps de décollage des trois groupes à un peu plus de trois minutes.

Le 7 septembre, Goering dirige sa Luftwaffe sur Londres. Dès l'aube, et pendant toute la journée, des vagues de bombardiers défilent. Mais c'est seulement à la fin de l'après-midi que les trois groupes de Bader reçoivent l'ordre de décoller. Ils ont atteint une altitude de 4 500 mètres, lorsque Bader repère l'ennemi à plus de 1 500 mètres au-dessus d'eux : il y a là au moins 70 Dornier, escortés de Messerschmitt 110. Au-dessus encore, d'autres points noirs : des M. 109. On n'a pas le temps de mettre au point une tactique. Il n'y a plus qu'à foncer dans le tas en grimpant.

Dans la rapide mêlée qui s'ensuit, Bader abat deux M. 110. Il reçoit quelques pruneaux dans l'aile gauche, mais réussit à ramener son zinc

Une escadrille de Hurricane en vol groupé au-dessus d'une mer de nuages

à la base. L'appareil de Crowley-Milling est touché et se décapite dans un atterrissage sur le ventre ; le pilote s'en tire avec quelques profondes entailles au visage. Quatre autres Hurricane sont endommagés et un pilote est tué. Au total, le 242e enregistre 11 victoires officielles. Les deux autres groupes, équipés de Spitfire doués d'une moindre vitesse ascensionnelle, sont restés si loin en arrière qu'ils ont à peine participé au combat.

Le lendemain, Leigh-Mallory vint voir Bader.

« Ça n'a pas été très brillant, hier, mon général ! Nous étions trop bas. Si seulement on pouvait nous donner l'alerte plus tôt, nous pourrions gagner de l'altitude et nous serions prêts à passer à l'attaque. Nous avons des coordonnées sur les vagues de bombardiers qui se forment en France. Pourquoi ne pas décoller plus tôt ? »

Leigh-Mallory reconnut que l'expérience méritait d'être tentée.

« Nous allons faire notre possible pour vous donner l'alerte à temps, de façon que vous puissiez gagner de l'altitude. »

Le lendemain, Bader et ses compagnons volaient à 6 700 mètres, lorsqu'ils aperçurent deux gros essaims se dirigeant vers Londres, à peu près à la même altitude. Ce jour-là, leurs calculs furent exacts — 20 bombardiers ennemis abattus, contre 4 Hurricane.

Pourtant Bader n'était pas encore satisfait. Il se rendit au Q. G. de la 12e escadre et dit à Leigh-Mallory :

« Mon général, si seulement nous avions *plus* de chasseurs, ce n'est pas 20 allemands, mais plusieurs vingtaines que nous aurions descendus.

— J'allais vous en parler, dit Leigh-Mallory. Si je vous donnais deux groupes de plus, pourriez-vous en prendre la direction ? »

5 groupes ! Plus de 60 chasseurs ! Bader lui-même était un peu effaré. Mais il en fallait davantage pour refroidir son enthousiasme.

Leur entretien se poursuivit pendant plus d'une heure. Leigh-Mallory apprit à Bader qu'il propageait son principe : disloquer les formations ennemies en se jetant dans le tas. Bader l'avait fait la première fois par colère — mais ce jour-là, une nouvelle tactique était née. Le général Leigh-Mallory avait aussitôt surnommé le 242e le « groupe de désintégration ».

Mais ces combats continuels mettaient à rude épreuve la résistance des pilotes. Leur existence était faite de perpétuelles douches écossaises. En dehors du service, ils pouvaient mener joyeuse vie, mais, chaque matin, ils se réveillaient dans leur univers de poursuivants et de poursuivis. Seul Bader semblait insensible à la peur. La confiance qui se dégageait de lui était telle qu'elle vous gagnait irrésistiblement. Thelma elle-même, sa femme, ne réalisait pas qu'il pût se faire tuer. Des chefs de cette trempe sont infiniment précieux, car les pilotes sont des êtres humains, et jeunes par surcroît ; ils tremblent bien souvent sous des dehors « je-m'en-fichistes » dont ils protègent leur vulnérabilité.

Au départ de chaque expédition, dès le décollage, les équipages pouvaient entendre à la radio la voix autoritaire de Bader. A dessein ou incidemment, ses commentaires avaient toujours pour effet de les regonfler et d'apaiser leurs angoisses. Prenez, par exemple, le cas de Cocky Dundas, un garçon de dix-neuf ans dont l'appareil avait été gravement touché à son premier vol. Un mois plus tard, toujours très ébranlé, Dundas effectuait sa première mission sous les ordres de Bader. Lorsque les appareils reçurent l'ordre de décoller, Dundas fut pris de « trouille ». Il avait la bouche sèche, des tiraillements à l'estomac ; son cœur battait à se rompre. Alors que les avions prenaient de l'altitude, la voix de ce curieux chef aux jambes coupées lui parvient aux oreilles :

« Allô, Woodhall ! J'ai rendez-vous dans une heure avec Peters pour jouer à la paume. Voudriez-vous avoir l'amabilité de lui téléphoner de ma part que, sans aucun doute, je serai un peu en retard ? »

« Mon Dieu ! se dit Dundas qui suivait la conversation en phonie, il n'a pas de jambes et il joue à la paume ! »

« C'est bien le moment de penser à ça, Douglas ! Vecteur 190. Altitude 600 mètres.

— Soyez chic, Woodhall ! Téléphonez-lui tout de suite.

— Je n'ai pas le temps, Douglas ! Nous surveillons l'approche d'une formation qui se dirige vers la côte.

— Vous pouvez quand même trouver une seconde. Vous êtes devant une rangée de téléphones. Allons ! Un bon mouvement ! Prenez-en un et appelez Peters.

— Bon, bon ! fit Woodhall, philosophe. Pour avoir la paix et la tranquillité, je vais lui téléphoner. Et maintenant, ça ne vous ferait rien de vous occuper un peu de la guerre ? »

Pendant tout le reste de la mission, Dundas fut gonflé à bloc, comme tous ses camarades.

Le 15 septembre 1940, point culminant de la bataille d'Angleterre, les 60 chasseurs de Bader (officiellement le 12e Group Wing) furent engagés pour la seconde fois à titre d'unité autonome. Dès l'aube, des vagues d'avions allemands commencèrent à franchir la Manche et, groupe après groupe, les chasseurs de la R.A.F. décollèrent pour se porter à leur rencontre. Par deux fois, la formation de Bader fut alertée. Dans la soirée, on dressa le bilan de la journée ; le 12e Group Wing s'était montré à la hauteur de sa réputation. Au cours de deux grands combats qui eurent lieu ce jour-là, les pilotes des 5 groupes avaient abattu 52 avions ennemis, plus 8 appareils probables.

Le 18 septembre, vers 4 h 30 de l'après-midi, les 5 groupes reçoivent l'ordre de décoller. Les appareils croisent juste au-dessous d'une mince couche de nuages, à quelque 6 400 mètres d'altitude. Les hommes se sentent dans une sécurité réconfortante. Tout à coup, Bader repère deux petits essaims d'avions, à 4 800 mètres : une quarantaine en tout. Pour une fois, les Britanniques ont l'avantage du nombre ! C'est à n'y pas croire ! Les chasseurs se déploient en éventail pour cerner les avions ennemis. Bader constate avec une joie sans pareille que ce sont tous des bombardiers — des JU. 88 et des Dornier. Pas le moindre Messerschmitt ! Il pique, et tous les chasseurs le suivent.

Le combat s'engage. A ce propos, Bader dira plus tard :

« Ç'a été un peu dangereux du point de vue des télescopages. Mais quelle satisfaction ! »

Dans son livre de bord, Bader résuma ainsi l'aventure : « Group 12 a abattu 30 avions, plus 6 probables, plus 2 endommagés. Résultat personnel : un JU. 88 et un DO. 17. Pas de pertes de notre côté. »

A partir de ce jour, la bataille commença à diminuer d'intensité.

Bader reçut deux décorations — le Distinguished Service Order et la Distinguished Flying Cross. Ses théories sur la tactique de la chasse faisaient l'objet d'une respectueuse considération de la part du ministère de l'Air.

Au début de mars 1941, Bader fut mandé par Leigh-Mallory.

« Nous projetons d'attaquer en territoire français au cours de l'été. Des sorties comme nous en avons déjà tenté, mais plus ambitieuses. A cet effet, nous mettons au point notre méthode de « grandes formations ». Vous serez un de nos commandants d'escadre. Vous irez à Tangmere. »

Bader rallia Tangmere à la mi-mars. Immédiatement, il commença à soumettre ses 3 groupes de Spitfire à un entraînement intensif. Contrairement à ce qui s'était passé au début avec le 242e, il n'eut pas besoin de gagner la confiance des équipages. Bader était à leurs yeux le premier commandant d'escadre de la R.A.F. Aussi, dès qu'il hurlait un ordre, tous, gradés ou non, s'empressaient-ils d'obéir.

Bientôt le jour vint où Leigh-Mallory commença à envoyer de l'autre côté de la Manche quelques bombardiers Blenheim escortés par une multitude de chasseurs : il voulait forcer l'ennemi à combattre. Pendant plusieurs semaines, cette tactique ne donna aucun résultat. Il était rare que l'escadre de Tangmere vît plus de 3 ou 4 Messerschmitt à la fois — et ceux-ci restaient en général très à l'écart, guettant les traînards.

Leigh-Mallory finit par obtenir des Stirling quadrimoteurs, qui transportaient 6 tonnes chacun. Il les fit escorter par environ 200 Spitfire et les envoya bombarder des objectifs situés sur le territoire français — nœuds ferroviaires, usines d'aviation. Cette tactique commença à donner des résultats appréciables. Les chasseurs allemands montaient par groupes de 30 à 40. La R.A.F. put faire du bon travail : on comptait 3 allemands abattus pour 2 Spitfire. On avait rarement à déplorer la perte d'un bombardier et seulement par la D.C.A.

Tous les jours, lorsque les conditions météorologiques le permettaient, Bader faisait, à la tête de son escadre, une sortie au-dessus de la France occupée, attirant l'ennemi et le forçant à combattre. Tout le monde le sentait invincible et avait l'impression que cette invincibilité protégeait ceux qui l'accompagnaient. C'était un élément de son génie incontesté de « meneur d'hommes ».

Mais, vers la fin de juillet, ses supérieurs commencèrent à éprouver des inquiétudes à son sujet. En sept jours, il avait accompli 10 sorties au-dessus de la France — de quoi terrasser l'homme le plus robuste. Parmi les commandants d'escadre du début, c'était le seul qui fût encore en activité. Les autres étaient morts ou avaient été mis au repos.

Le général Leigh-Mallory finit par lui déclarer:

« Vous feriez mieux de rester quelque temps tranquille, Douglas ! Vous ne pouvez pas continuer comme ça indéfiniment.

— Pas encore, mon général ! Je suis tout à fait en forme et je préfère rester. »

Devant son entêtement, Leigh-Mallory lui dit avec humeur :

« Bon ! Je vous laisse encore tout le mois d'août. Après, vous irez vous reposer ! »

Le 9 août 1941, on joua de malheur dès le début. D'abord un « cafouillage » au départ; le groupe de tête commence par prendre une mauvaise direction au-dessus de la Manche.

En passant la côte française, ils aperçoivent une dizaine de Messerschmitt juste devant eux, à environ 600 mètres au-dessous. Ils volent dans la même direction. Ils n'ont pas l'air de se méfier.

« Il y en aura pour tout le monde ! dit Bader. Tapez seulement dans le tas ! »

Il se réserve pour lui un des chefs de file. Mais, ayant mal calculé son coup, il arrive beaucoup trop vite sur l'ennemi et, pour éviter la collision, plonge en donnant de la bande.

Tout à coup, il voit devant lui 6 autres Messerschmitt, étagés parallèlement en 3 groupes de 2, et filant dans la même direction que lui. Normalement, il le savait très bien, il aurait dû « laisser tomber ». Combien de fois n'avait-il pas seriné à ses pilotes de ne jamais se lancer de leur propre chef dans des aventures aussi risquées ! Mais la tentation est trop forte. Un coup d'œil en arrière. Rien en vue. La « gourmandise » l'emportant sur la prudence, il vient se placer sournoisement derrière les 2 avions qui constituent le groupe central. Personne ne le remarque. Arrivé à 100 mètres, il fait feu sur le plus proche. Brusquement, l'avion s'incline sur l'aile et tombe en flammes. Les autres, qui n'y ont vu... ou plutôt n'y ont même pas vu du feu, poursuivent leur route.

Bader vise le chef de file à 150 mètres devant lui et le mitraille trois secondes. Des morceaux de l'appareil volent en éclats. L'avion pique du nez en vomissant des bouffées de fumée blanche. Les chasseurs qui sont à sa gauche viennent sur lui. Il vire brusquement à droite pour dégager. Les 2 autres chasseurs qui se trouvent de ce côté-là continuent à voler droit devant eux. Par une véritable gageure, il maintient son cap et passe au milieu d'eux.

Quelque chose l'a touché. Il a senti le choc, mais son esprit est étrangement engourdi. On dirait qu'une force mystérieuse tient son avion par la queue, le fait tournoyer et le contraint à plonger à pic, en spirale. Ahuri, il jette un coup d'œil derrière lui pour voir si on le suit. Miséricorde ! Toute la partie du Spitfire comprise derrière le cockpit a disparu : fuselage et empennage envolés ! Le second M. 109 a dû lui rentrer dedans et scier son taxi en deux d'un coup d'hélice.

Il arrache son casque et son masque puis, d'un coup sec, tire sur la petite boule de caoutchouc qui se trouve au-dessus de sa tête, pour larguer la verrière du cockpit. Un vacarme

effrayant se déclenche. Il s'agrippe aux rebords de la cabine pour tâcher d'opérer un rétablissement. Mais pourra-t-il s'extraire de l'habitacle, lui qui ne peut pas compter sur ses jambes pour lui fournir la poussée décisive ? A force de se débattre comme un forcené, il parvient à passer la tête au-dessus du pare-brise. Subitement il se sent assailli par le vent et comme aspiré hors de la cabine. Il s'est dégagé ! Mais non ! Quelque chose le retient : son pied droit, qu'il ne peut pas mouvoir à sa guise, est resté coincé. Tandis que le vent lui hurle dans les oreilles, ce qui reste de son avion l'entraîne par la jambe dans sa course à l'abîme. Tout à coup, un craquement...

Le tintamarre a cessé. Instantanément, il reprend ses esprits et tire sur la boucle. Clac ! le parachute s'ouvre. Bader se balance, suspendu dans les airs, et aperçoit de très, très loin la terre — une vague étendue verte ponctuée de taches. Quelque chose le gifle : la jambe droite de son pantalon, arrachée à la couture. Elle est vide !

« Quelle chance, songe-t-il, d'avoir des jambes amovibles : sinon je serais déjà mort ! »

Et quelle chance de ne pas prendre contact avec le sol sur cette jambe métallique rigide ! Se poser en parachute équivaut à sauter du haut d'un mur de 4 mètres. Quant à atterrir sur une jambe artificielle fixée à un moignon sans genou, autant s'écraser sur un poteau d'acier. Bader aurait eu droit à une effroyable fracture du bassin. La terre, qui était si éloignée, semble monter à une vitesse vertigineuse. Ça y est ! son genou cogne sa poitrine. Il sent vaguement ses côtes fléchir et perd connaissance.

Tout au long de ses trois ans et demi de captivité, Bader ne cessa de donner du fil à retordre aux Allemands. A l'hôpital de Saint-Omer, où on le transporta tout d'abord, il décida les infirmiers à contacter par radio la R.A.F. et à demander pour lui une nouvelle jambe artificielle, qui lui fut parachutée plus tard. Il les remercia en s'échappant par une fenêtre du troisième étage — à 12 mètres du sol — à l'aide d'une « corde » faite de draps. On le reprit le lendemain et on l'expédia en Allemagne.

Toujours acharné à trouver un moyen de s'évader, Bader essaya de multiples plans. Les Allemands, dans leurs tentatives pour venir à bout de ce prisonnier impossible qui aurait dû rester tranquillement dans un fauteuil roulant, continuèrent à le transférer d'un camp à un autre. Ils finirent par l'envoyer à Colditz, une sinistre forteresse du Moyen Age, réservée aux prisonniers irréductibles et dont il était, paraît-il, impossible de s'évader. C'est là qu'en avril 1945 il fut libéré par la I^re^ armée américaine.

De retour en Angleterre, Bader s'aperçut qu'il était devenu un héros légendaire. Il se retira quelque temps avec sa femme dans une pension de famille à la campagne. Puis, impatient de reprendre le collier, il grimpa un jour dans un Spitfire et se mit à évoluer dans le ciel. Dès la première minute il eut la joie de constater qu'il n'avait pas perdu la main. Moins de deux jours après, il projetait déjà de prendre du service en Extrême-Orient, contre les Japonais. Mais les fonctionnaires du ministère de l'Air, malgré toute leur bienveillance, se refusèrent à l'aider dans cette voie. Ils estimèrent que Bader en avait fait suffisamment. Il était encore en train d'élaborer des plans lorsque la bombe atomique mit fin au « grand cirque ».

Douglas Bader est considéré comme le meilleur commandant de la chasse et le meilleur tacticien. Ce fut aussi l'un des plus remarquables pilotes de la Seconde Guerre mondiale. Mais son plus grand triomphe, ce n'est pas dans les airs qu'il l'a remporté : ses combats aériens ne furent qu'un épisode de sa victoire dans cette guerre personnelle qui ne connaît pas de trêve et qu'il lui faut gagner de nouveau chaque jour. Il s'attache toujours à encourager les autres amputés, qui trouvent dans l'exemple même de sa vie le meilleur des toniques.

Au début de 1946, il entra à la Shell. Il fit dans son avion particulier des voyages d'affaires aux quatre coins du globe — Europe, Afrique, Moyen et Extrême-Orient. Partout, il trouva le temps de visiter les hôpitaux, de s'entretenir avec les amputés et de les réconforter.

A Chicago, Bader entendit parler d'un petit garçon de dix ans qui avait eu les deux jambes sectionnées au-dessous du genou. Il passa une heure et demie à son chevet, lui expliquant que les jambes n'avaient pas une importance vitale. Plus tard, le père de l'enfant confia à Bader :

« Il ne se rend pas encore compte de la gravité de son état.

— C'est justement une chose dont il ne doit *jamais* se rendre compte. Donnez-lui l'impression que c'est comme un jeu qu'il doit apprendre et non une infirmité qui risque de gâcher sa vie. Si vous lui en faites un épouvantail, il est perdu ! »

Telle est, en quelques mots, la philosophie de Bader : elle ne s'applique pas seulement aux jambes, mais à la vie elle-même.

* * *

Voltige aérienne

On a dit de la voltige aérienne, qui est faite d'exercices de virtuosité, qu'elle est l'aristocratie du pilotage. En fait, les exercices de voltige aérienne, qui exigent une parfaite maîtrise du pilote, sont particulièrement difficiles à exécuter avec élégance. (D'après Monville et Costa.)

Les figures de haute école aérienne sont presque toutes des évolutions dans un plan vertical. Les groupes de figures doivent être contenus dans une portion bien délimitée de ce plan, et les figures sont généralement groupées de façon que chacune de celles qui se terminent en piqué soit suivie d'une autre qui utilise la vitesse acquise dans ce piqué. (D'après A. Léglise.)

Fouga Magister, de la Patrouille acrobatique de France

ANGKOR

Angkor-vat, émergeant de la jungle, nous apparaît ici (en haut de la page 158) *tel que le vit pour la première fois l'explorateur stupéfait. De tous les monuments khmers, celui-ci est le plus harmonieux. Edifié pendant la première moitié du* XII^e *siècle, Angkor-vat est un sanctuaire dédié au culte du dieu hindou Vichnou. Il fut conçu à l'image du mont Meru, lieu de résidence légendaire des dieux et centre de l'univers. Angkor-thom, « la Grande Cité », est une autre merveille architecturale. Son fondateur, Jayavarman VII, le plus grand de tous les rois khmers, mourut vers* 1220. *Il éleva une grande quantité de temples. Dans son sanctuaire personnel, le colossal Bayon, d'innombrables chapelles rayonnent dans toutes les directions. Au-dessus, 54 tours s'élancent vers le ciel, renfermant plus de* 200 *figures gigantesques, dont chacune est supposée à l'image du roi* (page 158, en bas). *La dimension écrasante des sculptures khmères est également illustrée par cet animal de pierre, gardien du temple du Banteay Srei* (page 159). *La capitale khmère, avec plus de* 1 *million d'habitants, dut être, à l'époque de sa splendeur, la plus grande ville du monde. La pompe, le cérémonial, la magnificence s'étalaient de toutes parts. Les jours de fête, feux d'artifice, festivals de danse, combats de gladiateurs ou de sangliers rivalisaient d'attrait avec le faste des grandes revues royales.*

RESSUSCITÉ

PAR CLARENCE HALL

UN après-midi de janvier 1861, le naturaliste français Henri Mouhot se frayait péniblement un chemin à travers la jungle quasi impénétrable du Cambodge, lorsqu'il déboucha dans une clairière et resta figé sur place. Devant lui se dessinaient les contours d'une énorme construction en pierre dont les longs remparts gris semblaient s'étirer à l'infini. De magnifiques terrasses, des galeries voûtées s'étageaient en hauteur, et cinq tours évoquant l'aspect de lotus en bourgeons s'élançaient vers le ciel. Toute cette masse grise rougeoyait au soleil couchant.

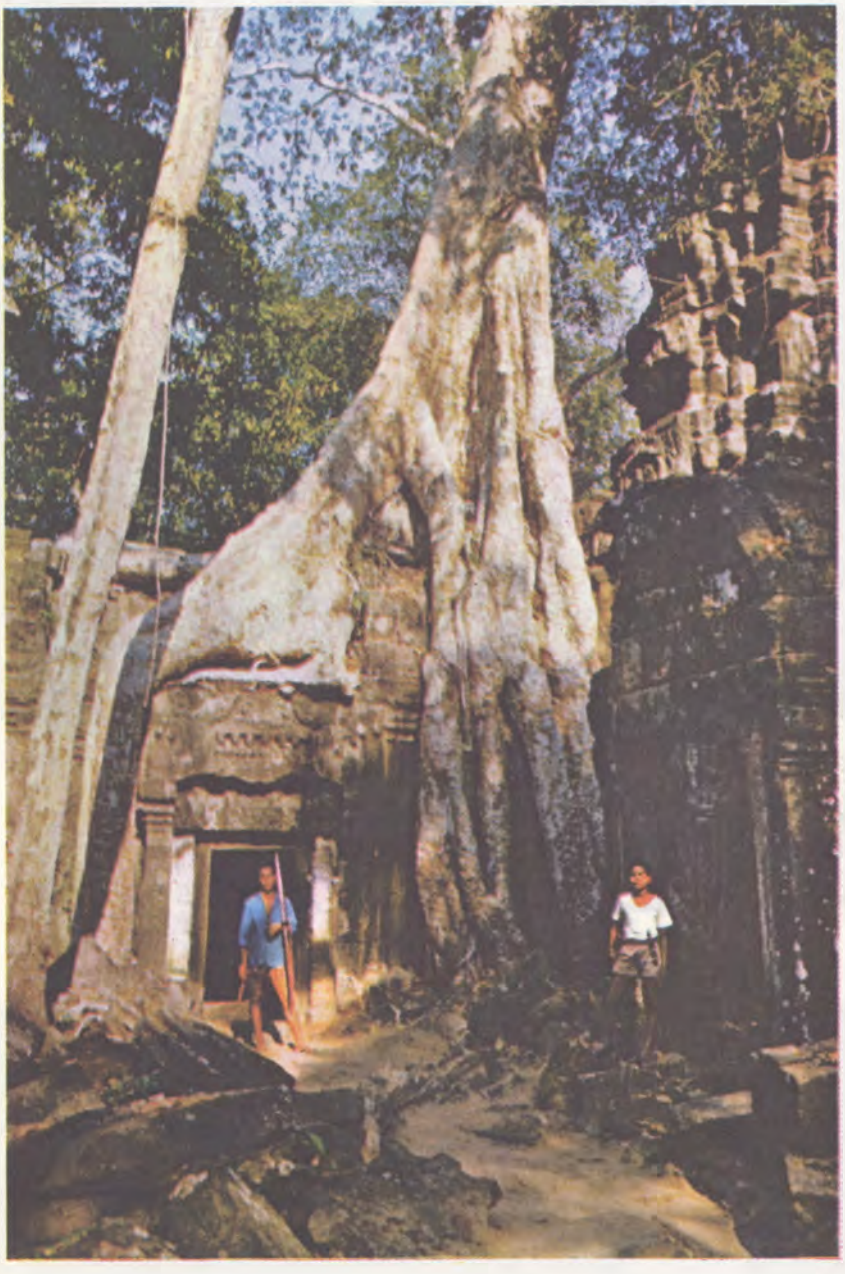
Oubliant qu'il était venu à la recherche d'insectes rares, Mouhot se consacra pendant de longs jours à l'investigation des lieux. Il explora le grand temple et les nombreux édifices à demi submergés par un océan de verdure.

Mouhot était tombé par hasard sur les ruines gigantesques d'Angkor, la capitale légendaire de l'empire khmer qui s'étendait jadis de la mer de Chine au golfe de Siam, englobant l'actuel Cambodge, le Laos et le Viet-nam.

Cet empire vit s'épanouir la plus brillante civilisation qu'ait jamais connue le Sud-Est asiatique. Surgis on ne sait d'où, les Khmers furent, pendant six cents ans, un objet d'émerveillement et un fléau pour l'Orient, puis ils disparurent brusquement et mystérieusement en 1432, laissant peu de traces de leur empire, hormis les 200 imposants monuments retrouvés dans la région d'Ankgor. Mais cet héritage de pierre est d'une importance et d'une splendeur telles qu'il surpasse même les merveilles les plus réputées d'Egypte, de Grèce et de Rome.

En 1907, les Français entreprirent la longue tâche d'arracher la cité perdue à l'étreinte de la jungle. Aujourd'hui, Angkor est en train de ressusciter, grâce au travail de restauration archéologique le plus considérable qui ait jamais été tenté et auquel préside Bernard Groslier, de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Les bas-reliefs et les inscriptions lapidaires d'Angkor, de même que les récits rédigés par des visiteurs chinois d'autrefois, ont permis aux savants d'élucider au moins partiellement l'énigme de la civilisation disparue. Les Khmers avaient établi leur capitale aux environs d'Angkor au début du IX^e siècle, point de départ de leur rapide



Quand, en 1432, la ville d'Angkor fut abandonnée par ses habitants à la suite d'un événement qui demeure mystérieux, la jungle commença aussitôt à s'en emparer et ne cessa point de s'y développer depuis lors. On mesure là l'avidité de la nature quand la main de l'homme ne la tient plus en respect. Les grands temples furent pris dans les sinueuses racines des énormes figuiers et des fromagers, dont les tentacules, profitant de la moindre crevasse, démantelèrent les grandes frises et firent basculer les blocs de pierre géants. Le temple de Ta-Prohm, dont on voit ci-dessus un des aspects, offre une image pittoresque de cette dévastation séculaire.

ascension vers la puissance et la gloire. Des commerçants chinois, des marchands aventureux venus de l'Inde proche fréquentaient Angkor. Les Khmers ont emprunté à l'hindouisme et au bouddhisme ce qui leur convenait et ont créé leur propre civilisation. Leur empire, désigné sous le nom de Kambuja — Cambodge — a duré jusqu'au XV^e^ siècle.

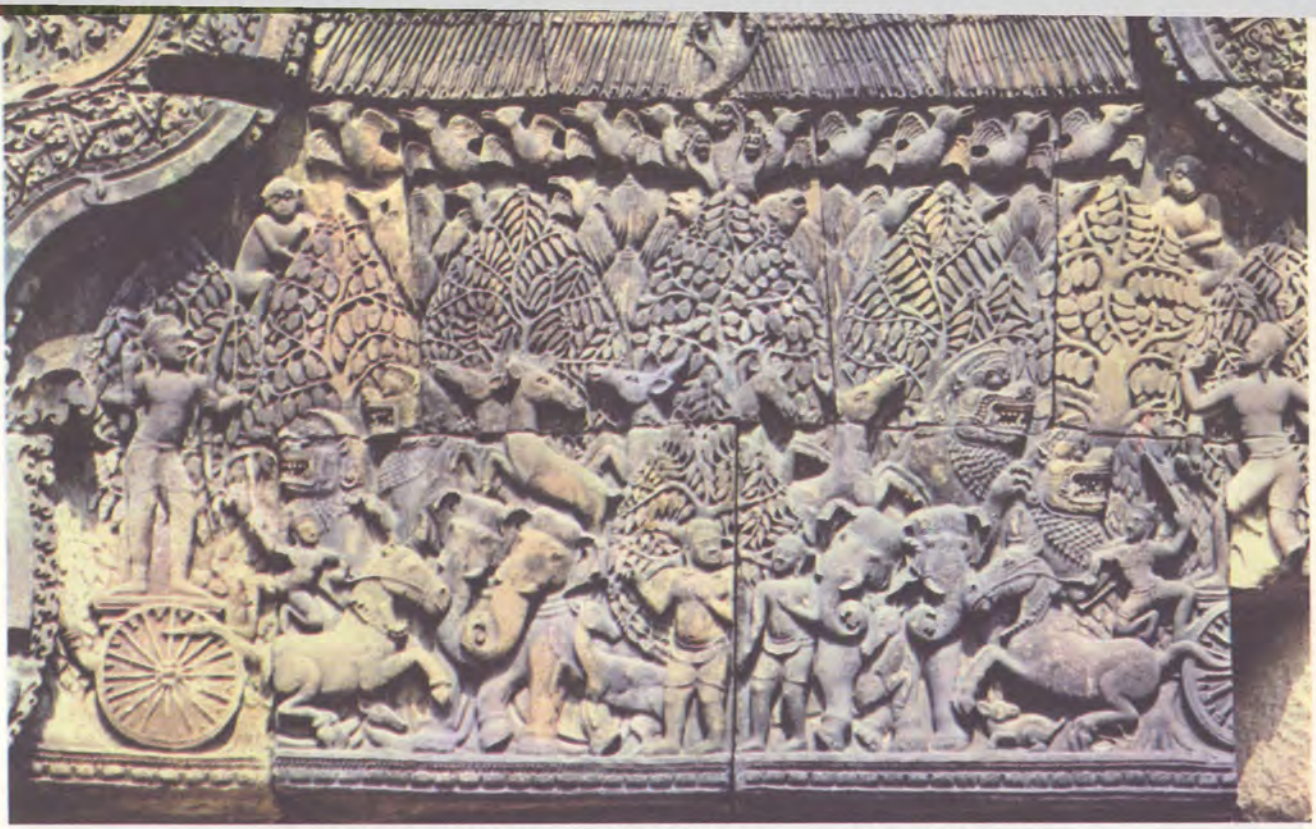
Mais, tout au long de leur règne, les rois khmers se sont montrés des gens étonnants. Pour ériger leur capitale et lui assurer un rayonnement comparable à celui de Babylone, ils partaient en guerre périodiquement et ramenaient en captivité des populations entières, à qui ils faisaient extraire, sous la contrainte, la pierre destinée à leurs constructions.

Dans la vallée du Mékong, ils ont disputé le sol à la jungle, ensemencé d'immenses champs de riz, construit un réseau de routes pavées. Une parfaite maîtrise de la technique hydraulique leur a permis d'aménager un système complexe d'irrigation plus stupéfiant encore que leurs temples. Creusant des digues et canalisant les plaines inondées qui s'étendent dans toutes les directions depuis le Tonlé Sap, « le Grand Lac », ils ont doté le pays d'un ensemble de réservoirs et de canaux dont certains atteignaient 65 kilomètres de long. Ils assuraient ainsi l'irrigation de leurs champs tout en se donnant de magnifiques voies fluviales.

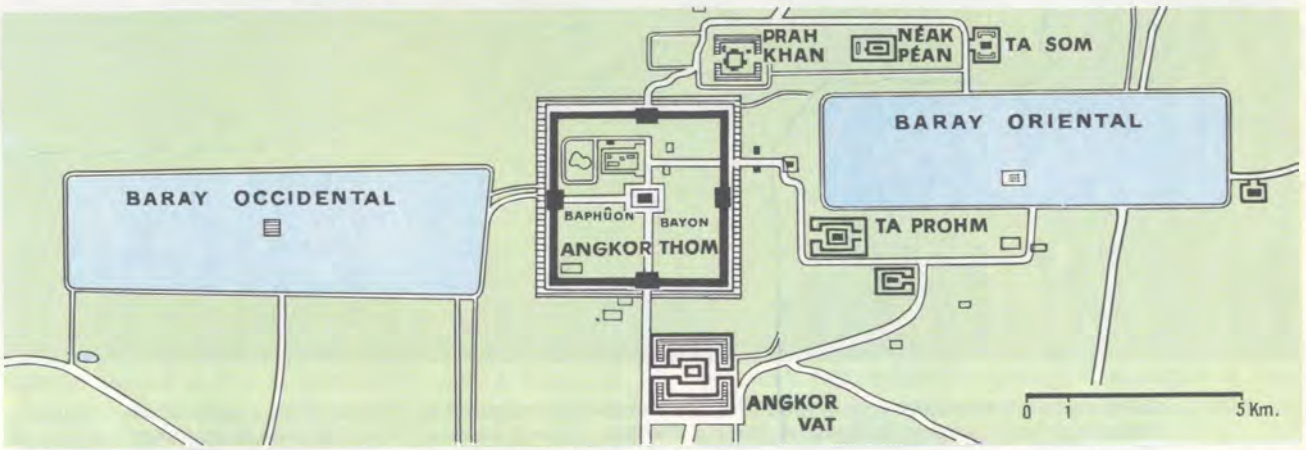
Pour vaincre leurs ennemis et étendre leur empire, ils dressèrent pour la guerre des milliers d'éléphants, inventèrent les machines à lancer les flèches, entretinrent une flotte importante d'embarcations à l'épreuve des traits. Si l'on en croit une inscription, « quand ils s'élançaient dans la mêlée, le nuage de poussière soulevé par leurs armées éclipsait le soleil ».

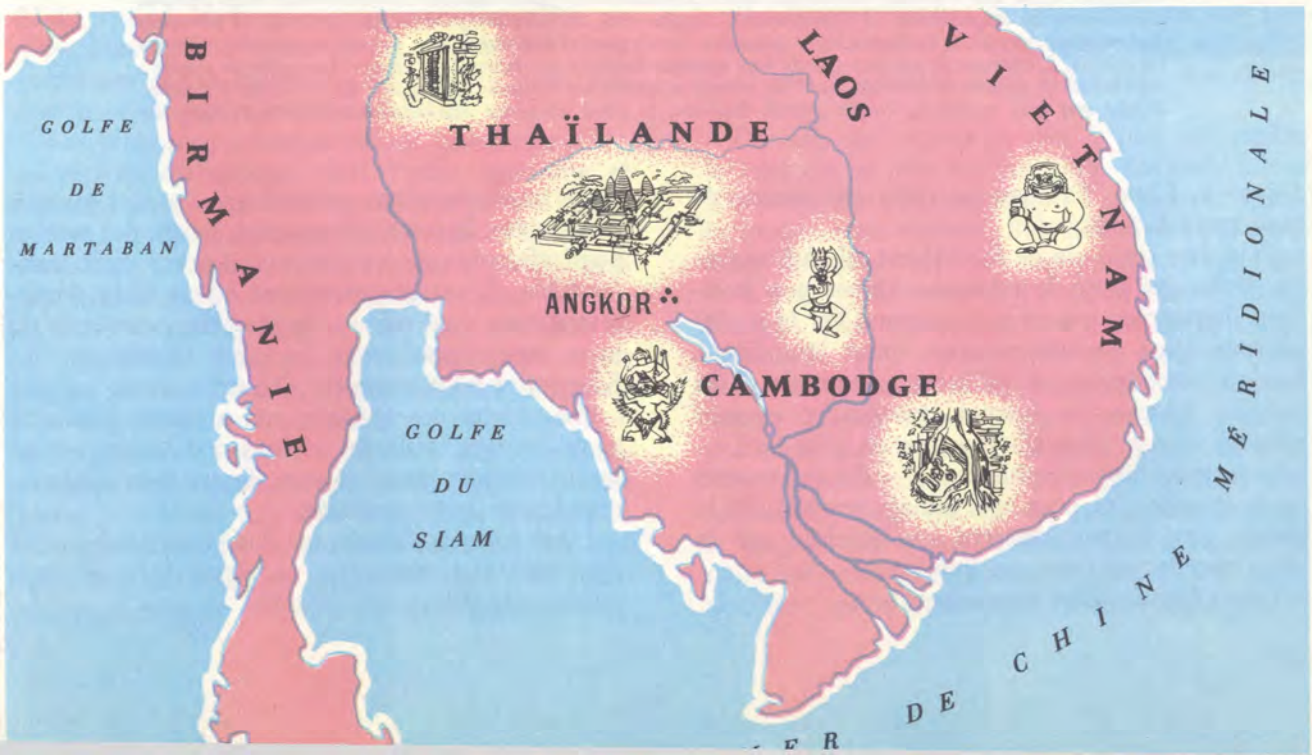
En dépit des pertes infligées par des guerres successives, les Khmers créèrent une civilisation d'un luxe extrême. La vie n'était dure que pour les esclaves; ceux-ci étaient nombreux et ne coûtaient pas cher.

Chou Ta-kuan, un visiteur chinois, relate dans ses souvenirs que « les pauvres étaient les seuls à n'avoir pas de serviteurs ». Séduit par d'alléchantes perspectives : « le riz facile à récolter, les maisons faciles à mener..., les affaires faciles à



Détail d'un bas-relief. Fronton de la bibliothèque nord du Banteay Srei.





Les temples khmers étaient couronnés d'or, les sanctuaires ruisselaient de jade, d'émeraudes et de rubis, le palais royal resplendissait de jaspe et d'argent ; le long des rues, l'eau jaillissait de fontaines d'argent ; dans leurs niches, des dieux dorés gardaient les yeux baissés. La décoration était partout d'une richesse stupéfiante. A l'intérieur d'Angkor-vat, ce ne sont partout que galeries et terrasses superposées, portails, balustrades et tourelles, ornés par d'innombrables personnages démoniaques ou divins. L'examen de ces bas-reliefs jette quelque lumière sur le mystère khmer. Le « film de pierre » représenté ci-dessus se déroule sur 750 mètres et décrit un épisode légendaire de la vie de Vichnou. Juché sur son coursier, l'aigle géant Garuda, le dieu dispense ses bénédictions à ses disciples.

diriger », Chou Ta-kuan ne resta pas moins de onze mois à Angkor.

Peut-être cette vie de facilité est-elle à l'origine du déclin qui livra le royaume khmer aux invasions de peuples jeunes et vigoureux. En 1431, les Siamois, leurs anciens vassaux, firent irruption à Angkor, saccagèrent et pillèrent la capitale. Bien que les Khmers se fussent ressaisis et eussent réussi à chasser l'envahisseur, un an plus tard — brusquement, inexplicablement — ils disparurent de la grande cité pour n'y jamais revenir. Et la jungle, peu à peu, resserra son étreinte sur la ville abandonnée par ses habitants.

Que s'était-il passé exactement?

Certains historiens pensent que, las des guerres successives, le peuple jugea que, contre des voisins aussi violents que les Siamois, Angkor était indéfendable. D'autres prétendent qu'un fléau dévastateur, une épidémie — la malaria, peut-être, ou la « peste asiatique » — s'est abattu sur les Khmers et les a anéantis. D'autres encore croient à une révolte des esclaves, qui auraient massacré leurs maîtres, pillé les richesses d'Angkor et se seraient enfuis pour toujours de ces lieux détestés, témoins de leur servitude.

Libre à chacun d'adopter l'une ou l'autre de ces opinions. Mais peut-être ce mystère ne sera-t-il jamais définitivement élucidé.

Frappés par la foudre en montagne

PAR COLIN FLETCHER

CELA se passait un jour du mois d'août 1948, vers midi. Ils venaient de terminer l'ascension du pic Bugaboo, une aiguille de granite qui dresse ses parois abruptes à 3 200 mètres d'altitude, dans le Sud-Est de la Colombie britannique. La cordée avait rencontré en chemin les difficultés prévues, mais aucun incident vraiment notable n'était survenu jusqu'ici.

Un orage soudain les obligea à se réfugier dans une grotte peu profonde, à proximité du sommet. Tout en se plaquant contre la paroi rocheuse pour se mettre à l'abri des rafales de pluie et de neige, les trois hommes et la jeune fille s'efforcèrent de déjeuner.

L'orage s'abattait maintenant sur le sommet du pic, à moins de 30 mètres au-dessus d'eux, et chaque éclair s'accompagnait d'un coup de tonnerre assourdissant.

Assis en silence, chacun d'eux retournait dans sa tête cette vérité connue de tout alpiniste : la foudre, en montagne, est un risque imprévisible contre lequel il n'y a quasiment rien à faire. Si l'orage s'annonce suffisamment longtemps à l'avance, on peut s'écarter des pics et des arêtes. Mais, quand la foudre commence à tomber, ce n'est plus qu'une question de chance. De deux personnes qui se trouvent côte à côte, l'une peut être tuée et l'autre rester indemne.

Les trois plus jeunes n'étaient guère rassurés ; le vétéran du groupe, Rolf Pundt, quarante et un ans, les réconfortait en faisant preuve d'une sérénité qu'il était sans doute loin d'éprouver. Pourtant, un quart d'heure s'étant écoulé sans que rien se passe, ils reprirent confiance.

Ian Mackinlay, vingt et un ans, étudiant en architecture à l'université de Californie, était adossé au fond de la grotte, dont le sol s'inclinait vers le précipice ; il mangeait du saucisson. Ann Strong, dite « Cricket », dix-huit ans, étudiante de première année à l'université Stanford, était assise à côté de lui. A la gauche de Cricket se trouvait Bob Becker, un condisciple de Ian, âgé lui aussi de vingt et un ans. Rolf Pundt était accroupi près de l'ouverture de la grotte.

CRICKET était en train de porter à sa bouche une poignée de raisins secs quand la foudre frappa. Ni elle ni Ian ne se souviennent d'avoir réellement vu l'éclair.

Ce fut Ian qui revint à lui le premier, sans doute au bout de quelques secondes. Etendu sur le dos, le regard fixé au plafond de la grotte, il avait l'effroyable impression de tournoyer dans le vide.

Il voulut s'asseoir, mais il en fut incapable ; il avait tout le dos paralysé. Cricket et Bob gisaient à côté de lui, évanouis. Devant l'entrée de la grotte, sur la roche en pente, battue par l'orage, il aperçut Rolf Pundt, le corps agité de frémissements, le visage en sang. Les jambes du malheureux s'agitaient convulsivement, et chaque soubresaut le rapprochait un peu plus du précipice de 600 mètres.

Ian réussit à crier :

« Ne bouge pas, Rolf ! Ne bouge pas ! »

Pundt tentait de s'accrocher à la roche, mais il ne parut pas entendre. Lorsqu'il atteignit le bord de l'abîme, un nouveau spasme secoua tout son corps et il bascula dans le vide.

Ian laissa retomber sa tête sur le rocher. Lentement ses membres retrouvaient leur sensibilité. Il réussit à s'asseoir puis, après bien des efforts, à se lever.

Cricket, qui reprenait peu à peu ses esprits, le regarda se pencher sur Bob, toujours adossé à la paroi, dans la position où il se trouvait quand la foudre était tombée. Bob délirait et paraissait avoir de graves brûlures aux jambes. Avec l'aide de Cricket, Ian tenta de l'installer plus confortablement. Bob marmonna : « C'est le brouillard qui entre... » et sombra dans une sorte de coma.

Ian fit le point de la situation. De toute évidence, Cricket et lui ne parviendraient jamais à descendre Bob le long de la paroi à pic ; ils pourraient s'estimer heureux s'ils s'en tiraient eux-mêmes. Le bras gauche de Ian pendait, inerte, le long de son corps. Cricket, bien qu'apparemment indemne, était encore « sonnée ». Il fallait pourtant qu'ils réussissent à aller chercher du

secours au camp de base, 1 200 mètres plus bas, où se trouvaient encore les 14 autres membres de l'expédition.

Pour empêcher Becker, toujours sans connaissance, de glisser sur le sol en pente de la grotte, Ian et Cricket l'attachèrent solidement à une saillie du rocher. Ils placèrent à côté de lui les provisions qui leur restaient et commencèrent à enrouler leurs deux cordes de nylon.

« Je savais que, pour réussir cette descente, il fallait combiner nos efforts, raconta Ian plus tard. Nous ne pouvions ni l'un ni l'autre nous en tirer tout seul. »

Les deux faces du Bugaboo consistent chacune en une paroi verticale de 450 mètres dominant un glacier. La seule voie permettant d'atteindre ce glacier suit une arête tranchante en dents de scie et traverse une dalle de glace en pente raide. Etant indemnes, les deux jeunes gens, s'il avait fait beau, auraient pu atteindre le camp en trois heures. Dans les circonstances présentes, ils risquaient de ne jamais y arriver.

Tous deux étaient des alpinistes entraînés — ils avaient « fait » les plus hauts pics de Californie — et ils étaient en bonne condition physique. Ian était un grand gaillard de 1,93 m qui ne pesait que 80 kilos. Cricket était mince et grimpait comme un singe. Cette fois, ils allaient avoir besoin de toute leur expérience, de toute leur habileté, et aussi que la chance soit avec eux.

De fait, elle les favorisa dès le départ. 15 mètres en dessous d'eux, à l'endroit où l'une des terrifiantes parois du pic Bugaboo tombe de 25 mètres sur une minuscule corniche, puis de 300 mètres sur

le glacier, ils trouvèrent une boucle de corde fixée à un rocher. Cette boucle leur indiqua par où descendre ; elle avait été abandonnée après un rappel par trois membres de l'expédition qui avaient fait l'ascension du pic la veille. (Les alpinistes descendent les parois abruptes « en rappel », c'est-à-dire en se laissant glisser, à une allure qu'ils règlent eux-mêmes, le long d'une corde double passée dans une boucle ou un anneau. Une fois arrivés en bas, ils tirent l'une des extrémités de la corde. Si tout va bien, elle glisse dans l'anneau et retombe à leurs pieds.) Cricket fit passer une de leurs cordes de 36 mètres dans la boucle, la noua à l'autre et jeta les deux extrémités libres dans le vide.

Ian s'apprêta à descendre le premier. Il plaça les deux brins de la corde entre ses jambes et essaya de les enrouler autour de lui dans la position du rappel : sous la cuisse gauche, en diagonale sur la poitrine, et par-dessus l'épaule droite. Mais son bras gauche pendait toujours, inerte. Cricket, se rendant compte pour la première fois qu'il était blessé, l'aida à passer la corde sur son épaule.

Ian commençait cependant à pouvoir remuer un peu les doigts de la main gauche. Il saisit donc de cette main la corde double qui pendait derrière son dos et pencha le buste en arrière pour bien la tendre autour de son corps. Lorsqu'il serait suspendu le long de la paroi, le frottement seul suffirait presque à le soutenir ; la moindre pression des doigts le stopperait net. Faisant des vœux pour que ses doigts aient la force nécessaire, il sourit à Cricket et recula vers le précipice.

Les pieds contre la paroi pour s'en écarter le plus possible, il commença à se laisser glisser, tout doucement. A mesure qu'il reprenait confiance dans sa main gauche, il accéléra un peu le mouvement. Finalement, ses pieds touchèrent la corniche. Il assura soigneusement son équilibre, détendit la corde et s'en dégagea péniblement. Puis il leva la tête et appela Cricket.

La jeune fille se plaça à son tour en position de rappel et se laissa descendre dans le vide.

Quelques minutes plus tard, elle était à côté de Ian. Sans un mot, celui-ci étendit le bras en direction du sud. De lourds nuages noirs dont la base crachait des éclairs couraient vers eux.

Stimulés par cette nouvelle menace, ils enroulèrent rapidement les cordes et s'avancèrent le long de la corniche. Au-dessus d'eux, il n'y avait que la paroi lisse ; en dessous, le précipice béant. A mesure qu'ils progressaient, la corniche devenait plus étroite, jusqu'à n'avoir plus que 30 centimètres de large. Et puis, brusquement, ils se trouvèrent tous les deux sur l'arête tranchante.

Presque aussitôt, le second orage se déchaîna. Les rafales de pluie et de neige fondue leur fouettaient le visage, leur martelaient le dos. La foudre tombait tout autour d'eux et le tonnerre les assourdissait. Ils étaient plongés dans une étrange féerie électrique. A un moment, ayant étendu le bras, Ian vit des étincelles bleues jaillir de ses doigts. Mais ce fut l'odeur qui le frappa le plus :

« Cela sentait surtout l'ozone, devait-il raconter plus tard. Une odeur forte et âcre, un peu comme celle d'un flacon de sels. Mais il y avait aussi une odeur de brûlé humide, comme si quelqu'un avait oublié un fer à repasser sur un linge mouillé. »

Il devait découvrir plus tard l'affreuse origine de cette odeur-là.

Cricket sentit elle aussi l'ozone, mais c'est de l'électricité qu'elle se souvient le mieux.

« Cela suivait un rythme lent et implacable, raconte-t-elle. Après chaque coup de foudre, nous descendions pendant un moment dans un silence troublé seulement par le sifflement du vent et le martèlement de la pluie. Puis les rochers commençaient à émettre un bourdonnement aigu, chacun sur une note différente. Le bourdonnement devenait de plus en plus fort. Je sentais la charge électrique s'accumuler dans mon corps. Nos cheveux se dressaient sur nos têtes. La charge augmentait toujours et le bourdonnement s'amplifiait jusqu'à devenir intolérable. Alors la foudre frappait de nouveau, avec le fracas d'un monstrueux coup de fusil, et la tension tombait d'un seul coup. Un moment encore nous progressions en silence, puis le bourdonnement recommençait. »

Brusquement, ils se trouvèrent devant une cassure de l'arête. Le bras de Ian étant toujours paralysé, ce fut Cricket qui fixa la corde de rappel.

Lorsqu'elle descendit à son tour pour rejoindre son compagnon, elle sentit la vibration de la charge électrique qui ronronnait dans le nylon mouillé. Mais l'orage se calmait un peu, à mesure qu'ils descendaient, et ils continuèrent d'avancer aussi vite qu'ils l'osaient. L'arête devint bientôt moins vive et la progression plus facile.

De temps en temps, une immense lassitude envahissait la jeune fille et elle s'asseyait. Ian devait l'exhorter à repartir. Lui-même perdait parfois l'équilibre et tombait. A un moment, il se cogna durement le genou et fit une grimace. Si incroyable que cela paraisse, ce fut la seule douleur dont il se souvint plus tard.

Ils firent deux autres descentes en rappel, lentes et pénibles. Après la dernière, les cordes s'emmêlèrent au-dessus d'eux. Ian sentit son cœur se serrer. Ils avaient atteint le bas de l'arête, mais

ils auraient besoin de la corde pour la traversée du glacier. Ils tirèrent longtemps sur les deux extrémités, l'une après l'autre ; en vain.

Abandonnant les cordes, ils fixèrent leurs crampons (appareils munis de pointes d'acier qui s'adaptent sous les chaussures) et s'engagèrent sur la pente glacée et la neige qui crissait sous leurs pas. Pour la première fois, Ian se dit qu'ils allaient s'en sortir. Seule la perte de la corde l'inquiétait ; le glacier était strié de crevasses.

Ils n'avaient pas fait 15 mètres quand Cricket glissa. Elle eut à peine le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait qu'elle était déjà en train de dévaler la pente sur le dos. En alpiniste experte, elle se retourna et enfonça la pointe de son piolet dans la glace. Cela la freina un moment. Puis le piolet arracha les moufles de ses mains engourdies, brisa la lanière qui le retenait à son poignet et rebondit loin d'elle.

« Brusquement, raconte-t-elle, je me suis vue entraînée dans une avalanche de pierres et de neige boueuse. J'ai pensé, presque tranquillement : « Voilà, c'est la fin ! » Et pourtant j'avais oublié le Bergschrund. »

Pour Ian, qui suivait des yeux la chute de sa compagne, l'ouverture béante du Bergschrund (la plus grande crevasse du glacier) était une terrifiante réalité. Sa ligne bleue, glacée, insondable, coupait la trajectoire de Cricket.

Impuissant, Ian regardait la jeune fille dévaler la pente à 60 kilomètres à l'heure, à moitié engloutie dans un torrent de pierres et de boue. Il savait que rien ne pouvait l'arrêter.

Quelques secondes plus tard, pourtant, il la vit de l'autre côté du Bergschrund. Elle l'avait miraculeusement traversé sur un pont de neige à peine visible, créé par l'avalanche. Mais elle glissait toujours aussi vite, tournoyant au milieu des pierres, apparaissant et disparaissant ; elle se dirigeait maintenant vers un alignement de gros rochers. Et puis brusquement elle s'arrêta, juste avant l'imposante masse, 120 mètres en dessous de Ian, et resta étendue, immobile. Les pierres pleuvaient autour d'elle.

« Ecarte-toi de là ! » hurla Ian.

Cricket entendit vaguement sa voix. Surmontant une immense fatigue, elle se traîna hors de la coulée, à l'abri des pierres.

Lorsque Ian arriva près d'elle, elle était assise et souriait, comme si de rien n'était. Son visage était couvert de sang, mais, lorsqu'il l'eut lavé avec de la neige, Ian découvrit qu'elle n'avait que des égratignures superficielles. Il l'aida à se relever, lui donna ses gants de rechange, son piolet, et ils repartirent en se tenant par le bras.

Le jour commençait à tomber lorsqu'ils atteignirent le bas du glacier et s'engagèrent dans le dernier sérac qu'ils avaient à traverser.

Peu de temps après, ils arrivaient au camp. Il y avait sept heures que la foudre était tombée sur la grotte du pic Bugaboo.

Presque aussitôt, bien que la tempête fît toujours rage, deux membres de l'expédition quittèrent le camp avec des vivres, un sac de couchage et des médicaments pour Bob Becker. Les autres prirent soin de Ian et de Cricket. Ce fut alors que les deux jeunes gens découvrirent les méfaits de la foudre sur eux.

Le côté gauche du collant de Cricket était entièrement calciné. Elle avait de graves brûlures à la jambe.

Des pièces de monnaie avaient fondu dans la poche de Ian et la fermeture à glissière de son anorak était soudée. L'anorak lui-même ne présentait que quelques trous de la taille d'une pièce de 10 centimes, mais il ne restait que des lambeaux brûlés et trempés de son chandail et de sa chemise. Lorsqu'on le déshabilla, le devant de son tricot de corps se détacha de lui : tout le dos, calciné, s'était incrusté dans sa peau.

« On aurait dit, raconta plus tard le secouriste de l'expédition, qu'on lui avait passé le dos à la lampe à arc. »

Pendant deux jours, le mauvais temps fit échouer toutes les tentatives pour atteindre Bob Becker. Le troisième jour, une ascension audacieuse permit à deux hommes de parvenir jusqu'à la grotte.

Becker était mort, dans la position exacte où Ian et Cricket l'avaient laissé. Il n'avait pas touché à la nourriture placée à côté de lui ; il n'avait probablement jamais repris connaissance, depuis le coup de foudre qui l'avait frappé.

Quand les deux alpinistes le détachèrent, il glissa et tomba dans le précipice. Son corps, pas plus que celui de Rolf Pundt, n'a jamais été retrouvé.

Au camp, les camarades de Cricket découvrirent qu'elle ne se rappelait même plus que Rolf Pundt eût fait partie de leur groupe. Pourtant, lorsque les deux rescapés se présentèrent à un médecin, cinq jours plus tard, elle avait retrouvé la mémoire et Ian l'usage de son bras.

Si l'on veut s'assurer qu'ils sont complètement remis de leur aventure, il suffit d'aller faire la connaissance de Ian et de Cricket Mackinlay ou, mieux encore, de les regarder descendre à skis les pentes californiennes, en compagnie de l'aîné de leurs cinq enfants.

*

DES BATEAUX QUI VOLENT

PAR C. LESTER WALKER

Ces vedettes à « ailes portantes », dernier cri en matière de navigation, serviront peut-être de prélude à l'ère des paquebots ultra-rapides.

JUSQU'A une époque récente, les voyageurs qui désiraient traverser le détroit de Messine, entre l'Italie et la Sicile, devaient affronter une mer souvent mauvaise sur un trajet de 13 kilomètres qui durait près d'une heure. Aujourd'hui, la traversée se fait en un quart d'heure à bord d'un ferry-boat d'un type tout à fait nouveau ; il s'agit d'un élégant engin de 20 mètres de long dont la ligne rappelle, en réduction, celle d'un paquebot finement caréné, mais s'en distingue par d'étranges ailerons qui s'enfoncent dans l'eau, à l'avant et à l'arrière du bateau. Ce bâtiment, baptisé *Freccia del sole* (Flèche du soleil), glisse sur les eaux du détroit en transportant 75 passagers à une vitesse qui atteint 45 nœuds.

Le *Freccia del sole* est un « engin à ailes (du grec *hydro,* eau, et *pteron,* nageoire) portantes » — également nommé hydroptère — c'est-à-dire un bateau qui prend appui sur l'eau au moyen de flotteurs qu'on appelle « ailes portantes » parce qu'ils ressemblent à des ailes d'avion et qu'ils servent à soulever la coque en utilisant la réaction dynamique de l'eau de la même façon que les ailes d'un avion utilisent celle de l'air. La coque,

soulevée au-dessus de l'eau, n'a plus à vaincre la grosse vague d'étrave que les engins de surface ordinaires produisent en avançant. Dans ces conditions, il est possible d'obtenir avec le même moteur une vitesse double de celle qu'on obtiendrait à bord d'un bâtiment classique, et l'on estime même pouvoir, dans l'avenir, tripler la vitesse des navires.

Il pourrait donc en résulter un progrès spectaculaire pour les navires de haute mer ; en effet, au cours des cinquante dernières années, les constructeurs de navires n'ont réussi à améliorer la vitesse des gros bâtiments que d'une douzaine de nœuds.

« Ce mur de la vitesse, me disait récemment un ingénieur naval, a été franchi presque du jour au lendemain. La technique des ailes portantes nous donnera des paquebots capables de filer 100 nœuds. »

C'est en 1905 qu'un ingénieur italien, le Pr Enrico Forlanini, expérimenta cette nouvelle technique. En équipant d'ailes portantes un bateau sur le lac Majeur, il arriva à le faire déjauger complètement et « voler » sur l'eau à 40 nœuds. Quatorze ans plus tard, Alexander Graham Bell introduisit les ailes portantes en Amérique en procédant à des essais dans les eaux de la Nouvelle-Ecosse. Propulsé par deux moteurs d'avion Liberty, son bateau battit à l'époque tous les records de vitesse sur l'eau. Bell mourut quelques années plus tard, et l'on n'entendit plus parler d'ailes portantes jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

C'est alors qu'un ingénieur naval allemand, Hans von Schertel, commença à établir les plans d'engins à ailes portantes pour la marine de guerre allemande. Il parvint à construire des embarcations capables de filer 50 nœuds, jusqu'au jour où les bombardements britanniques mirent un terme à ses expériences. Après la guerre, en 1952, von Schertel s'associa avec la firme suisse de constructions navales Supramar A.G. Presque tous les hydroptères actuels dérivent des conceptions von Schertel-Supramar.

Des bâtiments à ailes portantes sont aujourd'hui en service un peu partout dans le monde, notamment en Suisse, en Italie et en Russie. En France, des services d'hydroptères fonctionnent l'été entre Cannes et San Remo. D'autres assurent une liaison rapide entre Saint-Malo et les îles Anglo-Normandes.

Ajoutons que, pour certaines missions de police maritime, la Marine nationale utilise depuis 1954 des vedettes à plans porteurs hydrodynamiques.

L'hydroptère du type le plus courant possède des ailes en forme de V, qui ne s'enfoncent que légèrement dans l'eau. Sur la surface tranquille des lacs ou des fleuves, ce genre d'embarcation vogue sans à-coups. Mais, dans une mer creuse, l'engin « cogne » contre les vagues, un peu comme un avion réagit aux trous d'air. On a mis récemment au point un nouveau type d'ailerons qui restent submergés en permanence ; un système électronique détecte les variations de pression de l'eau, en avant du bateau, et donne les ordres nécessaires pour corriger en conséquence la position des ailerons.

Le premier hydroptère américain conçu pour la navigation en haute mer est équipé d'ailes de surface et d'un système stabilisateur autonome. Il s'appelle le *Denison*.

« Sa coque, construite en forte tôle d'aluminium, ressemble à celle d'un hydravion, nous a indiqué William Carl, un jeune ingénieur américain. Il a 32 mètres de long, transporte jusqu'à 250 passagers et file 75 nœuds. Il peut aller de New York aux Bermudes en huit heures en déjaugeant de 1,50 m au-dessus de l'eau.

— Comment se comporte-t-il s'il rencontre des vagues de 3 mètres de haut ? ai-je demandé.

— Dans la plupart des cas, il tient bien la mer, m'a répondu Carl, surtout s'il s'agit d'une longue houle. Il suit la courbe des vagues comme une voiture monte et descend en terrain vallonné. Un frère du *Freccia del sole,* conçu pour affronter des lames courtes de 1,25 m, a rencontré des vagues de 5 mètres dans les Caraïbes et a continué à naviguer comme si de rien n'était.

— Et que se passe-t-il dans le cas d'une tempête avec des lames de 10 à 12 mètres ?

— Dans ce cas, l'engin flotte sur sa coque et essuie la tempête comme un bateau ordinaire. Il se comporte même mieux, car ses ailes absorbent environ 80 % du roulis et du tangage.

— Et si l'engin venait à heurter à toute allure un obstacle flottant ? demandai-je.

— Nous avons fait des essais sur des eaux encombrées de toutes sortes de débris, comme des branches, des caisses, des noix de coco, des poissons. L'aile portante les écarte ou les réduit en miettes. En cas de choc avec un objet massif, un dispositif de sécurité entre en action et permet au bateau de reprendre doucement contact avec la surface de l'eau comme un hydravion en train d'amerrir. Sur notre prototype, nous avons des barres métalliques qui sont calculées de façon à se rompre, en cas d'effort violent, au point de jonction de l'aile portante et de la coque. En se cassant, ces éperons protègent l'aile et la coque contre des dégâts sérieux.

De Michel-Ange, étude pour sainte Anne, conservée au musée du Louvre

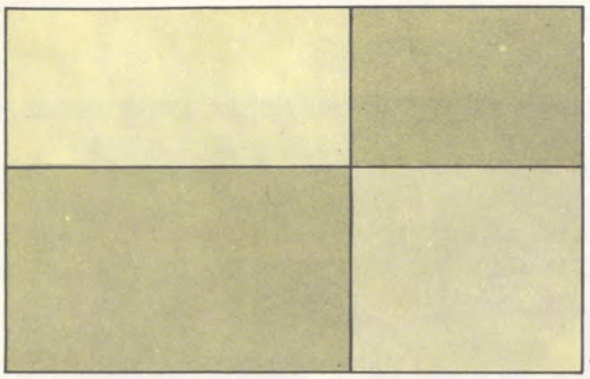
annoncent la venue du Sauveur. Ce n'est pas par hasard que Jonas occupe la place centrale, juste au-dessus du maître-autel, où il est représenté, légèrement penché en arrière sur une surface incurvée faisant saillie; Michel-Ange a souligné la mission du prophète, annonciateur de la bonne nouvelle, messager de la Résurrection. « De même que Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'Homme demeurera trois jours et trois nuits dans les entrailles de la terre. »

Vingt-deux ans après avoir achevé sa tâche, Michel-Ange fut rappelé à la chapelle Sixtine. Trois papes s'étaient succédé sur le trône de saint Pierre depuis la mort de Jules II, survenue en 1513, et le pontife régnant, Paul III, reprenant une idée de son prédécesseur Clément VII, voulait parachever la décoration de la voûte. Michel-Ange se récusa; il avait d'autres engagements à remplir. Le pape, pour montrer à l'artiste en quelle estime il le tenait, vint, escorté de dix cardinaux, le visiter dans sa modeste demeure : un honneur sans précédent. Michel-Ange céda, et on lui confia l'exécution de la scène du *Jugement dernier* devant couvrir le mur situé derrière le maître-autel.

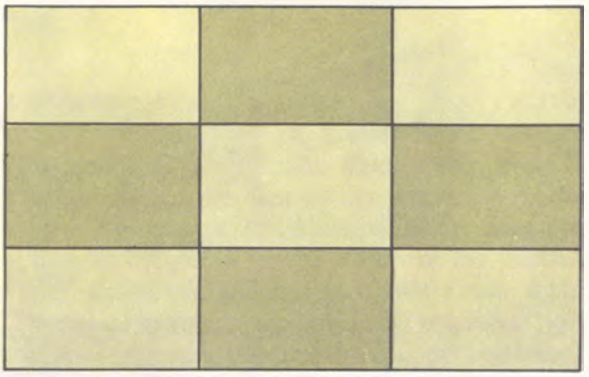
L'artiste travailla cinq ans, de 1536 à 1541, à ce *Jugement dernier*. Nous voyons, à la droite du Christ, les élus sortir de leur sommeil et, soumis à une puissante attraction, s'élever dans les airs. Les réprouvés, après leur jugement, tombent pêle-mêle à la gauche du Christ. Charon, irrité, frappe de son immense rame les récalcitrants afin de vider rapidement dans les profondeurs infernales sa barque surchargée. C'est une œuvre âpre et sombre, à la puissance dramatique intense.

Quand Michel-Ange posa le pinceau, la Renaissance avait achevé sa course, et son plus grand artiste avait fait de la chapelle Sixtine le sommet d'un siècle qui compte parmi les plus brillants dans l'histoire de la peinture.

*



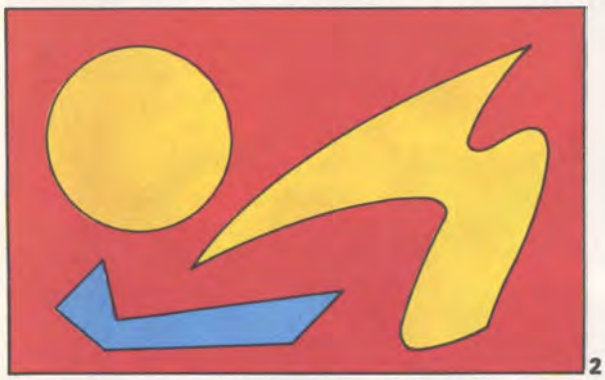
1 A



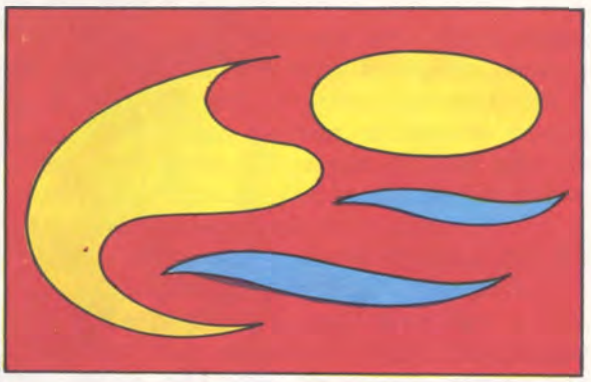
1 B

Avez-vous le sens artistique ?

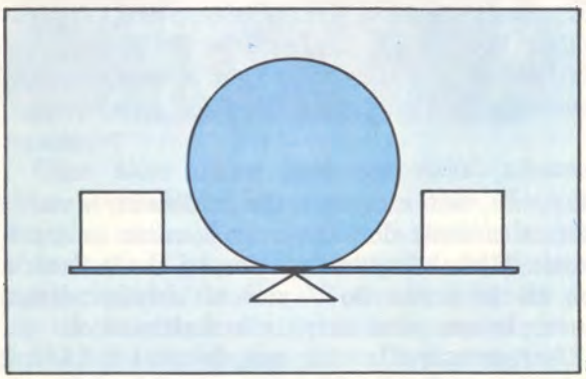
Voici un test amusant qui vous aidera à juger dans quelle mesure vous êtes artiste. Les 8 dessins couplés que nous vous proposons ici ne visent pas à représenter des objets réels. Ils possèdent une valeur esthétique plus ou moins grande. Marquez d'une croix, dans chaque groupe, celui des deux motifs (A ou B) que vous considérez comme le meilleur. Puis reportez-vous à la page 197 et comparez votre choix au nôtre.



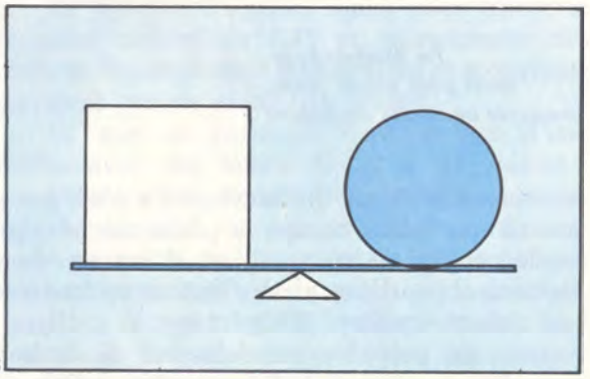
2 A



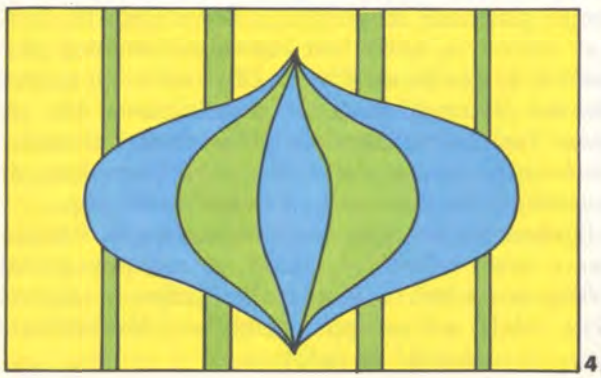
2 B



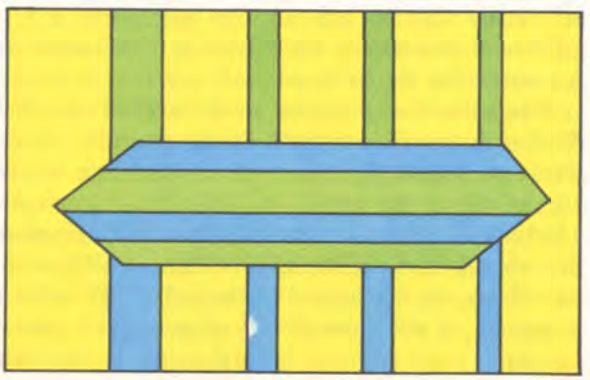
3 A



3 B



4 A



4 B

D'APRÈS MAITLAND GRAVES

L'énigme de la chambre à coucher

PAR C. S. FORESTER

PLUS d'un siècle ayant passé, je crois pouvoir révéler, sans crainte pour l'honneur de ma famille, un épouvantable scandale dont le souvenir nous a été fidèlement transmis de génération en génération.

En 1843, les sœurs Forester — Eulalie, Emilie et Eunice — ne prévoyaient sans doute point un ordre social où il fût permis d'étaler au grand jour leur aventure. A cette époque, on ne pouvait qu'y faire de discrètes allusions, entre dames ; mais ces chuchotements se propagèrent suffisamment pour parvenir aux oreilles de mon grand-père, qui a tout raconté à mon père, duquel je tiens moi-même cette relation.

Mlles Eulalie, Emilie et Eunice Forester n'étaient plus de la première jeunesse. Elles menaient, loin du monde, une existence vertueuse, ne sortant guère que pour se rendre à l'église et visiter les malades. Des romans du jour, elles lisaient ceux qui se signalaient par leur fadeur. Parfois, elles réunissaient quelques amies pour prendre le thé, et, une fois par semaine, elles recevaient un homme.

Le vieux Dr Acheson était veuf. Il avait une passion : le whist. Depuis des années, ces demoiselles attendaient avec impatience leur partie de cartes hebdomadaire. C'était tout un rite. On disposait la table au tapis vert et, après avoir joué pendant deux heures en silence, on conversait quelques minutes, tandis que le Dr Acheson buvait un doigt de madère. Puis, après de cérémonieuses salutations, il prenait congé.

Cette partie de cartes se renouvelait chaque semaine depuis treize ans lorsque l'accident se produisit. Qui en fut la victime ? Eulalie, Emilie ou Eunice ? Nous l'ignorons encore.

Elles s'étaient toutes trois retirées dans leur chambre et le cérémonial du coucher était déjà très avancé. Or, loin d'être de vieilles filles desséchées, c'étaient de fortes femmes, plantureuses et rebondies. Et c'est la pesanteur de son assiette qui fit le malheur de l'une d'elles — Eulalie, Emilie ou Eunice.

Tout à coup, dans la maison silencieuse, on entendit un bris de porcelaine et un cri de douleur. Deux des sœurs se précipitèrent dans la chambre de la troisième. De profondes coupures dans la partie où le dos s'arrondit et prend un autre nom laissaient échapper un flot de sang vermeil.

Les blessures se trouvaient trop mal placées pour que la malheureuse victime pût tenter de les soigner elle-même.

« Il faut aller chercher le médecin, dit une des sœurs.

— C'est impossible ! s'écria l'autre.

— Mais elle risque de mourir d'hémorragie ! protesta la première.

— Tant pis ! Plutôt mourir ! » dit la blessée, se joignant à la conversation.

Puis une épouvantable pensée surgit soudain dans son esprit.

« Je ne pourrais jamais plus le regarder en face, reprit-elle. Et que deviendrait notre partie de whist ? »

Ce nouvel élément du problème avait de quoi les faire pâlir. Mais elles possédaient une âme bien trempée. Laquelle des trois sœurs imagina le moyen de sortir de cette impasse ? Nous l'ignorerons toujours. Nous savons seulement que M^lle^ Eulalie, en qualité d'aînée, appela Deborah, la bonne, pour lui demander d'aller chercher le D^r^ Acheson. Cela ne permet pas de présumer que la victime n'était pas M^lle^ Eulalie.

Deborah conduisit le D^r^ Acheson dans la chambre de M^lle^ Eunice (ce qui, bien entendu, ne prouve pas du tout que cette chambre fût occupée par M^lle^ Eunice). Le D^r^ Acheson n'avait aucun moyen de le savoir, car tout ce qu'il vit fut une forme étendue, recouverte d'un drap. Au centre du drap avait été pratiquée une ouverture circulaire, d'une trentaine de centimètres de diamètre, qui laissait voir le siège du mal.

Sans demander d'explications, le D^r^ Acheson sutura la blessure la plus grave et soigna les autres. Enfin, il se redressa et rangea ses instruments dans sa trousse de cuir noir.

« Il faudra que j'enlève les points de suture, expliqua-t-il à la forme anonyme et silencieuse, qui avait supporté l'opération sans broncher. D'ici là, gardez le repos. Je reviendrai mercredi prochain. »

Jusqu'au mercredi, les trois demoiselles Forester demeurèrent confinées dans leur chambre. Le jour dit, Deborah conduisit une fois de plus le D^r^ Acheson dans la même chambre à coucher, où il retrouva la même forme allongée sous le même drap percé de la même ouverture. Il enleva les points de suture. L'opération, conduite dans un profond silence, fut rapidement terminée. Le D^r^ Acheson reprit en main sa trousse noire.

« Les plaies sont très bien cicatrisées, dit-il. Je crois que désormais vous n'aurez plus besoin de mes soins. »

La forme étendue sous le drap ne répondit point. Le D^r^ Acheson repartit. Un peu plus tard, il eut le plaisir de recevoir une lettre écrite de la main de M^lle^ Eulalie : « Cher docteur, nous serions toutes trois ravies si vous vouliez bien venir jouer au whist cette semaine. Nous vous attendrons à l'heure habituelle. »

Lorsque le D^r^ Acheson arriva, il constata un léger changement dans l'ameublement du salon. Les dures chaises à haut dossier sur lesquelles étaient assises les trois demoiselles Forester comportaient chacune un coussin moelleux.

Laquelle des trois sœurs avait besoin d'un coussin ? Le mystère demeure entier.

*

L'esprit de repartie

Caruso était passé maître dans l'art de la repartie galante. Un jour, dans une rue de Los Angeles, il rencontre le grand ténor irlandais John MacCormack.

« Et comment se porte ce matin le plus grand ténor du monde ? » s'enquiert courtoisement MacCormack.

Le saluant jusqu'à terre d'un superbe coup de chapeau, Caruso réplique :

« Depuis quand MacCormack est-il devenu baryton ? »

S. R.

Certain hiver, Bismarck, dont le mauvais caractère était bien connu, tomba malade. On convoqua un médecin, qui se mit à lui poser les questions d'usage. Bismarck répondait de la plus mauvaise grâce possible.

« Comment pourrais-je faire un diagnostic si j'ignore de quoi vous souffrez ? finit par dire l'infortuné praticien.

— Mais pourquoi diable me poser des questions aussi insolemment personnelles ? rugit Bismarck.

— Je vois ! répondit le médecin, reprenant son chapeau. Ce qu'il vous faut, c'est le vétérinaire. Lui, au moins, il ne pose jamais de question à ses patients. »

H. O.

Devinettes

1. Qu'on m'enlève une lettre, qu'on m'en enlève deux, trois ou quatre, je suis toujours le même. Bon ! Mais qui suis-je ?
2. Pourquoi faut-il que nous allions au lit ?
3. Qu'est-ce que nous ne pouvons voir, mais qui est toujours devant nous ?
4. Si un funambule manque son pas, contre quoi tombera-t-il ?
5. Plus il est chaud, plus il est frais. Le connaissez-vous ?
6. Quelle différence y a-t-il entre un écureuil et une brosse à cheveux ?
7. Vont de Paris à Bordeaux sans bouger le moins du monde... Pas possible, vraiment ?
8. Quel est le centre de gravité ?
9. De jour comme de nuit travaille avec ses aiguilles et, sans y voir goutte, jamais ne se pique. Qu'est-ce ?
10. Quelle est la différence entre un marin et un charcutier ?

(Voir réponses page 199.)

JEUX ET DEVINETTES 6

Êtes-vous imaginatif ?

Vous vous appelez B 78... Vous êtes un agent de contre-espionnage au service de votre pays. On vous a demandé de surveiller discrètement un suspect des plus dangereux. Vous parvenez à vous introduire dans son hôtel et à connaître le numéro de sa chambre ; mais vous n'avez, alors, plus d'autre moyen de l'espionner que de l'observer par le trou de la serrure. Malheureusement, la pièce est petite : faute de recul, vous ne pouvez jamais apercevoir qu'une minime partie du personnage. Il vous faut cependant deviner ce qu'il fait.

Voici cinq instantanés pris à des moments différents de la journée : chaque solution juste marque 4 points. Si vous en obtenez 20, bravo ! Vous avez l'étoffe d'un scénariste ou d'un romancier distingué. Si vous en obtenez 16, vous possédez encore de réelles qualités imaginatives ; 12, vous vous tenez dans l'honnête moyenne. A 8, attention ! Ne tenir compte que de ce que peut vous fournir l'observation directe présente quelquefois des inconvénients. A 4 et au-dessous, nous nous verrons contraints, comme Cyrano, de nous étonner : « Auriez-vous donc la goutte à l'imaginative ? »

Extrait de *Tests dans les nuages*, fasc. distribué aux passagers des long-courriers d'Air France.

MON ENFANCE CHEZ LES CHERCHEURS D'OR

PAR MABEL BARBEE LEE

Du temps de la ruée vers l'or, Cripple Creek était un des camps de mineurs les plus colorés et les plus turbulents de l'Ouest américain. Mabel Barbee Lee a toutes les raisons de s'en souvenir : son père y était prospecteur et elle passa là-bas toute son adolescence, qui fut vraiment pittoresque.

« On vit ici dans des conditions affreuses », écrivait papa, qui se trouvait alors à Cripple Creek, dans le Colorado, où venait de s'établir un camp de chercheurs d'or.

Cela se passait en 1892, à l'automne. On avait trouvé des filons au cours des mois précédents, et la ruée des prospecteurs, vétérans et novices, battait son plein.

« Le ravitaillement et les logements sont difficiles et hors de prix, continuait papa dans sa lettre. Toutes les nuits, on voit des hommes dormir dans les cabarets, sur les tables de billard ou à même le plancher. Je vous ferai venir dès que je le pourrai. Mais, pour le moment, ce trou perdu n'est pas un endroit pour toi ni pour Mabs. »

Maman lut, les lèvres serrées, cette lettre tant attendue. En partant pour Cripple Creek, papa avait pris des dispositions pour que nous demeurions chez son frère, Graham Barbee, à Kansas City, en attendant qu'il puisse nous trouver un logement près de ses concessions. Tout d'abord, nous avions été cordialement accueillies, et l'on nous avait mises à l'aise. Mais l'arrivée dans un foyer d'une jeune femme et d'une petite fille de huit ans n'est pas sans créer souvent des problèmes. Et, si l'oncle Graham nous traitait toujours aussi gentiment, tante Ella commençait à manifester une certaine impatience. Toute la famille avait fait cercle pour avoir des nouvelles de papa, pendant que maman lisait sa lettre.

« Alors, il ne parle même pas de vous trouver un logement ? demanda tante Ella.

— Non, répondit maman, le rouge lui montant subitement aux joues. Mais ne vous inquiétez pas; nous partons, que cela lui plaise ou non. Cette fois, c'est moi qui décide. »

Sur quoi elle quitta la pièce et monta dans notre chambre. D'un air décidé, elle sortit nos valises et commença à faire les bagages. Le lendemain matin, elle envoyait un télégramme à papa pour lui annoncer notre arrivée à Cripple Creek.

« Le plus petit écart et... »

Le voyage fut pénible : deux jours de train jusqu'à Florence (Colorado) puis, pour finir, 50 kilomètres en patache. Le relais où nous attendions était bondé de prospecteurs frustes, le visage mangé par une barbe de cinq jours.

Nous ayant confortablement installées dans la diligence, le postillon ferma la portière et grimpa sur son siège. Il fit claquer son long fouet, lâcha quelques jurons à l'adresse de ses trois chevaux, et la voiture, chargée au maximum, s'ébranla en cahotant. Il y avait six voyageurs à l'intérieur et six autres sur l'impériale. Mais les chevaux ne s'en mirent pas moins à galoper comme s'il y avait le feu derrière eux, et la ville disparut dans un nuage de poussière.

ADAPTÉ DE "CRIPPLE CREEK DAYS" © 1958 MABEL BARBEE LEE

Dès que nous eûmes atteint les contreforts des montagnes, un vent froid se mit à souffler et le jour commença à tomber. La route s'élevait rapidement. Pelotonnée dans un coin, j'essayais de toutes mes forces de ne pas regarder par la fenêtre qui se trouvait à ma gauche. Mais, fascinée par le spectacle terrifiant qui s'étendait au-dessous de nous, je tournais la tête continuellement. Nous roulions à toute vitesse sur une route étroite, au flanc de la montagne, à quelques centimètres du précipice, longeant un cañon profond de 300 mètres.

« Il paraît qu'il y a, un peu plus haut, un virage en épingle à cheveux où, par mesure de prudence, on dételle les chevaux, dit un prospecteur assis en face de nous. Le plus petit écart et... »

Il hocha la tête, prit sa bouteille de whisky et en but une rasade.

« On raconte, dit un deuxième voyageur, que les freins ont lâché, il y a quelques mois, et que toute la voiture a passé par-dessus bord.

— Sans compter, renchérit un troisième, qu'il y a des bandits dans le coin. »

Je tremblai comme une feuille jusqu'au moment où, bercée par le gémissement des roues, je finis par m'assoupir. Je ne sais plus ce qui se passa ensuite, mais je me souviens que maman me secoua pour me réveiller. Nous étions arrivés au relais et nous nous arrêtâmes pour changer d'attelage.

« Viens, me dit-elle, nous allons prendre un bon café au lait. »

Nous entrâmes dans la salle à manger, une sorte de grande cabane tapissée de papier goudronné et située en retrait, à un endroit où la route s'élargissait. Elle était déjà pleine de gens venus là à pied ou en charrette. La lourde odeur du tabac, du whisky et du velours moite de sueur me souleva le cœur. La plupart des clients se ruèrent vers le long bar de planches, mais maman nous trouva une table dans un coin. Tout de suite, un homme rougeaud et corpulent s'assit à côté d'elle et se présenta :

« Oscar Burnside. J'ai un commerce à Cripple Creek.

— Vous connaissez mon mari, Johnson Barbee ? s'empressa de demander maman.

— John ? Mais tout le monde le connaît ! répondit-il. C'est un type très bien. C'est mon ami et mon meilleur client. »

Maman parut ravie d'entendre ces paroles, mais la suite de la conversation lui révéla qu'Oscar Burnside tenait un bar !

Quand nous remontâmes dans la diligence, elle était silencieuse et pensive. Au cours de cette dernière étape, la côte me parut encore plus rude. Les chevaux renâclaient, avançant péniblement dans de profondes ornières boueuses. Pourtant, malgré la brutalité des cahots, je me rendormis.

Les bandits !

Ce qui se passa ensuite me fit plutôt l'effet d'un cauchemar que d'un événement réel. Je commençai par entendre un bruit de voix confus et le hennissement inquiet des chevaux. Puis je sentis que maman me tirait par le bras pour essayer de me faire descendre de la diligence.

« Chut, tais-toi ! Accroche-toi à moi. Ce sont des bandits. »

Morte de peur, je me cramponnai à ses jupes, tandis que nous tournions en rond à la lueur de la lanterne. Deux bandits masqués, le visage couvert d'un foulard qui ne laissait apparaître que les yeux, alignaient les voyageurs. Ils s'adressèrent à maman sur un ton poli, presque en s'excusant, mais ils nous mirent quand même en ligne avec les autres. Ils agissaient rapidement mais sans brusquerie, une lanterne accrochée à leur ceinture-cartouchière. L'un braquait sur les malheureux voyageurs son revolver à six coups pendant que l'autre les fouillait, à la recherche de l'argent et des bijoux. On n'entendait guère d'autre bruit que le tintement de l'argent et de l'or qui tombaient dans une sacoche.

A notre départ de Kansas City, l'oncle Graham m'avait donné 1 dollar en argent. Jamais je n'avais possédé une somme pareille, et je l'avais serré dans ma main pendant une grande partie du voyage. Maintenant, voyant les bandits s'approcher de plus en plus de nous, je serrai mon dollar encore plus fort dans ma poche. Saisie de panique, j'essayai de trouver une cachette plus sûre. Si je me penchais pour le glisser dans mon bas, je serais certainement remarquée. Si je le fourrais dans ma ceinture, rien ne l'empêcherait de tomber par terre. Alors, à l'instant précis où ils s'approchaient de maman, j'eus subitement une inspiration. Faisant semblant de me gratter le nez, je glissai ma pièce d'argent dans ma bouche.

Je sentis une main pesante s'abattre sur mon épaule.

« Reste alignée ! grogna une voix bourrue. Quand je dis de ne pas bouger, c'est pour toi comme pour les autres. »

Le bandit qui faisait le ramassage agita son revolver pour me montrer qu'il ne plaisantait pas. Je pouvais à peine respirer, et la salive me coulait aux coins des lèvres.

« Je vous en prie, monsieur ! implora maman. Epargnez-la. Ne la faites pas mourir de peur ! »

Le bandit posa sur elle un regard noir, puis il cligna de l'œil en se penchant vers moi et, soudain, je le vis loucher comme quelqu'un qui n'en croit pas ses yeux.

« Ça, c'est plus fort que de jouer au bouchon ! dit-il en faisant signe à son compère. Regarde-moi cette petite effrontée. Dirait-on pas qu'elle a essayé de nous rouler !

— M'est avis qu'il faudrait lui donner une bonne leçon », dit l'autre, qui me considérait en hochant gravement la tête.

Ils avaient l'air de trouver tous deux cette situation du plus haut comique et ils firent signe aux voyageurs de venir voir. Tout le monde se mit à rire sous cape, et maman elle-même semblait réprimer un sourire. Je n'avais pas osé refermer la bouche, et je compris soudain qu'ils riaient de ce dollar qui se voyait comme le nez au milieu du visage. Des larmes de honte et de terreur se mêlaient à la salive qui coulait sur mon menton. Un des bandits s'approcha de moi et me donna une petite tape sur la tête. Puis, sans mot dire, il tira un autre dollar d'argent de sa sacoche contenant le butin et il le posa par-dessus la pièce que j'avais dans ma bouche grande ouverte.

« La prochaine fois, dit-il, ne joue pas à ce petit jeu-là. Tu ne t'en tirerais pas aussi facilement si tu tombais sur un gars qui n'est pas un homme du monde comme moi. »

Quand les bandits furent hors de vue, les voyageurs commencèrent à comparer leurs pertes et à se vanter de l'ingéniosité avec laquelle ils avaient caché leur portefeuille. Mais tout le monde fut unanime à reconnaître que c'était moi qui avais eu le plus de chance.

« Je parie, dit le postillon, que c'est bien la première fois qu'un chercheur d'or double son capital avant même d'avoir mis le pied dans un camp. »

Il était aux environs de minuit quand la diligence gravit péniblement la dernière côte. Après avoir franchi la crête, nous vîmes briller au-dessous de nous les lumières de Cripple Creek. Le postillon s'arrêta pour laisser souffler les chevaux après cette longue ascension. Puis il les fouetta, et la diligence dévala la côte à toute allure, pour arriver dans l'agglomération à une vitesse de bolide et s'arrêter pile devant l'hôtel Continental avec force grincements de freins, les roues patinant de façon impressionnante sur leur cerclage de fer. Une foule considérable était venue assister à ce spectacle rituel, et nous fûmes accueillis aux cris de : « Salut, tas de farceurs ! » le tout accompagné d'une débauche de coups de pistolet.

C'était une introduction tout à fait appropriée à la vie tapageuse et exubérante de ce camp où je devais passer mon adolescence.

A part cette tumultueuse manifestation, je ne pus guère me faire une idée de Cripple Creek ce soir-là. Papa nous attendait, un peu à l'écart de la foule. Etant donné sa haute taille, on ne voyait que lui, avec sa mince silhouette et son fin visage, auréolé d'une crinière blonde. Sans plus attendre, il nous entraîna dans l'hôtel, construit en fragiles planches de sapin, et la gloire dont m'avait parée l'attaque à main armée ne m'empêcha pas de sombrer rapidement dans un profond sommeil.

Une tente avec un appentis

Le lendemain matin, le camp nous apparut tel qu'il était. Sa malpropreté était frappante. Situé dans le cratère d'un volcan éteint, il se trouvait à une altitude de 3 000 mètres, ce qui rendait l'air particulièrement vivifiant, mais la respiration un peu difficile. On y pouvait voir quelques trottoirs en planches et deux ou trois groupes de boutiques délabrées avec de hautes façades rapportées. Passé ce secteur, tout bourdonnant d'activité matinale, pullulaient les tentes, les cabanes couvertes de papier goudronné, avec, par-ci par-là, un joli chalet en bois. Cripple Creek donnait des signes évidents de prospérité. Le camp pouvait se targuer d'avoir déjà un éclairage à lampes à arc et une population qui, depuis l'été, était passée de 600 à 2 000 habitants.

Papa nous avait trouvé un logement, une tente sordide et toute rapiécée, avec un appentis.

« Encore heureux d'avoir déniché ça », nous dit-il comme pour se défendre.

Il n'avait reçu le télégramme de maman que la veille au matin.

Quand nous arrivâmes, les anciens locataires venaient à peine d'évacuer les lieux. Des cendres fumaient encore dans la cuisinière, des boîtes de lait condensé vides et de la vaisselle sale traînaient sur une table de fortune. Dans un coin, un matelas plein de trous et de bosses était étalé sur un vieux lit de bois. Une mince paillasse recouvrait le lit de camp dans l'appentis qui devait être ma « chambre ». Un meuble de toilette, avec une cuvette craquelée et un dessus en marbre, quelques chaises hétéroclites complétaient le mobilier.

En vraie femme de mineur, maman se mit sans tarder à nettoyer notre nouvelle demeure. Elle aéra la literie, gratta le poêle, l'astiqua, lessiva le plancher. Papa et moi allions chercher au puits communal l'eau qui servait à cette opération. Quant à l'eau potable, transportée par wagons-citernes, nous étions obligés de l'acheter 5 cents le seau. Il n'y avait pas grand choix à l'épicerie, mais maman s'entendait à rendre savoureux les mets les plus simples. Et, à l'heure du dîner, la tente dégageait une odeur appétissante de café, de petits pains chauds et de lard frit.

« Tu as déjà donné un air de maison à cette tente, dit papa en lui caressant la main. Je t'avais écrit de ne pas venir ici avec Mabs, mais je suis content que tu ne m'aies pas écouté. »

La Petite Mai

Un après-midi, papa m'emmena visiter sa concession. Nous marchâmes longtemps. Il fallut traverser le camp et gravir un bon bout de Beacon Hill, colline située à l'extrémité opposée. Comme d'habitude lorsque nous étions ensemble, il me commentait tout ce que nous voyions, ce qui rendait la promenade passionnante. Il semblait connaître tous les gens que nous croisions.

« Salut, Peter ! » dit-il à un petit rondouillard à l'air peu communicatif.

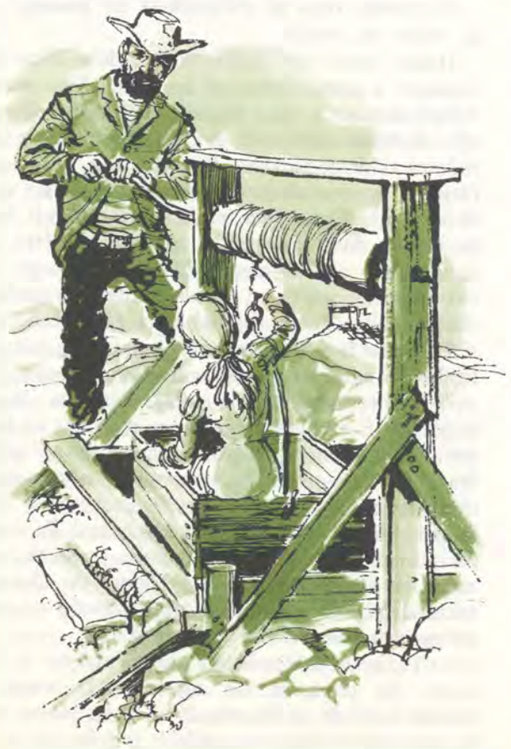
L'homme répondit avec effusion, le visage éclairé tout à coup d'un sourire rayonnant.

Nous rencontrâmes aussi un prospecteur aux cheveux gris qui venait d'arriver avec sa couverture de laine, sa tente, son pic, sa poêle à frire, le tout ficelé sur le dos d'un bourricot. Papa lui parla, pendant une dizaine de minutes, d'éventuels emplacements de concessions.

« Et voici la Petite Mai, me dit-il enfin, en désignant un trou béant surmonté d'un trépied en rondins. Le riche filon qui paiera tes études se trouve peut-être au fond. »

Fortement impressionnée, je jetai un coup d'œil à l'intérieur.

« Tu veux y descendre ? »



Ma gorge se serra. J'hésitai un instant puis hochai la tête d'un air peu convaincu. C'était la première fois que papa me faisait pareille proposition.

« Grimpe là-dedans », me dit-il.

Il me hissa dans l'énorme seau qui servait à charrier le minerai et se mit à actionner le treuil à manivelle.

Balancée au fond du récipient, je descendis dans l'obscurité; le carré de lumière qui se trouvait au-dessus de ma tête devenait de plus en plus petit. Mon cœur battait à se rompre. Une odeur humide et âcre comme celle des champignons me piquait les narines. Tout en bas, j'entendis un plouf, puis un écho : c'était une pierre qui s'était détachée et arrivait à la surface d'une petite mare. Le puits était étayé par des poteaux de mine et, par intervalle, percé de galeries latérales, où papa poursuivait les veines qu'il jugeait intéressantes. Tout cela, faute de capitaux pour se faire aider, il l'avait accompli à la sueur de son front.

Le seau s'arrêta brusquement en face d'une galerie et j'entendis, venant de tout là-haut, la voix de papa, déformée et comme étouffée par la distance :

« Descends, maintenant ! Je vais venir te montrer quelque chose. »

Je sortis tant bien que mal du seau, posai le pied sur la plate-forme de bois puis regardai papa descendre à son tour par une série d'échelles improvisées. D'un air mystérieux, il me fit signe de le suivre dans la galerie, éclairée par la lueur vacillante d'un rat de cave accroché à son casque de mineur.

Je me mis à tousser, car il avait fait sauter récemment des roches à la dynamite, et il régnait là une odeur piquante de poudre brûlée. Papa fonça en avant, ne s'arrêtant que pour allumer des bougies tenues par des sortes d'appliques plantées dans la paroi. Il m'expliqua que ces bougies ne servaient pas seulement à éclairer. Elles jouaient aussi le rôle d'avertisseurs. Si l'une d'elles s'éteignait brusquement, c'était signe que des gaz toxiques s'accumulaient dans la galerie.

Tout au bout, nous nous trouvâmes dans une cavité exiguë, juste assez haute pour que papa pût s'y tenir debout.

« Regarde ! » s'écria-t-il d'un air triomphant.

Tout d'abord, je ne vis rien d'autre qu'une roche noirâtre et suintante. C'est seulement en approchant une bougie de la paroi que je pus distinguer quelques vilaines petites taches de métal grisâtre.

« C'est ça, de l'or ? demandai-je, très déçue. Je croyais que l'or, c'était jaune. »

Il se mit à rire gaiement de mon ignorance.

« Pas pour les vrais mineurs, Mabs. Les pépites sont comme inscrustées dans le minerai. Tant qu'il n'est pas fondu, l'or est gris. Ensuite, il devient jaune. »

Je considérai avec plus de respect la paroi rocheuse.

« C'est donc ça, notre filon ? A présent, nous sommes riches ? »

Papa haussa les épaules.

« Pas précisément. Mais nous sommes peut-être tombés sur un très bon filon. »

La veille, papa avait porté des échantillons à l'essayeur pour les faire analyser, et, aussitôt remontés de la mine, nous nous dépêchâmes de nous rendre au bureau des essais pour chercher notre certificat.

Ce bureau était un des endroits de Cripple Creek où l'activité était la plus intense. Cinq ou six hommes se trouvaient devant nous dans le triste bâtiment de bois, où l'air semblait chargé de silence et d'électricité. Les hommes retiraient leur certificat d'analyse ou bien poussaient de petits sacs de toile sur le haut comptoir. L'essayeur devait passer ces échantillons dans une espèce de moulin, puis, au moyen de réactifs chimiques, il séparait l'or, le fondait en minuscules lingots, qu'il pesait. Papa me dit à l'oreille :

« Dans l'arrière-boutique, il y a une balance tellement sensible qu'elle pèserait un trait de crayon sur un papier. »

Nous attendîmes, les nerfs tendus. Enfin, un homme sortit de la mystérieuse arrière-boutique, prit papa à part, lui parla à voix basse puis lui tendit une feuille de papier. Papa l'examina en fronçant les sourcils. Je courus à lui.

« Nous avons trouvé un bon filon ?

— Non, me répondit-il lentement. C'est un minerai plutôt pauvre. Mais ne t'en fais pas ! Un jour, la chance nous sourira, à nous aussi. »

Pendant l'été, papa, qui avait trouvé un petit gisement assez riche, vendit 1 000 dollars comptant la Petite Mai pour nous permettre de nous installer dans une maison de quatre pièces, située West Golden Avenue. De là, nous avions une vue magnifique sur les montagnes environnantes, ainsi que sur le camp lui-même.

Vers la fin de l'automne, la population de Cripple Creek s'élevait à près de 10 000 habitants. L'or affluait. On comptait maintenant 150 mines, dont les vilaines bâtisses, les cheminées et les hauts terrils étaient la manifestation visible de fortunes rapidement acquises. Un si grand nombre de veines fabuleuses avaient été trouvées par des amateurs que l'on surnomma Cripple Creek « le camp des novices ». Au bar de Burnside, qu'il continuait toujours à fréquenter, papa entendait raconter à ce sujet des anecdotes significatives.

« Moins on connaît le métier de mineur, plus il semble qu'on ait des chances », nous dit-il un soir, à dîner, à propos de la mine des Pharmaciens.

Deux potards, qui ne savaient pas par où commencer pour prospecter leur concession, résolurent le problème en lançant en l'air un chapeau et en forant à l'endroit où il tomba. Ils découvrirent une riche veine titrant 600 dollars la tonne. Ils possédaient déjà une fortune rondelette. Par la suite, la mine des Pharmaciens rapporta des millions.

Deux frères, Sam et George Bernard, qui étaient épiciers dans une localité voisine, se trouvèrent un jour devant une facture impayée de 37 dollars. Apprenant que leur débiteur était parti faire de la prospection à Cripple Creek, ils le relancèrent jusque-là et lui réclamèrent le règlement de cette facture. Au lieu de les payer, le débiteur leur proposa une participation de 50 % dans une concession, appelée l'Elkton, qui ne semblait guère prometteuse. De mauvaise grâce, les frères Bernard acceptèrent, commencèrent à forer et, à leur grande surprise, ils découvrirent un important gisement. En quelques années, ils devaient, eux aussi, devenir millionnaires.

La baguette dë sourcier

Papa se servait d'une baguette de sourcier. Peu de mineurs croyaient qu'il eût beaucoup de chances de trouver un riche filon à Beacon Hill. Malgré cela, il resta fidèle à ce secteur. Stratton, dont la riche mine Independence se trouvait sur Battle Mountain, lui conseilla vivement d'explorer des secteurs plus à l'est.

Papa n'écouta pas ce conseil ; c'était un homme tenace.

« Un de ces jours, dit-il à maman, je leur clouerai le bec à tous ces gros malins, tu verras ! »

Certain qu'elle lui ferait découvrir de l'or, il avait une confiance aveugle en sa baguette de sourcier. Un après-midi que j'étais près de lui en train de cueillir des fleurs, il m'appela, tout en émoi :

« Viens ici, Mabs, viens vite ! »

Je me relevai d'un bond et accourus, pensant qu'il venait peut-être de tuer un serpent à sonnettes. Il marchait lentement sur un petit talus, tenant à deux mains sa baguette, qui s'inclinait et tremblait d'une façon impressionnante.

« Regarde-moi ça ! dit-il. Elle me saute presque des mains. S'il n'y a pas de trésor là-dessous, je veux bien être pendu. »

Je le regardais faire d'un air très sceptique.

« Laisse-moi essayer », dis-je.

Il m'expliqua comment je devais m'y prendre. Rien ne se produisit. Dans mes mains, la baguette n'était qu'un bout de bois.

« Tu n'as pas assez d'électricité dans le corps », me dit-il.

Il reprit la baguette et se remit à marcher :

« Regarde-moi. Plus je la serre, plus elle me résiste. Tiens, la voilà qui part, je ne peux plus la retenir ! »

La baguette magique vibra un instant puis s'inclina brusquement.

« Qu'est-ce qui l'attire donc vers le sol ? demandai-je, étonnée.

— Le magnétisme, répondit-il avec autorité. Ça me passe à travers le corps, ça se communique à la baguette et ça va, sous terre, jusqu'à l'or qui l'attire comme le chant d'une sirène. »

Il rassembla ses outils, prêt à rentrer à la maison.

« Tôt ou tard, je tomberai sur une des plus riches veines du district, à 120 mètres environ en dessous de l'endroit où tu te trouves en ce moment. Rappelle-toi bien ce que je te dis ! »

L'expédition défendue

La fièvre de l'or est extrêmement contagieuse, et, en ce temps-là, même une gamine de dix ans ne pouvait pas y résister. Par une chaude journée de juin, je me rendais à l'une des récentes concessions de papa, l'Orizaba, quand je tombai sur une mine abandonnée. Les échelles, toujours en place, paraissaient assez solides. Poussée par le démon de la curiosité, je décidai de m'engager toute seule dans le puits, ce qui m'était rigoureusement interdit.

La mine était relativement peu profonde et ne comprenait qu'une seule galerie latérale. Près de l'entrée, je trouvai un bout de bougie et des allumettes qu'on avait mises dans une bouteille pour qu'elles restent sèches. Aussi décidai-je d'explorer les lieux. Je me voyais déjà découvrant de magnifiques gisements que nul n'avait remarqués avant moi. A 3 mètres de l'entrée, la galerie se divisait en deux branches, où je ne trouvai que de vulgaires parois de granit.

J'avais déjà éteint la bougie, l'avais remise en place et m'apprêtais à remonter l'échelle quand je la sentis trembler dans mes mains. Quelqu'un descendait ! Un instant plus tard, j'entendis des voix. Il y avait deux hommes ! La panique s'empara de moi ; ce devaient être les propriétaires de la mine, et voilà qu'ils allaient me prendre la main dans le sac, en train d'essayer de leur voler leur minerai !

Je retournai sur mes pas en courant et, à tâtons, je suivis la branche gauche de la fourche. Les deux hommes ne tardèrent pas à pénétrer à leur tour dans la galerie. Ils portaient un casque de mineur muni d'un rat de cave. L'un d'eux avait un fusil. Je m'aplatis contre la paroi et n'osai reprendre mon souffle que lorsqu'ils se furent engagés dans la branche droite.

« J'espère que tu as assez chargé les cartouches ? » dit l'un des hommes.

Il me fut impossible d'entendre la réponse de son compagnon, mais, soudain, il se produisit une explosion, puis une autre.

Je me doutai presque immédiatement de ce qu'ils venaient de faire. Papa m'avait souvent parlé des diverses méthodes employées pour « saler » une mine afin de la vendre à quelque acheteur sans méfiance. Quelquefois on y amenait des pierres contenant un minerai de haute teneur et l'on en répandait un peu partout dans les galeries. D'autres fois, comme c'était le cas en l'occurrence, on emplissait de particules d'or des cartouches de fusil et l'on tirait sur les parois de la mine.

Ils s'en allèrent en riant. Je rallumai la bougie et je me mis à examiner les parois de la branche de droite. Comme je m'y attendais, le mur de granit nu que j'avais vu auparavant était maintenant constellé de petits éclats d'or brillant. Et rien que pour cela, une pauvre « poire » allait bientôt payer de ses deniers durement gagnés cette mine sans valeur !

Je savais bien qu'il était de mon devoir de raconter ce qui s'était passé. Mais j'avais peur. Les deux hommes avaient l'air de brutes aux abois. Si jamais ils avaient vent de mon indiscrétion, je risquais de me faire tuer. Et puis, comment expliquer à mon père que je lui avais désobéi en descendant toute seule dans une mine ?

Je gardai donc pour moi mon coupable secret et, à quelques jours de là, j'appris que la mine avait été vendue à un nommé Konrad Schmidt. Bourrelée de remords, je m'avançai en tapinois aussi près que je l'osai et le regardai travailler. Il montait l'échelle avec peine, un sac de minerai attaché à l'épaule par une courroie. Il triait le minerai à la lumière du jour en hochant de temps à autre la tête. Il avait l'air découragé. Je fis demi-tour et redescendis la colline, en courant comme une folle.

« Tu n'as pas l'air dans ton assiette », me dit maman.

Elle me fit avaler une dose de soufre et de mélasse. Mais aucun médicament ne pouvait

guérir mon effroyable sentiment de culpabilité.

Pourtant, un soir, papa revint de chez Burnside visiblement de très joyeuse humeur.

« Konrad Schmidt vient de tomber sur un beau filon, dit-il, et il a payé une tournée générale. »

Schmidt avait, comme je devais l'apprendre plus tard, creusé encore 3 mètres de galerie et il avait découvert une veine qui contenait un minerai titrant 500 dollars la tonne.

Un père dont on peut être fier

Le jeu et les petits verres que papa s'offrait en compagnie de « tous ces propres à rien de chez Burnside » faisaient le désespoir de ma mère. Mais elle lui adressait des réprimandes d'un air de plus en plus absent, comme si elles n'étaient que de pure forme, et je me rendis compte qu'elle était préoccupée par quelque chose de bien plus important que les petits verres de papa. Depuis un an déjà, il avait une vilaine toux sèche, opiniâtre, qu'elle attribuait à une « inflammation des bronches ». Mais il se refusait obstinément à consulter le Dr Whiting.

Un soir de février, en rentrant, il s'écroula dans l'allée qui conduisait à la maison. Je le trouvai effondré contre le bûcher, incapable de reprendre sa respiration, pâle et les traits tirés. Je le pris par la main pour essayer de l'aider à se relever.

« Ça va mieux », me dit-il en m'écartant.

Et il se mit à marcher lentement, les mains derrière le dos, les yeux rivés au sol. Maman descendit les marches quatre à quatre et courut vers lui.

On prévint le Dr Whiting. Quand il arriva, il nous expliqua qu'il venait simplement en coup de vent « pour demander conseil à John » au sujet d'une concession qu'il pensait acheter. Il resta longtemps à causer avec papa et à l'ausculter. En partant, il lui prescrivit quelques médicaments et lui recommanda de garder le lit plusieurs jours. Après son départ, papa dit d'une voix faible et somnolente :

« C'est drôle, il a oublié ce qu'il venait me demander. Un brave type, ce Whiting. »

Bien qu'il en parlât rarement, je m'étais toujours doutée que papa devait avoir de nombreux amis en ville. Sa maladie se prolongea des semaines, et notre salon ne désemplissait pas. Je ne connaissais guère que les prénoms des visiteurs : Speck, Chip, Bert, Griff, et un vieux qu'on appelait Tom l'Aveugle.

« Je n'ai jamais vu un homme plus respecté que John, dit Jim Letts à maman. Il n'a jamais manqué à sa parole et partagerait sa dernière bouchée de pain. Prenez le cas de Tom l'Aveugle. Avant qu'il perde la vue dans cette terrible explosion, John l'a aidé, et pourtant je suis sûr qu'il n'avait pas de quoi vous nourrir, vous et les enfants.

— Je ne l'ai jamais entendu parler d'aider qui que ce soit, dit maman, essayant de rassembler ses souvenirs. Mais, s'il l'a fait, John serait le dernier à en souffler mot. »

Grâce aux soins de maman et à un repos prolongé, la toux de papa finit par s'atténuer. Il reprit des forces et, au printemps, il put se remettre progressivement au travail. Mais jamais plus il ne fut tout à fait le même homme qu'auparavant.

Papa passe à côté de la fortune

Au cours des années qui suivirent, Cripple Creek se développa à pas de géant. Deux lignes de chemin de fer offraient maintenant des transports à bon marché, de sorte que même le minerai à basse teneur pouvait être acheminé vers les raffineries en laissant un certain bénéfice. Il flottait dans l'air un courant de prospérité, de vitalité inépuisable. En 1897, la population atteignait déjà 39 300 âmes. En 1899, 475 mines expédiaient du minerai aux raffineries. La ville possédait un hôtel de luxe, un hippodrome, un opéra et un ring. Plus de trente prospecteurs avaient fait fortune.

Notre famille ne participait pas à la prospérité générale. Les rares gisements que papa avait découverts suffisaient à peine à nous faire vivre. D'autres mineurs, qui n'avaient pas plus de chance que lui, capitulaient souvent et prenaient un emploi dans une des grandes mines. Papa, lui, restait inébranlablement ce qu'il était : un prospecteur-né qui ne connaissait d'autre maître que lui-même.

En 1899, on lui offrit un marché peu commun. Un ami, nommé Josiah Winchester, avait loué une mine appelée « Dr Jack Pot ». Cette mine avait connu des années de rendement fantastique, mais la veine s'était perdue et le propriétaire, incapable de la retrouver, avait abandonné la partie. Winchester était certain de pouvoir redécouvrir le filon, mais personne ne voulait lui avancer un centime pour se procurer le matériel nécessaire et embaucher de la main-d'œuvre. Il offrit à papa une part considérable dans l'affaire s'il consentait à effectuer des travaux au douzième niveau.

« Je te promets que tu ne le regretteras pas, lui dit-il. Sous peu, nous aurons tous deux les

poches pleines. Tente donc la chance avec moi. »

Papa refusa sous prétexte que la mine d'Orizaba lui prenait tout son temps et toutes ses forces.

« Je peux y trouver du minerai d'un jour à l'autre », dit-il.

Huit jours après, papa rentra à la maison en proie à une curieuse agitation. Winchester avait rassemblé assez de fonds pour embaucher quelques mineurs et commencer à creuser des galeries latérales au douzième niveau.

« Du premier coup, nous dit papa, ils ont ouvert une large veine de sylvanite. »

C'était en général sous cette forme que le minerai se présentait dans la région de Cripple Creek.

« Ça brille, ajouta-il, comme mille miroirs à la lueur des bougies, et il faut trois équipes de trieurs... Une véritable avalanche d'or ! »

D'une main tremblante, papa plongea son verre dans le seau d'eau potable.

« Avant un an, Joe se sera fait un million ou deux », dit-il d'un air pensif.

En refusant cette offre, il était passé à côté de la fortune.

Un heureux coup de baguette

Au cours de l'été de 1901 (j'avais alors dix-sept ans), l'état de papa s'aggrava. Il paraissait trop faible pour supporter encore un hiver à Cripple Creek, et maman tremblait à la pensée de ce qui nous arriverait s'il venait à disparaître. J'avais déjà fait trois ans d'école secondaire, et maman était d'avis que je devais songer à me marier.

« Je serais plus tranquille, me dit-elle un jour, si tu avais un bon mari pour s'occuper de toi. »

Mais papa s'entêtait à vouloir me faire poursuivre mes études.

Sans se soucier de sa maladie, il continuait à travailler dans sa concession avec une ardeur infatigable. Comme il était superstitieux, il se dit un jour que, s'il débaptisait sa mine Orizaba n° 2 pour lui donner un autre nom, le mauvais sort serait peut-être conjuré. Il se décida pour Columbia de Cripple Creek.

Deux jours plus tard, il arriva d'excellente humeur en nous annonçant qu'il revenait du bureau des essais. Il avait découvert une veine titrant 720 dollars la tonne.

Il me dit, d'un air triomphant :

« C'était dans une galerie que je venais à peine de percer, à 90 mètres sous terre, juste à l'endroit où ma baguette sautait le jour où tu étais là, tu te rappelles, Mabs ? »

La nouvelle du « coup de veine » de Columbia fit sensation dans le district, mais les experts continuaient à minimiser cette découverte. Or, au lieu de s'amenuiser, la veine s'élargit en une artère principale d'où partaient des ramifications. On commença à faire à papa des offres modestes en vue d'acheter sa mine. Invariablement, il les repoussait. Il avait depuis longtemps promis à maman qu'il ne laisserait pas échapper la prochaine bonne aubaine.

Un jour, Sam et George Bernard, les deux épiciers qui avaient acquis la mine d'Elkton pour une dette impayée de 37 dollars et qui étaient ainsi devenus millionnaires, passèrent à la maison pour féliciter papa. Ils demandèrent s'ils pouvaient voir la veine. Papa n'était que trop content de les faire descendre dans la mine et de leur montrer son filon tout resplendissant. Ils parurent médiocrement intéressés, mais ajoutèrent qu'il allait falloir de gros capitaux pour exploiter cette trouvaille.

« Tout de même, le jeu vaut peut-être la chandelle », dit George.

Et, à brûle-pourpoint, il fit une offre à papa.

« Je te donne 10 000 dollars pour ta part. »

C'était une somme considérable, mais papa avait promis à maman de ne pas vendre.

Alors Sam, qui, selon toute apparence, s'attendait à un refus, surenchérit et offrit 12 000 dollars comptant.

« De plus, dit-il en sortant son carnet de chèques, je m'engage à payer toutes tes dettes. Demain matin, tu pourras regarder tout le monde en face. Tu seras un homme libre. »

Vaincu par toutes ces années de lutte, par cette pauvreté écrasante, par sa maladie qui s'aggravait, presque instinctivement, papa prit le chèque et déclara :

« Affaire conclue ! »

En apprenant la chose, maman en fit une maladie. A la fin, elle lui pardonna d'avoir vendu l'unique trésor qu'il eût jamais trouvé. Mais elle ne s'en remit jamais complètement.

Ça ira !

A l'automne de 1901, mes parents me mirent dans un pensionnat de Colorado Springs, pour que j'y fasse ma dernière année d'école secondaire. L'automne suivant, j'entrai à l'université du Colorado, réalisant ainsi un rêve que papa avait à cœur depuis longtemps.

En avril, il me télégraphia de rentrer d'urgence, maman étant très malade. Quand j'arrivai, elle était morte. Une grave épidémie de pneumonie infectieuse s'était déclarée, et, après avoir soigné

les autres, elle avait succombé à la même maladie.

Sans elle, le monde me parut étrange et vide. En un sens, j'étais préparée à voir mon père mourir. La mort de maman, si inattendue, me laissa complètement désemparée. Mais je me rendis compte que j'étais indispensable à la maison et je décidai de quitter sur-le-champ l'université. Quand j'annonçai cette décision à mon père, il me répondit sèchement :

« Pas question ! Je n'ai pas besoin de toi ici, et il me reste assez d'argent pour que tu continues tes études. Ne t'inquiète pas. Je vais louer une chambre chez la vieille Mrs. Barry, au-dessus de la quincaillerie, dans Bennett Avenue, en plein cœur de la ville. De l'autre côté de la rue, il y a les gars de chez Burnside qui veilleront sur moi. Il s'en trouvera toujours bien un pour te prévenir s'il m'arrivait quelque chose. »

Au cours des deux années suivantes, à l'université, toute une série d'emplois s'offrirent à moi. L'été, j'étais vendeuse dans une confiserie.

Chaque fois que j'en avais la possibilité, j'allais voir papa. Pendant un temps, son état de santé s'améliora et il avait plutôt bonne mine. Mais dans le courant de l'été qui suivit ma troisième année, il s'affaiblit subitement. Il avait cessé de travailler dans sa concession de Rosebud, à cause des tempêtes du mois de mai, prétendait-il.

« J'ai l'intention de m'y remettre, me dit-il, et sous peu j'espère trouver du minerai. »

Des cœurs d'or

PENDANT les semaines qui suivirent, j'éprouvai un cafard dont je ne pouvais me défaire; je vivais dans la crainte d'entendre le téléphone sonner ou un télégraphiste frapper à ma porte. Enfin, un jour du mois d'août, je reçus la dépêche à laquelle je m'attendais. Papa était mort au cours de la nuit, pendant son sommeil.

La propriétaire de sa chambre me donna le porte-bonheur d'inspiration maçonnique que papa portait à sa chaîne de montre, ainsi qu'une pièce de 20 dollars en or. En échange de sa vie, Cripple Creek ne lui avait laissé que cela...

Je retournai à l'université un jour ou deux avant la rentrée pour faire des paquets de mes notes de cours, de mes livres et de mes photos. J'avais le cœur lourd, car il m'en coûtait terriblement de partir, mais j'étais, malgré ma bourse, dans l'impossibilité de continuer mes études. Je luttais contre les larmes, quand la femme de chambre m'apporta une lettre.

« C'est arrivé hier soir par exprès, me dit-elle. Ça m'a tout l'air d'être important. »

C'était le pharmacien de Cripple Creek, Griff Lewis, un bon ami de papa, qui m'écrivait :

Les amis de ton père ont été navrés d'apprendre que tu avais l'intention d'abandonner tes études. Ils savent combien il tenait à ce que tu les achèves et obtiennes ton diplôme. Quelques-uns d'entre eux se sont demandé si la somme de 150 dollars, envoyée par mensualité de 15 dollars, pourrait t'aider à finir ton année.

Ces mots dansèrent devant mes yeux. Exactement la somme qu'il me fallait ! Et voilà qu'elle me tombait du ciel !

Le cœur en joie, je répondis que j'acceptais, à une condition : je considérais cette somme comme un prêt, que je rembourserais dès que j'aurais une place dans l'enseignement. Avec mon diplôme, j'étais sûre d'obtenir cette situation dont j'avais absolument besoin.

Je reçus ma nomination quelques jours avant la remise des diplômes : un poste de professeur d'espagnol et d'histoire au lycée de Cripple Creek.

Dès mon retour à Cripple Creek, je me rendis à la pharmacie de Griff Lewis et je lui parlai du prêt miraculeux qui m'avait permis de terminer mes études.

« Je suis venue m'arranger avec vous pour le remboursement.

— Qui a parlé d'emprunt ? » demanda-t-il.

Il se leva tout à coup, fouilla parmi des fioles de médicaments qui se trouvaient sur une étagère, sortit un grand bocal à poissons rouges et le posa devant moi. Sur un des côtés, je lus cette inscription en lettres d'or :

« POUR LA FILLE DE JOHN. »

« Les gars de Bennett Avenue savaient, bien sûr, que John ne laissait pas un sou et que tu serais obligée d'interrompre tes études, m'expliqua Lewis. Comme ils savaient également que son vœu le plus cher était de te voir aller jusqu'au bout, quelqu'un a proposé de mettre dans ma vitrine un bocal à poissons rouges où l'on pourrait déposer un peu d'argent de temps en temps. »

Je commençais à comprendre.

« Ainsi, ce n'était pas un prêt que vous me faisiez ?

— Cette somme, jusqu'au dernier cent, provient des amis de ton père, me dit Lewis en hochant la tête : des mineurs, des hommes de peine. Ils ont tous versé leur obole. »

Je regardais fixement le bocal, la gorge serrée. Lewis sourit.

« Ils n'attendent aucun remerciement, poursuivit-il, posant sa main sur mon bras. Ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait pour la fille de John. »

Oui, papa avait trouvé de l'or à Cripple Creek, mais d'une façon qu'il n'avait pas prévue.

*

FABRIQUONS NOS JEUX DE PLEIN AIR

Les fléchettes

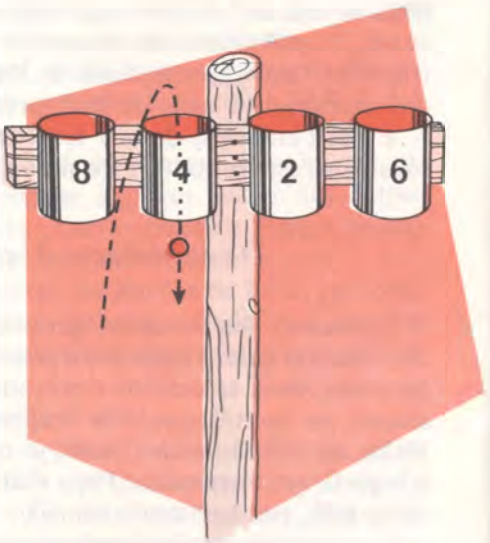
Taillez-les dans un morceau de branche de noisetier d'environ 2 centimètres de diamètre et de 12 de long.

Au centre du bout le plus épais, faites un avant-trou en enfonçant une grosse aiguille à repriser la laine. Retirez l'aiguille avec une pince, retournez-la et enfoncez-la, définitivement cette fois, le chas le premier.

Quelques plumes d'un oiseau de basse-cour fourniront les ailettes de l'empennage. Prélevez, sur le tuyau de ces plumes, trois lamelles longues de 4 centimètres et bien garnies de barbes. Encollez le dessous des lamelles et appliquez-les sur la fléchette, en les répartissant d'une façon égale autour de sa queue. Complétez leur fixation par des ligatures en fil fort, que vous encollerez.

Pour faire la cible, préparez, avec de la paille, du raphia ou de la grosse ficelle de sisal, une longue tresse à trois brins. Roulez-la en spirale, en cousant les spires entre elles à l'aide d'une aiguille courbe de matelassier, dite carrelet, enfilée de ficelle fine et solide.

Chaque joueur lance à tour de rôle trois fléchettes. Celui dont le plus grand nombre de fléchettes reste fiché dans la cible marque un point. En cas d'égalité, personne ne marque. La partie se joue en 15 points.



Box-ball

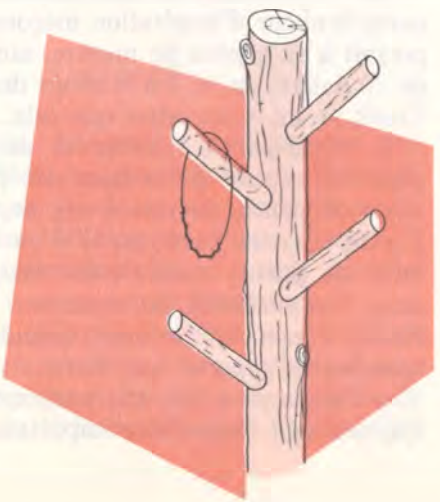
Au sommet d'une perche plantée en terre, fixez transversalement un bâton ou une planchette sur laquelle vous clouerez côte à côte un certain nombre de boîtes de conserves dépourvues de couvercle et de fond. Sur ces boîtes, vous aurez peint des chiffres figurant le nombre de points obtenus lorsque la balle — n'importe quel caillou fera aussi bien l'affaire — atteindra son but.

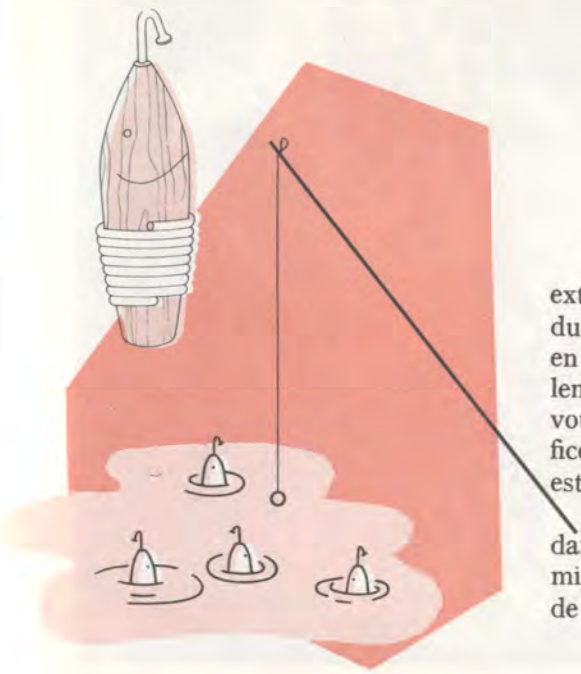
Les anneaux

Plantez solidement en terre un pieu d'assez fort diamètre. Creusez, à l'aide d'une grosse vrille, des trous dans lesquels vous enfoncerez de courts bâtons. Vous obtenez un objet ressemblant à ce « hérisson » sur lequel on fait égoutter les bouteilles.

Fabriquez des anneaux soit avec du fil de fer, soit avec des brins d'osier, des ramilles de saule ou de l'écorce de châtaignier.

Ce jeu d'adresse consiste à lancer les anneaux à la volée, en visant les bâtons. Commencez par vous « faire la main » d'assez près, puis éloignez-vous peu à peu Si vous êtes plusieurs joueurs, lancez un ou deux anneaux à tour de rôle. On peut se proposer un but précis ; par exemple, le premier qui accrochera dix anneaux aux bâtons aura gagné.

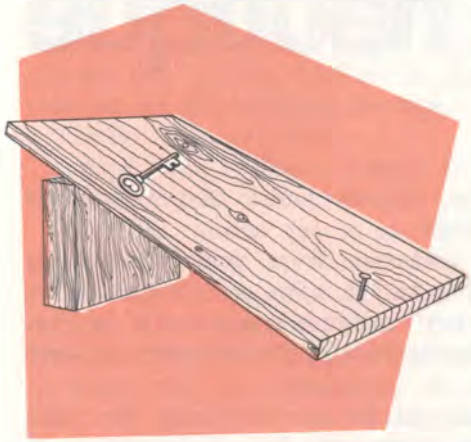




Le jeu de la pêche

Taillez un morceau de bois, façonnez en cône l'une de ses extrémités. Voilà votre « poisson ». Enfoncez un clou recourbé du côté de sa « gueule ». Faites, en guise de lest, une ligature en fil de fer à l'opposé du cône, afin que le poisson flotte verticalement, tête en l'air. Taillez autant de poissons que vous le voudrez. Puis fixez un anneau de rideau à l'extrémité d'une longue ficelle, attachez cette ficelle au bout d'une gaule. Votre matériel est maintenant prêt.

Placez les poissons dans le bassin de votre jardin — à défaut dans un vaste récipient plein d'eau, et commencez votre pêche miraculeuse. Celui qui aura « pêché » le plus grand nombre de poissons sera vainqueur de ce concours.

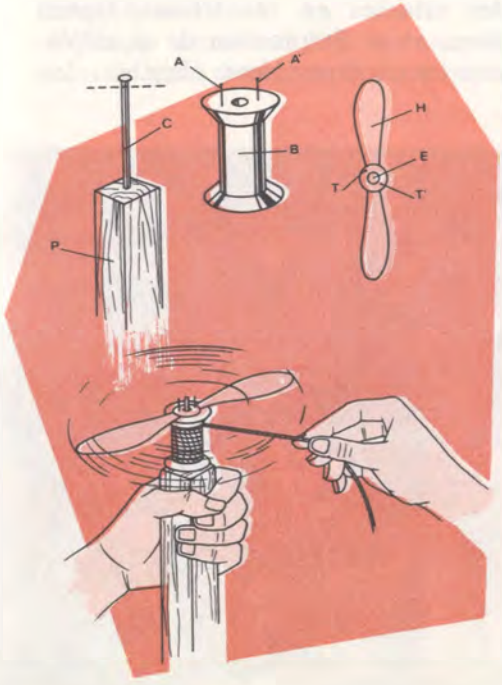


La clef bourguignonne

Polissez au papier de verre une longue et large planche. Cirez-la de façon à la rendre le plus glissante possible. Aux 2/3 de sa longueur et au centre, plantez un clou. Inclinez la planche et jouez à y faire glisser une clef.

Celui qui aura envoyé la clef le plus près du clou sans la faire tomber à terre sera le gagnant de ce jeu d'adresse, arbitré par un « métreur ».

Vous pouvez remplacer la clef par un galet, ou bien par un palet que vous improviserez facilement avec une petite boîte plate, remplie de terre pour l'alourdir.



L'hélice

Procurez-vous :

— un morceau de bois (P) servant de poignée;

— un clou sans tête (C) assez long pour, une fois enfoncé dans la poignée, dépasser légèrement la bobine;

— une bobine (B) sur laquelle s'enroulera une fine cordelette et qui supportera l'hélice;

— deux petits clous sans tête (A et A') qui correspondront aux trous T et T' percés dans l'hélice;

— une hélice (H) à deux ou à quatre pales (8 à 10 cm de diamètre) que vous découperez dans une boîte de fer-blanc. Tordez légèrement les pales d'un coup de pouce. (T et T', trous correspondant aux pitons A et A' de la bobine, E, trou central à travers lequel passera le clou C.)

Placez successivement la bobine B sur le clou C et l'hélice H sur la bobine.

Enroulez une cordelette autour de la bobine. Gardez une des extrémités de cette cordelette entre vos doigts et tirez vivement d'un coup sec.

Ce jouet d'une merveilleuse simplicité vous permettra de faire en famille de passionnants concours (hauteur et distance parcourue par l'hélice volante).

Les joies du ski nautique

PAR JAMES STEWART-GORDON

On pratique le ski nautique depuis la mer du Nord et les canaux de Hollande jusqu'aux rivages de la mer Caspienne, où, aux risques habituels, s'ajoutent les patrouilleurs soviétiques et les esturgeons géants en train de travailler tranquillement pour les amateurs de caviar. On skie en France non seulement sur les côtes, mais sur les rivières et sur des bassins spécialement aménagés. En Amérique, on skie au sommet des Andes, sur le lac Titicaca et dans le canal de Panama, au risque de frôler les navires en transit. Le ski nautique est un des sports qui, de nos jours, se développe le plus rapidement.

L'idée me vint que si je voulais écrire de façon pertinente sur ce sport « éclaboussant », il me fallait tout d'abord apprendre à le pratiquer. En conséquence, j'allai trouver un professionnel.

Je m'aperçus que les skis nautiques sont plus courts et plus larges que les skis de neige et qu'ils ont des attaches en caoutchouc. Quand on marche avec, on a l'impression de se déplacer en traînant les pieds sur deux planches.

Je m'avançai dans l'eau jusqu'aux genoux, m'accroupis comme on me l'avait enseigné et tendis les bras en avant pour agripper une corde accrochée à l'arrière d'un canot automobile. Seule recommandation à suivre : garder les bras tendus, les genoux pliés et les skis pointés droit devant soi.

Mon mentor, installé au volant du canot, mit le moteur en marche, la corde se tendit et nous démarrâmes dans un vrombissement. J'émergeai de l'onde, le visage fouetté et aveuglé par l'eau. Je voulus crier à mon pilote de s'arrêter, mais je ne pus émettre que des borborygmes.

Soudain, je m'aperçus que j'étais debout et que je glissais sur le lac à 50 kilomètres à l'heure avec, sous les pieds, la sensation de l'eau défilant à toute allure. Cela était exaltant.

Cette course prit fin très brusquement quand, en décrivant un large virage, nous recoupâmes le sillage d'un autre canot. Mes skis divergèrent. Je fus catapulté en l'air, puis, toujours cramponné à la corde, je me mis à filer sous l'eau comme une torpille captive. Je finis par lâcher prise et fis brusquement surface, crachant l'eau à l'instar d'un cachalot.

L'expérience suffisait ; j'avais fait du ski nautique, et c'était bien pour cela que j'étais venu.

Pour des raisons que je ne démêle pas encore très bien, tout le monde semble raffoler de ce sport, et les clubs se multiplient. En outre, des milliers d'amateurs, sans faire partie d'un club, disposent d'un hors-bord, d'une paire de skis et de loisirs qui leur permettent de glisser sur les eaux. Ils sont souvent considérés comme un danger public par les baigneurs, les marins et les pêcheurs.

Chaque année ont lieu des compétitions nationales et aussi des championnats internationaux.

Il y a plusieurs épreuves dans une compétition de ski nautique : le saut, où les skieurs bondissent dans les airs en passant sur un plan incliné ; le slalom, qui oblige les concurrents à serpenter entre des bouées disposées en quinconce, sans faire la culbute ; enfin les figures.

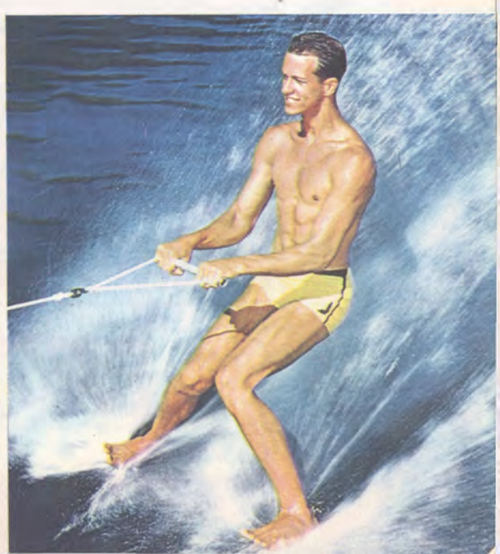
Pour le saut, la vitesse du canot est limitée à 56 km/h. C'est insuffisant pour que le skieur parvienne à s'élancer dans les airs à une distance convenable. Afin de prendre plus de vitesse, il infléchit sa course sans lâcher la corde, puis recoupe le sillage en décrivant un arc, à la manière d'un pendule, si bien qu'il aborde le tremplin à plus de 60 kilomètres à l'heure. S'il commet la moindre erreur de jugement, il se casse les bras, les jambes ou le cou.

Le record du monde de saut, détenu par l'Américain Jimmy Jackson, est de 45 mètres. Le record féminin appartient à la championne australienne Elizabeth Allan, avec un saut de 31 mètres.

Dans le cas des figures, le skieur est remorqué sur une distance de 180 mètres et fait la démonstration de ses spécialités. Certains skient à reculons, d'autres pieds nus ; il y a les skieurs sauteurs et ceux qui miment la mort du cygne. On leur attribue des points selon leur originalité et leur adresse.

En dehors des compétitions, le ski prête à d'autres prouesses. L'une des plus spectaculaires consiste à s'attacher à un cerf-volant géant. Tiré par le canot, on décolle de la surface de l'eau et l'on plane haut dans les airs. On a pu voir à Cannes, à Metz et autres lieux un jeune Américain de vingt ans, Sonny Kemp, faire une démonstration de ce genre.

Un autre casse-cou, Ken Tibado, qui dirige une école de ski nautique, non seulement vole



ainsi à 24 mètres de hauteur, mais, au-dessous de lui, une jeune femme, Joan Kiefer, mère de deux enfants, se balance sur un trapèze accroché à son short.

J'ai demandé à Joan si c'était dangereux, et elle a hésité une fraction de seconde : « Bah ! je reçois quelquefois un coup sur la tête quand Ken perd un de ses skis. »

Dans certaines régions, les skieurs sont des fanatiques de la vitesse ; c'est à qui se fera remorquer le plus vite. Mais, à partir de ce moment, le ski nautique devient très dangereux, et nul ne saurait recommander de le pratiquer de cette façon.

Des épreuves de fond sont également à la mode. Ragnar Frunck, un Suédois, a traversé la Baltique à skis jusqu'en Finlande. On cite aussi le cas d'un banlieusard américain qui, pour se rendre à son bureau à New York, a simplement retiré ses chaussures et descendu l'Hudson à skis sur 6 kilomètres, un porte-documents à la main, vêtu d'un complet n'exigeant pas de repassage une fois mouillé.

Le ski nautique naquit un jour de l'été de 1924. Auparavant, on faisait de l'aquaplane, une planche tirée par un canot, mais un cinéaste d'actualités du nom de Fred Waller (qui plus tard devait inventer le cinérama) cherchait un nouveau prétexte pour photographier de jolies filles en maillot de bain. Il prit deux skis, les relia l'un à l'autre, mit une fille dessus et la lança dans le détroit de Long Island, près de New York. Le succès fut immédiat. Le ski nautique avait non seulement le bénéfice de la nouveauté, mais il donnait la sensation du danger.

Ce sport gagna le Sud des Etats-Unis, et bientôt les agences de presse de Floride et les producteurs de films d'actualités lui consacrèrent tellement de pellicule que le public des salles de cinéma en eut la nausée.

Le ski nautique fit bientôt fureur sur la Côte d'Azur française.

On considéra tout d'abord ce sport comme étant de la classe de la voile et du polo ; pour le pratiquer, il fallait en effet pouvoir disposer d'un canot à moteur coûteux, capable de remorquer un skieur à une vitesse d'au moins 32 km/h. Mais depuis la guerre, en raison de la mise sur le marché de moteurs hors bord puissants à des prix relativement modérés et de la prolifération des canots, ce passe-temps n'est plus réservé à quelques privilégiés.

Les raisons de sa vogue grandissante sont faciles à comprendre.

Il y a tout d'abord l'impression de vitesse. Ensuite, tout le monde, ou presque, peut l'apprendre rapidement et sans grand danger. Bien entendu, le ski nautique ne doit être pratiqué que par des nageurs expérimentés.

On pose en principe que quiconque sait marcher peut skier. Le professionnel qui me donna ma première leçon n'a connu qu'une exception, un jeune garçon qui ne put y parvenir malgré dix tentatives successives.

« Mais à vrai dire, me confia-t-il en rappelant ses souvenirs, après l'avoir ramené à terre et fait « dégorger », je me suis aperçu qu'il n'était pas davantage doué pour la marche. »

A la réflexion, ça pourrait bien être aussi la raison de mon échec.

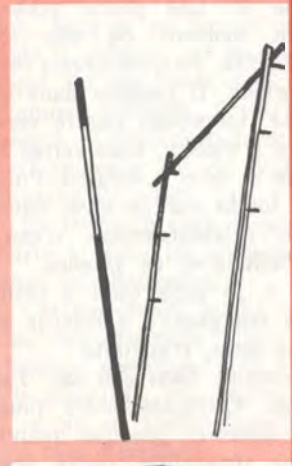
La Fédération française de ski nautique (9, boulevard Pereire, Paris-17e) s'intéresse tout particulièrement aux jeunes de plus de dix ans qui détiennent un brevet de natation. Elle a créé, à l'image du ski de neige, un test qui comporte huit degrés (première, deuxième, troisième vague, dauphin, ski de bronze, ski d'argent, ski d'or, ski de diamant). N'importe quel débutant peut obtenir rapidement la « première vague » ; il suffit d'exécuter un bon départ, de franchir le sillage du canot tracteur à droite, à gauche, puis de rentrer au ponton sans encombre. Le « ski d'or » correspond à la classe de champion international. Le « ski de diamant » enfin, récompense suprême, est réservé à la prestigieuse élite des skieurs internationaux.

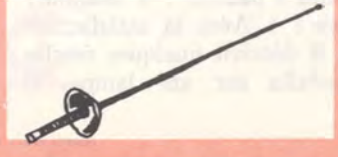
La grille du sportif

(Voir réponses page 197.)

Vous retrouverez le nom de ces 19 objets dans la grille, mais attention ! Ils peuvent être écrits horizontalement, verticalement, obliquement et même à l'envers, et ils ne se croisent pas forcément.

R	A	Q	U	E	T	T	E	B	G
A	V	A	R	P	E	R	C	H	E
V	I	R	M	A	R	C	H	A	U
T	R	C	A	L	U	R	I	L	Q
E	O	E	R	E	E	O	S	T	S
L	N	L	T	T	L	S	T	E	I
L	K	L	E	T	F	S	E	R	D
I	C	A	A	V	A	E	R	E	T
A	U	B	U	O	A	B	A	E	O
M	P	O	I	D	S	J	E	D	F





Ma vie avec Jacquot

PAR FRED SPARKS

J'AI toujours eu horreur de voir captives des bêtes nées pour courir, nager ou voler en liberté. Je ne fréquente jamais les zoos; je ne voudrais même pas d'un poisson rouge. C'est vous dire quel choc j'ai reçu en juin dernier quand je suis arrivé dans l'appartement qu'un ami me prêtait pour l'été. Valise en main, il partait aussitôt pour se rendre à l'aéroport.

« Tout est en ordre, me dit-il. Ah!... En vous écrivant, j'ai oublié de vous signaler que j'avais un perroquet. Il s'appelle Jacquot. Je vous le laisse. »

Frappé de mutisme, je vis dans une cage un tout jeune perroquet d'une quarantaine de centimètres, la queue rouge, le corps vert avec de belles taches jaunes au-dessus du bec et sur le cou. Il nous contemplait.

« Il est très facile, ajouta mon ami, empoignant sa valise. Laissez-le dans la cage. Vous n'aurez qu'à le couvrir la nuit et lui donner un peu de graines. Il y en a des tonnes dans le garde-manger. Au revoir, et bon été, mon vieux ! »

Hormis un très faible « Salut ! » Jacquot garda un silence farouche. Mais il me hantait comme le corbeau d'Edgar Poe. J'avais l'impression de l'avoir arraché à sa forêt d'Amazonie. Le lendemain matin, plumes hérissées, il entama un lamento funèbre : « OHHHhhh... OHHHhhh... » Puis il battit des ailes et enfonça la tête sous les plumes de son épaule... C'était l'image même de l'oiseau au désespoir. J'ai capitulé sans condition. Je décidai que Jacquot partagerait ma chambre à coucher, la salle de bains, le studio et la petite cuisine.

Quand j'ouvris sa cage, il sautilla sur le tapis et se mit à déambuler, sévère et provoquant, comme Gary Cooper dans *Le Train sifflera trois fois*. Peu à peu, il se détendit, sifflota quelques mesures d'un air célèbre d'opérette et se mit à babiller : « Bonjour! Ça va ? Oh ! la jolie pépée ! » Avec la satisfaction d'un promeneur printanier, il décrivit quelques cercles pleins d'aisance, puis s'installa sur une lampe. Il gazouillait, chantait, jacassait comme une pie, s'étirait : il était splendidement *libre, libre, libre !*

Notre premier différend survint quand je voulus le remettre dans sa cage pour la nuit. J'avançai la main avec précaution, bêtifiant d'une voix douce :

« Jacquot, gentil Jacquot ! Oh ! le bel oiseau ! »

Il me mordit le pouce. Perché sur un cordon au sommet d'un store à l'italienne, il se balançait comme un marin dans les haubans. J'enfilai des gants protecteurs, grimpai sur une chaise et lui offris une cacahuète. Il allongea une patte et je l'empoignai. En route pour sa cellule, il me mordit de nouveau, perforant mon gant avec l'énergie d'un contrôleur poinçonnant un billet.

Le lendemain, ma sœur me fit une petite visite. Au moment où elle se déganta, Jacquot devint fou furieux. Il plongea dans le bar, fracassant quatre verres à whisky, trois verres à vin et deux à apéritif. Puis il fondit sur un vase, dans un éclaboussement d'eau, d'œillets et de plumes.

« Je crois qu'il a peur de tes gants ! » criai-je à ma sœur, stupéfaite.

Figée sur place, elle les enfouit dans son sac. La crise s'apaisa immédiatement. Quelques jours plus tard, Jacquot eut un nouvel accès de panique quand un plombier, venu pour une réparation, enfila une paire de gants de travail. J'affichai alors cet avis à la porte :

ATTENTION AU PERROQUET !
PRIÈRE DE CACHER VOS GANTS
AVANT D'ENTRER.

Je découvris un moyen pacifique de faire réintégrer sa cage à mon oiseau. Je lui tendais un manche à balai. Il grimpait dessus sans se faire prier et accomplissait alors le trajet avec la dignité d'une douairière installée dans sa limousine. Il adorait ce mode de déplacement et, pirouettant, virevoltant comme un danseur étoile, je le faisais tournoyer pendant qu'il battait des ailes pour conserver son équilibre.

ADAPTÉ DE « TODAY'S LIVING »

Dans le studio, son choix s'était porté sur un certain nombre de perchoirs : boutons de porte, cadres de tableaux, corniches, mais il décida finalement que rien ne valait le récepteur du téléphone. Fâcheuse préférence, car chaque sonnerie le faisait sauter en l'air, projeté comme un toast du grille-pain automatique. Pendant que je répondais, il planait au-dessus de ma tête, grommelant des « grrahh, grrahh..., scratch, scratch... », une démoniaque symphonie de roues de trains grinçantes, de fraises de dentiste bourdonnantes et d'assourdissantes manœuvres de poubelles.

J'affirmai un jour à une interlocutrice déconcertée par ce charivari qu'il s'agissait d'un perroquet et non de la télévision.

« Mais qu'est-ce que vous lui faites donc, à cette pauvre bête ? » me demanda-t-elle.

J'eus quelque peine à apaiser cette âme tendre.

Peu après son départ, le propriétaire de Jacquot m'écrivit de baigner l'oiseau deux fois par semaine. Dans une boutique spécialisée, j'acquis un shampooing-aérosol portant les indications suivantes : 1° mouiller l'oiseau; 2° vaporiser le produit sur l'oiseau; 3° rincer l'oiseau. Après une lutte héroïque et éclaboussante pour essayer de laver Jacquot dans l'évier, je l'attirai sur le balai, fermai le rideau de la baignoire, et nous prîmes notre douche ensemble. Il fut enchanté. Il se croyait sous la mousson. Par la suite, chaque fois qu'il devenait odieux, je le flanquais dans la baignoire, bonde ouverte, et j'ouvrais les robinets de la douche. Il demeurait sur place avec docilité, sifflant joyeusement sous le crachin tiède.

Quelle que fût l'heure, quand je rentrais à la maison, Jacquot me lançait un « Bonjour! » retentissant, puis il voletait sur mon épaule et farfouillait doucement du bec dans mon oreille droite, démonstration d'amour véritable. Accroché à l'un des revers de mon veston, il regardait dans la poche de poitrine, où je mettais pour lui de petits cadeaux : noix, carotte, branche de céleri.

Sa curiosité était absolument insatiable. Il furetait partout, dans les armoires, dans les tiroirs et même dans les chaussures.

Certain samedi matin, je fourrai mon linge sale dans une taie d'oreiller pour le porter à la blanchisserie distante d'environ trois cents mètres. A l'instant où j'y pénétrais, ma lessive s'anima.

« Ne me touchez pas ! Allô ! Allô ! Allô ! » criait ma taie d'oreiller.

Dans la boutique, tous les clients sursautèrent.

Je retournai en toute hâte vers l'appartement, tandis que les hurlements de l'oiseau retentissaient dans le calme du week-end estival. Des enfants m'emboîtèrent le pas en sautillant. Un livreur d'épicerie pédalait à ma hauteur.

« Grrahh ! Grrahh ! » protestait Jacquot.

« Il y a un bébé là-dedans ! » cria une femme.

Le bec de Jacquot déchira l'étoffe et se montra

« Non, c'est une bête féroce ! » hurla le cycliste.

Tandis que je descendais l'avenue au petit trot, une foule sur mes talons, un agent de police nous rejoignit.

« Qu'est-ce que c'est que tout ce tapage? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

— Suivez-moi monsieur l'agent ! » le suppliai-je.

Sur le seuil de l'appartement, tout en ouvrant la porte, je lui tendis la taie d'oreiller agitée de soubresauts. Jacquot empoigna fermement l'étui à revolver de l'agent.

« Lâchez-ça ! cria le représentant de la loi. Voulez-vous bien lâcher ça ! »

Je bredouillai une explication. L'agent fournit des éclaircissements à tout le voisinage. A partir de ce jour-là, chaque fois que les enfants m'apercevaient, ils psalmodiaient : « L'homme au perroquet..., l'homme au perroquet... »

Mon touche-à-tout emplumé n'a jamais eu d'accident grave, mais il s'en est fallu d'un cheveu à deux ou trois reprises. Un jour, il a enfoncé son bec dans du ciment liquide : je l'ai fourré sous la douche, mandibules à peu près coincées. Un beau matin, il inspectait mon travail sur la machine à écrire quand une touche le frappa en pleine face. Une autre fois, jouant les Tarzan sur le cordon du store à l'italienne, le pauvre oiseau se passa un nœud coulant autour du cou et il était déjà plus qu'à moitié étranglé quand je lui portai secours.

Tout ce qui lui rappelait sa brousse natale brésilienne déclenchait son activité. Le jour où mon frère apporta des orchidées de sa serre, Jacquot, captivé, observa ces fleurs pendant des heures, les butinant comme une abeille. Une épingle à chapeau de la femme de ménage était en forme de papillon : il la mit en pièces. Parce que ses ancêtres ont de toute éternité combattu les serpents, il arracha de leur support quatre de mes cravates préférées et les déchiqueta, les prenant sans doute pour des reptiles. Une autre fois, il parvint par saccades à extirper le ruban de ma machine à écrire et l'enroula autour des meubles.

Mon seul recours consistait à cacher tout ce qui pouvait onduler : mètre de couturière, chaînes de clés, jarretelles.

Rentré chez moi, aujourd'hui, je m'ennuie de Jacquot. Mais j'ai de bonnes nouvelles de lui ; son propriétaire a accepté que le perroquet accompagne un de ses amis, botaniste, lors d'une prochaine expédition en Amazonie. Jacquot restera là-bas, dans son pays d'origine. En attendant, il vole toujours en liberté, dans l'appartement de mon ami, les bris et dégâts demeurant à ma charge. Je viens d'expédier un chèque de deux cents francs pour remplacer une pince à cravate en or qu'il a massacrée... Elle évoquait la forme d'un serpent.

RÉPONSES A : Mots croisés
Reconnaissez-vous ces couples célèbres ?
Le dessinateur était distrait

Mots croisés

(Voir page 67.)

Le moulin

La cocotte

Reconnaissez-vous ces couples célèbres ?

(Voir page 80.)

1. Don Quichotte et Sancho Pança
2. Robinson Crusoé et Vendredi
3. Arlequin et Colombine
4. Aucassin et Nicolette
5. Roméo et Juliette
6. Les enfants d'Edouard
7. Remus et Romulus

Le dessinateur était distrait

(Voir page 90.)

1. Le veston et le gilet du père de famille sont boutonnés à l'envers.
2. Le ruban de la Légion d'honneur est placé sur le revers droit de son veston.
3. La mère porte son alliance au majeur.
4. Le couvert est disposé à l'envers.
5. La fourchette compte 5 dents.
6. Le vin d'Alsace est dans une bouteille à bordeaux.
7. Le vin d'Alsace est rouge.
8. La galette des rois ne convient pas au 1er mai. Le paysage d'hiver encadré par la petite fenêtre prouve d'ailleurs que cette scène se passe le 6 janvier.
9. L'un des verres n'a pas de pied.
10. La couverture de *L'Album des Jeunes* n'est pas conforme à la réalité.
11. Les œillets ont des feuilles de tulipe.
12. L'agrafe du stylo est à l'envers.
13. Les lettres sont timbrées à gauche.
14. L'inscription du calendrier est inversée.
15. Les réacteurs de la Caravelle sont placés sur les ailes.
16. La lampe est suspendue dans le vide.
17. Le poisson rouge nage sur l'eau.
18. Son aquarium est hermétiquement fermé.
19. Non retenus, les livres devraient tomber dans le vide.
20. Leurs titres sont à l'envers.
21. La targette de la fenêtre est posée à l'envers.
22. Le radiateur électrique est équipé d'une fiche à 3 plots, alors que la prise ne compte que 2 trous.
23. La guitare a 7 cordes.

RÉPONSES A :

Rébus
Avez-vous le sens artistique ?
La grille du sportif

Rébus

(Voir page 119.)

a) (point 2 rose 100 .....) Point de roses sans épines.

b) (un e hie rondelle nœud fé pas leu .....) Une hirondelle ne fait pas le printemps.

c) (bouche 2 mi I cœur 2 ....) Bouche de miel, cœur de fiel.

d) (1 clou chat ce l' .....) Un clou chasse l'autre.

e) (île faux K C le noyau pou rat voie re l' .....) Il faut casser le noyau pour avoir l'amande.

Avez-vous le sens artistique ?

(Voir page 174.)

Dans chacune des figures couplées qui constituent le test, l'une présente une supériorité sur l'autre à l'un des points de vue suivants : unité, variété, équilibre, symétrie, proportion, rythme. Voici comment s'établit notre choix :

1 A, 2 B, 3 B, 4 A

Si vos réponses sont conformes à ce jugement, vous possédez un sens artistique inné. Si 3 de vos sélections sont satisfaisantes, vous avez encore tout lieu d'avoir confiance en votre goût. Si vous n'avez que 1 bonne réponse, essayez de cultiver un peu vos dons ignorés.

La grille du sportif

(Voir page 193.)

R	A	Q	U	E	T	T	E	■	■
■	V	A	■	P	E	R	C	H	E
■	I	R	M	A	R	C	H	A	U
T	R	C	A	L	U	R	I	L	Q
E	O	E	R	E	E	O	S	T	S
L	N	L	T	T	L	S	T	E	I
L	K	L	E	T	F	S	E	R	D
I	C	A	A	V	A	E	R	E	T
A	U	B	U	■	A	B	A	E	■
M	P	O	I	D	S	J	E	■	F

RAQUETTE PERCHE POIDS

AVIRON ARC MARTEAU PALET CROSSE CHISTERA HALTÈRE

MAILLET PUCK BALLE FLEURET DISQUE

JAVELOT BATTE FER

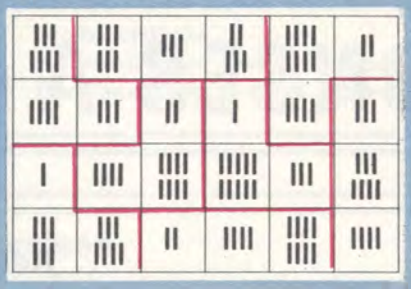
TEE

REPONSES AUX JEUX ET DEVINETTES

1 Voir page 18
2 » » 47
3 » » 77
4 » » 99
5 » » 138
6 » » 177

1

Le rancher



Mesurez vous-même

Non. Le périmètre du nouveau rectangle est la moitié du rectangle initial. Soit une feuille de 21 x 27 centimètres. Son périmètre (largeur + longueur x 2) est de 96 centimètres. La feuille pliée en quatre mesure 10,5 x 13,5 cm. Son périmètre est donc de 48 centimètres.

La pesée économique

Pesez six des balles, trois sur chaque plateau de la balance. Si les plateaux sont en équilibre, la balle légère est l'une des deux que vous n'avez pas mises sur la balance, et vous la trouverez en faisant votre seconde pesée (une dans chaque plateau). Si les plateaux ne sont pas en équilibre après la première pesée, prenez les trois moins lourdes pour la seconde pesée. Pesez-en deux, une sur chaque plateau. Si les plateaux restent en équilibre, la balle légère est celle que vous n'avez pas pesée. Si les plateaux ne restent pas en équilibre, la balle légère est dans celui qui monte.

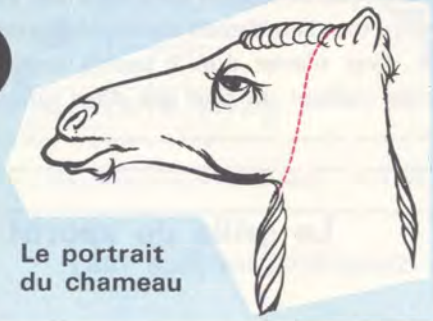
Une histoire de pâtés

Si un homme et demi mange un pâté et demi en une minute et demie, deux fois plus d'hommes dans le même temps mangeront deux fois plus de pâtés. Si trois hommes mangent trois pâtés en une minute et demie, un seul homme peut manger un pâté en une minute et demie. Par conséquent, en trente minutes, un homme mangera : 30 divisé par 1,5, soit 20 pâtés. Il faudrait donc trois hommes pour manger 60 pâtés en trente minutes.

Fractionnons

50. Faites les opérations suivantes :
1/3 = 2/6, dont la moitié = 1/6.
2/6 + 1/6 = 3/6 = 1/2 = 50.

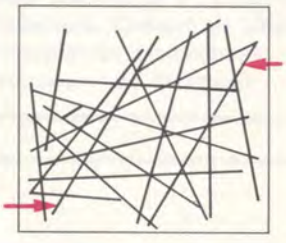
2



Le portrait du chameau

Fil à retordre

Supprimez : LES LETTRES SUPERFLUES,
vous trouverez : UNE PHRASE USUELLE.

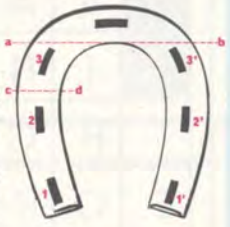


Êtes-vous bon observateur ?

1. Voir le dessin.
2. Elles sont toutes d'égale longueur.

Le fer à cheval

Coupez une première fois suivant la ligne pointillée *ab*. Superposez 1, 2, 3 et 1', 2', 3'. Repliez 3 sur 1 et coupez suivant la ligne pointillée *cd*.



Le jeu des comme

Pleurer comme une fontaine.
Raisonner comme une pantoufle.
Filer comme un zèbre.
Dormir comme une marmotte.
Siffler comme un merle.
Parler comme un livre.
Trembler comme une feuille.

La ressemblance

La syllabe « pin » leur est commune.

espingole — épingle
grappin — pinceau
pingouin — pince
lupin — sapin

Êtes-vous calé en vocabulaire ? Hétérogénéité.

4

Les manies d'oncle André : Il déteste tout ce qui comporte la lettre T.

5

Sur un anneau de papier

D'un coup sec de votre index tendu, frappez l'anneau horizontalement, de l'intérieur vers l'extérieur. En vertu de ce qu'on appelle l'inertie de la matière, la pièce ne suivra pas son support et elle tombera directement dans l'ouverture de la bouteille.

Avec 1 centime

Versez deux ou trois gouttes d'eau sur l'allumette, à l'endroit de la brisure. L'eau pénétrera dans le bois, le fera gonfler, et le V s'ouvrira peu à peu, laissant échapper la pièce qu'il supportait.

La pièce récalcitrante

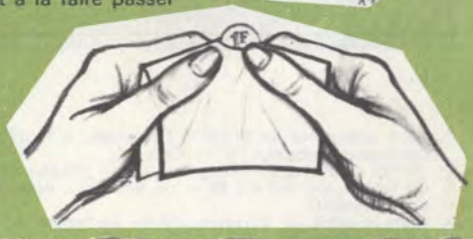
Il n'y a là aucun « tour », aucun truc. Tout simplement, la pièce adhère à votre paume comme si elle y était collée.

La pièce sauteuse

Vous démontrerez, si vous vous êtes un peu exercé auparavant, qu'en soufflant avec force sur la table, à quelques centimètres en avant de la pièce, celle-ci se trouvera projetée dans votre main ouverte pour la recevoir.

Passez, monnaie

Pour faire passer la pièce de 1 franc dans ce trou manifestement beaucoup trop petit pour elle, il faut commencer par plier le morceau de papier en deux, suivant le diamètre du trou. On introduit ensuite tout doucement la pièce et, en faisant « jouer » le papier, on parvient à la faire passer sans rien déchirer.



6

Devinettes

1. Le facteur.
2. Parce que le lit ne vient pas à nous.
3. L'avenir.
4. Contre son gré.
5. Mais bien sûr : le pain !
6. Si on les met tous les deux au pied d'un arbre, seul l'écureuil y grimpe.
7. Et les rails du chemin de fer ?
8. C'est la lettre *v*.
9. Votre montre.
10. Le marin voit les côtes avant le port, le charcutier voit le porc avant les côtes.

Êtes-vous imaginatif ?

Notre couverture

1. Bloc opératoire de l'hôpital Broussais, à Paris : chirurgie cardiaque (*Fotogram :* P.-J. Corson).
2. Un bel arrêt sauté en neige profonde (*Rapho :* Serraillier).
3. Un ballon, un filet à 2,43 m de hauteur : volley-ball sur la plage *(Mallet).*
4. Dans le golfe du Mexique, pêche au tarpon ou « roi d'argent » *(Holmes-Lebel).*
5. Harry, Aline, Lydia et Mirka, magnifiques représentants de la race saint-bernard *(Carte postale industrielle).*
6. A San Antonio (Texas), un « cobaye » va subir d'énormes pressions dans le *Dynamic Space Simulator* (*Holmes-Lebel :* Curtis, Zimmerman).
7. Entraînement pour le concours hippique *(Holmes-Lebel).*
8. Un Zoulou, conducteur de pousse-pousse, à Durban (République sud-africaine) [*Atlas-Photo :* Ch. Lénars].
9. Le trois-mâts norvégien « Christian Radich », avec son équipage de 72 cadets, sur la route des Canaries (*Rapho :* Y. Manciet).
10. Une abeille (Apis ligustica) butinant une marguerite *(J. Six).*
11. Le Soviétique Valeri Brummel saute 2,17 m à Colombes, le 23 septembre 1963 *(Miroir-Sprint).*
12. Martine Géliot, seize ans, une harpiste déjà célèbre (*S.R.D. :* Pierrehumbert).
13. A Tokyo, scène du répertoire théâtral *(D. Darr).*

●

Les adaptations et les condensés figurant dans ce volume ont été faits par THE READER'S DIGEST et publiés en langue française avec l'accord des auteurs et des éditeurs des textes respectifs.

Photographies de

Wien Air Alaska, p. 6 - S. Debru, p. 7, 10 - *Wien Air Alaska,* S. Debru, p. 11 - *Connaissance du monde :* Falck, p. 14 - *S.R.D. :* Bibl. nationale, *Musée de l'Air,* p. 21 - J. Six, p. 23 - *Roger-Viollet,* p. 32 - Clément, Combier, *Atlas-Photo :* Collard, p. 35 - *Atlas-Photo :* P. Popper, p. 36 - Doc. « Histoire de la médecine et du livre médical » (éd. O. Perrin), p. 48 - *Giraudon,* Musée du Louvre, p. 63 - *Connaissance des arts,* p. 66 - *Bermuda News Bureau,* p. 68 - Mallet, *Atlas-Photo :* F. Merlet, p. 74 - J. Six, *Rapho :* Lartigue, p. 75 - *Roger-Viollet,* p. 79 - *Giraudon,* p. 82 - *Giraudon, Bibl. nationale,* Est., p. 83 - *S.R.D. :* Musée Carnavalet, p. 84 - G. Goldner, p. 85 - *Giraudon,* p. 86 - *Musée municipal* (Prague), *Roger-Viollet,* p. 113 - *Musée Mozart* (Salzbourg), p. 115 - Doc. *Berliet,* p. 117 - Appollot (Grasse), p. 120 - Aimabl. comm. par *Molinard,* p. 121 - Appollot, *Molinard,* p. 123 - *S.R.D. :* Bablin, p. 135 - *Imperial War Museum,* p. 145, 153 - *Keystone* (Paris), p. 149 - *Ministère des armées « Air »,* p. 157 - M. C. Cummings, *Magnum :* E. Haas, p. 158 - Y. Butler, p. 159, 161 - *National Geographic Society :* W. Robert Moore (repr. par perm. sp.), p. 160 - « Angkor », M. Macdonald (Fr. A. Praeger, N.Y.), p. 162 - Doc. *Morvan fils* (Saint-Malo), *Atlas-Photo :* Yolka, p. 166 - *Scala* (repr. aimabl. autor. par Galerie des Offices [Florence]), De Antonis, p. 170 - M. Babey, Basilea, *Scala, G. Mandel,* De Antonis, p. 171 - *Giraudon :* Musée du Louvre, p. 173 - *Florida Cypress Gardens Association, Rapho :* Doisneau, p. 190 - *Florida Cypress Gardens Association, Rapho :* Serraillier, p. 191.

Illustrations de

Aulanier, Brenet, Dugué, Huens, Lacroix, Le Pape, Leroy, Marcellin, Nat Mayer, Perdrieux, Tavard.

●

Achevé d'imprimer le 29 août 1966 sur les presses des Éditions de Montsouris et relié par Brodard et Taupin.
Composition Montsouris. Numéro d'édition : 8. Dépôt légal : 922. 3e trimestre 1966.

ASIE

GROENLAND

AMÉRIQUE DU NORD

AMÉRIQUE DU SUD

ligne de changement de date

méridien de Greenwich

méridien de Greenwich

EUROPE

AFRIQUE

ASIE

AUSTRALIE

ligne de changement de date

11 midi 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 minuit 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 mid 12